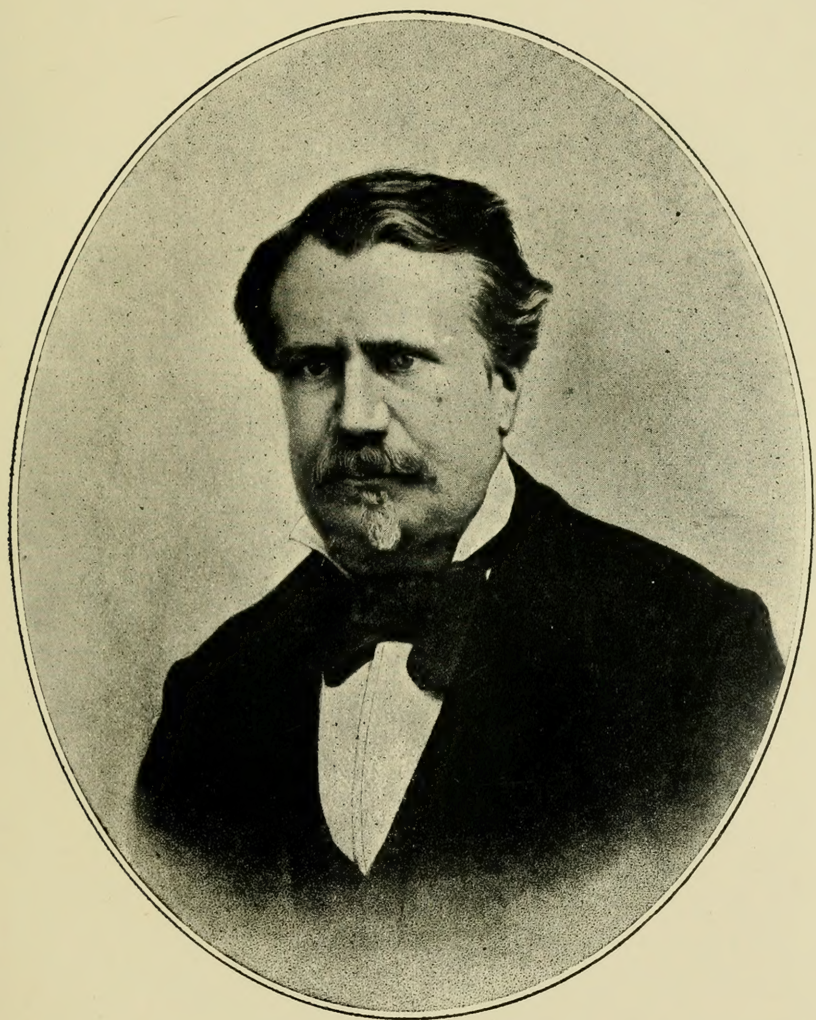
LES GIRONDINS



Théodore VIBERT

THÉODORE VIBERT

Les Girondins

Poëme National

EN DOUZE CHANTS

Édition du Cinquantenaire

1860-1910

PARIS
LIBRAIRIE SCHLEICHER FRÈRES
8, Rue Monsieur-le-Prince, 8
—
1910


LIBRARY
1968
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Pendant toute l'année dernière, c'est-à-dire pendant le courant de 1909, *j'ai pensé qu'il était temps de s'occuper du cinquantenaire des* Girondins *de mon père et je suis allé trouver Dujardin-Beaumetz qui est ou qui, plutôt, devrait être un camarade de quarante ans, les grandes associations savantes ou littéraires, les groupements de Parisiens et les revues à la mode qui possèdent de vastes salles et tout l'outillage nécessaire pour organiser une imposante manifestation littéraire et, je dois le déclarer sans étonnement comme sans amertume, partout j'ai rencontré une fin de non-recevoir à peine polie.*

— Mais enfin, mon cher ami, dis-je à M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, vous allez fêter le cinquantenaire de Mireille *de Mistral, du vieil ami de mon père; trois ministres de la République vont aller saluer cette belle et souriante figure et rien n'est plus légitime; mais enfin vous reconnaîtrez bien avec moi que le poème des Girondins, en douze chants, et en dix mille vers, dans la forme épique, est la seule épopée nationale que possède la France.*

— C'est vrai, mais nous n'avons pas d'argent.

— Mais, malheureux, je ne vous en demande pas; je vous demande simplement si un ministre de la République pourra présider l'année prochaine une fête commémorative en l'honneur du cinquantenaire du poème épique des Girondins de Théodore Vibert, seule épopée nationale française. Est-ce clair?

— Ils sont si occupés, ces pauvres ministres par la politique générale.

— ???

— Mais oui.

— Cependant Milton en Angleterre avec son Paradis perdu, *Le Tasse en Italie avec sa* Jérusalem délivrée, Klostock *en Allemagne avec sa* Messiade ; *Le Camoëns en Portugal, avec ses* Lusiades, *sont vénérés comme des Dieux dans leurs pays respectifs et y ont chacun plusieurs statues....*

— C'est possible ; mais ils ont du moins l'avantage d'être morts depuis longtemps.

— Votre remarque est peut-être profonde ; mais cependant Frédéric Mistral a fort heureusement encore bon pied bon œil, comme l'on dit.

— C'est encore possible, mais il est du Midi, té, et votre père était Parisien ; c'est un cas d'infériorité, mon bon !

Et comme je voyais qu'il était plutôt difficile de causer sérieusement, je me retirai.

Tous les groupements parisiens en face de cette famille des Vibert, historiquement de Paris depuis de longs siècles et ayant joué un rôle depuis la Révolution, avaient du mal à invoquer une bonne raison. Ils invoquèrent le peu de temps et le manque d'argent.

— Mais je ne vous en demande pas.

D'autres me dirent sans rire :

— Nous allons fêter 1848, vous comprenez, nous ne pouvons pas fêter la Révolution ; ça changerait l'ordre et la marche de notre programme.

— Je ne comprends pas du tout, mais ça n'a pas d'importance.

— C'est pourtant clair.

Enfin chez les directeurs de grandes revues, à grandes salles de spectacles, ce fut une autre paire de manches et l'un d'eux, avec une délicatesse de toucher et un tact charmant que je n'oublîrai jamais de ma vie — probablement courte maintenant — me dit :

— Lisez ces paroles de M. Bryan qui était can-

didat à la fin de l'année dernière à la présidence des Etats-Unis :

« L'individu qui essaie d'attirer la clientèle sans annonce ressemble au garçon qui envoie un baiser silencieux à sa belle pendant qu'il fait noir; il sait bien ce qu'il fait, mais personne ne le sait ».

Et il ajoute d'une voix grave et solennelle :

« On sait quelle ardeur les citoyens de la libre Amérique apportent dans les luttes électorales. Mais qui croirait que les morts eux-mêmes s'en mêlent? On peut lire sur une pierre tombale toute fraîche, dans le cimetière de Bethet, près de Montgomery, dans le Missouri, cette épitaphe :

« Mes chers amis que j'ai quittés, votez pour Jennings Bryan ».

Touchante propagande d'outre-tombe d'un électeur du candidat présidentiel démocrate, fidèle jusque dans la mort! »

Cette fois, j'avais compris et d'un geste silencieux, je retournai lentement mes poches... Je ne sais si vous êtes de mon avis, mes chers lecteurs, mais jamais je n'ai assisté à une scène presque muette, aussi tragique et peignant bien la mentalité férocement mercantile d'une époque. Et comme je me retirais, l'homme ajouta :

— Alors, on reste tranquille!

Du moins si cette entrevue avait un instant brisé mon cœur filial, elle ne fut pas perdue, car elle me montra que le monde de la presse — auquel j'appartiens depuis quarante ans, ô cruelle ironie — n'avait pas oublié la cinglante préface à Zoïle des Girondins. Et enfin que l'on ne nous avait jamais pardonné, à aucun moment, d'être des républicains et des anticléricaux, car, il serait puéril de se le dissimuler, ce sont encore aujourd'hui, après huit lustres de République, deux crimes que l'on ne pardonne pas à ceux qui ont l'imprudence ou le courage, comme il vous plaira, de s'en vanter.

Ceci appelle une foule de réflexions et d'explications ; et je vais tâcher de procéder par ordre pour éclairer

autant que je puis le faire, en ces courtes notes, la religion de mes lecteurs.

Le Petit Journal *contait dernièrement l'amusante histoire suivante :*

Vous savez qu'on a décoré récemment Fernand Forest... Je n'ai pas besoin de vous rappeler qui est Fernand Forest : le Petit Journal *vous a parlé de lui souvent. Il fut même le premier, au mois de septembre dernier, à réclamer la Légion d'honneur pour l'homme d'une invraisemblable modestie dont le génie inventa ce moteur polycylindrique sans lequel n'eussent été possibles ni l'automobilisme, ni l'aviation.*

Bref, Fernand Forest fut enfin décoré, et ses amis songèrent tout de suite à organiser un banquet pour fêter cette décoration. Le banquet est aujourd'hui la consécration obligée de toute gloire : un homme n'a pas été grand'chose tant que deux ou trois cents de ses amis ou de ses admirateurs n'ont pas absorbé en son honneur le saumon sauce verte.

On annonça donc le banquet Forest... Et savez-vous combien il arriva d'adhésions ?... Il en arriva sept... Oui, sept, en tout et pour tout !... Je n'ai pas besoin de vous dire que le banquet fut décommandé.

Sans doute, vous allez vous indigner d'un tel résultat. En songeant à tous ceux qui vivent de l'automobile, à tous ceux qui lui doivent des profits ou des joies, à tous ceux pour lesquels la science naissante de l'aviation est une source de fortune et de gloire, vous flétrirez tant d'indifférence et d'ingratitude... Réfléchissez, pourtant, et vous verrez que ce résultat était fatal.

Forest est un modeste, un timide même, qui travaille en bourgeron et en cotte dans son petit atelier de la banlieue. Il ne fait point partie des grands cercles ; sa physionomie est inconnue sur le boulevard... Qui diable voulez-vous qui s'intéresse à lui ?...

— Pourtant, ses inventions...

— Eh bien, quoi ses inventions... Elles sont d'intérêt général ; chacun en profite... Cela suffit. Depuis quand est-il dans la nature des hommes de se soucier

de reconnaissance immédiate pour ceux d'entre eux qui font avancer le progrès?

Ceci, c'est l'affaire de la postérité: c'est elle qui remet toutes choses en leur place... Si Forest, au lieu de travailler modestement dans son coin, s'était montré plus ami du « bluff » et de la réclame, soyez sûrs qu'on n'aurait pas attendu pour le décorer qu'il eût passé la soixantaine et que tout Paris se fût disputé des places à son banquet.

Mais Forest n'est qu'un ouvrier génial et pauvre. On ne le connaît pas.

Seulement il arrivera ceci. Alors que tant de petites gloires du boulevard seront depuis longtemps oubliées, celle de Forest subsistera. Et il est infiniment probable que cet homme, dont on n'a pu fêter la croix dans un banquet, faute d'adhésions, aura quelque jour sa statue.

Cela, voyez-vous, c'est la revanche que l'avenir offre aux inventeurs... Et vous connaissez au surplus le quatrain du poète:

On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

C'est très juste; mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que le dit journal n'aurait pas conté l'anecdote s'il ne s'était agi de faire de la réclame à l'industrie de l'automobile.

Le plus grand génie du monde pourrait bien demander une ligne de recommandation ou de présentation au Petit Journal, *impitoyablement celui-ci répondrait:*

— C'est tant la ligne. Ce qui prouve que la presse aujourd'hui n'est plus qu'un commerce — pas toujours très propre, par dessus le marché. Passons.

Et tout d'abord cette animosité est-elle pour me causer le moindre découragement? Pas le moins du monde; et, en répondant ainsi, j'ai la certitude de traduire la pensée de mon pauvre père, mort foudroyé d'une maladie de cœur à cinquante-neuf ans, en 1885,

tous ses grands travaux historiques inachevés, aussi bien que la mienne. Et je dirai plus; nous n'avons aucun mérite à raisonner de la sorte, car si nous raisonnions autrement, nous ne serions ni des écrivains, ni des penseurs, mais de simples marchands de papiers imprimés.

Donc, mon père avait la conscience de travailler pour la grandeur de son pays et le bonheur de l'humanité et le reste lui importait peu et, comme il le disait si bien : Zoïle pouvait calomnier à son aise, ça le laissait indifférent.

Et puis, sans fausse modestie, il était de ceux qui ont la foi profonde dans l'avenir, dans le progrès, dans la perfectibilité humaine *qui lui a inspiré des pages si éloquentes dans* Edmond Reille, *son premier ouvrage, un roman philosophique en deux volumes, paru chez Dentu en 1856. Et s'il était là encore, il verrait que les faits, tous les jours, lui donnent raison, que la vérité finit toujours par triompher, car elle est toujours en marche, comme disait Zola, et que le vrai talent aussi bien que la vertu, dans son sens philosophique le plus élevé, finissent toujours par être reconnus et glorifiés par la postérité reconnaissante. C'est peu de choses sans doute pour celui qui recherche des satisfactions immédiates, c'est tout pour le semeur d'idées qui a foi en elles, qui les sait bonnes et qui s'endort dans la mort, avec la certitude qu'elles germeront un jour pour le bien de son pays et pour le bonheur de l'humanité tout entière...*

Dans des ordres bien différents, combien pourrais-je montrer de grands écrivains, de profonds penseurs, de savants de valeur qui ont attendu plus ou moins longtemps le jugement définitif et l'œuvre réparatrice du temps.

Qui n'a présent à l'esprit le curieux testament philosophique de Jean-Jacques Rousseau :

Sentiments du public sur mon compte dans les divers états qui le composent.

« Les rois et les grands ne disent pas ce qu'ils pensent, mais ils me traiteront toujours généreusement.

La vraie noblesse, qui aime la gloire, et qui sait que je m'y connais, m'honore et se tait.

Les magistrats me haïssent à cause du tort qu'ils m'ont fait.

Les philosophes, que j'ai démasqués, veulent à tout prix me perdre, et réussiront.

Les évêques fiers de leur naissance et de leur état, m'estiment sans me craindre, et s'honorent en me marquant des égards.

Les prêtres, vendus aux philosophes, aboient après moi pour faire leur cour.

Les beaux esprits se vengent en m'insultant de ma supériorité qu'ils sentent.

Le peuple, qui fut mon idole, ne voit en moi qu'une perruque mal peignée et un homme discrédité.

Les femmes, dupes de deux pisse-froid qui les méprisent, trahissent l'homme qui mérita le mieux d'elles.

Les Suisses ne me pardonneront jamais le mal qu'ils m'ont fait.

Le magistrat de Genève sent ses torts, sait que je les lui pardonne, et les réparerait, s'il l'osait.

Les chefs du peuple, élevés sur mes épaules, voudraient me cacher si bien que l'on ne vît qu'eux.

Les auteurs me pillent et me blâment, les fripons me maudissent, la canaille me hue.

Les gens de bien, s'il en existe encore, gémissent tout bas sur mon sort; et moi je le bénis, s'il peut instruire un jour les mortels.

Voltaire, que j'empêche de dormir, parodîra ces lignes. Ses grossières injures sont un hommage qu'il est forcé de me rendre malgré lui ».

Il semblait bien que celui-là, par la grandeur de son œuvre et les services immenses qu'il a rendus à la cause de l'émancipation de l'esprit humain, dût bien être à l'abri des attaques et cependant ce n'est qu'une tardive postérité qui lui a rendu justice; mais elle finit par la lui rendre éclatante et telle qu'il la méritait si bien.

Mon père avait fait ses études à l'Institution Morice

et chez un autre marchand de soupe également du quartier Saint-Jacques, nommé Barbet, et il y avait eu pour camarades les fils de Niepce et de Raspail; aussi dès ma plus tendre enfance je lui ai entendu raconter la vie admirable du grand Raspail, l'immortel précurseur de Pasteur qui lui aussi n'a pas eu la place qu'il méritait et a été jeté en prison, à quatre-vingts ans, sous la République, *parce qu'il était républicain, et celle des remarquables savants qu'étaient Niepce et Daguerre. Ce dernier était né le* 18 *novembre* 1787 *et mon père me racontait comment dès* 1823 *il s'était créé pour ses propres études un laboratoire dans lequel il se livrait à de longues et délicates manipulations chimiques et il parlait avec tant de conviction de ses découvertes et de ce qu'il appelait son prochain triomphe que ses amis et ses parents le considéraient comme un fou!*

Le 10 *juillet* 1851, *quelques mois après ma naissance, il mourut subitement d'une maladie de cœur, comme mon père devait mourir lui-même en* 1885 *et ce n'est que le* 28 *août* 1883 *que l'on inaugura le monument que l'on s'était enfin décidé à élever à sa mémoire dans sa ville natale, à Cormeilles-en-Parisis.*

Pourquoi les Daguerre, les Niepce et les Raspail, ces savants consciencieux et intègres, ont-ils attendu si longtemps la réparation légitime qui était dûe à leur mémoire? Parce que l'ignorance et la jalousie s'attaquent à tout ce qui est supérieur, aussi bien aux savants qu'aux hommes de lettres, surtout lorsqu'ils sont doublés de républicains et d'anticléricaux, car alors l'église catholique est là pour organiser l'étouffement systématique.

C'est toute l'histoire de Raspail qui a été persécuté jusqu'à sa mort odieusement — même sous la République — et de Pasteur qui a été couvert de millions parce qu'il avait fait sa soumission à Rome et foulé ainsi aux pieds toutes ses convictions de savant et d'homme libre.

Voulez-vous que nous prenions encore l'exemple

d'Elisa Mercœur qui avait certainement un réel talent. Elle aussi croyait avec raison dans la justice immanente de la postérité. C'est ainsi qu'elle écrivait à Chateaubriand :

Quoi! pas un de mes jours n'a laissé de mémoire?
Quoi! mon nom reste encor dans l'ombre enseveli?
Ah! pour moi chaque instant qui s'écoule sans gloire
Est un siècle fané par la main de l'Oubli!

Et dans une autre pièce intitulée « La Nuit » :

Les rêves de mon âme ont passé comme une ombre
Qui s'enfuit quand la main s'étend pour la saisir;
Je me suis éveillée et des chagrins sans nombre
En pesant sur mon cœur sont venus le flétrir.

On sent qu'ayant comme le pressentiment de sa fin prochaine, elle veut se survivre à elle-même.

« Qui laisse un nom peut-il mourir? »

Elle a exprimé la même pensée dans ce beau vers :

Invente! immortalise un moment d'existence!

Et encore :

Qu'importe un jour de pleurs! L'avenir du génie
Est l'immortalité!

Qui ne se souvient de ces beaux vers sur sa propre fin :

Lorsque je vins m'asseoir au festin de la vie,
Quand on passa la coupe au convive nouveau,
J'ignorais le dégoût dont l'ivresse est suivie,
Et le poids d'une chaîne à son dernier anneau.

Et, pourtant, je savais que les flambeaux de fêtes,
Eteints ou consumés, s'éclipsent tour à tour,
Et je voyais les fleurs qui tombaient de nos têtes
Montrer en s'effeuillant leur vieillesse d'un jour..

J'apercevais déjà sur le front des convives
Des reflets passagers de tristesse ou d'espoir...
Souriant au départ des heures fugitives,
J'attendais que l'aurore inclinât vers le soir.

J'ai connu qu'un regret payait l'expérience,
Et je n'ai pas voulu l'acheter de mes pleurs.
Gardant comme un trésor ma calme insouciance.
Dans leur fraîche beauté j'ai su cueillir les fleurs.

Préférant ma démence à la raison du sage,
Si j'ai borné ma vie à l'instant du bonheur,
Toi qui n'as cru jamais au rêve du jeune âge,
Qu'importe qu'après moi tu m'accuses d'erreur?

En vain tes froids conseils cherchent à me confondre.
L'obtiendras-tu jamais, ce demain attendu?
Lorsque au funèbre appel il nous faudra répondre,
Nous aurons, tous les deux, toi pensé, moi vécu.

Et Marceline Desbordes-Valmore sur laquelle je pourrais aussi rappeler bien des souvenirs émus ou piquants a dit d'elle bien joliment:

« Elle avait une voix qui survit à la mort ».

Cette pauvre Elisa Mercœur, née à Nantes le 24 juin 1809 et morte à Paris à vingt-six ans, a attendu le centenaire de sa naissance pour voir arriver la réparation et elle est arrivée pleine et entière, presque glorieuse, l'année dernière, grâce en partie, il faut bien le dire, au beau livre que lui a consacré Jules Claretie.

Jules Verne fut bien l'un des écrivains les plus populaires de son temps, il posséda bien, comme on l'a dit à juste titre, la gloire sans tache de l'écrivain fécond, prophétique et honnête, sinon du grand écrivain et la jeunesse entière l'adorait; et cependant ce n'est que le 9 mai de l'année dernière que fut inaugurée sa statue à Amiens.

C'est avec non moins de raison que l'on a dit qu'Emile Deschanel avait laissé le souvenir d'un écrivain très érudit, d'un conférencier des plus agréables, d'un honnête homme et d'un ferme républicain.

Ce fut une des belles intelligences dont s'honora la République pour laquelle il combattit, dès 1845, et qu'il contribua à établir par ses discours, sa polémique et ses ouvrages.

A vingt-six ans, il était frappé pour ses écrits politiques et au coup d'Etat de 1851 il était arrêté et expulsé de France; et cependant après tant de services rendus à la cause républicaine, quatre ans après sa mort, le 28 mars 1908, Emile Deschanel avait son buste au collège de France.

Celui-là n'aura pas trop attendu la reconnaissance du pays; mais aussi il a un fils qui est si gentil et qui a su mettre à temps de l'eau dans le vin paternel...

Le 19 janvier 1908, Cruppi prononçait sur la tombe de Charles Floquet, devant ses vieux amis, plus clairsemés chaque jour, un éloquent discours dont cette péroraison m'est restée gravée profondément dans l'esprit :

« *Gambetta, disait-il, était sorti du peuple il resta l'homme du peuple, dont il portait en lui les généreux instincts et les grands élans. Et sa renommée est faite non seulement des questions qu'il a résolues, mais des problèmes désormais inéluctables que de sa voix courageuse il a posés devant le monde pour le bien de l'humanité* ».

Le boulangisme était vaincu. Après de telles œuvres, qu'importent les défaites parlementaires, la calomnie, l'ingratitude du suffrage universel, les épreuves d'une belle vie finissante! Un homme politique n'a pas à se plaindre du destin si une seule fois, une seule minute, il a pu, d'une âme vaillante, diriger la nation vers la justice et le droit.

*Je sais bien qu'il y a un autre moyen de faire son chemin et tous les arrivistes de tous les mondes sont là pour nous l'enseigner. A ce propos, l'*Aurore *disait un jour fort judicieusement :*

Dans la vie politique, les rhéteurs remplacent de plus en plus les orateurs pratiques, la forme l'emporte sur le fond et les assemblées sont à la merci du meilleur comédien. Dans la vie actuelle, les succès vont avant tout à l'homme sans scrupules, mais qui sait se présenter avec aplomb et jouer sous un masque impassible le rôle qu'il a choisi. Et c'est pourquoi les valeurs réelles, les travailleurs consciencieux, en un mot les

sincères, s'éloignent de plus en plus de ces deux scènes : la scène politique et la scène mondaine.

Rien n'est plus vrai ; mais en dehors même de leur propre conscience, en admettant qu'ils en aient une, les arrivistes n'ont que des succès éphémères d'argent et de nom, de gloriole et de titres et si, de leur vivant, ils ont fait partie du Panthéon des Camelots, ils n'ont rien à attendre de la justice immanente de l'histoire, sinon des coups de fouet, en admettant qu'elle daigne encore s'occuper d'eux.

Aussi mon père n'avait-il jamais voulu mettre le pied sur ces deux scènes politique et mondaine et j'avoue qu'il avait eu bien raison, car il faut vraiment un grand courage pour oser le faire, quand on est bien résolu à rester un honnête homme et un bon républicain.

De ce qui précède, on voit que l'auteur des Girondins *peut attendre avec sérénité l'heure des justes réparations, car elle finit toujours par sonner pour celui qui a bien servi les lettres et bien servi son pays ; et si la postérité, un jour, place mon père à côté des plus grands poètes qui ont doté leur pays d'une épopée nationale — et seule au monde, celle de mon père restera vraiment nationale par le sujet lui-même — elle le placera aussi à coup sûr au premier rang de ceux qui ont bien servi la démocratie et la république et ont été comme les précurseurs des temps nouveaux et les annonciateurs de la liberté !*

*
* *

Je l'ai déjà dit ; depuis de longs siècles avant la Révolution, les Vibert étaient établis dans le quartier Saint-Jacques comme entrepreneurs de menuiserie, et mon grand-père Jacques-Emmanuel Vibert, le père de mon père, était devenu un grand entrepreneur de travaux publics. Or les Vibert et leur famille s'étaient très nettement jetés dans la révolution dès la première heure. Aussi mon père avait-il été élevé dans deux pensions laïques successivement. Mais mon grand-père était mort très jeune d'un coup de sang, alors que

mon père avait entre les quatorze ou quinze ans, vers 1837 *à* 1840 *et les deux sœurs aînées de mon père, âgées de quelques années de plus que lui, avaient voulu terminer ou diriger ses études avec une orientation plus religieuse. Du reste, à cette époque, la lutte n'était point devenue aigüe comme aujourd'hui et il y avait encore de fort bons esprits qui croyaient, comme Lamennais, à l'union possible de l'Eglise et de la démocratie. Mais Lamennais lui-même n'avait pas tardé à reconnaître son erreur et à se séparer très courageusement de cette église catholique qui n'admet ni discussion, ni libre examen, parce qu'elle ne peut les admettre sans reconnaître le néant même de ses soi-disant doctrines. Mon père avait une très vive amitié pour Lamennais et comme malgré lui, à son insu, par la logique même de ses études, de ses travaux, par la puissance de sa raison et la bonne foi complète de sa conscience.*

Bientôt les Paroles d'un Croyant *devaient faire place au doute, puis au scepticisme le plus absolu et cette lente évolution d'un esprit aussi supérieur, aussi universel qu'était celui de mon père qui parlait plusieurs langues, était mathématicien de premier ordre, peintre, musicien et qui devait devenir un des plus grands poètes et des plus grands historiens orientalistes du XIXe siècle mérite d'être indiquée au moins dans ses grandes lignes, car il est bien certain qu'une intelligence aussi encyclopédique, à tous égards, ne s'était fait une opinion définitive qu'à bon escient, librement et en connaissance de cause.*

Je parlais tout à l'heure des grands oubliés dont l'heure des justes réparations n'avait sonné que tardivement; de ce nombre et au premier rang, il convient de placer Jean de Lamarck, si longtemps dépouillé de sa gloire légitime, je ne sais par quel snobisme imbécile et ignorant, au profit de Darwin, dont je suis loin du reste de nier la valeur scientifique.

Mais enfin de Lamarck qui était mort en 1829 *n'a eu sa statue inaugurée au Museum que le* 13 *juin de l'année dernière. Il est vrai qu'il était noble, qu'il*

s'appelait Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Mouet de Lamarck et la très sainte église catholique ne lui avait jamais pardonné ses découvertes scientifiques géniales... Mon confrère Marcel Huart a assez bien résumé la partie et le caractère de l'œuvre de ce géant *comme l'a si bien qualifié M. Edmond Perrier :*

C'est que, de son temps, le pauvre grand Lamarck était généralement raillé, sinon bafoué, par les pontifes de la science officielle d'alors. Disciple de Buffon et devancier de Darwin, il expliquait la vie et les phénomènes de la nature sans le secours de Dieu. Il formulait les lois de l'évolution, par quoi dans la nature tout se transforme, même les être animés, selon les conditions de milieu où ils vivent. Le besoin crée l'organe. Les espèces se modifient, se perfectionnent suivant ces milieux et ces besoins. Et la nature, d'ailleurs, produit successivement les différents corps de la vie en procédant du plus simple vers le plus composé. « La vie n'est qu'un phénomène naturel, disait-il, et la nature possède les moyens et les facultés qui lui sont nécessaires pour produire elle-même ce que nous admirons en elle ». L'être humain n'est qu'un produit de cette évolution des espèces, de cette transformation naturelle.

C'était nier, au nom de la science, l'hypothèse de la création, et c'était aussi expulser Dieu du domaine de la vie. Crime impardonnable et irrémissible ! On le lui fit bien voir. On conte que l'astronome Laplace, expliquant un jour à Napoléon le mécanisme de la gravitation céleste, fut interrompu par le dictateur : « Mais dans tout cela, où donc est Dieu ? » — « Sire, répondit-il, nous n'avons pas besoin de cette hypothèse pour connaître et observer le mouvement des astres ! » Le vénérable Jean Lamarck, qui avait écrit la Philosophie zoologique, *cet admirable monument d'histoire naturelle, fut moins bien accueilli par Napoléon, qui sans doute rêvait déjà l'asservissement de la France à l'Eglise en préparant le Concordat, car il l'éconduisit grossièrement en comparant son œuvre à celle des almanachs de Mathieu Laensberg.*

Jean Lamarck n'en demeura pas moins fidèle, obstinément, à sa lumineuse pensée scientifique. La République lui devait cette statue que le président Fallières saluait hier de son hommage et de son admiration. Il fut une des lumières du savoir humain, un de ces flambeaux de génie qui orientent la conscience du monde vers la conquête de la vérité. Et l'on se rappelle à ce propos cette parole profonde du chimiste et naturaliste Carl Vogt : « Dieu est une borne mobile placée à l'extrémité du savoir humain, et cette borne, surmontée d'un grand X, recule incessamment, à mesure que le champ des connaissances scientifiques s'agrandit ! » Jean Lamarck ayant fait reculer cette borne, l'Eglise ne peut le lui pardonner et toujours le bafoue... »

Le discours que le directeur du Museum prononça le jour de l'inauguration de la statue serait à citer tout entier si la place ne me faisait défaut; je veux du moins en rappeler ce passage si typique :

De ces grands hommes, Huxley, le plus illustre après Darwin, des naturalistes anglais, a dit : « En France, on considère généralement Geoffroy Saint-Hilaire comme le premier des naturalistes philosophes, mais Buffon et Lamarck sont des géants ; Cuvier ne vient qu'après eux ». Les découvertes de Cuvier sont, en effet, des découvertes de faits ; ses principes philosophiques sont ceux d'Aristote ; sa cosmogonie celle de la Genèse ; il garde jalousement le trésor d'idées générales acquises avant lui. Geoffroy, du moins, défend une idée philosophique si féconde qu'elle donne aux disciples mêmes de son rival leur méthode de travail ; devant une charge à fond de Cuvier, il doit à la vérité abandonner quelques-unes de ses positions, mais sa retraite est toute semée de brillantes découvertes : l'unité de plan qu'il avait cru apercevoir dans l'organisation des animaux, il la retrouve dans leur développement embryogénique. Ce développement commence et se continue toujours de même, mais il s'arrête plus ou moins tôt ; les animaux inférieurs sont simplement ceux qui n'ont pas poursuivi jusqu'au bout une évolu-

tion qui n'atteint son complet développement que chez l'homme. Les diverses étapes de l'évolution embryogénique des animaux supérieurs reproduisent donc les formes définitives des animaux inférieurs. C'est encore la loi fondamentale de l'embryogénie.

... Les êtres vivants se transformaient à mesure que se transformait la surface du globe qu'ils habitaient. Non seulement d'innombrables formes qu'on ne connaît plus aujourd'hui, infiniment petits ou monstres stupéfiants, ont été exhumées, mais souvent leur filiation a pu être établie, comme l'a fait Albert Gaudry dans ses poétiques Enchaînements du monde animal, *et c'est en abandonnant Cuvier et en faisant le plus large usage des principes de Lamarck que l'anatomie comparée et l'embryogénie sont parvenues à donner les lois de ces transformations et à en déterminer les causes, auxquelles l'homme lui-même ne paraît pas avoir échappé* ».

Mon père avait quatre ans lorsque mourut Lamarck et il ne put le connaître, mais tout jeune, il lut, médita et admira profondément ses œuvres, et je me souviens que lorsque j'étais tout enfant et mon père tout jeune encore, puisqu'il s'était marié à vingt-quatre ans et n'avait que vingt-six ans de plus que moi, qu'il avait quatre lectures favorites : la Bible, Lamarck, Rabelais dont il possédait la première édition complète et Montaigne, sans oublier son ami Pierre Charron avec son admirable traité de la sagesse. Je puis dire qu'il savait par cœur pour ainsi dire et les ouvrages de ces grands penseurs et la bible et dès l'âge de trente ans, ce puissant cerveau encyclopédique savait lui-même à quoi s'en tenir sur la valeur des enseignements dogmatiques de l'église catholique.

Voilà pourquoi, en évoquant ces souvenirs de ma petite enfance, je salue avec reconnaissance la grande mémoire de Lamarck qui fut, en quelque sorte, l'un des premiers initiateurs de mon père. Avec quelle joie, après l'avoir lu, nous revenions à Montaigne ou à ce brave Rabelais que nous lisions couramment et qui était toujours le vieux gaulois amenant un peu

de gaîté et de repos dans l'esprit fatigué et surmené du poète et du savant...

La science moderne, répondant aux légendes puériles ou criminelles de l'Eglise:

Saturne, Jupiter, Vénus n'ont plus de prêtres;
L'homme a donné les noms de tous ces anciens maîtres
A des astres qu'il pèse et qu'il a découverts,
Et des dieux le dernier dont le culte demeure,
A son tour menacé, tremble que tout à l'heure
Son nom ne serve plus qu'à nommer l'Univers.
Les paradis s'en vont: dans l'immuable espace,
Le vrai monde élargi les pousse et les dépasse;
Nous avons arraché sa barre à l'horizon,
Résolu d'un regard l'empyrée en poussière,
Et chassé le troupeau des idoles grossières
Sous le grand fouet d'éclairs que brandit la raison.

Mon excellent ami René Viviani, l'éminent ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, n'aurait pas dit mieux, et c'est là, la vérité éclatante et pure des temps modernes.

*Et n'est-ce pas Clémence Royer elle-même qui commence ainsi sa préface à l'*Origine des Espèces*:*

« Oui, je crois à la révélation, mais à une révélation « permanente de l'homme à lui-même et par lui- « même, à une révélation rationnelle qui n'est que la « résultante des progrès de la science et de la cons- « cience contemporaines, à une révélation toujours « partielle et relative qui s'effectue par l'acquisition de « vérités nouvelles et plus encore par l'élimination « d'anciennes erreurs. Il faut même avouer que le pro- « grès de la vérité nous donne autant à oublier qu'à « apprendre, et nous apprend à nier et à douter autant « qu'à affirmer ».

La grande harmonie universelle n'est que la conséquence fatale de l'enchaînement et de la logique des faits et des choses en physique comme en chimie, ça est, parce que chaque fait, chaque état est la conséquence inéluctable de faits, d'états antérieurs; en

morale comme en physique. Ce sont des phénomènes incessants de chimie universelle. C'est l'explication rationnelle du transformisme, nécessaire, fatal, et c'est l'explication, comme quoi, plus on est savant observateur, plus il est facile d'être prophète à bon compte et en se jouant.

C'est ce que j'ai appelé la logique des faits, *infiniment plus claire et plus précise que le déterminisme ou le fatalisme oriental. Aussi ma mère nous disait souvent en riant, à mon père et à moi, dans les dernières années de sa vie et alors qu'il travaillait à son histoire des premiers temps de l'humanité : — Vous autres, les écrivains, vous êtes des prophètes et voilà pourquoi vous êtes si mal vus et si redoutés de vos contemporains dont vous dénoncez les vices.*

C'est la même idée que Gustave Kahn exposait dans un article bien curieux sur ceux qu'il appelait les Prophètes modernes :

Hugo dans toutes ses œuvres, et par toutes ses œuvres prétendait à ce rôle d'annonciateur du futur. Quand ses ennemis lui reprochaient de vivre davantage à Pathmos qu'à Paris, ils ne faisaient que lui décerner ce titre de prophète. Les générations suivantes n'ont point abandonné cet idéal du rôle de l'artiste pour l'énoncer de façon plus simple.

Zola y prétendait lorsqu'il écrivait que le romancier avait pour mission de frapper comme d'un marteau d'architecte, les murailles de la cité sociale et d'en signaler les lézardes ; et lorsque Mallarmé, toujours clair et logique, malgré les faux bruits que l'on a fait courir, maintenait que le monde a été conçu pour aboutir à un beau livre, il ne voulait point soutenir, comme on l'a cru, que la littérature était la seule chose au monde dont il était utile de s'occuper, mais que le rôle de l'écrivain étudiant la vie, était de synthétiser en un beau livre, son opinion sur la vie et les mœurs de son temps, et vérifier si l'on était en bon chemin d'évolution.

Wells prophétise ; mais il est arrivé à la prophétie par la critique. Il a fait de l'analyse avant de procé-

der à la synthèse. Le plus beau des pamphlets sociaux de notre temps, c'est ce roman « L'Ile du docteur Moreau » *où un savant nous est représenté, obtenant par un judicieux emploi de la vivisection et des greffes animales, des hybrides pensants, des animaux pénétrés de l'esprit religieux, doués de superstition, à moins que le plus beau des pamphlets sociaux, soit cette* Histoire des Temps à Venise *où partant d'une hypothèse spencérienne, Wells nous montre le prolétariat de l'avenir, réduit à l'ilotisme par suite d'une application excessive, du principe vrai en soi, de la division du travail.*

L'hypothèse de domination scientifique et ploutocratique qu'on trouve dans le roman de Wells: « Quand le dormeur s'éveillera », *n'est pas une vue moins féconde sur le devenir possible du monde; il n'est ni déplaisant, ni inutile qu'un utopiste au lieu de croire de parti-pris que la cité future sera la cité de l'âge d'or, mette le peuple en garde, et lui rappelle que l'évolution vers le progrès est une lutte permanente contre le faisceau de forces qui s'est appelé la tyrannie, l'oligarchie, le capitalisme, et qu'à la moindre lassitude des forces émancipatrices, les forces de tyrannie reprennent le dessus et marquent un point à leur actif* ».

On ne saurait pas mieux dire.

Mais ce qui avait achevé de fixer mon père, c'était la mauvaise foi même des moines, des jésuites qui n'admettent que des vérités provisoires, *qui n'ont qu'un double but: l'argent et le pouvoir de domination et qui, au fond sont tous profondément sceptiques et cette page du chapitre V du traité de l'existence et des attributs de Dieu, de Fénelon, avait fini par l'éclairer complètement sur la valeur morale des enseignements de l'Eglise catholique, ou plutôt sur l'immoralité et la fumisterie prodigieuse desdits enseignements qui n'ont pu résister si longtemps que grâce à l'ignorance des masses. Voici la page: Dieu est véritablement en lui-même tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits, tout ce qu'il*

y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les autres créatures, dont je n'ai point l'idée distincte. Il y a tout l'être du corps, sans être borné au corps, tout l'être de l'esprit, sans être borné à l'esprit, et de même des autres essences possibles.

Il est tellement tout être qu'il a tout l'être de chacune de ses créatures, mais en retranchant la borne qui la restreint. Otez toutes bornes, ôtez toute différence qui resserre l'être dans les espèces, vous demeurerez dans l'universalité de l'être et par conséquent dans la perfection infinie de l'Etre par lui-même. Il s'ensuit de là que l'être infini ne pouvant être resserré dans aucune espèce, Dieu n'est pas plus esprit que corps, ni corps qu'esprit; à parler proprement, il n'est ni l'un, ni l'autre; car qui dit ces deux sortes de substances, dit une différence précise de l'être, et par conséquent une borne qui ne peut jamais convenir à l'être universel. Pourquoi donc dit-on que Dieu est un esprit? D'où vient que l'Ecriture même l'assure? c'est pour apprendre aux hommes grossiers que Dieu est incorporel et que ce n'est point un être borné par la nature matérielle; c'est encore dans le dessein de faire entendre que Dieu est intelligent comme les esprits, et qu'il a en lui tout le positif, c'est-à-dire toute la perfection de la pensée, quoiqu'il n'en ait point la borne. Mais enfin quand il envoie Moïse avec tant d'autorité pour prononcer son nom et pour déclarer ce qu'il est, Moïse ne dit point: Celui qui est esprit m'a envoyé vers vous; il dit: celui qui est. Celui qui est, dit infiniment davantage que celui qui est esprit; celui qui est esprit n'est qu'esprit; celui qui est, est tout être et est souverainement, sans être rien de particulier.

Si Dieu n'était qu'Esprit, c'est-à-dire déterminé à ce genre particulier d'être, il n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, ni aucun rapport à tout ce qu'elle contient; il ne pourrait ni la produire, ni la conserver, ni la mouvoir... Je conçois un être qui est souverainement un et souverainement tout... Tout ce

qu'on ajoute au mot être en diminue le sens.

Dieu est donc l'Etre, l'Etre est son nom essentiel, glorieux, incommensurable ».

— Mais, disait mon père, tout à la fois indigné de tant de duplicité chez un prince de l'Église et ravi de la constatation, changez les mots et c'est du pur panthéïsme! Alors à quoi bon tant s'indigner contre ce pauvre Lamarck, au point de lui voler sa gloire au bénéfice d'un Anglais, de Darwin qui est évidemment un grand penseur, mais qui n'est que son élève.

Plus tard, j'apportai de Paris à mon père qui avait été juge de paix de Montfort-sur-Risle, dans l'Eure, après avoir quitté le barreau des avocats de Paris, de 1867 *à* 1874, *puis de Sézanne dans la Marne, de* 1874 *à* 1879 *ou* 1880, *puis de Mer, dans le Loir-et-Cher, de cette époque à sa mort en* 1885, *les œuvres principales d'Ernest Haeckel et plus particulièrement ses traités d'embryogénie et d'embryologie comparées. Et dès lors, je puis dire que l'enquête que mon père avait ainsi menée avec une entière bonne foi pendant un quart de siècle, avait amené des conclusions complètement contraires aux doctrines religieuses. Lui aussi avait salué la loi inévitable de l'évolution chez tous les penseurs et tous les savants qui recherchent la vérité pour elle-même et je puis me flatter, je crois, d'avoir exercé une certain influence sur son esprit, dans cet ordre d'idées, pendant les dernières années de sa vie.*

C'est que nous menions, mon père et moi, lorsque je revins seul à Paris, mes études terminées, au lendemain de la guerre, en 1872, *alors qu'il restait modeste magistrat de province, la vie intellectuelle la plus intime que l'on puisse imaginer. Nous nous écrivions fréquemment; mon père me tenait au courant, au jour le jour pour ainsi dire, de ses découvertes historiques et de ses découvertes de philologie comparée, lorsqu'il écrivait* La race Sémitique *et ensuite* La race Chamitique *qu'il n'a pas pu achever complètement, mais que je vais publier telle quelle; et moi, de Paris, avec mes modestes ressources d'em-*

ployé à la Société Générale, je bouquinais passionnément pour lui envoyer tous les ouvrages d'orientalisme dont il avait besoin pour ses travaux... Epoque de collaboration purement morale mais féconde, avec le meilleur des pères, avec le grand savant et le grand historien qu'était Théodore Vibert, je ne puis t'évoquer sans voir repasser sous mes yeux les plus belles années de ma jeunesse studieuse et sans me sentir encore les larmes me monter aux yeux, après plus d'un quart de siècle écoulé, car voilà vingt-cinq ans que mon père vénéré n'est plus, et en écrivant ces lignes encore toutes pleines de lui, il me semble écrire notre testament littéraire et philosophique à tous deux.....

***

Lorsqu'un auteur est mort, les chercheurs, les rats de bibliothèques et simplement ses admirateurs, veulent, de très bonne foi, connaître sa méthode de travail. Je crois qu'il y a dans cet ordre d'idées concernant les écrivains célèbres — et j'en ai connu un grand nombre — beaucoup de légendes à détruire.

Mon père travaillait beaucoup, et je crois que c'est tout ce que l'on peut dire des hommes qui ont laissé une œuvre considérable, soit par le nombre, soit par sa valeur scientifique.

Il travaillait d'une façon passionnée, véhémente, ardente, ce qui pouvait être très bon au point de vue de l'inspiration, surtout dans ses œuvres poétiques, mais ce qui était très dangereux pour sa santé. C'est d'ailleurs ce qui l'a fait mourir d'une maladie de cœur à cinquante-neuf ans, tous ses grands travaux historiques inachevés, hélas! C'est ainsi que lorsque les Girondins *furent à peu près achevés, vers la fin de* 1859, *mon père était atteint la nuit de véritables accès de somnambulisme qui inquiétaient beaucoup ma mère et qu'il dût, sur l'ordre impérieux du médecin, observer quelques mois de repos rigoureux.*

Comme tous les vrais poètes, comme tous les grands

écrivains, mon père avait au plus haut degré le sentiment de la vie, du mouvement des passions, de la réalité des faits et c'est pourquoi, voulant doter la France d'une grande épopée nationale, il prit le sujet, si passionnant pour un républicain, des Girondins.

Il avait étudié passionnément cette époque, il l'avait longuement vécue, en quelque sorte, il en avait connu beaucoup de survivants, de témoins et comme mon vieil ami J. F. Raffaelli, ce grand peintre de Paris, il aurait presque pu dire :

« *J'ai été vers les êtres qui vivaient en même temps que moi. Puissent-ils se reconnaître dans l'ombre et dans la lumière de tant de tableaux où j'ai tenté, chaque jour, de fixer leur vie et la mienne* ».

Pour bien comprendre cette mentalité de l'écrivain et du vieux Parisien qu'était Théodore Vibert, il faut lire les Souvenirs d'un Parisien en 1853. *Il constate comment Daniel Steirn (Mme d'Argoult) vient de publier une histoire* sans système *de la révolution de* 1848, *bien supérieure aux travaux de Louis Blanc, mais on n'en parlera pas. C'est exactement ce qui devait se produire à propos des* Girondins, *la grande Epopée nationale de mon père et les* Girondins *de Lamartine, car la foule va au nom célèbre et ne s'inquiète même pas du talent de l'auteur et de la valeur de l'œuvre. Mais cette citation* des souvenirs d'un Parisien *est à retenir :*

« *Il faut, dit-il, copier beaucoup, copier jusqu'à complète lassitude si l'on veut bien retenir, bien comprendre, et bien penser. Pourquoi Bonaparte s'est-il montré supérieur dans la discussion du Concordat. C'est qu'il avait noirci quarante énormes cahiers où il n'est question que de théologie... Victor Hugo, par un labeur semblable, a mérité le qualificatif glorieux de « bœuf au travail* ».

C'est ainsi que mon père, avant d'écrire un vers des Girondins *avait lu toutes les archives et toutes les discussions de toutes les assemblées politiques du temps et tous les procès-verbaux des séances et qu'il était plus que le familier de ses héros, mais qu'il s'était*

pour ainsi dire substitué à eux, en vivant leur vie propre.

Cependant cela ne suffit pas à désarmer la presse réactionnaire du temps qui reprocha véhémentement à mon père d'avoir choisi un sujet contemporain, alors que les Grecs et les Romains étaient toujours là pour en fournir (sic). *Ainsi, même en* 1860, *il y avait encore des esprits arriérés qui ne voulaient pas admettre la Grande Révolution et encore moins sa glorification.*

Mais mon père n'avait cure de ces critiques, auxquelles, d'ailleurs, il s'attendait bien un peu et, profondément convaincu, épris de vérité, de vie et de mouvement, il avait présente à l'esprit cette belle phrase de Rivarol qui, tout royaliste qu'il était, avait raison de dire à un écrivain sans conviction :

— « Prenez garde, Monsieur, que vous battiez la charge sur un tambour crevé... »

On se souvient de cette déclaration mélancolique et charmante de Catulle Mendès, passant devant un catafalque, quelques temps avant l'accident imbécile où il devait trouver la mort :

— Sortons vite, me recommanda le poète, sortons vite ! La mort est belle, mais, vraiment, je n'aime pas les cercueils ! Il faut, voyez-vous, mon cher, aimer la vie ! Elle est large, elle est grande, elle est adorable, la vie ! Et quand on y met du travail, de l'art, de nobles choses, des sourires de femme, des babils d'enfant, on trouve la divinité parfaite de vous permettre de respirer et d'être sur terre pour y laisser un peu de soi, derrière soi, de son cœur, de son cerveau !

Mon père n'avait pas la même conception galante de la vie que Catulle — un nom prédestiné — il la voyait plutôt épique et tragique comme Victor Hugo et il l'aimait tant qu'il a su la condenser, cette vie, extraordinairement, avec une rare puissance, dans les Girondins. *Oui il l'aimait et, dans les dernières années de sa vie, comme s'il avait pressenti sa fin prématurée, il avait parfois peur de la mort.*

Me voici moi-même arrivé exactement à l'âge de sa mort et tout philosophe que je suis, j'éprouve parfois le même sentiment et je l'éprouve comme mon père l'éprouvait; non pas par un sentiment de peur maladive. J'ai vu trop souvent la mort en face dans ma vie! Non pas même par crainte d'abandonner les miens, ce qui est bien légitime; mais simplement par crainte de n'avoir pas le temps d'achever mon œuvre. Et nous avons vu, hélas, combien cette appréhension était justifiée, puisque mon père n'a pas eu le temps d'achever ses travaux historiques, qui auraient jeté un jour si vif sur les Origines de l'humanité.

A vingt ans, alors qu'en deux grands voyages, il parcourait l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et une partie de l'Autriche à pied avec son compagnon Gallu, mort avoué à Jonzac, si j'ai bonne mémoire, mon père aurait pu faire sienne cette belle déclaration du président Manau qui est mort au commencement de 1908:

— Vous me demandez quel était mon rêve à vingt ans?

— J'en avais deux: me faire une place honorable dans la société, par le travail; voir mes aspirations sur la liberté réalisées par la République.

— L'âge mûr les a-t-il réalisés?

— Oui, car, après une éclipse de dix-huit ans, j'ai eu la joie de voir renaître la République, condition et source de tout progrès, et c'est elle qui, après toutes les étapes de ma carrière, m'a élevé à l'un des premiers postes de la magistrature.

— Vous me demandez aussi une pensée inédite. Je ne sais si celle qui me vient à l'esprit a ce caractère, mais, comme je l'ai vécue, je vous la livre.

— Le vrai bonheur sur la terre consiste dans la conscience du devoir accompli et dans les affections du foyer domestique.

Mon père aurait pu faire cette déclaration et plus tard, dans son âge mûr, de cinquante à cinquante-neuf ans, au moment, de sa mort, je pourrais

caractériser l'état vraiment supérieur de son esprit, en rappelant ce passage éloquent du discours que Jaurès prononçait à la chambre des Députés le 25 juin de l'année dernière :

« Il fut un temps, dans une époque de grand drame, où l'on put entrevoir l'alliance d'une partie au moins de ce monde de la pensée avec le peuple démocratique. J'ai eu l'honneur de visiter le grand Zola dans la période de sa vie où, condamné à l'exil volontaire par l'iniquité des juges, il habitait dans cette banlieue de Londres, où il cherchait un refuge contre la double importunité de la haine et de la gloire.

Il me dit : « Bien des choses, qui m'avaient passionné, ne me semblent plus que gloriole et vanité, je sens monter des étoiles nouvelles ». Eh bien ! ce rêve des grands penseurs, où l'élite de la pensée et l'élite du travail se seraient associées dans une œuvre commune, se prise.

Le plus grand d'entre eux, Anatole France, après avoir épuisé contre la sottise et l'injustice des ironies perçantes comme des flèches, semble revenir, dans les conclusions de son dernier livre, à une sorte de nihilisme désenchanté et il voue l'humanité à la vanité des échecs périodiques et des recommencements avortés. (Applaudissements).

Même divorce, même lassitude, même fatigue à l'égard de la vie nationale telle qu'elle s'exprime dans le Parlement. Ces choses cesseront le jour où de grands courants de pensée et d'action passeront ici. Dans toutes les grandes époques de l'histoire, l'harmonie de la vie, de la pensée et de la vie sociale a été réalisée.

Théodore Vibert, lui aussi sentait monter des étoiles nouvelles, au fur et à mesure que l'évolution scientifique et raisonnée de sa pensée avait éteint celles de la foi traditionnelle du charbonnier comme l'a constaté si éloquemment René Viviani.

Et au fur et à mesure qu'il s'était affranchi des préjugés et des superstitions religieuses qui faisaient bien le fonds de l'ambiance du milieu dans lequel s'était pas-

sée sa jeunesse, il faut bien le reconnaître, de 1830 à 1848, il voyait dans l'instruction gratuite, laïque et obligatoire le grand besoin, l'outil précieux de la future émancipation humaine et comme Emile Zola, il aurait dit volontiers :

L'instruction ne saurait être néfaste à un peuple, elle en prépare, au contraire, l'affranchissement, elle le rend meilleur, capable de vérité et de justice. Et tous les crimes collectifs qui souillent l'histoire des nations ont été surtout les crimes de l'ignorance et de la superstition. Pauvreté, saleté, iniquité, mensonge, tyrannie, la femme exploitée et méprisée, l'homme hébété et dompté, tous les maux physiques et moraux sont les fruits de cette ignorance voulue, érigée en système de politique gouvernementale et de police divine. La connaissance seule doit tuer les dogmes menteurs, disperser ceux qui en vivent, être la source des grandes richesses, aussi bien des moissons débordantes de la terre que de la floraison générale des esprits. Et tous aussi ont droit à la vérité, aux joies de l'intelligence ».

Marc Réville qui signe Député du Doubs, *afin sans doute que nul n'en ignore, disait un jour fort justement dans un de ses articles :*

Il en est des partis comme des individus. Ceux-là seuls sont capables d'imposer leurs volontés et leurs aspirations aux autres qui savent d'abord et avant tout faire preuve de discipline personnelle. L'homme, quelque bien doué qu'il soit au point de vue des qualités naturelles de l'intelligence ou des faveurs de la fortune, n'arrive à une situation prédominante que s'il sait s'imposer une règle volontaire et une méthode rigoureuse ; si cette faculté lui manque, il pourra briller d'un éclat passager, remporter d'éphémères victoires, il finira toujours par se voir dépasser par des esprits plus modestes ou par des rivaux moins riches à leurs débuts.

C'est cette discipline absolue, complète, intangible dans le travail que mon père a eue toute sa vie, comme tous les grands écrivains, comme tous les grands pen-

seurs du reste et ces premières lignes d'une lettre qu'Emile Zola adressait de Médan le 8 août 1902 à Alfred Bruneau ne fait qu'appuyer ce que j'avance en ce moment :

« Mon bon ami, j'ai enfin terminé cette terrible Vérité *qui, pendant un an, m'a demandé de grands efforts. L'œuvre est au moins aussi longue que* Fécondité, *et il s'y trouve une telle diversité de personnages, un tel enchevêtrement de faits, que jamais mon travail ne m'a demandé une discipline plus étroite. J'en sors pourtant assez gaillard, et ma tête seule a besoin de repos.* Vérité *commencera à paraître le* 10 *septembre dans l'*Aurore *et y durera jusqu'au* 20 *janvier environ ».*

Quand Théodore Vibert publia les Girondins *en* 1860, *il avait trente-cinq ans et il n'avait publié aupa ravant, en* 1856, *qu'*Edmond Reille, *roman philosophique en deux volumes, de la plus haute portée sociale et qu'il avait conçu et commencé à écrire lors du retour de son voyage en Italie, avant même d'avoir fini son droit. Mais il avait ensuite, avant d'écrire son épopée nationale, fouillé, lu, compulsé et comparé à toutes les archives, tous les documents originaux et de première main, recherché tous les témoins survivants qu'il avait pu retrouver ou tout au moins leurs enfants, capables de l'éclairer, de le renseigner sur la Grande Révolution et capables, en quelque sorte, de lui faire revivre ces jours tout à la fois tragiques et sublimes de notre histoire nationale.*

*
* *

Je voudrais maintenant donner une idée générale non pas tant des Girondins *eux-mêmes qui n'ont pas besoin de présentation et que vous allez lire, que des préoccupations littéraires de ces cinquante dernières années et je crois que je ne pourrais mieux faire pour y arriver que de citer les extraits, souvent éloquents et toujours ingénieux, des études de Saint-Georges de Bouhilier, le beau-frère de René Viviani, sur un sujet, toujours passionnant pour les lettrés et pour tous ceux*

qui aiment à se tenir au courant du mouvement littéraire et intellectuel de leur époque. Et que l'on ne vienne pas me dire que cela n'a point de rapport avec la Révolution et les Girondins. Elle est en marche, cette grande Révolution sociale et économique; mais tant qu'elle ne sera pas un fait accompli, tout ce qui s'y rapporte, de près ou de loin, sera toujours de la plus passionnante actualité.

C'est lui qui disait en parlant d'un artiste:

« Comme tous les artistes véritablement sincères et originaux, Bottini ne se souciait pas de l'opinion et son œuvre a été faite en dehors de toute préoccupation mercantile. Il ne cherchait qu'à se plaire à lui-même. Personne parmi les jeunes peintres ne montrait plus de zèle en faveur des maîtres, et bien qu'il n'en imitât aucun, il les admirait ».

Cette simple constatation peut et doit s'appliquer à tous les écrivains, quels qu'ils soient. L'auteur véritablement honnête est un éducateur, *c'est-à-dire un être bien supérieur à la masse qu'il veut diriger vers de nouvelles destinées de justice et de liberté et jamais la foule ne comprend cela immédiatement, d'autant plus qu'elle est égarée par les passions des jaloux. Un auteur de talent ne peut donc jamais être un homme mercantile et s'il veut gagner de l'argent, qu'il flatte les passions basses, qu'il écrive pour les cafés-concerts et fasse de la pornographie, ce qui n'a aucun rapport avec les lettres.*

Mais voilà précisément Saint-Georges de Bouhilier qui s'indigne contre cet état de choses et qui s'écrie:

*Vous savez que l'*Enigme *et la* Course du Flambeau *ont reconstitué l'art tragique le plus profond, vous ne vous laissez pas éblouir par de vains bruits, mais les ténèbres dont sont couverts certains visages de vivants ne vous en détournent pas non plus, et vous pensez sans doute que l'avenir saura voir ce qu'ont accompli sur cette terre hostile certains magnifiques parias. C'est moins l'ignorance qu'un oubli momentané qui vous rend donc si dur, si dédaigneux aussi vis-à-vis des arts modernes ».*

Vous avez bien tort, mon cher ami, de vous révolter ainsi; pour moi je suis bien certain qu'un jour sonnera des justes réparations envers mon père et son œuvre tout entière. Je l'ai démontré plus haut par de nombreux exemples et si, en 1903, malgré mes protestations véhémentes, on n'a pas voulu, de par la jalousie des jeunes feuilletonistes qui déposent leurs incongruités au rez-de-chaussée des gazettes soi-disant populaires, fêter le centenaire de ce conteur prodigieux qui a amusé plusieurs générations — tout est relatif — on peut dire que cette inconvenante et inconcevable exception ne fait que confirmer la règle. Et la popularité du Père Dumas, comme nous l'appellions dans notre enfance, aura, elle aussi, son été de la Saint-Martin.

Dumas est un concurrent, donc assommons-le, disent les misérables qui ne voyent dans les lettres qu'un métier mercantile — non pas qu'il soit défendu d'y gagner sa vie, mais au moins avec une certaine pudeur et proprement.

A propos de son fameux Roi sans couronne, *de Bouhilier émet cette opinion qui demanderait à être examinée de près :*

Il en a été de lui comme de tous les hommes profonds : il n'a pas été compris. Le héros est loué ou blâmé, a écrit Nietzche, mais il n'est jamais compris. Ainsi en fut-il pour le grand nomade.

Jésus a été condamné surtout parce qu'il gênait et attaquait les intérêts des jouisseurs de son temps. Allez donc aujourd'hui dévoiler les vices des politiciens et des financiers et raconter par le menu, l'effroyable curée de ces hommes qui mènent la République à sa ruine et le pays aux pires catastrophes et vous verrez si, sous une forme plus moderne, on ne vous crucifie pas, comme le Nazarien! Voyez donc notre grand et vaillant ami Ferrer; les moines espagnols l'ont fait assassiner par leurs complices, les soudards, parce qu'il avait commis le crime impardonnable de vouloir apprendre à lire et à écrire au peuple!

De tous temps, les républicains, les penseurs et

simplement les honnêtes gens combattant pour la justice, la liberté et l'émancipation humaine, ont été des martyrs, et il en sera ainsi tant que restera debout le dernier vestige de la dernière religion.

Le flambeau de la vérité est le seul qui ne puisse s'éteindre disaient déjà nos pères; mais en attendant que la dernière religion soit morte, elle aura encore le temps de faire bien du mal...

Mais je poursuis toujours mes citations de l'œuvre philosophique de Saint-Georges de Bouhilier, puisqu'elles traduisent si bien, en ce moment même mes propres sentiments, en écrivant cette préface :

Quand M. Clemenceau nous excite au courage, il ne va pas chercher dans la région des rêves des espérances fallacieuses, il se contente de nous confronter à nous-mêmes et de nous convier à remplir nos destinées. Sans doute les motifs d'avoir foi et de sourire ne sont pas des plus nombreux, mais les forts n'attendent rien du monde qu'un champ d'action. La douleur les forge, a dit Clemenceau, et en définitive, doit-il aussi penser lorsqu'il fait un retour sur son existence, les malheurs mêmes leur sont bons. Comment se démontre une valeur si ce n'est, somme toute, à l'épreuve? Il est de pauvres hommes qu'une infortune renverse et qui devant le moindre obstacle invoquent l'assistance des puissances obscures. Mais la guigne n'est qu'un mot inventé par les faibles et l'esprit de résignation ne qualifie que les lâches. Dieu, a dit Emerson, a besoin d'hommes vaillants, jamais il ne fera faire sa besogne par les couards. Cette maxime forme un roc où s'appuie notre effort ».

Voilà la véritable philosophie pour l'écrivain vraiment supérieur, celle que possédait mon père qui, non seulement, ne reçut jamais un encouragement, jamais une faveur, mais fut traqué toute sa vie à cause de ses opinions.

Il avait accoutumé de dire : la fonction honore l'homme ou l'homme honore la fonction ; ça dépend de l'intelligence personnelle de l'individu, c'est ce que l'on a dit moins bien depuis sous cette forme exagérée :

« Celui qui n'occupe point une place en rapport avec ses facultés et son dévoûment à la chose publique est à plaindre : s'il est au-dessus de sa place, il inspire la compassion ; s'il est au-dessous, il provoque le mépris ».

C'est faux ainsi présenté, car l'écrivain supérieur, je dirai seulement de talent, quelque modeste qu'il soit, se sent tellement au-dessus des misérables passions des politiciens, qu'il ne fait même pas attention à ces contingences.

Dans les environs des années 1840, *il était un pauvre homme réputé comme ivrogne et à qui l'on n'accordait plus que des souvenirs dédaigneux. Mais tandis que brillait Ponsard et que prospérait Scribe et ses élèves, lui voyait ses pièces décriées, déclarées nulles, sans valeur, sans intérêt. Il a fallu l'intervention d'une tendre comédienne pour faire jouer, enfin, au Théâtre-Français une petite pièce en un acte. C'était le* Caprice, *écrit en* 1837, *et représenté dix ans, juste, après. Une telle ignorance du génie n'est pas étrange.*

Qui donc, voici seulement vingt ans, eut cité Villiers, comme ayant légué au théâtre une pièce magnifique, déchirante, durable ? Sans Antoine, assez audacieux pour avoir été dénicher sur son grabat Henry Becque, l'auteur des Corbeaux *serait mort, déchu aux pires ténèbres.*

Mais ce n'est pas seulement chez nous que tout sincère initiateur passe, comme un proscrit, sur sa propre terre natale. Un homme qui à nos yeux, dans son œuvre admirable, énorme, éthérée, fulgurante, candide, a fait passer vraiment toute l'âme nordique, neigeuse, c'était, j'imagine, le grand blanc Ibsen. Mais pour lui aussi la lutte a duré. Et rejeté d'abord par sa belle Norvège, préférant dès lors s'exiler à l'étranger, habitant Rome, l'Allemagne, Paris, l'hostile Europe, il aura été, durant vingt-cinq ans, comme un volontaire vagabond désespéré et aura vécu, hors de son pays, qui continuait de vivre en lui et dans son œuvre. Et très tard seulement, presque sur la fin, la Norvège devait le rappeler à elle. Ainsi sont traités à

peu près partout, et en quelque époque d'ailleurs que ce soit, les vrais chercheurs, les écrivains profondément inspirés, ceux que leur temps ignore, mais que l'histoire connaît ».

De Bouhélier a bien tort de s'indigner ainsi. Je ne veux pas dire par là qu'il soit agréable de mourir de faim et que l'auteur vive dans son rêve, sans rien sentir des misères et des injustices du monde extérieur. J'ai déjà dit que je ne croyais pas à cette légende absurde des artistes ou écrivains vivant dans les nuages; mais ils ont du moins une consolation suprême et ils l'ont bien, certaine, toute entière, intégrale. C'est qu'un jour les justes réparations de la postérité ne leur manqueront point.

*Dernièrement un de mes confrères hélènes de notre société l'H*ellénismos, *M. N. Casasis, dans un remarquable article qu'il consacrait à* Byron *en* Grèce, *disait:*

« L'opinion publique, non pas celle de la coterie aristocratique qui, dans tous les pays, et plus spécialement en Angleterre, pratique le culte hypocrite de la vertu, mais l'opinion du peuple anglais en général, devait plus tard absoudre le poète de tous les crimes dont ses contemporains l'avaient accusé, n'hésitant pas, au nom de la vertu, à se servir de la calomnie la plus vile pour satisfaire leur haine. Une autre gloire poétique, le divin Shelley, eut à subir à la même époque la critique agressive de l'élite de la société de son pays. Byron, tout comme Shelley, révolté contre les tyrannies de cette société, rêva d'aller prêcher la liberté aux peuples esclaves et de communiquer la flamme de révolte qui l'embrasait ».

Ces paroles pourraient s'appliquer aussi exactement à mon père; lorsque, son droit fini, il parcourut une partie de l'Europe à pied et s'attarda si longtemps en Italie, indigné de la conduite odieuse des Autrichiens en Lombardie, il rêvait aussi de liberté pour les peuples esclaves et plus d'une fois il faillit payer de sa vie son enthousiasme, trop ouvertement affiché devant les tortionnaires et les bandits autrichiens... Mais

voyez, aujourd'hui la noble Italie est affranchie à jamais du joug odieux de l'étranger et voilà la postérité qui est en train de rendre hommage enfin à l'immortel auteur des Girondins.

L'Aurore *qui autrefois ouvrait ses colonnes à ces études extrêmement intéressantes, disait un jour :*

Il est certain que la vie sociale, quelle qu'elle soit, nous impose mille contraintes. Elle n'offre à une multitude d'individus, extrêmement variés et complexes, qu'un certain nombre de types d'existence, extrêmement restreint. Quels que soient les aptitudes des hommes, leurs aspirations, leurs désirs, leurs ambitions, leurs rêves, ils doivent se plier, se façonner selon certains moules communs édictés par la société. Rarement on a le droit d'être soi; on appartient d'abord à sa caste, à sa fonction. On est l'esclave de conventions et de préjugés tyranniques; malheur à qui ne s'y conforme pas! De là, pour une infinité d'êtres humains, une source amère de malaises et de douleurs. Car ceux-ci sont en proportion infime qui purent ou qui peuvent réaliser leur destin ; on n'en cite guère que quelques-uns par génération et de tels tempéraments, lorsqu'ils triomphent, sont dignes du titre glorieux, inventé par Nietzche, de surhomme.

Pour les autres ils sont condamnés à l'hypocrisie. Ce qu'on prend pour leur vrai visage n'est souvent qu'un masque, modelé par l'éducation, imposé par la rude nécessité de vivre. Les instincts de chacun sont réfrénés. On croit avoir un métier, exercer une charge, et dans le fond, on ne joue qu'un rôle. Tel est le côté tragique de la plupart des existences.

Ainsi, dans la vie quotidienne, il nous arrive de rencontrer des gens qui semblent toujours porter le deuil de quelque chose. On se demande quelle est la cause mystérieuse de leur mélancolie. On pense à quelque tendre et malheureux veuvage. Hélas! c'est que ceux-là bien souvent, eux aussi, ont assisté à leurs propres funérailles.

Fantomatiques, ils survivent à l'existence idéale qu'ils eussent dû vivre, qu'ils n'ont pas eu le courage

ni la force de réaliser, ou qu'ils n'ont pu vivre, dans le mystère et presque dans la honte, qu'à de trop rares et trop brefs instants.

C'était précisément pour échapper à ces contingences désespérantes, à ces banalités lamentables et souvent cruelles de la vie courante que, tout jeune, mon père s'était réfugié dans les lettres, dans la poésie et ensuite plus particulièrement dans l'étude des grands problèmes historiques qui demeurent encore au seuil de l'humanité.

Les Muses, comme l'on disait encore en 1830, l'ont toujours sûrement consolé des petites misères de la vie qu'il est aussi puéril de prendre au tragique que de ne pas savoir dominer dans la mesure du possible. La vie est la vie et ces belles indignations de commande me rappellent l'histoire de ce poisson fantasque et un peu détraqué qui avait la prétention plutôt étrange de ne plus vivre dans l'eau, pourtant son élément naturel!

Je ne dis pas qu'il faille toujours hurler avec les loups, ce qui serait une autre forme de lâcheté et une abdication, indigne d'un écrivain sérieux et d'un penseur. Mais il faut bien vivre avec son époque, je ne dirai pas: sous peine de passer pour un original, ce qui serait peu de chose, mais sous peine de n'avoir plus sous les yeux aucun sujet d'étude vraiment vivant, vécu et humain. Et c'est pour cela, encore une fois que Théodore Vibert avait résolument dédaigné les Grecs et les Romains pour chanter les Girondins, les hommes de la veille dont il était encore possible et je dirai relativement facile alors, de traduire toutes les passions avec l'intensité de la vie.

Du reste mon père pensait comme Colins que le culte des morts ne disparaîtra jamais, et à plus forte raison le culte des géants de l'immortelle Révolution Française. Auguste Comte, lui aussi, était partisan de ce culte dû à la mémoire des grands hommes, des héros sublimes de 1789, et mon père se trouvait donc en bonne compagnie en pensant ainsi.

Lorsque parurent Les Girondins, *on peut dire que*

ce fut un grand événement littéraire et dès lors mon père se trouva lié avec tous les hommes de lettres de talent du milieu du XIXe *siècle.*

Par son vieil ami, le comte Ferdinand de Grammont il avait été introduit tout jeune dans le milieu des conspirateurs qui sous l'Empire, se réunissaient chez Hetzel, l'éditeur célèbre de Victor Hugo à cette époque et, se souvenant toujours de l'aimable proverbe arabe qui affirme qu'il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié, mon père avait de bons amis littéraires — les miens plus tard pour ceux qui ont survécu — dont j'ai, pour ma part, toujours gardé un souvenir attendri. Et d'ailleurs ne suffisait-il point qu'ils aient été les amis et parfois les compagnons de lutte de mon père, pour qu'il en soit ainsi? Emile Deschamps à Versailles et son ami Alexandre Cosnard, le Baron Blanquart de Bailleul, Prosper Blanchemin, Louis Honoré Fréchette, le grand poète national canadien, Louis Ariste Passerieu, l'historien de Toulouse, Achille Millien, le doux chantre agreste du Nivernais fort heureusement plus jeune et bien vivant aujourd'hui, le baron de Ville d'Avray et bien d'autres dont les noms m'échappent en ce moment, étaient des familiers de la maison. A cette époque mon père connaissait par relations personnelles et épistolaires tous les poètes, tous les littérateurs comme l'on disait alors, de la France et presque aussi du monde entier. Et plus tard, lorsqu'en 1872, au lendemain de la guerre, j'étais rédacteur en chef du Sonnettiste *et de l'*Union littéraire, *je partageai toutes ces relations littéraires avec mon père.*

Il y avait alors des auteurs qui écrivaient pour l'art, qui se connaissaient, qui s'aimaient ou tout au moins s'estimaient, tandis qu'aujourd'hui, je ne sais si je ne m'abuse — et je le souhaite de tout mon cœur — il y a surtout des écrivains plus ou moins mercantis *et qui ne voyent dans les lettres que la lutte âpre, féroce et sans merci, non pas pour l'art, mais pour la vie!*

A telle enseigne que lorsqu'un auteur illustre par son

nom et son talent tombe dans le domaine public, cinquante ans après sa mort, on hurle et demande des lois protectrices contre les morts!...

Il me semble qu'il y a là quelque chose d'anti-humain, de bas, de vil, de cruel et d'abject, quelque chose d'anti-français qui, en vérité, était inconnu du temps de mon père; je veux dire pendant le courant du siècle dernier.

Lorsque les Girondins parurent, des hommes appartenant aux partis les plus divers et en pleine période impériale, l'année même où Rouher signait les fameux traités de commerce avec l'Angleterre, firent des articles enthousiastes et adressèrent des lettres de chaudes félicitations à Théodore Vibert, sans s'occuper de ses opinions et je me souviens encore des premiers qui s'appelaient Jules Simon, Joseph Autran, Joséphin Soulary, Mistral, le comte Napoléon Daru, Prosper Blanchemain et cet excellent Emile Deschamps qui écrivit à mon père une lettre qui fit le tour de la presse, qui est restée classique et que l'on retrouvera à la fin de ce volume. M. Ledru qui était un avocat célèbre à cette époque, dans son ouvrage sur Le Passé, le présent et l'avenir de l'humanité disait: « M. Vibert n'a pas voulu suivre le barreau. Il reste modeste magistrat... Tous ceux qui aiment Dante, Shakespeare, Ossian, le Camoëns, ont aimé et aimeront à lire cette belle épopée qui fait frémir et pleurer. L'intérêt y est toujours palpitant et à la hauteur des idées philosophiques. C'est une œuvre capitale, actuelle, qui n'étouffera pas toujours la conspiration du silence, qui essaie vainement de se faire autour de cette création...»

A propos du Camoëns, on se rappelle que l'on a inauguré son monument au Trocadéro le 1er décembre de l'année dernière et mon père n'a pas encore sa statue à Paris, dans sa ville natale ! Ceci prouve bien une fois de plus que nul n'est prophète en son pays... à moins qu'il ne soit mort depuis fort longtemps pour avoir permis aux jalousies et aux haines de disparaître. Mais ceci n'est fait ni pour me décourager, ni

pour me retirer la confiance dans les inévitables réparations de demain.

J'ai tenu à publier cette édition du cinquantenaire des Girondins, *conforme de tous points à la troisième édition qui parut en* 1866 *chez C. Vanier, éditeur,* 19, *rue Lamartine.*

Les lecteurs y retrouveront la préface à Zoïle *qui fit tant de bruit dans le monde littéraire, lors de l'apparition de l'ouvrage en* 1860 *et même au bout du volume, les extraits d'articles de journaux que l'éditeur avait jugé bon d'y placer, lors de la troisième édition.*

Les seules corrections faites ont été celles indiquées par mon père lui-même et écrites de sa main dans un exemplaire que j'ai là sous les yeux.

Je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de dire pour tâcher de faire mieux connaître Théodore Vibert et son œuvre. C'est au public à juger et à dire si l'heure des suprêmes réparations va enfin sonner pour l'auteur de la seule grande Epopée Nationale, du seul grand poème épique que possède la France.

Paul THEODORE-VIBERT.

A MES AMIS

A ZOÏLE

« *Un auteur à genoux, dans une humble préface,*
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui n'oserai rien dire !
On sera ridicule et je n'oserai rire ! »

BOILEAU.

Comment l'auteur a été appelé à écrire *les Girondins :*

L'auteur a pris pour base de conduite de ne pas s'inquiéter des dires de Zoïle sur sa manière d'écrire :

« *Dans ces vallons, si la troupe invisible*
Des froids censeurs, des zoïles secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible ».

GRESSET.

D'ailleurs, l'auteur est persuadé qu'une critique, quelque injuste qu'on la suppose, renferme toujours son enseignement. Car, ainsi que tout le monde le sait, Zoïle a de bons yeux. Frédéric, roi de Naples, demandait un jour à deux de ses médecins, quelle était la plante qui éclaircissait le mieux la vue. Ces messieurs n'avaient garde de répondre. Sannazar, illustre poète, qui assistait à l'entretien, dit : — Sire, je le sais, moi ! — Parlez, fit le prince. — C'est, répondit l'écrivain, une petite plante que nos paysans appellent *invidia*. A l'exemple de beaucoup d'autres plantes âcres et amères, on la trouve dans le

monde entier, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle s'attache plus particulièrement aux pas de l'homme et qu'elle se multiplie en raison du nombre des habitants d'une contrée. Vous la trouverez rarement dans nos montagnes ; mais c'est surtout dans nos jardins publics, et jusque sur nos terrasses que vous la rencontrerez. La plupart de nos seigneurs et de nos belles dames la cultivent avec amour dans leurs appartements les plus intimes. Soyez convaincus que là où vous trouverez des hommes réunis sous le même toit, la vilaine plante se tiendra honteuse et cachée non loin de là, dans quelque fente ou dans quelque coin obscur et à l'abri de la lumière ; car, au dire des habitants de ces contrées, elle se flétrit et se fane aux rayons du soleil. Vous la reconnaîtrez à ses feuilles glauques et rudes au toucher, à son bois sale et épineux, à ses fleurs incolores flétries, à son parfum âcre et nauséabond. Ne l'approchez pas de trop près, ne l'éclairez pas, ne la touchez pas, elle se contracterait. C'est une plante des ténèbres. Cette plante, comme je vous l'ai dit, rend la vue claire par un simple frottement sur la paupière ; mais il faut éviter d'en manger et même d'en trop respirer les fétides exhalaisons ; car l'on soutient, dans nos montagnes, qu'elle pétrifie le cœur de l'homme et qu'elle glace son cerveau.
L'on prétend que c'est avec une décoction de cette plante que le bonhomme se lave les yeux tous les matins.

Un littérateur a donc tort de se refuser à la correction indiquée par Zoïle. « Nous fuyons la correction : il s'y fauldroit présenter et produire... j'aime une societe et familiarite forte et virile ; une amitie qui se flatte en l'asprete et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes ; elle n'est pas assez vigoreuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisee et artiste, si elle craint le hurt et a ses allures contrainctes » (1).

Néanmoins, il y a un axiome qui a été mis en avant par Zoïle ; axiome que l'auteur croit devoir réfuter — parce qu'il a été plusieurs fois répété. Zoïle a dit, avec l'aplomb qui le caractérise, qu'un avocat devait être infailliblement, par cela seul qu'il était avocat, un mauvais écrivain. Que vos écrits, dira-t-on, soient votre protestation. Vraiment ! ce serait parbleu donner trop beau jeu à Zoïle. L'auteur sait mieux que personne que s'il n'y avait que ses écrits pour combattre l'opinion avancée par Zoïle, le bonhomme ne paraîtrait que trop avoir raison. L'auteur sait mieux que tout autre que ses écrits sont un bien mauvais argu-

---

(1) Montaigne.

ment : aussi cherchera-t-il ses preuves ailleurs ; et, certes, il n'en manquera pas.

« Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et
« resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent compren-
« dre cette universalité de talents que l'on remarque quel-
« quefois dans un même sujet ; où il voient l'agréable,
« ils excluent le solide ; où ils croient découvrir
« les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité,
« ils ne veulent plus admettre les dons de l'âme, la pro-
« fondeur, la réflexion, la sagesse ; ils ôtent de l'histoire
« de Socrate qu'il ait dansé » (1).

Ce qui a trompé le bonhomme, c'est qu'il a confondu la noble profession des lettres avec le métier, avec le mercantilisme littéraire. Pour être un bon manœuvre, marchand ou fabricant de lettres, il est possible qu'il faille un apprentissage ; l'auteur l'ignore, et Zoïle paraît le savoir mieux que tout autre ; mais pour être poète — et l'auteur entend par poète quiconque écrit sans avoir l'argent pour unique mobile, — il suffit de l'avoir été fait par Dieu ; c'est beaucoup déjà, dira-t-on : d'accord ; voyez la rose : qu'elle soit bercée sur une haute tige, au souffle du zéphyr, qu'elle s'étale nonchalamment sur un berceau, qu'elle tapisse une fabrique, qu'elle s'égare dans un bosquet, qu'elle dorme au sein d'un massif, ou que, sauvage même, elle étincelle au fond d'un taillis, est-ce l'art qui l'a produite ? Non, assurément ; l'art a doublé les pétales, élevé ou courbé la tige, greffé les rameaux, varié les couleurs, marié les espèces ; mais c'est toujours la rose, et c'est Dieu qui a soufflé dans son germe sa beauté, sa grâce, sa fraîcheur et son parfum. Semez de la graine de cigüe, d'aconit, de morelle, et tout l'art du jardinier n'enfantera jamais que des fleurs empestées : de même le poète peut bien avoir été dressé par l'art, mais il était poésie finira toujours par éclater ; comme ces parfums poète, et quelque profession qu'il embrasse plus tard, la poésie finira toujours par éclater ; comme ces parfums que l'on enferme dans des cassolettes, quelque bien cadenassés qu'ils soient, toujours ils s'échappent au dehors. Du reste, l'on comprend aisément que l'homme qui a une profession lucrative et qui l'abandonne ou la néglige pour en embrasser une qui ne rapporte rien, soit mu par une foi profonde — or la foi transporte des montagnes, — et arrive, tôt ou tard, durant sa vie ou après, presque toujours après, à ramener les jugements égarés des hommes. Il y a entre l'artiste de lettres et le manœuvre littéraire la même différence qui existe entre un sculpteur et un tailleur de pierre, entre un peintre d'histoire et un badi-

(1) Montaigne.

geonneur ; l'un est mu par un puissant et généreux mobile : l'autre par un mobile tout pécuniaire ; qui, pour être fort respectable, n'a pour horizon, après tout, qu'un morceau de pain ou tout au plus quelques petits millions.

« *Mais quoi ! dans la disette, une muse affamée,*
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades ;
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le succès d'un sonnet » (1).

Mais pourquoi choisir alors une autre profession que celle des lettres, quand la nature vous a mis un si noble germe dans le sein ? Belle demande ! Est-ce le poète, enfant, qui choisit sa profession ? La société, la civilisation, les parents, n'exigent-ils pas que chacun d'entre nous ait une profession lucrative, afin de satisfaire à la vanité, au luxe ou à l'ambition ?... Est-ce la profession des lettres qui pourra procurer cette satisfaction !

Certes, cette profession est belle ; mais qui donc ignore que pour l'embrasser il faut avoir le courage de fouler aux pieds vanité, luxe et ambition ? Quel est le père qui lancera jamais son fils dans une carrière aussi pénible ! Il faudrait qu'il fût fou ou dénaturé ?

« *Enfants des Dieux, pourquoi leur destinée*
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux, la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
. . . .
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire,
Et j'envîrais tes trompeuses faveurs !
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse,
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre faiblesse,
Je n'aurais pas à craindre leurs malheurs.
Et ! que sait-on ? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage :
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot » (2).

---

(1) Boileau.

(2) Gresset.

Du reste, si Zoïle, occupant ses jeunes années, s'était fait recevoir bachelier (1), il aurait appris que l'histoire

(1) L'auteur n'a jamais compris que l'Etat, si sévère pour l'exercice des professions libérales, et qui exige que les maîtres d'école eux-mêmes subissent de nombreux examens pour avoir le droit d'enseigner à lire aux petits enfants, et que les pharmaciens soient gradés pour vendre leurs drogues, tolère qu'une classe nombreuse d'individus qui n'ont, pour la plupart, que le mérite de s'être fait refuser dans tous leurs examens, viennent chaque jour servir au public une prose ignorante et empestée et se permettent de régenter les hommes. Il est certain que ce serait une forte garantie pour la tranquillité publique, et que la presse elle-même y gagnerait de la dignité, si l'Etat exigeait que tout journaliste soit gradé dans les lettres ou issu d'une école supérieure.

Note de la seconde édition. Cette note a singulièrement scandalisé le bonhomme ; — à cette occasion, il s'écrie...

« Après quelques années d'absence, je me suis mis en quête de mes camarades de collège ; j'en ai retrouvé sept.

« Le premier, lorsque je quittai Paris, commençait son droit. Son père était épicier et voulait que son fils fut docteur. Il est docteur, et de plus premier commis dans une grande maison de denrées coloniales. — Que de temps j'ai perdu ! me dit-il.

« Le deuxième était bachelier ès-lettres. Son père, employé à petits appointements dans une administration industrielle, voulait qu'il fût peintre, parce que son gendre est peintre. Il a travaillé quatre ans l'art de la peinture au milieu de toutes les privations ; il a exposé des tableaux. Un beau jour il s'est fait soldat; il a suivi son régiment en Crimée. C'est lui qui a planté le drapeau tricolore sur la tour Malakoff ; il est lieutenant et décoré de la Légion d'honneur. — Que de temps j'ai perdu ! me dit-il, je pourrais être aujourd'hui capitaine.

« Le troisième, après avoir subi l'examen du baccalauréat, se préparait aux épreuves de l'admission à l'école militaire de Saint-Cyr. Il est aujourd'hui teneur de livres dans trois ou quatre maisons de commerce, et père de trois enfants.

« Le quatrième, bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences, suivait les cours de médecine, parce que son père était médecin. Il est docteur. Son père mort, il jeta sa trousse aux orties. Aujourd'hui il est entrepreneur en bâtiments.

« Le cinquième, après avoir fait ses classes humanitaires jusqu'à la troisième exclusivement, était entré au Conservatoire. Elève de M. Ambroise Thomas ; il a remporté un premier prix d'harmonie et un premier prix de composition. Il dirige aujourd'hui une usine à gaz.

« Le sixième était bachelier ès-lettres ; fils de parents riches,

répondait à la théorie. En effet, il est peu de professions qui n'aient produit de grands écrivains : outre Marchangy, que Zoïle cite complaisamment et qui, assurément, le

---

il s'en tint là. Il fumait deux douzaines de cigares par jour, portait la raie au milieu du front, montait à cheval, entretenait des danseuses. Aujourd'hui il est marchand de bric-à-brac dans la rue Fontaine-Saint-George.

« Le septième, bachelier ès-lettres, était destiné au barreau. Après deux années de droit, il se fit garçon boucher. Aujourd'hui il tient une boutique de boucherie dans la rue Rochechouart, et gagne 10,000 francs par an. Je voudrais bien être à sa place.

« *Erudimini*, instruisez-vous, ô père de famille ! »

Oh ! Zoïle pourquoi ne fais-tu pas comme tes amis ? tu ne serais pas déclassé là. — Que l'auteur est fou ! il n'y songeait plus ! toi tu n'es *pas bachelier !* — Et cependant, de sa note et de ta remarque, mon bonhomme, il résulte ceci, — que notre société est singulièrement organisée et que ce sont les docteurs qui sont épiciers, garçons bouchers, marchands de bric-à-brac, et les ignorants journalistes. — Eh bien ! mon bonhomme, n'y aurait-il pas moyen de remédier à cela ; voyez, à vous deux l'auteur, si vous ne trouverez pas une solution. — L'auteur a montré un côté de la plaie ; toi, tu as découvert l'autre ; — mais à toi tout l'honneur, mon bonhomme ; car s'il est déplorable de voir des niais diriger le monde, il est encore bien plus malheureux de voir des hommes qui ont pâli sur les livres, en être réduits, pour vivre, à faire le métier qui devrait t'appartenir. En attendant ta solution qui, l'auteur n'en doute pas, sera certainement supérieure à la sienne, voici celle qu'il te propose :

Il croit qu'il serait bon qu'il y eût une presse ministérielle avouée pour défendre la politique gouvernementale, comme il y a un ministère public pour défendre la société — et qu'il fallût, dans cette presse, comme dans la presse libre, être licencié d'une faculté quelconque, pour faire les articles de fond et bachelier pour faire les autres articles. Ne trouves-tu pas que ce serait ouvrir une large porte aux savants qui ainsi que tes amis, sont obligés de se faire manœuvres pour ne pas mourir de faim ? — en même temps que cela fermerait l'entrée d'une carrière, qui devrait être honorable, à une séquelle de sots qui ne savent que mordre et déchirer. Tout le monde y gagnerait. — La presse ministérielle serait honorée à l'égal d'une magistrature. Le gouvernement pourrait mettre les journaux à un tel prix que la concurrence deviendrait difficile — pour les hommes d'argent — et partant il pourrait accorder, sans danger, à la presse libre, une plus grande somme de liberté qui la rehausserait singulièrement dans l'opinion publique.

vaut bien comme littérateur — il parlait et écrivait français, — le barreau a produit : Charron, Bachaumont, Richer, Secousse, Dancourt, Piron, Fontenelle, Lefranc de Pompignant, Crébillon, Montesquieu, Dorat, Boileau, Collin d'Harleville, Perrot d'Ablancourt, Pierre Corneille, et si Voltaire ne fut pas avocat, il débuta du moins par l'étude du droit.

La magistrature : Montaigne, Montesquieu, Andrieux et Brilla-Savarin.

Le professorat : Delille et Labruyère.

Le clergé : Fénelon, Prevost, Rabelais, Vertot, Pontus de Tyard, du Belley, les deux Santeuil, Raynal, Barthelemy, Saint-Réal, Anquetil, Bernis, Gresset, Lamennais, Chaulieu, Lafosse, Perrin, Bitaubé, Scarron, et si Lafontaine ne fut pas tout à fait prêtre, il resta cependant dix-huit mois à l'Oratoire.

La comédie : Molière, qui fit aussi son droit ; Legrand, Destouches, qui fut soldat.

La domesticité : Jean-Jacques.

L'armée : Bertin, Florian, Brantôme, Malherbe, Bernardin de Saint-Pierre, Jean Mairet, Larochefoucauld, Parny, Dorat, de Maiste, Châteaubriand, Hamilton, les deux Chénier, Saint-Lambert (1), Vauvenargues, Campistron, D'Aubigné.

L'état de copiste : Piron.

Les mathématiques et les sciences : Pascal.

L'imprimerie : Etienne Dolet, Béranger, Hégésippe Moreau.

La médecine : Rabelais.

Les arts : Dufresney, qui fut peintre, sculpteur, architecte, contrôleur, dessinateur de jardins, valet de chambre du roi et fabricant de glaces.

Les finances : Louis Racine, Labruyère, Lesage.

La maçonnerie : Sedaine.

La banque : Beaumarchais, qui fut aussi horloger.

L'administration et le secrétariat : Lemierre, Cazotte,

---

(1) Il est bon de remarquer que ce sont les trois plus nobles professions qui ont produit les plus grands écrivains : l'armée, le sacerdoce et le barreau, et que c'est du barreau que sont sortis les plus grands poètes dramatiques, du sacerdoce les principaux poètes philosophes, et de l'armée les meilleurs poètes légers.

(a) A la fin de sa vie, mon père avait été obligé de reconnaître qu'il n'en était plus ainsi maintenant, où il n'y a plus que des arrivistes. P. V.

Duché, Champfort, Longepierre, Sarrasin, Palaprat, Casimir Delavigne, Ducis, Jean-Baptiste Rousseau.

Les comptes : Quinault, ce qui fit dire de lui :

« *Parmi les présidents et maîtres de la chambre,*
Quinault, poète et grand auteur,
De cet illustre corps ne fut qu'un petit membre,
Comme conseiller auditeur ;
Mais, par un beau retour, quand on le voit paraître
Au milieu de ses spectateurs,
Il n'est point aujourd'hui de président ni maître
Qui ne deviennent point auditeurs » (1).

Regnard fut cuisinier et esclave en Algérie, et plus tard, lieutenant des eaux et forêts et grand-bailli de la province de Hurepoix.

Et enfin, la presse elle-même a enfanté ZOILE.

Faudra-t-il, maintenant, apprendre au bonhomme que, dans l'antiquité ou chez nos voisins, Caldéron était soldat et prêtre ; Gessner, imprimeur, peintre et graveur ; Shakspear, comédien ; Lope de Vega, marin ; Camoëns, soldat ; Dante, homme d'Etat ; Xénophon, soldat ; Milton, avocat et secrétaire.

« *Je connais chez Cromwell un vieux docteur en droit,*
Un certain John Milton, secrétaire-interprète,
Aveugle, assez bon clerc, mais fort méchant poète » (2).

Euripide, athlète, acteur, orateur, peintre, philosophe et ministre d'Etat, toutes professions, il est vrai, qui se ressemblent fort.

Eschyle, soldat ; Sophocle, soldat ; Térence, esclave.

Virgile, laboureur ; il avait étudié aussi les mathématiques et la médecine ; Homère, maître d'école, puis navigateur.

Horace, soldat ; Platon, peintre et musicien ; Esope, esclave ; Phèdre, esclave ; Gellert, professeur ; Ovide, avocat ; Apulée, avocat ; Tacite, procureur, prêteur et consul ; Juvénal, soldat ; Tasse, étudia les lois ; Plutarque, étudia les lois et fut commissaire à Chéronée ; Arioste, soldat et gouverneur ; Pétrone, consul ; Hoffmann, magistrat ; Young, prêtre ; Richardson, imprimeur ; Thompson, instituteur et secrétaire ; Métastate, abbé ; Uz, recteur de collège, puis conseiller ; Gœthe, étudia le droit fut conseiller de légation, conseiller en service ordinaire et président de chambre.

---

(1) Regnard.

(2) Victor Hugo.

légation, conseiller en service ordinaire et président de chambre.

Schiller fut chirurgien et professeur ; Herder, prêtre ; David, berger et roi ; Ossian, soldat ; Alcée, soldat.

Faudra-t-il apprendre tout cela à Zoïle ? A quoi bon ? Est-il donc nécessaire de tant en savoir pour être critique ? Assurément non ! Aussi l'auteur se gardera-t-il bien de rien dire au bonhomme sur les vivants, que certainement Zoïle traiterait de médiocrités ; et qui pourrait le démentir ? Personne, si ce n'est la postérité. Parmi nos grands écrivains, deux seulement ont débuté dans les lettres ou n'ont jamais exercé aucune autre profession. Racine ! eh ! cher bonhomme, tu l'as sifflé, il est mort de chagrin. Gilbert (1), tu l'as encore mieux sifflé ; il est mort fou, et le jour de sa mort, tu t'écriais, dans ton orgueilleuse et cruelle joie : « Le malheureux Gilbert vient de mourir fou ; il avait déjà de la disposition à cette maladie, comme on le voyait à ses yeux hagards et troublés. *L'habitude du vin n'avait pas dû contribuer à raffermir sa raison.* — Lui, qui n'eut pas toujours un morceau de pain à mettre sous la dent, ni un verre d'eau pour éteindre ses entrailles embrasées. Eh bien ! mon bonhomme, Gilbert est mort, et toi tu vis, et tu vivras éternellement ; mais les quelques vers que Gilbert nous a laissés sont immortels, tandis que tes chefs-d'œuvre dorment là où reposent tant de chefs-d'œuvre académiques, dans les limbes des Quatre-Nations.

Mais sais-tu pourquoi, mon cher Zoïle, tu siffles toujours ainsi certains auteurs, tandis que tes mains ne sont pas assez sonores pour applaudir une foule d'autres, bientôt oubliés, il est vrai ? Non ! l'auteur te le dirait bien ; mais tu n'aimes pas les fleurs de rhétorique. Cela se comprend ; tu n'es pas une abeille. Et toutefois, comment faire accepter de certaines choses autrement que dans un bouquet. Allons, mon pauvre bonhommme, du courage, flaire encore celle-ci, sans trop faire la grimace ; c'est pour ton bien ! Sais-tu pourquoi dans un verger, sur un même arbre, sur une même branche, le ver s'attaque de préférence à tel fruit plutôt qu'à tel autre ? Tu l'ignores ; quoi d'étonnant ? Eh bien ! mon tout bon, demande-le au premier paysan venu ; point n'est besoin qu'il parle auvergnat comme les citoyens de la *Revue Contemporaine*, ni gascon comme ceux de la *Revue des Deux-Mondes*, ni bas-normand comme ceux de l'ex-*Revue de Paris*. Le simple paysan des environs de la capitale suffira, et la solution qu'il apportera à ta question résoudra le problème et te satisfera complètement.

(1) Si Gilbert avait eu une profession qui lui permît de vivre, la France n'aurait pas perdu un de ses plus grands poètes.

Au reste, que Zoïle déverse son fiel sur l'auteur personnellement, ce dernier s'en rit, et, bien mieux, il fait son profit des critiques du bonhomme.

N'ignorant pas combien il est défectueux et sachant que ce n'est que par les poisons et le bistouri que la médecine opère ses plus merveilleuses guérisons.

L'auteur est, assurément, à lui-même, un critique plus sévère que Zoïle lui-même ; il avoue humblement que s'il était né au grand siècle, il n'aurait jamais eu l'audace de faire imprimer ses élucubrations, tant en présence des Racine, des Boileau, des Fénelon, des Corneille, il rougit de sa petitesse. Mais, dans ce siècle de myrmidons, il se sent à l'aise, il ne baisse nullement la tête. Ses écrits ne sont, après tout, qu'un braîment de plus dans le chorus général. L'herbe ne jaunit qu'à l'ombre des hautes futaies. Et cependant ce n'est qu'avec terreur qu'il écrit, il lui semble entendre l'aréopage des écrivains des grands siècles rire de ses sornettes.

« *Je pourrais aisément, comme l'abbé Gauthier,*
Seul, content des transports de ma veine facile,
Fatiguer de mes vers et la cour et la ville.
Mais, hélas ! par malheur, abbé, le croirais-tu ?
Je ne te dirai point si c'est vice ou vertu ;
Il me semble toujours, lorsque je viens d'écrire,
Que tout ce que j'ai dit, on le pourrait mieux dire ;
Qu'un tel vers, à mon sens, est languissant et froid,
Que ce mot n'est pas bien placé dans son endroit :
Là, que le bon sens souffre, et qu'ici la pensée
Des ténèbres encor se trouve embarrassée.
Ainsi, toujours chagrin, agité de remords,
Si j'en croyais la voix de mes justes transports,
Je cacherais bientôt, sous de sages ratures,
De mes vers mal polis les honteuses mesures ;
Ou bien, écoutant mieux la voix de la raison,
Le feu me vengerait des froideurs d'Apollon.
Mais, malgré tous les maux où ma verve m'engage,
Abbé, vois, je te prie, à quel point va ma rage ;
Comme si de ce Dieu, tous les trésors divers,
Ne s'ouvraient que pour moi, je veux faire des vers !
J'ai beau, dans mon bon sens, blâmant mon imprudence,
De nos astres malins accuser l'influence ;
Sitôt que le démon vient m'offrir son secours
Il faut, comme un torrent, que ma veine ait son cours ».
(1).

« Car, à la vérité, quant aux effects de l'esprit, en quelque facon que ce soit, il n'est jamais party de moy

(1) Regnard.

chose qui me contentast ; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. Iai le jugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens partout flotter et flechir de foiblesse ; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. I'ai la veue assez claire et reglee, mais à l'ouvrer, elle se trouble ; comme i'essaye plus évidemment en la poësie ; ie l'aime infiniment, ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy ; mais ie fays, à la verite, l'enfant quand i'y veulx mettre la main ; ie ne me puis souffrir. On peut faire le sot partout ailleurs ; mais non en la poésie.

Mediocribus esse pœtis,
Nondi, non homines, non concessere columnæ.

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs » (1).

« Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois ; mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments : rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu, ils approuvent » (2).

Et, d'un autre côté :

« Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore, dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais » (3).

Aussi :

« *L'estime des mortels flatte peu mon envie,*
J'évite leurs regards et leur cache ma vie.
Que mes jours, pleins de calme et de sérénité,
Coulent dans le silence et dans l'obscurité » (4).

Car qui peut ignorer que la vérité ou le temps

« *Use tour à tour les ouvrages,*
Les tréteaux et les personnages
Et leur pauvre célébrité » (5).

L'auteur serait donc fou de chercher le succès ; il met

---

(1) Montaigne.
(2) Labruyère.
(3) Labruyère.
(4) Gresset.
(5) Gresset.

sa conscience à un trop haut prix et il sent trop bien la nullité de son talent, pour songer à l'enlever.

« Siramnès le Persien répondit à ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succédoient si mal, veu que ses propos estoient si sages », « qu'il estoît seul maistre de ses propos ; mais du succès de ses affaires, c'estoit la fortune » (1).

« Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels ;
. . . .
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux,
L'Opinion, la Mode, le Caprice,
Ouvrent le temple et nomment les heureux » (2).

Pour obtenir le succès, il faut être Corneille et dompter son siècle, ou être Rétif de la Bretonne et se rouler avec lui dans la fange. Encore était-il plus facile de mater le grand siècle que le nôtre. Nos pères avaient bien changé le cœur de place ; mais ils l'avaient néanmoins laissé dans la poitrine. Quant à nous, trouvant qu'à droite il était encore trop bien placé, nous l'avons fait descendre dans le ventre ; nous avons pris une fille de joie, nous l'avons dépouillée de ses vêtements qui voilaient au moins son ignominie. Nous l'avons jetée à califourchon sur le veau d'or et nous l'avons promenée dans les rues de Paris, et poètes et romanciers, à l'envi, nous avons crié au peuple agenouillé : Fier Sicambre, brise ce que tu as adoré, et adore ce que tu as méprisé. Et le fier Sicambre a adoré. C'est donc une folle témérité que de s'écarter du troupeau des littérateurs, et du fond de son obscurité et de sa nullité de dire à la foule : Peuple, on te trompe. La muse n'est pas une fille de joie. Ceux qui te disent que toutes les vertus habitent le ventre des prostituées, sont des mercenaires qui trafiquent de tes passions pour violer la fortune et battre monnaie sur tes vices.

C'est donc aussi une bien grande folie, quand on n'a pour soi que sa conscience, que d'avoir la prétention de remettre le cœur où Dieu l'a placé, de représenter la remettre le cœur où Dieu l'a placé, de représenter la femme méprisable, là où elle s'est placée elle-même ; l'homme courageux et héroïque, là où son cœur lui dit

(1) Montaigne.
(2) Gresset.

de monter ; l'homme infâme, là où ses vices l'ont précipité. Et quand Zoïle a dit à l'auteur que trente ans plus tôt il aurait eu quelque chance de succès, l'auteur a été complètement de son avis. Il connaît mieux que tout autre la stupidité qu'il y a de s'écarter du chemin fangeux que suivent nos auteurs contemporains pour aller à la fortune. Il y a trente ans, la France avait quelque velléité de remonter son cœur jusqu'aux portes de sa poitrine et partout des poètes se sont trouvés pour l'y aider ; depuis cette époque, le banquier et la prostituée, se donnant la main, trônent dans la capitale et les adorateurs ne leur manquent pas non plus. Aussi, l'auteur n'a-t-il nullement été étonné d'entendre Zoïle s'ébahir sur cette expression — presser un ami sur son sein, — qui n'est plus de notre époque. L'auteur, se mettant à la place du bonhomme, pense entièrement comme lui ; il sent bien qu'aujourd'hui il faudrait dire le presser sur son ventre ; mais, malheureusement, l'auteur se sert du dictionnaire de 1776, qui lui avait laissé le cœur dans la poitrine (1). Quand l'Académie aura terminé l'enfantement de la nouvelle édition, peut-être lirons-nous dedans : ventre, portion du corps humain, où les savants et les littérateurs modernes placent le cœur de l'homme. Alors l'auteur se résoudra, malgré tout son respect pour la docte compagnie, à ne plus la suivre dans ses nouvelles découvertes. Car jamais, quelle que soit la faiblesse de son talent, *il ne se sentira assez de cœur au ventre* pour chanter les grandeurs et les gloires du ventre de l'homme.

Mais si l'auteur n'est pas assez fou pour chercher le succès, il est trop sage pour courtiser la gloire qui, comme chacun le sait, n'est qu'une grande prostituée.

« *Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or,*
Ou vendant ses vertus, rare et noble trésor,
Lève un front couronné de gloire et d'infamie... »

« *Gloire, fantôme ingrat à la brigue vendu,*
Va, je perds sans regrets ta couronne futile !
C'est le prix de l'intrigue, et je ne puis ramper » (2).

« Nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle ; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu, ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy.

---

(1) Sein, la partie du corps humain qui est depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. (Ac.)

(2) Gilbert.

Moi, ie tiens que ie ne suis que chez moy ; et de cette aultre mienne vie, qui loge à la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouissance que par la vanite d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins ;... car de m'attendre que mon nom la receoive, premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien ; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'aultres... quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre ; ainsi i'honoreray peult estre un crocheteur en ma place ». Du reste, « de mon temps, ie suis trompe si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gaigne le dessus du vent populaire » (1). D'ailleurs, l'écrivain même, comblé de gloire ne doit-il pas se dire à tout moment :

« *Ce jour même, des miens est le dernier peut-être ;*
Trop connu de la terre, on meurt sans se connaître ». (2).

Donc, l'auteur n'écrivant ni pour le succès ni pour la gloire, les traits de la satire s'émoussent nécessairement sur ses écrits : il répondra que c'est tout simplement pour se divertir, « et si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de passe temps, il ne sçait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le jeu et le passe temps : à peine que ie ne die toute autre fin estre ridicule. Je vis du jour à la iounee, et, parlant en reverence, ne vis que pour moy : mes desseings se terminent là. I'estudiay jeune, pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir ; à cette heure pour m'esbattre : jamais pour le quest ». Après tout, « ie ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publicque :

« *Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis*
Pagina turgescat.
Secreti loquimur.

« C'est pour le coing d'une librairie, ou pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raccointer et repractiquer en cett' image. Si toutesfois ma posterite est d'aultre appetit, i'aurai bien de quoy me revencher, car ils ne sçauraient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps-là.

« Tout le commerce que i'ay, en ceci avecques le publicq, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus

(1) Montaigne.
(2) Louis Racine.

soubdaine et plus aysee. En recompense, i'empescheray peut-estre que quelque coin de beurre ne se fonde au marche.

Ne toga cordyllis, ne penuta desit olivis ;
Et laxas scombris sœpe dabo tunicas.

« Et quand personne ne me lira, ay-ie perdu mon temps de m'estre entretenu tant d'heures oysifves à des pensements si utiles et agréables ? » (1) car :

« J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier ;
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer :
Ainsi vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié ».

« Trop insensé qui séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de sa mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur !
Tout cet éclat d'une gloire suprême
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis par moi-même.
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité ! (2).

L'auteur n'étant pas du goût du jour, il devait en conclure que c'était lui ou les critiques qui se trompaient. Il aime mieux croire que c'est lui. Mais alors il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, c'était d'écrire pour lui seul, comme si ce poème ne devait jamais être lu que par lui ou par quelques amis, loin des préoccupations, des idées, du mercantilisme de l'époque, que l'auteur ne veut pas juger, mais qu'à son point de vue il ne peut approuver. C'est ce que l'auteur a fait, et de même que l'auteur aime trop les hommes pour les fréquenter, de même il se respecte trop, et il a trop souci de son devoir pour marcher dans la voie fangeuse où les marchands de lettres ont, au bruit des cimbales, du tam-tam et des grosses caisses, engagé la multitude.

Au reste, cet informe poème que l'auteur offre à ses amis n'est qu'un simple « esbattement », en dehors de

(1) Montaigne.

(2) Gresset.

toute idée politique, aussi bien que de toute prétention littéraire.

L'auteur suit ce dicton :

« *Aime l'Estat, tel que tu le veois estre :*
S'il est royal, aime la royauté ;
S'il est de peu ou bien communauté,
Aime l'aussi, car Dieu t'y a faict naistre » (1).

Quelques personnes ayant fait à l'auteur l'honneur de lui demander quel était son parti, il a répondu que, grâce au ciel, il n'appartenait à aucun ; ne désirant rien de personne, n'attendant rien de qui que ce soit, il n'est tenu de s'attacher à aucun chef, ni de s'incliner devant aucune bannière.

« *Libre d'ambition, de soin débarrassé,*
Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé ;
Et, pauvre sans regret, ou riche sans attache,
L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache ;
Je ne vais point des grands, esclave fastueux,
Les fatiguer de moi ni me fatiguer d'eux » (2).

Ces mêmes personnes, allant plus loin, dirent à l'auteur : « Vous n'appartenez à aucun parti, très-bien ; mais au moins vous avez une opinion ? Quelle forme gouvernementale croyez-vous qui ferait le bonheur de la France ? Serait-ce la république, la monarchie représentative ou la monarchie du droit divin ? » La réponse lui a paru un peu plus difficile, et il n'affirme pas qu'il les ait satisfaites : néanmoins, après quelques instants de réflexion, il leur a répondu par cette anecdote : « Un de mes amis, dit-il, se trouvait à un déjeuner de gourmets. Comme il avait une réputation de connaisseur en vins, on lui demanda lequel des trois vins, de Champagne, de Bourgogne ou de Bordeaux, il trouvait le meilleur. — Diable ! fit-il, cela n'est pas facile à dire. Tous les trois ont du bon : Le champagne est nerveux : il petille, il bouillonne, il donne la gaieté et la folie ; quand j'avais vingt ans, je l'adorais ; le bourgogne est chaleureux, plein de sève et de bouquet, mes trente ans le savourent à pleins verres ; le bordeaux est plus froid ; mais quand une fois il est fait, quel arôme, quel bouquet, c'est le vin de la réflexion, de la sagesse, de l'âge mûr. A en juger par mes vieux amis, j'ai hâte d'avoir soixante ans pour en faire mes délices. Mais tenez, pour mieux dire, vive un festin comme celui-ci, où le champagne me réjouit et me com-

(1) Charron.
(2) Louis Racine.

munique son enthousiasme. Le bourgogne m'échauffe et m'enflamme, et le bordeaux me donne à songer ! »

Au reste, l'auteur a une certaine quantité d'amis ; pas beaucoup ; car, en cela, comme en toute autre chose, il préfère la qualité à la quantité ; mais enfin il en a quelques-uns, afin que l'on ne dise point de lui ce que l'on a dit du bonhomme :

> « *Bavius, et* Zoïle, *et Gacon et Linière,*
> *Aux concerts d'Apollon ne furent point admîs,*
> *Vécurent sans maîtresse et n'eurent* point d'amis » (1).

L'un est du droit divin ; c'est le plus parfait galant homme qu'il connaisse ; c'est un gentilhomme accompli, *c'est un honnête homme.* Le second est républicain ; c'est le plus délicieux drôle que la terre ait porté. Que de fois il a mangé avec l'auteur son dernier sou. Il n'est pas riche, mais son sang est à tout le monde : *c'est un honnête homme.* Un autre est orléaniste : Quel bon bourgeois, quel bon père de famille, quel adorable négociant ! quand il sera mort, vous lirez, au Père-Lachaise, sur son caveau : « Il fut bon père, bon époux, bon garde national, bon électeur, et l'un des meilleurs abonnés du *Constitutionnel.* Priez Dieu pour lui ». *C'est encore un honnête homme.* Celui-ci est impérialiste ; le courage, la gloire, l'honneur, la fierté, se lisent sur son mâle visage : c'est le plus généreux officier que la terre ait jamais enfanté. *Oh ! pour le coup, celui-ci est un bien honnête homme !* De tout cela, l'auteur a conclu que l'on pouvait ne pas être légitimiste et *être un honnête homme* ; ne pas être impérialiste et *être honnête homme ;* ne pas être orléaniste et *être honnête homme ;* ne pas être républicain et *être honnête homme.* Alors il s'est dit : Soyons tout simplement *honnête homme*, le fardeau est déjà bien assez lourd, et laissons aux fortes épaules et aux puissantes têtes la possibilité d'être tout à la fois homme de parti et *honnête homme...* (2) D'un autre côté, l'auteur n'est ni gentilhomme, ni soldat, ni prolétaire, ni bourgeois. Qu'est-il donc ? demandera-t-on peut-être. L'auteur répondra qu'il est tout simplement un curieux qui, depuis trente ans, regarde de sa fenêtre e carnaval passer (3).

---

(1) André Chénier.

(2) Avec les Encyclopédistes, dès le règne de Louis XVI, les Vibert à Paris s'étaient jetés dans le parti de la Révolution et mon père était lui-même un républicain convaincu : mais il professait le plus profond mépris pour les politiciens, et en quoi, il avait bien raison. P. V.

(3) Né en 1825, Théodore Vibert publiait *Les Girondins* en 1860, à l'âge de trente-cinq ans à peine. P. V.

Néanmoins, l'auteur ne prétend pas que tous les gouvernements soient également applicables chez tel peuple donné. Non, certes, ce serait dire que les turbans et les larges culottes iraient à ravir aux Lapons, parce qu'ils habillent magnifiquement les habitants du Sublime Empire.

— Permettras-tu à l'auteur, mon bon Zoïle, de faire quelques petites réflexions ? Tu le sais, mon bonhomme, tout est admis dans une préface, même d'endormir ses lecteurs, privilège dont tu uses largement jusque dans le corps de tes ouvrages.

Il y a deux formes générales de gouvernement : la république et la royauté ; comme il y a deux grandes divisions humanitaires : l'aristocratie et la démocratie.

La république peut être aristocratique ; on pourrait presque dire qu'elle ne peut être que cela, si l'on n'avait un grand exemple d'une république démocratique dans la république juive. Il en est même qui prétendent que le gouvernement juif était une royauté ayant Dieu pour chef.

— Mais vois, cher Zoïle, quelle précautions Dieu prend pour rendre cette forme possible : demi-esclavage de la famille juive chez les Egyptiens ; quarante ans de famine dans le désert ; nourriture égalitaire par la manne, de trois millions (1) d'enfants de Jacob ; anéantissement complet de tous les Juifs sortis d'Egypte, afin que l'oubli des coutumes d'autrefois règne parmi le peuple ; conquête d'un pays, extermination des peuples vaincus ; partage des terres conquises ; éloignement de la tribu de Lévi de ce partage, à l'exception de quarante-huit villes qu'elle possède en propre ; entretien de cette tribu aux frais des autres ; abolition des dettes tous les cinquante ans ; ina-

(1) D'après le premier dénombrement de Moïse, les Hébreux mâles, de l'âge de vingt ans et au-dessus, étaient 603.550 ; ce qui avec les femmes et les enfants au-dessous de vingt ans, devait faire plus de 3.000.000, en ne comptant qu'une femme par homme et que trois enfants par couple. Chiffre certainement au-dessous de la vérité, puisque les Juifs pouvaient avoir plusieurs femmes et que la fécondité de ces femmes était immense. Cette masse, nourrie, pendant quarante ans, par Moïse, dans un désert, sans resource, entourée d'ennemis, sous un soleil de plomb, prouve bien la divinité de la mission du législateur des Juifs, quand on réfléchit que les plus puissantes nations du globe moderne ne purent qu'à grands frais, entretenir quelques centaines de milliers d'hommes, pendant une année, sans femmes ni enfants, dans un pays habité et possédant les ressources de la mer Noire, et que les Hébreux sortirent plus nombreux du désert qu'ils y étaient entrés, ce que l'on ne pourrait certes pas dire de nos troupes de Crimée.

liénabilité de la terre, rachat facultatif par le vendeur de toute terre vendue ; rentrée en possession de cette terre par le vendeur au jubilé s'il n'a pas pu la racheter ; adoption forcée des veuves et des orphelins par le chef de famille ; interdiction du prêt (1) à intérêt ; point

(1) Le journal de la boutique n'admet pas que l'interdiction du prêt à intérêt soit démocratique. Il dit ceci ou à peu près : sans prêt à intérêt, pas de commerce possible, on ne peut s'enrichir ; or, toute l'économie sociale enseigne qu'il faut faire fortune. — Caton n'était pas de cet avis, il préférait le produit des champs et des troupeaux à l'intérêt de l'argent ; car si, disait-il, l'un est plus productif que l'autre il n'est pas honnête. Pourquoi ruiner un homme ; mais aujourd'hui que l'humanité a fait un si grand pas, l'on n'est point embarrassé pour si peu. Donc, que le législateur soit ou non inspiré, quand il fait une loi contre l'économie sociale il fait une faute ; et là-dessus l'habile feuille triomphe, en ajoutant cette ruade : au reste, le législateur juif, prévoyant qu'une société ne pouvait pas vivre ainsi, a établi le jubilé. De sorte qu'on vendait l'usage de la chose ou de l'argent, pour le temps qu'il y avait à courir jusqu'au plus prochain jubilé. Le législateur préférait la ruse à la franchise, le prêt détourné au prêt véritable. O profond journal, si tu es malin, tu es bien peu loyal ; si tu es loyal, tu es bien peu malin ; après tout ta position n'est pas commode, jouant la démocratie pour te faire des partisans, tu es obligé de combattre les dogmes de la démocratie, pour emplir ta caisse et plaire à ton maître. Démocrate : c'est ton rôle dans la grande comédie politique qui se joue actuellement dans l'univers. Aristocrate : c'est la caisse que tu défends. Raisonnons, nous, sans ambages, oui : l'interdiction du prêt à intérêt est anti-commercial, et c'est justement pour cela qu'il est démocratique, le commerce est un moyn détourné, il est vrai, mais infaillible pour faire passer le patrimoine des masses, dans la main de quelques heureux ou habiles, pour les individus comme pour les nations. Si toutes les nations étaient com merçantes ainsi que l'Angleterre, où trouveraient-elles des marchés ? si tous les individus étaient négociants ! à qui vendraient-ils leurs produits ? il n'y a pas à sortir de la ; pour que la bourse d'un individu quelconque se grossisse, il faut que celles d'une quantité proportionnelle d'autres individus se vident ; ceci est encore bien autrement infaillible que le droit d'aînesse ; quand parmi nous surgit un million naire, l'auteur voudrait bien que l'habile journal lui ensei gnât l'endroit d'où sortent ses millions. Or, dans la démocratie parfaite, nul ne doit s'élever sur la ruine des autres, la loi doit prémunir la masse contre la ruse, ou si l'on veut l'habileté du petit nombre.

de privilège, point de noblesse, élection des chefs par le

Dives pauperibus imperat, et qui accipit mutuum, servus est fœnerantis (Salomon).

Voilà pourquoi la démocratie doit être agricole, le cultivateur vit mais ne fait pas fortune. Pourtant il ne ruine personne, aussi la loi peut établir en principe que le cultivateur ne loûra pas sa terre, au reste à qui la loûrait-il ? Puisque dans la démocratie tout le monde est propriétaire, et le jubilé loin d'être une atténuation de la rigidité du principe, n'en est que le corollaire obligé, indispensable, en même temps qu'il force le propriétaire à cultiver lui-même son héritage, il prévient l'ambitieux, que jamais quelle que soit sa ruse, son adresse, son avarice, sa chance, son habileté, jamais il ne parviendra à quelque titre que ce soit à dépouiller l'ignorant (*a*). Mais, dans nos sociétés modernes, qui profite donc du prêt à intérêt ? est-ce le pauvre ou le riche ? qui serait assez insensé pour prêter à celui qui n'a rien ? Evidemment pour emprunter il faut déjà posséder, car il faut donner un gage, ainsi jamais la classe des prolétaires, c'est-à-dire la masse de la nation, ne pourra profiter de l'institution du prêt à intérêt, mais au moins profitera-t-elle à ceux qui peuvent emprunter, neuf fois sur dix, non ; voici la preuve : du jour que le taux de l'argent prêté dépasse le rapport du gage, il y a ruine forcée, pour l'emprunteur, c'est le cas de la grande masse des cultivateurs, l'argent se prête à 4, 5 ou 6 0/0, la terre rapporte au plus 3 0/0, cela ne profite donc qu'à ceux qui peuvent faire rapporter à l'argent prêté, non seulement autant qu'ils se sont engagés à payer d'intérêt, mais encore une somme suffisante pour subvenir à l'amortissement de la dette. Qui peut donc emprunter dans de pareilles conditions, ce n'est certainement qu'une bien faible portion de la nation ; donc le prêt à intérêt ne profite qu'à l'exception, donc il est aristocratique, et l'on pourra ajouter, plus l'intérêt s'éloigne du produit normal des terres plus il est industriel, plus il est aristocratique, alors l'on comprendra facilement, que plus un gouvernement sera démocratique moins il poussera au com-

---

(*a*) Il est curieux de constater comment sans la connaître, il y a 50 ans, mon père exposait là une théorie qui se rapprochait singulièrement de celle du Baron de Collins. Je veux dire de *la nationalisation du sol* que je défends moi-même. Car tout le monde propriétaire ou l'Etat unique propriétaire, ce ne sont que deux aspects de la même question, et, par la paix sociale, il faudra bien que l'on en arrive, un jour ou l'autre, *à la nationalisation du sol dans les mains de l'Etat.*

P. V.

sort — c'est-à-dire par la manifestation de la volonté de Dieu (1), défense de mettre en esclavage aucun Juif ;

---

merce, et plus il protegera l'agriculture, et plus il abaissera le taux de l'intérêt. C'est ce que le législateur juif avait admirablement compris, en forçant son peuple à être cultivateur et en lui enjoignant d'entretenir sa terre sans secours étrangers, qui ne peuvent jamais être désintéressés ; mais on a dit : un peuple sans commerce est sans grandeur, sophisme ! Vois le peuple romain, le peuple grec et le peuple juif lui-même, ce petit peuple a vécu quinze cents ans, a lutté contre tout l'Orient, n'a succombé matériellement que sous le peuple le plus puissant de la terre — peuple lui-même anti-commercial, — quand d'un autre côté il triomphait moralement de son vainqueur et plaçait son grand Dieu sur les millions d'autels brisés de ses divinités en fuite ; a laissé des lois qui par leur sagesse et leur grandeur défient toutes les autres législations, lois tellement parfaites que du jour de leur promulgation, elles n'ont jamais dans la pratique d'un peuple de quinze cents ans d'existence nécessité de perfectionnement et nous sont parvenues intactes, et comme un monument de la sagesse divine.

« *L'avenir à genoux adorera mes lois* » (Alfred de Vigny).

Nous a donné les plus grands hommes sous la république et les plus grands rois sous la royauté. David est encore malgré ses crimes le modèle des souverains ; a pu passer de la république à la monarchie sans le moindre déchirement, ni le moindre changement dans l'organisation sociale, a donné à l'antiquité vautrée dans la fange, l'ignorance, l'ignominie et la turpitude, l'unique exemple d'un peuple vivant selon les lois de la vertu, a laissé une littérature qui domine toutes les autres littératures de toute la hauteur de sa morale, a laissé une race tellement vivace, tellement puissante, qu'à travers les siècles, elle pèse, malgré sa réprobation, de tout le poids de son génie financier sur toutes les nations du globe, et semble affirmer même par les conséquences fâcheuses de l'exploitation du genre humain par une petite tribu, combien était prudente cette grande loi de l'interdiction de l'intérêt ; et enfin a eu l'honneur insigne d'enfanter le régénérateur du monde, et de jeter le germe puissant de ses lois dans toutes les législations de l'univers.

(1) Saül fut élu par le sort. Nous, nous avons le sort pour la formation de l'armée ; mais les classes aisées peuvent s'affranchir en payant, ce qui n'est plus démocratique. Le sort est encore autrement démocratique que le vote universel ; car avec lui il n'y a pas possibilité de peser sur le peuple

aucune exemption pour le service militaire ; immuabilité de la loi (1).

Tout cela se peut-il dans nos sociétés ? Non ! conséquemment, la république démocratique est une divine folie ; seule, la république aristocratique ou bourgeoise — ce qui est la même chose — est admissible.

Et, dans ce cas, il faut chasser bien loin l'égalité. Point de vote universel. Le vote à degrés ou restreint, la garde dite nationale — c'est-à-dire aristocratique ou bourgeoise — est de droit. Le droit d'aînesse fait bien ; éloignement des petits de l'armée, de la marine, du clergé, etc. Il faut, comme aux Etats-Unis et à Rome, des esclaves ; comme à Athènes des ilotes ; comme à Venise des gueux ; mais, en revanche, la liberté fait les affaires de l'aristocratie ou de la bourgeoisie du moins.

Ainsi, à Rome, le patricien avait la liberté de tout dire, de manger des lamproies et de boire du falerne. L'esclave avait la liberté d'être assommé et de se faire tuer pour l'amusement de ses tout-puissants maîtres. Aux Etats-Unis, la bourgeoisie dit tout, et plus encore ; elle a la liberté d'assassiner qui lui plaît parmi ses gens à coups de trique ; mais l'esclave a la liberté d'être battu,

---

par aucune intrigue possible. Au reste, ce qui se passe en Italie, maintenant, a complètement démonétisé le vote universel et contribué à nous prouver combien, en toutes choses, il y avait de sagesse dans les lois juives, les seules qui, on ne saurait le trop répéter, sont logiques dans toutes leurs parties.

(1) L'immuabilité est une barrière infranchissable, tout à la fois contre le despotisme et contre l'anarchie, donc elle est démocratique ; le peuple étant inapte à se défendre lui-même, le législateur a dû le prémunir soit contre les ambitions des partis ou du chef, soit contre ses propres entraînements ; au reste la muabilité laisse entendre que la constitution est imparfaite, il ne faut pas que le peuple soit entretenu dans cette idée, ainsi l'ont pensé tous les grand législateurs. Moïse le plus grand de tous, et après lui Lycurgue et Solon. Et pour assurer l'éternité de leur constitution, ces législateurs disparurent. L'une des parties disparaissant, l'autre partie ne pouvait rompre le contrat, et le chef lui-même ne pouvait être tenté de rien changer à la loi ; la disparition de Moïse est surtout remarquable. Il disparut parce qu'il avait douté de Dieu ; ainsi sa mort affirmait la divinité de sa législation, et enseignait au peuple que le législateur lui-même était le premier sujet de la loi. Donc nous pourrons conclure, que de nos jours plus une constitution approche de la perfection, plus elle doit proclamer bien haut le dogme de l'immuabilité.

vendu, pendu, quand bon lui semble. Donnez aux cinq millions de noirs de la république la liberté de s'assembler et de dire que leurs maîtres sont des coquins ; donnez-leur seulement le vote universel, vous aurez beau jeu. A Venise, l'ilote avait la liberté de crever de faim.

La royauté peut être, elle, démocratique ; le peuple, avec son profond bon sens, comprend qu'ignorant et pauvre comme il est, il ne peut gouverner par lui-même, il lui faut un chef ; ce chef, ne pouvant être Dieu comme dans la république démocratique, devra être un homme ; cet homme devra être un homme de génie, car la position n'est pas facile, ou sinon — surtout si la démocratie est bien dessinée, — il sera bientôt renversé soit par l'aristocratie, soit par la démocratie elle-même, soit par sa propre ambition.

L'auteur dirait presque que la royauté ne peut être que démocratique, si l'on n'avait un grand exemple d'une royauté aristocratique dans le peuple anglais (1). Il est même des publicistes qui affirment que la royauté constitutionnelle n'est qu'une république aristocratique déguisée, idée que l'auteur adopte entièrement ; mais vois, cher Zoïle, tout ce qu'il faut pour établir solidement ce gouvernement hermaphrodite, ou plutôt hypocrite : comme pour la république aristocratique, il faut que l'aristocratie ou la bourgeoisie soit tout ; qu'elle seule ait la liberté, la fortune qui donne seule cette liberté, le droit d'aînesse (2), de commandement dans l'armée, dans l'Eglise, dans

---

(1) L'auteur ne parle pas de la Pologne, car son gouvernement était une véritable république aristocratique, avec un consul ou président à vie comme à Venise. Il est tellement vrai que la démocratie mène à la royauté, que la seule république démocratique qui ait existé a fini par se métamorphoser en royauté, et cela sans révolution — dans le sens que l'on donne ordinairement à ce mot, — par la seule volonté du peuple, contrairement même à celle de Dieu. Le roi, qui devait le premier régner, n'était pas encore connu. Ainsi là, à l'opposé de ce qui eut lieu à Rome plus tard, il n'y eut pas de renversement d'aristocratie par un César. Ce fut le peuple qui seul dit, nous voulons un roi. Cela était si bien dans l'essence des choses, que Moïse avait, quatre cents ans avant, prévu cette transformation. De sorte qu'après comme avant la royauté, la loi resta la même.

(2) Le droit d'aînesse est tellement anti-démocratique, que Dieu, dès le commencement du monde, s'est appliqué à le combattre : Abel, le béni de Dieu, n'était pas l'aîné ; Jacob, le père d'Israël, n'était pas l'aîné, Joseph et Benjamin n'étaient pas les aînés, et le peuple juif, cette aînée des nations de Dieu, a été abandonné par le Seigneur pour les Gentils.

l'administration, dans la marine, etc. ; qu'elle ait le vote restreint, car le vote universel l'aurait bientôt écrasée. L'auteur ajoutera que la religion est encore d'un grand poids (1). Ainsi, le catholicisme, enfant unique légitime du judaïsme, est, comme lui, démocratique, et affectionne particulièrement l'égalité ; le protestantisme, religion révoltée, par conséquent religion orgueilleuse et sans frein, aime, au contraire, la liberté. Le catholicisme est la religion des petits, des opprimés, de la soumission ; le protestantisme, celle des grands, des orgueilleux, des rodomonds, et comme conséquence logique, l'une devait enfanter les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ces saintes de la démocratie, tandis que l'autre conduit directement au mormonisme, cette expression complète, mais sauvage, de la liberté humaine (2).

Il faut aussi que le peuple soit dans une misère profonde, afin de ne pouvoir jamais entrer en lutte ; que la royauté soit domptée ; qu'elle accepte son assujettissement et ne puisse compter sur le peuple pour écraser la noblesse, ou bientôt un César dominerait cette dernière à son tour ; en un mot, il faut qu'elle consente à n'être qu'un pantin couronné que la noblesse ou la bourgeoisie puisse faire manœuvrer à son gré. — Ce gouvernement peut avoir une garde dite nationale, mais peu ou point d'armée régulière ; car les armées enfantent la guerre, la guerre enfante la gloire, et la gloire enfante des Césars ; d'où la conclusion qu'un peuple démocratique, ou qui tend à la démocratie, est né guerrier, et qu'un peuple aristocratique est né pour la paix ; il sera artiste ou marchand. J'entends mon bon Zoïle qui crie d'un air troimphant à l'auteur : « Et le peuple romain, peuple

---

(1) Ainsi le décida le Parlement anglais, quand il appela au trône la maison de Hanovre, à cause de sa qualité de protestante. Ainsi le décida aussi notre patrie quand elle exigea que Henri IV devînt catholique pour monter sur le trône français, Et le duc de Hanovre, que Leibnitz et Bossuet exhortaient à se faire catholique, et Henri IV, que son parti suppliait de rester protestant, n'hésitèrent pas, l'un à rester protestant, l'autre à devenir catholique, pour s'élancer aux deux plus puissants gouvernails du monde ; et Jacques II, qui fut plus scrupuleux, perdit à tout jamais le sceptre, se réservant d'importer dans notre France une souche de héros.

(2) Depuis cinquante ans les Jésuites du Vatican, par leur fanatisme, ont détruit ces belles théories. P. V.

aristocratique s'il en fut, n'était dons pas guerrier (1) ? » Mon Dieu, si ; et c'est ce qui a amené sa perte. Sans les guerres des Gaules, César aurait-il passé le Rubicon (2) ? Il résulte encore de tout ceci que, sous le gouvernement constitutionnel, la loi salique est, aussi bien que le vote universel, un contre-sens; car, si avec ce dernier, le monarque constitutionnel pourra, quand bon lui semblera, se métamorphoser en roi démocratique ou roi entier, sans la loi salique, l'aristocratie constitutionnelle a cinquante chances sur cent d'avoir des femmes au trône, c'est-à-dire d'avoir une royauté timide et facile à effaroucher, et si cette aristocratie a le bonheur d'avoir des fous de temps à autre sous le sceptre, son règne est assuré pour longtemps. L'auteur a déjà dit que cette forme affectionne particulièrement la liberté — pour l'aristocratie du moins, — tandis que la royauté et la république démocratique mènent à l'égalité ; mais jamais ces deux sœurs ne sauraient vivre ensemble, l'une mangera toujours l'autre.

De sorte que si un peuple tend vers l'une, il repousse

(1) Le peuple romain, d'abord en royauté, fut un peuple démocratique. Servius Tullius s'appuya même fortement sur le peuple pour abaisser la noblesse ; mais Tarquin s'empara du pouvoir, abolit le suffrage du peuple et parvint à la tyrannie. La noblesse, aidée du peuple, le chassa ; et le peuple ne fit que changer de maître ; l'aristocratie devint toute-puissante : toutefois, la démocratie n'avait pas été complètement domptée par l'aristocratie. Le peuple resta guerrier, obtint des tribuns, institution qui, un jour, devait renverser le sénat. Montesquieu s'est trompé quand il a dit que le peuple romain devait, par la révolution tarquinienne, incliner vers la démocratie ; c'est tout au rebours, le peuple n'est jamais qu'un instrument. A Rome, pas plus qu'ailleurs ce ne fut le peuple qui fit la révolution, mais la noblesse. Brutus, l'âme de cette révolution, était patricien. La noblesse ne fera jamais une révolution pour les intérêts populaires. La même chose s'est produite en Angleterre après la chute de Cromwell, qu'à Rome après celle de Tarquin. La France, plus heureuse, a empêché Robespierre d'arriver au pouvoir, et conséquemment les hautes classes de s'emparer du pouvoir en se posant en sauveurs de la patrie et renverseurs de la tyrannie.

(2) Dans le principe, le sénat, qui avait compris le danger, avait réservé aux familles dont la fortune pouvait répondre de leur conduite devant la république, le droit d'être soldat. Ce fut Marius qui, le premier, admit toutes sortes de gens dans son armée, jusque-là l'armée n'avait été qu'une garde aristocratique.

l'autre ; de sorte encore que si le progrès conduit l'humanité vers l'égalité absolue, ce doit être nécessairement au détriment de la liberté. Et, en effet, si l'égalité est aujourd'hui beaucoup plus grande parmi les hommes que chez les anciens, la liberté, en revanche, est incontestablement plus restreinte (1). Du reste, l'auteur ne sache pas que la liberté — la liberté absolue, effrénée — ait jamais rien fait pour le progrès de l'humanité ; (2) bien au contraire, voyez le monde il y a quinze cents ans, tandis qu'il était soumis comme un enfant, l'esclavage fut aboli sans le secours de la liberté de la presse qui n'existait pas, et aujourd'hui, tandis que l'obéissante et démocratique Russie abolit le servage, la liberté effrénée des Etats-Unis (3), malgré ses deux millions de journaux quotidiens, ne sait et ne pourrait, sans ébranler fortement sa constitution et peut-être la tuer, abolir la vente de la chair humaine. Au reste, quel est le peuple le plus avancé sur le continent ? Le peuple français, c'est-à-dire le plus amoureux de l'égalité, mais celui qui tient le moins à la liberté ; car il sait, par expérience, combien elle a entravé sa marche. Quel est le moins avancé ? Le peuple anglais

---

(1) A l'exception du peuple juif, toutefois peuple démocratique, où il y avait une égalité idéale, mais point de liberté, le roi lui-même n'avait pas le droit de discuter ni la loi, ni la religion, ni rien de ce qui était fondamental. Une femme devint stérile pour avoir ri de David.

Tandis que chez les Romains, au contraire, peuple aristocratique, la liberté était effrénée, et sans parler des mœurs — ce qui s'écrivit alors n'est pas lisible de nos jours, — chacun avait le droit de censurer, d'attaquer publiquement la loi et tout ce que faisait le gouvernement, et il y avait, dans le Panthéon, toujours une place réservée pour n'importe quel Dieu étranger. Ce n'est que lors que ce peuple fut devenu démocratique, sous les Césars, que l'ère des martyrs devint possible.

(2) Depuis cinquante ans, la liberté de la presse n'a amené aucune grande réforme humanitaire ; elle a inventé la réclame, cette grande immoralité, dont notre siècle, ce siècle des lumières, ou plutôt des torches, peut, à défaut d'autres choses, se glorifier. Immoralité qui fait qu'un journal ne vit pas de son travail, mais du produit du mensonge, du charlatanisme d'un commerce éhonté ; et que plus tel ou tel charlatan fera de dupes, plus le journal ramassera d'écus.

(3) Une année s'est à peine écoulée depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, et déjà les prévisions de l'auteur sont malheureusement réalisées ; la guerre civile est aux portes de l'Union, et cela à cause de l'esclavage.

(1), c'est-à-dire le plus amoureux de la liberté ; mais le plus ennemi de l'égalité.

Dans la république aristocratique ou dans la royauté châtrée, la liberté de la presse sera donc particulièrement chérie, car elle est la voix, la puissance des maîtres. Sous la république ou la royauté démocratique, la liberté de la presse est un contre-sens (2).

---

(1) L'auteur ne parle que du progrès moral, car il n'ignore pas que si l'Angleterre a encore le droit d'aînesse, la schlague pour le soldat, la misère pour le peuple, la presse pour la marine, le commandement de l'armée, de la marine, etc., réservé aux lords ; le mariage du clergé, l'écrasement de l'Irlande, l'exploitation des Indes, l'empoisonnement de la Chine, elle est, en revanche, la première boutique de l'univers.

(2) Et néanmoins une chose est à noter, ce n'est que sous la démocratie — royale ou républicaine — que se rencontrent les grands siècles littéraires : tels les siècles bibliques, les premiers et de beaucoup supérieurs à tous les autres ; les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV. Cela tient à ce que, sous un régime logique, tout se suit. Sous le règne de la liberté, l'esprit humain, livré aux débordements anarchiques de sa volonté, se perd dans les discussions politiques et abandonne les freins littéraires comme il a abandonné les freins sociaux et religieux, tandis que, sous la démocratie, sa volonté enchaînée, quant à la politique et à la religion, cherche un essor ailleurs, et comme cet esprit est habitué, par la logique générale des idées reçues, à se soumettre aux règles littéraires que l'on ne peut, pas plus que les autres, enfeindre impunément, il est obligé de faire un effort violent — effort qui tourne à son avantage — pour attirer les regards ; tandis que quand la politique et la religion sont à la merci de tous, il ne faut pas grand génie pour se faire écouter des masses ignorantes et passionnées. La voix d'un About est couverte d'autant de bravos que celle d'un Bossuet et comme l'esprit est habitué à méconnaître toutes les idées divines et humaines, il trouve tout naturel de repousser aussi les lois littéraires reconnues ridicules. De là, paresse, atonie, marasme et bientôt décadence ; car à quoi bon travailler des années pour produire un ouvrage sérieux, quand le premier barbouilleur en fera en quelques mois un qui attirera les applaudissements frénétiques de la foule ! Une autre raison encore, c'est que sous les grands règnes démocratiques, il suffit de respecter le roi pour être choyé du prince, qui abandonne volontiers, à la critique de l'écrivain, les courtisans qui l'entourent, sachant fort bien qu'on ne pourra jamais lui rendre de plus grands services qu'en frondant leurs ridicules et leurs vices. Sous les règnes constitutionnels — aristocratiques ou

Le lion ne sait pas peindre ; le peuple n'écrit pas, lit peu, et ce qu'il lit, il ne le comprend pas. Du reste, tout ce qui s'écrit, c'est en faveur d'une classe autre que la sienne et fatalement en dehors de ses intérêts ; car l'homme est né essentiellement égoïste ; l'écrivain est noble ou bourgeois, donc, etc... donc (1), en thèse générale, dans

---

bourgeois — il ne peut en être ainsi ; car l'aristocratie ou la bourgeoisie, qui est la maîtresse du pouvoir, ne permettra jamais qu'on la fronde, et comme les auteurs ne sont pas généralement fortunés, que les rois ne peuvent les soutenir à cause de leur entourage — qui ici n'est plus courtisan, mais bien le véritable maître — le génie meurt ou devient rampant, ou plutôt il ne naît pas. On peut donc déduire de ceci que, sous les monarchies, les tragédies sont possibles, parce qu'elles peignent les actions des rois ; qu'elles ont pour spectateurs des rois et des courtisans, toujours empressés de plaire au roi. — Il suffit de plaire au premier pour réussir, les autres suivront toujours le sentiment du maître.— Aussi *Esther*, pièce médiocre, qui peignait Louis XIV dans Assuérus et madame de Maintenon dans Esther, devait-elle avoir un immense succès ; tandis qu'*Athalie*, ce chef-d'œuvre du théâtre humain,, mais qui semblait fronder le roi, devait-elle tomber ? Il est à remarquer que le rôle de l'écrivain est même beaucoup plus facile ; car il n'a que les vices d'un homme à voiler ; sous l'aristocratie il a ceux de toute une foule. De nos jours, au contraire, il faut des pièces bourgeoises, où chacun de sa stalle admire, sous un nom emprunté, ses hauts faits. Ce n'est pas la tragédie qui est morte, comme on se plaît à le dire, c'est la forme gouvernementale qui, étant changés, ne permet plus d'exposer des actions en dehors des idées bourgeoises. Jamais peuple républicain ou constitutionnel n'enfantera de tragique ; il ne peut, il ne doit enfanter que des dramaturges.

(1) L'auteur défie qu'on lui cite un seul journal sincèrement démocratique, c'est-à-dire écrit par des ouvriers ou des paysans, ou rédigé dans l'intérêt des vingt-cinq millions de prolétaires et paysans qui font la majorité de la France. L'un veut une royauté constitutionnelle avec la grande noblesse pour patricienne : aristocratie de château ; l'autre veut un gouvernement du même nom, avec la petite noblesse pour chef : aristocratie de salon et d'épée. Celui-ci veut un gouvernement semblable, avec le haut professorat et la banque au sommet : aristocratie d'écus. Celui-là veut une république, avec les notaires, les avocats, etc., pour mandataires : aristocratie de diplômes. Cet autre désire une royauté constitutionnelle, sous la tutelle du clergé : aristocratie de clocher. — L'auteur ne parle pas de la grande royauté démocratique s'appuyant d'un côté sur l'armée et de l'autre sur le clergé. —

nos sociétés européennes et américaines, la république ne peut exister qu'à la condition d'être aristocratique, et la royauté vraie, démocratique. Donc, aussi, un gouverne-

---

Cet autre crie que la France est perdue si elle n'accepte une république où les épiciers, les marchands de vins seraient sénateurs ou députés : aristocratie de boutiques ; et tous souhaitent un gouvernement qui, les mettant à la place du gouvernement actuel, c'est-à-dire des vingt-cinq millions de prolétaires et paysans, leur donne les places. Prends, très-cher Zoïle, la feuille qui se dit la plus démocratique de Paris, et l'auteur va te prouver que sa démocratie n'est qu'une comédie pour endormir le peuple et mieux arriver à ses fins. Demande à ce journal : 1° Quels sont ses actionnaires ? sont-ils ouvriers, paysans ou banquiers, notaires, boutiquiers, etc. Il n'osera pas mentir, car l'ouvrier n'a pas d'argent et le paysan place ses épargnes ailleurs que sur des feuilles que le premier coup de vent peut emporter ; mais un bon commerçant — un journal n'est qu'une société anonyme ou en commandite, — doit chercher l'intérêt de ses actionnaires ou de ses commanditaires. Certes, l'on ne fera croire à personne que ce soit en favorisant le peuple qu'un journal fera vivre les siens. 2° Quels sont ses lecteurs ? Si ce journal refusait de répondre, tout Paris te répondrait pour lui que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes sont boutiquiers ; mais, à qui faire croire que ces messieurs liraient un journal qu'ils sauraient franchement voué à la démocratie, c'est-à-dire au prolétariat, sont-ils donc des saints Vincent-de-Paul ? 3° Pourquoi ce journal attaque-t-il sans cesse le clergé catholique, l'institution la plus démocratique qui ait jamais vu le jour ? Mon bonhomme, la raison en est bien simple, c'est que ses abonnés sont tous voltairiens et n'aiment pas le clergé. Que si, par un miracle insupposable, ces messieurs deviennent religieux, tu verras, sans qu'il soit besoin de missionnaires ni de vision de Damas, ce journal devenir plus dévôt que Veuillot lui-même ; il faut que la caisse se gonfle. Tu pourrais incidemment lui demander pourquoi son courage s'abat toujours sur le clergé, cette institution démocratique, où le moindre paysan peut parvenir à l'évêché, l'archevêché, au cardinalat, sans aucune réserve pour la bourgeoisie, et où le prêtre est jugé par les tribunaux ordinaires, tandis que ce bouillant courage ne souffle jamais mot de l'armée ; armée la plus démocratique, il est vrai, de l'Europe ; mais qui est loin de l'être autant que le clergé, puisqu'un soldat n'est pas jugé par les tribunaux ordinaires, et que si un simple soldat peut devenir général, cependant la majorité des commandements est réservée aux jeunes gens de famille qui sortent des écoles. Est-ce par hasard qu'il y a plus de garantie pour la justice à ce qu'un soldat qui a tué un bourgeois soit jugé

ment démocratique qui admet la liberté de la presse, la garde nationale, le droit d'aînesse, le protestantisme, l'esclavage, la misère du peuple, les commandements réser-

---

par ses pairs, qu'à ce qu'un prêtre assassin soit jugé par les siens ? ou bien serait-ce que ce journal ne craint guère les foudres du clergé, tandis que son bouillant courage n'oserait pas se frotter à celle de l'élu du peuple ? ou bien encore est-ce que ces messieurs ayant leurs fils, leurs frères, leurs cousins, leurs amis dans l'armée, mais n'ayant personne des leurs dans le clergé, trouveraient tout naturel que l'on accordât aux uns ce que l'on a ravi aux autres (a). 4° Demande encore, cher bonhomme, à ce journal, pourquoi, lui catholique, il soutient en tout et pour tout l'Angleterre protestante ? lui, démocrate, il porte aux nues l'aristocratie anglaise ? La réponse, si tu l'ignores, la voici : c'est que la boutique parisienne redoute la guerre avec l'Angleterre. Or, comme la boutique nourrit le journal, le journal est anglomane. 5° Maintenant, veux-tu étudier la quatrième feuille dudit journal, tu verras que les annonces et réclames ne s'adressent nullement aux prolétaires, car le prolétaire n'achète ni maisons, ni Fattet, ni osanores, ni Lob, etc.

Veux-tu une sixième preuve qui, il est vrai, n'est que d'induction, mais une puissante induction que ce journal n'est pas démocrate. Tu ne nîras pas que ce journal ne soit le fils ou le frère, et, en tous cas, l'héritier du *National*, et suivant les mêmes errements : moins radical, c'est-à-dire moins hypocrite encore que lui, toutefois. Eh bien ! qu'a faït son père ? Après avoir renversé, au nom de la démocratie, Charles X, il attaqua le gouvernement issu de sa révolution, parce qu'il n'avait pu rien attraper. Plus heureux en 48, il accapara tout ; et que fit-il trois mois après, qu'au nom du peuple il avait renversé Louis-Philippe ? il mitraillait ce même peuple parce qu'il criait : A bas *le National !* il envoyait dix mille hommes, sans jugement, sur les pontons, et notre journal ne protestait pas.

Désirerais-tu une septième épreuve ? Lis, mon aimable bonhomme, la liste matrimoniale du journal, je te défie d'y voir un mariage qui descende au-dessous du crêmier ou du marchand de vin. A ce sujet, l'auteur veut te raconter une anecdote qui peint admirablement le cœur humain... bourgeois. L'auteur assistait un jour au cours du père Hardy, l'illustre et savant boutons-à-fruit du Luxembourg. Un gros bourgeois, un épicier, tenait ledit journal à la main, et disait à son voisin la phrase sacramentelle : « Qu'ils sont bêtes, ces journaux. — Pourquoi les lisez-vous, dit l'autre, maigrelet

---

(a) Ceci démontre combien l'église romaine a tournée à la réaction depuis un demi-siècle. P. V.

vés aux grands, admet l'ennemi dans ses murs ; c'est-à-dire une cause de dissolution, et, par conséquence opposée, le gouvernement aristocratique qui admet une armée

---

aux lèvres pincées, un employé. — Mais, en vérité, je ne les recevrais pas s'il n'y avait un article qui m'amuse infiniment, et qui s'y trouve tous les jours. — Ce doit être monotone ? — Point du tout ; c'est fort gai. — Montrez-moi cet article ? — Devinez-le avant. — La liste des mariages ? peut-être, dit l'autre en souriant à sa perspicacité, et il ajouta, vous espérez vous y voir coté un jour ? — Vous n'y êtes pas ; cependant vous brûlez. Les extrêmes se touchent. — Je donne ma langue au chat. — Eh bien ! c'est la liste nécrologique. — Ah bah ! et qu'y trouvez-vous donc d'amusant. — Mon cher, dit le gros bonhomme en se rengorgeant, c'est que chaque matin, en parcourant cette liste, je suis sûr de ne m'y pas trouver ». S'il eût été prolétaire, aurait-il eu ce plaisir ?

On pourrait encore ajouter, pour huitième preuve, que ce journal, dit démocrate, se vend trois sous dans les rues, c'est-à-dire 54 fr. 75 par an ; tandis que, par abonnement, il ne se fait payer que 52 fr. ; bien qu'il ait plus de frais ; que, par conséquent, celui qui ne peut faire d'avance, l'auteur, par exemple, le paie plus cher que celui qui a ce moyen. C'est de la démocratie à rebrousse-poil. Tu me diras peut-être que tout le commerce est ainsi : Cher en détail, bon marché en gros. Mon bonhomme, ne t'ai-je pas prouvé que boutique et démocratie faisaient deux. Voudrais-tu une neuvième preuve ? Demande-lui pourquoi il cherche à jeter la discorde entre le gouvernement et l'Eglise ; c'est qu'il sait que la grande force du gouvernement démocratique est l'Eglise ; que c'est elle qui lui donne la puissance morale ; cette puissance qui, depuis six mille ans, a tant précipité de monarques à terre et dispersé de puissantes armées. Car elle est la voix et le souffle de Dieu. Donc, tu le vois, ce journal qui se dit démocratique, ne l'est pas plus que le plus aristocratique de Londres ; seulement il cache son jeu. Eh bien ! aristocratie pour aristocratie, si nous en étions de nouveau réduits à choisir, franchement, l'aristocratie de château vaudrait bien celle-là. La démocratie se trouverait plus à l'aise encore sous l'autre que sous la nouvelle ; car il y a certainement moins de distance entre un puissant châtelain et son paysan, qu'entre un boutiquier et un prolétaire. Comme le dit le gros bonhomme, les extrêmes se touchent.

Et ce journal réclame sans cesse la liberté de la presse ; mais, bon Dieu ! que serait-ce donc s'il l'avait ?

Il y a quelque jour, cher ami, un avocat était suspendu par un tribunal pour avoir dit : le ministère public a fait appel aux passions, cela est mauvais, je le regrette. Le même jour,

démocratique, le vote universel, l'abolition du droit d'aînesse, la loi salique, est un gouvernement mort-né.

Donc, on peut en conclure que les gouvernements de

---

le journal de la boutique disait : « Mgr. l'Evêque d'Orléans vient de commettre un acte impie, une mauvaise action, et nous le lui reprochons hautement » ; et les tribunaux restaient muets. Un ministre de Dieu vivant est-il moins qu'un ministre de la justice humaine ? Un journaliste est-il plus qu'un avocat ? Y a-t-il deux poids et deux mesures ? Devrons-nous donc en être réduits à voir insulter nos évêques chaque jour ?

Ledit journal, quelques jours plus tard, écrivait : « Que l'on compare maintenant les respectueuses admonestations du chef du Gouvernement français, avec les paroles de colère et d'emportement de Pie IX, et les catholiques les plus fervents diront de quel côté se trouve le *tissu ignoble de contradictions* ». Quel puissant argument que cet article en faveur de la puissance temporelle. Bon Dieu, comment ces hommes-là traîteraient-ils le représentant du Christ, si le Saint-Père était dans un pays où il n'aurait pas le droit de leur imposer silence et de fermer leurs bouches hypocrites et impies. Et ces messieurs réclament la liberté de la presse. Que serait-ce donc s'ils disaient tout ce qu'ils ne peuvent pas dire ? (1)

Cela rappelle à l'auteur, qu'un jour, se promenant avec un de ses amis devant les cabanons du Jardin-des-Plantes, plusieurs lions et tigres se mirent de concert à rugir, les femmes se sauvaient, les enfants criaient. Quel vacarme ! s'écria mon ami. Bon Dieu ! dit l'auteur, comme ces animaux-là s'amuseraient si on leur accordait la liberté ! O père Duchêne ! on prétend que tu es mort, quelle erreur ! O vaillant marchand de fourneaux, j'ai reconnu ta voix dans un de ces rugissements. A ce moment, l'ami de l'auteur le tira par son paletot, en lui disant : Viens donc, n'approche pas si près des barreaux, s'ils allaient briser leur cage et te mordre, prend garde, c'est qu'ils sont b.... en colère. — Ne crains rien, dit l'auteur :

Celui qui mit un frein aux fureurs des partis,
Saura bien des lions mâter les appétits.

Oh ! la caisse ! la caisse ; A bas la morale ! à bas l'Eglise ! à bas le Pape ! à bas Dieu ! Vive la caisse !

Il est tellement vrai qu'un écrivain est, par cela même qu'il est écrivain, aristocratique, que le seul écrivain moderne démocrate a été obligé de jouer la bourgeoisie pour se faire des lecteurs ; comme les écrivains bourgeois jouaient le peuple

---

(1) En lisant ces lignes écrites il y a plus de cinquante ans, par un démocrate, on comprend mieux tous les crimes et toutes les maladresses du Vatican. P. V.

1815, de 1830, de 1848 étaient des gouvernements mensongers, surtout celui de 1848, qui était un amalgame monstrueux de tous les principes. A défaut d'intelligence, l'histoire aurait dû enseigner aux hommes de cette époque que les Gracches étaient les pères de César

On peut encore en conclure qu'un gouvernement démocratique doit s'appuyer sur deux grandes puissances : l'armée, qui donne la force matérielle ; l'Eglise, qui donne la force morale.

On peut encore en conclure que les ennemis de ce gouvernement feront tous leurs efforts pour jeter la discorde entre lui et l'Eglise. Bien convaincus qu'ils sont qu'un roi démocratique, qui n'a pas pour lui la religion, ne peut être assis sur des bases éternelles ; puisqu'elle seule est éternelle et peut seule communiquer par son alliance intime cette éternité (1). Toutefois, si ces deux puissances,

---

pour se faire des partisans. On a paru surpris que Béranger ait chanté Napoléon ; qu'il ait préféré le gouvernement de Rien de plus logique pourtant. Soit instinct, soit génie, Bé-
l'Autriche à tout autre ; qu'il ait ri des républicains de 48.
ranger, l'enfant du peuple, et resté toujours peuple, avait compris que la démocratie n'était ni avec les libéraux, ni avec les républicains de la veille, seulement pour se servir d'eux comme eux se servent de lui, il devait les flatter.

Certes, il aurait eu un plus beau caractère s'il s'était posé franchement ; mais il n'aurait eu que quelques lecteurs d'élite, ou plutôt il n'en aurait pas eu. En chantant dans un langage de barrière, il ne serait jamais arrivé jusque là ; car les libéraux, les républicains de la veille, les doctrinaires, etc., possèdent les journaux ; les journaux sont les trompettes, et le seul moyen de les faire proclamer sa gloire, était de leur laisser croire qu'il était dans leur camp. C'est un renard qui a trompé d'autres renards. Voilà tout.

(1) L'auteur ne citera ici qu'un exemple, non pas celui que les partis ont l'habitude de citer, il aime trop son pays pour saper le seul gouvernement qui, malgré ses fautes, puisse préserver la France des horreurs et des calamités de la révolution ; mais un exemple qu'un ambitieux parti ne se remet pas assez souvent sous les yeux. Il existait en Europe une famille, qui avait par six cents ans de règne, mérité les hommages du monde entier, elle possédait les trois plus beaux trônes de la terre, quand elle parlait, l'univers écoutait sa voix comme celle d'un oracle, elle devait se croire éternelle, et certes elle l'eût été si elle n'avait pas méconnu ce droit par lequel elle régnait, et que ses partisans invoquent aujourd'hui si imprudemment : le droit divin. Mais un jour, les trois couronnes enivrées par l'encens de l'encyclopédie, se sont réunies pour saper lâchement, hypocritement le pivot de

armée et clergé, étaient réunies dans la même main, on arriverait fatalement au despotisme : telle est la Russie. Aussi, vois, mon bonhomme, comme l'Europe catholique est admirablement organisée : d'un côté, des rois ou empereurs, ayant en main, comme force matérielle, des armées immenses pour se défendre contre les journaux révolutionnaires et hypocrites, et s'appuyant, comme force morale, sur le clergé catholique, mais ne pouvant le maîtriser, l'annihiler, puisque son chef est à Rome en dehors de leur main et échappant à leurs prisons et à leurs menaces, ce qui sert de contre-poids à leur immense puissance et les arrête dans leur marche vers le despotisme ; d'un autre côté, un pape s'appuyant, pour force morale,

---

l'ordre européen, la Papauté ; un roi corrompu, pour satisfaire la rancune d'une courtisane, un roi cruel fasciné par un ambitieux, ont juré la ruine des jésuites, pour arriver à celle de la religion. Pendant vingt ans, l'univers épouvanté les a vus à l'œuvre. A quoi ont-ils abouti ? La Papauté un instant détournée de sa voie par leurs intrigues, est sortie grande et purifiée de la lutte, mais par un juste retour de la vengeance divine, eux ils ont été chassés de leurs splendides demeures par la secte qu'ils avaient déchaînée, et naguère le dernier des Bourbons, du haut de son rocher de Gaëte, pour mériter les sympathies de la catholicité, était bien heureux de se dire le fils respectueux de cette religion que son aïeul a si lâchement persécutée. O parti déchu, ne venez pas nous dire que vous êtes le seul défenseur de l'Eglise, nous connaissons ces moyens, aujourd'hui vous comprenez admirablement que l'autel est un solide étaie pour le trône ; mais il est trop tard, nos pères ont vu vos ancêtres à l'œuvre, vous êtes les hypocrites de la religion, comme les révolutionnaires sont les hypocrites de la démocratie. Vous avez pourri, rongé les bases de cette société, qui chancèle aujourd'hui comme un homme ivre, et vous jetez la pierre aux révolutionnaires. Ne sont-ce donc pas vos rois qui ont arraché douze mille jésuites de leur cellule pour les jeter, nus et mourants de faim, sur le rivage inhospitalier de l'exil ? ne sont-ce donc pas vos rois, qui ont assis la simonie sur le trône pontifical pour mieux le dominer ? De nos jours, nous verrons peut-être le Saint-Père fouler la terre de l'exil ; mais nos yeux ne verrons plus la honte et l'infamie s'asseoir sur le trône de saint-Pierre. Est-ce bien à vous à repousser les révolutionnaires, vous qui fûtes leurs précurseurs. Oui, les révolutionnaires sont le fléau de l'Europe, ce sont les terribles instruments de la vengeance divine, mais c'est vous qui les avez forgés. Vous avez pendant cinquante ans semé le vent de la haine, de la débauche, de la corruption, de l'infamie, de la discorde, de la simonie, de l'impudeur. Vous récoltez aujourd'hui la

sur la sainteté de sa mission, et ayant en main tous les clergés d'Europe pour, au besoin, résister aux rois ; n'ayant pas d'armées qui pourraient le mener au despotisme ; mais s'appuyant, pour le défendre contre les révolutionnaires, sur les armées européennes catholiques. Voilà pourtant quelle admirable organisation le journal de la boutique voudrait renverser, et cela parce que les mille vaisseaux de l'Angleterre le réclament, et cela parce que la guerre avec l'aristocratie protestante anglaise viderait les caisses du vaillant journal. Certes, jamais au monde organisation n'avait été plus belle, plus sage et plus grande, pas même celle des Juifs ; car là, le grand-prêtre était à la merci du roi, et quand il plaisait à un

---

tempête, de quoi vous plaignez-vous ? Mais surtout de *qui* vous plaignez-vous ? Aussi est-ce avec raison que d'Alembert écrivait au roi de Prusse : « On dit que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la société de Jésus, et que saint François d'Assise pourrait bien tuer saint Ignace. Il me semble que le Saint-Père, tout cordelier qu'il est, fera une grande sottise de casser ainsi son régiment des gardes, par complaisance pour les princes catholiques. Il me semble que ce traité ressemble à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que, celles-ci livrassent leurs chiens ; on sait comment celles-ci s'en trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il sera singulier, Sire, que tandis que Leurs Majestés très-chrétiennes, très-catholiques, très-apostoliques et très-fidèles détruisent les grenadiers du Saint-Siège, votre très-hérétique majesté soit la seule qui les conserve ». Et plus tard : « On assure que le Pape cordelier se fait beaucoup tirer la manche pour abolir les jésuites, je n'en suis pas étonné. Proposer à un Pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à votre Majesté de licencier son régiment des gardes ». O parti ! est-ce bien à vous donc de conspuer les révolutionnaires italiens, qui détruisent les zouaves pontificaux. N'est-ce pas vous et vos rois qui ont sapé, chassé, conspué, traqué, anéanti les vrais zouaves du Saint-Siège ? les jésuites. N'est-ce pas le ministre d'un Bourbon — Rada, — qui écrivait à un autre ministre — Choiseul, — d'un autre Bourbon : « Succès complet. L'opération — césarienne — n'a rien laisser à désirer. Nous avons tué l'enfant — les jésuites — ; il ne nous reste plus qu'à en faire autant à la mère, notre *sainte Eglise romaine ?* » O légitimiste ! rappelez-vous que cette année 1769 qui vit par vos intrigues, la Papauté vaincue et humiliée, fut cette même année, qui enfanta le géant qui devait poser son pied impérial sur tous les trônes où avaient conspiré vos rois (a).

(a) Voilà certes des pages bien curieuses et qui montrent les progrès accomplis depuis cette époque. P. V.

ingrat Joas de massacrer un Zacharie qui lui résistait, il n'avait qu'à dire un mot, et des milliers de bras dans ce pays, pourtant de démocratie idéale, répondaient à son appel. Tandis que dans l'Europe actuelle aucun roi ne peut, par la force, dominer le Saint-Père sans que les autres rois ne jettent leur veto (1). Vois quel admirable et sublime spectacle la Papauté offre aujourd'hui au genre humain, un vieillard s'appuyant pour seule force sur la sainteté de sa mission, résistant à de puissants monarques et tenant l'Europe en échec. Par tout ceci, on pourra comprendre pourquoi le césarat romain, qui n'avait pas pour le maintenir et le défendre la religion, était devenu la proie d'une armée sans frein, dont la licence et l'ambition n'avaient plus de contre-poids. Est-ce à ce régime-là que le journal veut nous faire revenir ? Autant vaudrait le socialisme le plus effréné. Lui au moins n'en veut qu'à notre bourse.

Aussi l'auteur rit-il quand il voit Messieurs de la presse dite démocratique prêcher la royauté aristocratique, parlementaire ou constitutionnelle, comme il plaira de l'appeler à la catholique et partant démocratique Italie (2). Veux-tu savoir, ami Zoïle, si le mouvement qui remue l'Italie est dans le sens du progrès ou du recul ? Demande-toi qui l'on veut renverser ? Qui sont les renverseurs et quoi l'on veut mettre à la place des renversés ? L'auteur ne résoudra ces questions qu'à l'égard du Saint-

---

(1) Ce qu'il y a même d'admirable dans cette organisation est insondable ; car au nom de quelle théorie vient-on prêcher le renversement de la Papauté temporelle ? Au nom de la séparation des deux pouvoirs. Eh bien ! cette séparation n'existe actuellement que pour les pays catholiques, et justement à cause de la Papauté temporelle. Sans elle et en dehors elle n'existe pas. L'empereur de Russie, la reine d'Angleterre, le roi de Prusse, de Suède réunissent sur leur tête les deux pouvoirs ; tandis que l'empereur des Français, celui d'Autriche, la reine d'Espagne, le roi de Portugal, de Piémont, de Naples, de Bavière, de Belgique, etc., ne possèdent que le pouvoir temporel.

(2) Les Anglais sont logiques lorsqu'ils disent qu'il faut protestantiser l'Italie. L'auteur ajoutera qu'en France, comme en tout pays démocratique, il faudrait, avant de réunir les deux pouvoirs — spirituel et temporel — sur la tête du souverain, arracher le pays au catholicisme. Ce n'est que par un schisme ou une hérésie qu'on y parviendrait, et, dans ce cas, l'on arriverait forcément au despotisme russe ou à l'assujettissement de la royauté anglaise, et à coup sûr la démocratie mourrait.

Siège ; pour les autres Etats, la solution l'inquiète fort peu.

— Quel est le gouvernement du Pape ? Une royauté. — Est-elle démocratique ou aristocratique ? Nous allons voir. — A-t-elle le droit d'aînesse ? Non. — Les commandements dans l'armée, l'administration, le clergé, sont-ils la proie des grands ? Non, un porcher devint pape (1). — Admet-elle la liberté de la presse ? Non. — Existe-t-il, comme aux Etats-Unis, une classe d'homme inférieure à une autre ? Non. — A-t-elle une garde dite nationale ? Non. — Sa religion est-elle une religion révoltée ? Non, le chef lui-même — et c'est bien là ce qui ennuie les contempteurs de la Papauté, — n'a pas le droit, sans les conciles, de rien changer aux lois fondamentales de l'Eglise ni même de l'Etat (2). C'est donc une royauté démocratique, et l'on peut ajouter que c'est la royauté la plus démocratique de l'Europe ; car non seulement elle exclut les femmes du trône, c'est-à-dire toute époque possible de faiblesse, pendant laquelle la bourgeoisie ou la noblesse pourrait triompher (3), mais encore elle ne court pas les risques des nations de la loi salique, d'arriver fatalement, dans un

---

(1) Outre Sixte-Quint, qui fut porcher avant d'être pape, Grégoire VII (Hildebrant) était le fils d'un charpentier. Pie V, né de parents pauvres. Alexandre V fut d'abord mendiant puis cordelier, évêque, archevêque, cardinal et pape. Benoist XI était fils d'un berger. Benoist XII, fils d'un meunier. Adrien IV, d'une famille obscure, fut d'abord domestique. Sixte IV était fils d'un pêcheur. Et si quelques papes — et certes, ce ne sont pas les meilleurs — furent de familles princières, les trois quarts étaient de familles bourgeoises.

(2) Est-il un plus beau gouvernement que celui où le chef est le premier serviteur de la loi ? En est-il un qui offre plus de garanties aux citoyens ? assurément non. Tel fut le gouvernement juif et tel est de nos jours celui du Pape, et c'est pourtant ce gouvernement que l'on veut remplacer par le pire de tous, c'est-à-dire par le gouvernement constitutionnel, où la masse de la nation est à la merci des caprices ridicules ou insensés d'une minorité ou des velléités d'ambition d'un roi tenu en laisse par cette minorité, et qui, s'il a du sang dans les veines et un cœur dans la poitrine, tôt ou tard brisera ses chaînes, de sorte que plus il sera criminel — aux yeux de cette minorité, — plus il sera louable aux yeux des masses et de la postérité.

(3) Comme le journal de la boutique parisienne, s'unissant, aux journaux nobles et hérétiques de Londres, aurait beau jeu en ce moment, si au lieu d'un vieillard à mâter il n'avait qu'une femme à effaroucher ou un enfant à fouetter.

temps donné, à avoir à la tête du peuple une race étiolée, puisque, d'après son institution, la Papauté est sans cesse retrempée dans les eaux vives du peuple, et, par conséquence, obligée : jamais un enfant ne viendra livrer l'Etat aux menées des intrigants, et Messieurs les journalistes auront toujours un homme à dompter (1).

2° Qui sont les renverseurs ? Nous le saurons en examinant quels sont ceux qui prêchent le renversement. Qui sont-ils ? Les journaux. Or, je t'ai démontré, mon cher bonhomme, que les journaux étant rédigés par des nobles ou des bourgeois, devaient nécessairement soutenir des intérêts nobles ou bourgeois. Donc les renverseurs sont en dehors du peuple. Qui veut-on mettre à la place du Pape ? Un gouvernement constitutionnel. Or, tu sais, cher bon, que ce gouvèrnement est fatalement aristocratique. Au reste, à l'heure qu'il est, le peuple est déjà exclu du vote dans tout le Piémont et pays à annexer (2). Donc le mouvement étant pour remplacer une royauté démocratique par une aristocratie, est un recul, et conséquemment un mouvement contre la marche de l'humanité. Il faut l'avouer franchement, les prêcheurs de la révolution ne veulent qu'une chose, décapiter la Papauté, afin de se substituer aux grands intérêts du peuple italien. Il faut encore avouer qu'il entre bien peu d'intelligence et de

(1) A cette époque, mon père s'en tenait encore à la religion du Christ, mais l'église catholique lui avait bientôt enlevé ses dernières illusions. P. V.

(2) Depuis la première édition de ce livre, la spoliation a, malheureusement, à peu près été consommée. Le Saint-Père ne conserve plus que pour quelques mois peut-être, le seul fantôme de Rome. Le premier acte de la comédie est joué, à l'année prochaine le second acte. Espérons que, de même que dans ce premier acte, le ciel suscitera, dans le second, quelque Lamoricière pour continuer à arracher les masques. On a dit que la mission du vaillant général avait complètement échoué et qu'il n'avait réussi qu'à démontrer la faiblesse du gouvernement pontifical. Autant d'erreurs que de mots ; il n'a pas pu démontrer la faiblesse du gouvernement du Saint-Père, attendu que cette faiblesse, reconnue de tout temps par les catholiques, fait justement sa grandeur ; mais, d'un autre côté, l'illustre héros de Castelfidardo et ses deux cent trente braves ont forcé le galant-homme à jeter le masque et à couvrir son front du sceau de l'infamie. Voilà le grand résultat, le résultat immortel et dont les conséquences sont incalculables, de l'immortelle défaite. Réjouis-toi, Lamoricière, car tu as couvert l'ennemi de l'Eglise d'une robe qui le dévorera ; et tu as prouvé à l'univers attentif, qu'il est encore, ici-bas, de grands, de nobles, de généreux cœurs.

patriotisme dans la cervelle des journalistes français, pour prêcher une révolution si contraire aux grandes idées catholiques et à la grande mission démocratique française, et si favorable aux intérêts égoïstes de l'aristocratique et protestante Angleterre. Comment ne voient-ils pas qu'ils sont les hommes d'affaires de cette île envieuse ? Comment ne comprennent-ils pas que lorsqu'ils auront chassé la démocratie papale pour y planter les idées aristocratiques des insulaires, la porte qu'ils auront ouverte à l'ambition effrénée de notre éternelle rivale, sera celle par laquelle fatalement nous serons mis dehors. Mais la boutique ne raisonne pas, elle tremble devant la puissance qui, depuis deux ou trois siècles, pèse sur notre patrie comme un sombre cauchemar ; et au bûcher de Jeanne d'Arc, aux troubles de la Fronde, à la perte du Canada, au comblement de Dunkerque, à l'incendie de Toulon, à Sainte-Hélène, à Pritchard, au droit de visite, etc., elle ajouterait volontiers le dépouillement d'un vieillard sans canons rayés et sans armée pour ne point affronter les mille vaisseaux de notre égoïste rivale. Chacun défend ce qu'il a ; la boutique défend ses écus. Mais la boutique n'est pas la France.

C'est que si la France n'a pas d'écus à défendre, elle a l'honneur français, et qu'elle trouve que si la boutique a les pieds dans la boue anglaise, l'honneur français consentirait difficilement à y mettre le front. Pritchard pèse encore lourdement sur sa tête et sur la race qui a agenouillé la France devant un pharmacien anglais. L'auteur sait, mon bonhomme, que, pour le moment il ne s'agit que de séparer les Etats polonais ; mais voyons si, en bonne justice, un Congrès quelconque a ce droit. D'abord, même par le vote universel, un peuple a-t-il le droit de se donner un gouvernement quelconque ? Evidemment, non ! S'il était seul sur la terre, l'auteur ne dit pas ; mais comme cela n'est point, il y a donc à examiner si ce gouvernement ne nuira pas aux voisins. Voilà l'idée du Congrès produite naturellement ; mais ce Congrès doit être composé d'amis, et le roi à juger doit accepter ses juges, autrement, il n'y a plus qu'un droit, le droit du canon. Eh bien ! le Pape peut-il accepter d'être jugé par le Congrès ? Non (1).

Consultez donc, messieurs de la presse, puisque vous vous dites partisans du vote universel, les deux cents millions de catholiques du monde européen, et nous nous

(1) Le Pape ne peut accepter un congrès, parce que la Russie, la Prusse, l'Angleterre sont les ennemis-nés du catholicisme, et que, quant aux deux autres puissances, elles aspirent plutôt à être ses maîtres que ses défenseurs.

résignerons au résultat, quel qu'il soit ; mais jamais nous n'admettrons que la papesse de Londres, qui trouve tout naturel de réunir sur sa tête le sacerdoce et la royauté, viennent, au nom de ses deux mille vaisseaux, nous prouver que la royauté temporelle est incompatible avec la papauté catholique.

Mais, voyons, mon bon Zoïle, si, même en dehors de toute idée religieuse, une province a le droit de se séparer de son tout ? Evidemment non ; autrement tout gouvernement deviendrait impossible. Il n'y a là encore qu'un seul droit, le droit du canon, et les pères de la presse dite *démocratique* l'ont bien prouvé en 93 ; car, au prix de deux cent mille têtes, ils ont *convaincu* la Vendée qu'elle était dans l'erreur. Dépouillez le Pape, si bon vous semble ; dites, nous sommes des voleurs ; mais ne venez pas dire : la justice est pour nous, la justice est au ciel ; ici-bas, c'est un canon rayé ou un vaisseau à trois ponts (1). Mais l'auteur va plus loin, aimable bonhomme ; un

---

(1) Que vient-on nous parler de justice, de droit ? En est-il un autre que le droit du canon ? De quel droit la Russie a-t-elle la Pologne ? du droit du canon. De quel droit l'Autriche a-t-elle la Vénétie ? du droit du canon. De quel droit la Prusse a-t-elle les provinces Rhénanes ? du droit du canon. De quel droit l'Angleterre a-t-elle Gibraltar ? du droit du canon. De quel droit a-t-elle Malte ? du droit du canon. Le Canada ? du droit du canon. Les Iles Ioniennes ? du droit du canon. L'île Bourbon ? du droit du canon. Les Indes ? du droit du canon. L'Irlande ? du droit du canon. Au nom de quel droit Napoléon fut-il emprisonné à Sainte-Hélène et son fils à Vienne ? au nom du droit du canon. Au nom de quel droit Toulon fut-il incendié ? au nom du droit du canon. Au nom de quel droit 1815 pèse-t-il encore sur nous ? au nom du droit du canon. Et certes, si la France doit avoir de la rancune contre un peuple, ce n'est pas contre l'Autriche, notre sœur en religion et en forme gouvernementale et qui, en définitive, ne nous a rien pris et qui a borné ses prétentions à l'Italie, c'est-à-dire à un pays qui n'est pas à nous ; ni contre la Russie, qui est trop éloignée de nous pour jamais nous être bien dangereuse, et qui, du reste, ne nous a non plus jamais rien pris ; mais bien contre l'Angleterre, différente dans sa religion, qui a bouleversé la France aux temps des guerres de religion, par ses doctrines religieuses ; et de nos jours, par ses doctrines politiques ; qui nous a bel et bien pris le Canada, l'île Bourbon et l'île Maurice, qui a ameuté l'Europe contre Napléon, qui a été la cause de l'anéantissement de la Pologne, notre sœur du Nord, et qui, aujourd'hui encore, refuse l'entrée de l'Espagne dans le concert européen, parce qu'elle suppose que cette entrée nous serait favo-

peuple tout entier a-t-il le droit de se donner tel gouvernement qu'il lui plaît ? Non. Voici la preuve. Que la Belgique, demain, se donne à l'Angleterre ou à la Russie plutôt ; car, pour l'Angleterre, l'auteur est bien hardi ; le journal de la boutique prouverait peut-être qu'il est de l'intérêt du commerce de courber le front. Eh bien ! donc, que la Belgique se donne, par le vote universel, à la Russie, la France protestera, et, au besoin, à coups de canon, et là encore, le droit, la grande justice de l'homme, se montrera dans un Congrès, le droit, la justice du canon. Au reste, si jamais un Congrès décidait que le Pape doit être dompté, ce ne serait encore qu'au nom de la force matérielle qu'on le mâterait, et des résolutions du Congrès puissant qui aurait étranglé la Papauté, il résulterait ceci, et certes, les parties votantes seraient mal venues à protester contre ces conséquences. Il résulterait, dis-je, ceci : que, plus tard, un Congrès pourra arracher l'infortunée et catholique Irlande, dont la dépopulation à elle prouve bien le malheur, aux griffes de la protestante Angleterre ; la catholique Pologne à la schismatique Russie ; les catholiques et françaises provinces rhénanes à l'hérétique Prusse. Il est vrai que le journal de la boutique ne conseillera jamais, en leur faveur, d'allumer les canons, surtout pour l'Irlande ; cela n'emplirait pas la caisse de la boutique. Il y a une chose qui devrait frapper les hommes qui ont encore quelques sentiments de justice. C'est que, dans tout procès, il y a les deux parties, puis le juge. Ici l'auteur voit bien les deux parties ; les puissances temporelles et l'Eglise représentée par le Pape, mais où donc est le juge ? le Congrès, dira-t-on. Mais le Congrès, c'est une des parties (les puissances temporelles). Que dirait-on, si un concile voulait juger la question ? Que l'Eglise n'a pas le droit de juger le temporel. De quel droit le temporel jugerait-il l'Eglise ? Mon bonhomme répond hardiment : du droit

---

rable ; qui soutient Garibaldi et le galant-homme de son or et de ses soldats, parce qu'elle devine que l'Italie ne peut se séparer du Pape qu'en cessant d'être catholique et que, partant, elle tombera tôt ou tard sous sa domination directe ou indirecte (a).

(a) Il est curieux de constater comment, il y a cinquante ans, les plus grands esprits s'attardaient encore à leur rancœur contre l'Angleterre et ne voyaient pas grandir à l'horizon la puissance redoutable de l'Allemagne. Du reste cela se comprend, car son unité n'était pas encore accomplie. Mais ce doit être pour nous et pour l'Angleterre aussi, au lendemain de la mort de son grand roi Edouard, une leçon à retenir et à méditer. P. V.

du canon ! Le seul juge que l'Eglise catholique puisse admettre est au ciel. Attendons son jugement. Jadis Constantin et Charlemagne, juges et parties, avaient jugé en faveur de l'Eglise, mais ils étaient Constantin et Charlemagne (1). Cela n'est pas donné à tout le monde. C'est l'éternel procès d'Abel et de Caïn, ce n'est pas l'homme qui le jugera.

Mais, mon bon Zoïle, on dit : le Pape ne veut faire aucune réforme (2). Très-cher, ne pourrait-on pas tout d'abord répondre qu'il est assez étrange que le journal de la boutique n'accorde pas au Pape d'être maître chez lui, lui qui laisse l'Angleterre, aux mille vaisseaux, dormir bien tranquillement sur le droit d'aînesse, la presse de la marine, le commandement des grands, la schlague dans l'armée, l'immense fortune des prêtres, etc., etc. ; lui qui ne souffle pas mot de la juridiction extraordinaire laissée en France à l'armée, et qui trouve tout naturel un jury bourgeois — encore une invention aristocratique anglaise — (3) jugeant tout le monde ; lui qui adore la

(1) Il est à remarquer que les rois les plus vénérés parmi les hommes, sont justement ceux qui ont su faire plier leur puissance, presque surhumaine, sous la puissance divine ; tels sont : David, Théodose, Constantin, Charlemagne, saint-Louis et Charles-Quint : *Superbum sequitur humilitas : et humilem spiritu suscipiet gloria* (Salomon).

(2) Pour donner une preuve de la démocratie papale, l'auteur dira que, sans protection, lui, pauvre étudiant, sans fortune, venu pédestrement de Paris, il fut admis auprès du Saint-Père ; qu'il a été reçu aussi affablement par ce monarque qu'il pourrait l'être par le meilleur de ses amis, et qu'il n'a rencontré dans tout le Vatican qu'un ameublement qui ferait rougir par sa simplicité biblique les démocratiques salons de messieurs les écrivains de la presse dite *démocratique*. Est-il un seul souverain, en Europe, même le plus démocrate qui reçoive un étranger, pauvre, jeune et sans protection auprès de lui. Non, et sans parler de la reine d'Angleterre, tant aimée de messieurs de la boutique, chez laquelle l'auteur serait pris pour un assassin ou pour un fou, s'il avait l'idée de s'y présenter, l'auteur dira, l'expérience à la main, que tous nos petits despotes de la presse dite *démocratique*, l'éconduiraient plus ou moins poliment, s'il avait l'audace de faire annoncer son obscurité chez leur grandeur.

(3) Veux-tu avoir un critérium pour savoir si une institution, une réforme, etc., est favorable à la France ? fais-toi, cher bonhomme, cette question. Vient-elle de l'Angleterre ; plaît-elle à l'Angleterre ? Si tu réponds oui ; tu peux être assuré que la France n'en a que faire et l'inverse est aussi

garde dite nationale, lui qui, dans ses propres flancs, laisse l'hydre de la réclame et du roman-feuilleton grandir et prospérer de mieux en mieux. Mais passons. Ce

---

vrai. Exemple : le droit de non-intervention. Qui l'a inventé ? l'Angleterre ; donc il est contre nous. Il est favorable à l'Angleterre, parce qu'elle n'a pas d'armée, et elle, qui nous a imposé le droit de visite au nom de ses mille vaisseaux, nous prêche le droit de non-intervention parce qu'elle n'a pas de soldats, aussi s'en va-t-elle partout criant :

« *Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe* ».
SALOMON.

Le libre échange complet : d'où vient-il ? de l'Angleterre ; donc il est nuisible à la France. Pourquoi ? parce qu'il favorise les puissantes fabriques de ce pays, au détriment des fabriques des autres nations. L'Angleterre ne craint pas qu'on lui envoie des marchandises ; elle en regorge. Il lui faut des marchés. Le libre-échange est aristocratique. Le percement de l'isthme de Suez : d'où en vient l'idée ? De la France. Aussi vois comme l'Angleterre s'y oppose. Pourquoi ? parce qu'il nous abrège de trois mille lieues la route des Indes. La constitutionalité plaît à l'Angleterre, donc elle est défavorable au reste de l'Europe. Aussi vois comme la France, comme l'Espagne, comme l'Italie souffrent ou ont souffert de ces idées, etc. La Papauté temporelle : qui l'a créée ? la France. Donc l'Angleterre ne peut en vouloir, car elle est favorable aux peuples catholiques de l'Europe ; elle est la sauvegarde de la seule liberté à laquelle l'homme ait droit : la liberté de conscience ; liberté qui empêchera toujours les monarques catoliques de tomber dans le despotisme. La liberté de conscience est de droit divin ; parce que c'est Dieu qui a créé l'homme avec son libre arbitre et qu'elle est la sauvegarde du plus petit aussi bien que du plus grand contre le despotisme et qu'elle est nécessaire à la gloire de Dieu, tandis que la liberté de la presse n'est que de droit humain, que d'un autre côté elle n'est utile qu'aux hautes classes et dangereuse aux basses, et qu'enfin elle rend impossible l'exercice de la royauté démocratique.

L'on dirait que tout le monde s'est évertué à confondre le libre-arbitre avec la liberté. Dieu a bien accordé à l'homme la possibilité de faire le mal : c'est même là la condition de la grandeur de l'humanité ; mais jamais il ne lui a accordé la liberté de faire ce même mal. En effet, qu'est-ce que la liberté ? C'est le droit de faire tout ce que l'on veut sans encourir aucun châtiment ; et dès le commencement des temps nous voyons Dieu défendre à l'homme une foule de choses ; il lui dit bien : Tu as la possibilité de voler, de tuer,

courageux et belliqueux journal n'attaque que ce qui n'influe pas sur sa caisse. Aussi, ne réclame-t-il des réformes que dans les Etats du Pape. L'auteur a parcouru ces

---

etc. — c'est là le libre arbitre ; — mais il ajoute : Si tu fais cela tu seras puni. Donc il n'a pas la liberté. Dieu ne peut accorder à l'homme la liberté de faire ce qui est mal ; autrement il ne serait pas Dieu. Eh bien ! il en est exactement de même pour un gouvernement quelconque. Il peut bien dire à ses gouvernés : Vous avez la possibilité de faire tout ce qui est mal, ou du moins ce que je crois mal — mon intérêt est de ne pas me tromper, — de chercher à me renverser, par exemple ; mais, si vous le faites, vous subirez un châtiment. Et tout gouvernement qui ne raisonnerait pas ainsi serait indigne de gouverner ; car il est dans l'intérêt de la société que tout gouvernement fasse dans la mesure du juste tous ses efforts pour subsister. Ainsi un gouvernement peut donc, dans une certaine mesure, accorder la liberté de religion, parce que la religion n'affecte pas — en apparence au moins et dans les temps d'indifférence surtout — essentiellement la vie politique. Encore ne peut-il aller bien loin dans cette voie. L'auteur défie un gouvernement aussi peu soucieux qu'on le supposera de la dignité humaine, de tolérer dans un pays chrétien les pratiques religieuses qui permettent la promiscuité des femmes, l'abandon des enfants, le vol, etc., et nous voyons même dans notre pays, où l'on prétend que la liberté de conscience existe, le Code pénal entièrement construit sur la religion du Christ. En tout cas jamais ce gouvernement ne pourra accorder les libertés qui affectent son existence. Il semble que la liberté de conscience n'affectant directement que Dieu, les gouvernements peuvent être beaucoup plus larges à son égard ; mais pour les libertés de la presse, d'association, de rassemblement, etc., affectant directement et prochainement la vie du gouvernement, bien fou serait ce gouvernement qui les accorderait, et quand à l'appui de la thèse contraire on cite l'Angleterre, on rêve, car il n'y a peut-être pas de pays au monde si despotique pour les classes non titrées. Non seulement le peuple anglais n'a aucune des libertés qu'on lui prête gratuitement, mais il n'a pas même son libre arbitre. Le Parisien peut le dimanche jouer, travailler ou danser, si sa conscience le lui permet ; l'habitant de Londres ne le peut pas. Aussi, si l'on comprend que les gouvernements accordent dans une certaine mesure la liberté de conscience, cela devient impossible pour le chef de l'Eglise et c'est là la beauté du catholicisme. Le grand prêtre de la vérité peut bien dire : Chrétiens, vous avez la possibilité de refuser de croire ce que l'Eglise enseigne ; mais si vous le faites, vous serez retranchés du troupeau catholique. Autrement l'éternelle religion du Christ tomberait dans le capharnaüm du protestantisme.

Etats de jour et de nuit dans tous les sens, et, la main sur la conscience, après avoir bien étudié sa manière d'être, il ne lui trouve qu'un défaut pour un peuple démocratique, vice radical, il est vrai, dans ce temps de justice, c'est de n'avoir pas six cents canons rayés et cinq cent mille soldats, pour dire à ses ennemis, et au besoin à ses amis : je veux, mais surtout je peux être maître chez moi.

Car, mon aimable bonhomme, il faut bien l'avouer, si Sa Sainteté avait, comme les autres monarques, cinq ou six cent mille hommes pour dire aux révolutionnaires bourgeois : vous n'irez pas plus loin ! il ne viendrait à aucune nation l'idée de lui dire : Très Saint-Père, faites-nous l'amabilité de nous obéir et de nous laisser être maître chez vous. Imagines-tu, mon Zoïle, la France disant à l'Angleterre : Je veux que tu fasses des réformes chez toi, que l'Irlande ne soit plus écrasée, que le droit d'aînesse soit aboli, que la schlague soit enlevée, que tout soldat puisse devenir général, et que la reine d'Angleterre ne soit plus tout à la fois reine et papesse : car ici le vice est bien radical, puisque la papesse dispose de mille vaisseaux. T'imagines-tu tout cela ? Quelle raillerie !

Mon bonhomme, admirons ensemble une chose fort curieuse et qui ne s'est jamais produite peut-être : c'est qu'il y a un tel accord dans toute l'Eglise de France, touchant la question actuelle, qu'à l'unanime opinion de nos quatre-vingts évêques, les journaux dits démocrates sont obligés de remonter à 1810 pour trouver un Judas à opposer. Pourquoi ne remontent-ils pas à Calvin ou à Luther ou même à Judas ? Lui aussi croyait que le Christ ne valait pas trente pièces d'argent.

Eh bien ! aujourd'hui, deux grands principes sont en présence. Si la Papauté est vaincue, l'aristocratie, l'Angleterre triomphe sur toute la ligne, et la France devra courber le front. Aussi, vois déjà avec quel enthousiasme les Anglais accueillent l'avenir. Si la Papauté sort intacte, c'est la démocratie, c'est la France qui triomphe ; et en France, un seul journal peut-être gémira ; mais la nation française tout entière, dût-elle affronter les mille vaisseaux de l'Angleterre, crîra un long et glorieux bravo. Et l'élu de la France pourra s'asseoir à côté de Constantin et de Charlemagne (1).

---

(1) On a accusé l'auteur de n'être pas sincère quand il a prétendu qu'il respectait le gouvernement actuel, et on lui a opposé sa manière d'apprécier la question italienne. Il pourrait dire que les Espagnols, les Portugais, les Irlandais, les Canadiens, les Polonais, les Bavarois, les Autrichiens, les Belges, et en un mot l'immense masse des catholiques du

Ce qu'il y a de curieux dans tout ceci, c'est que MM. de la presse dite démocratique s'étonnent que le Saint-Père proteste quand on lui prend sa maison ; et le saint-simonien dit : Mais votre maison, ça n'est pas vous, Saint-Père ; ainsi, moi, Très-Saint-Père, qui ai toujours prêché que le clergé était inutile et que la Papauté est une institution vermoulue, je vous respecte, Très-Saint-Père, du plus profond de mon cœur, tout en cherchant à prouver que vous pouvez bien vivre sans maison.

« *Je l'embrasse, Burrhus, mais c'est pour l'étouffer* » (1).

---

genre humain, n'ont qu'un seul cri en faveur de la Papauté, et que certes il serait fort ridicule de dire que ce cri a été un cri séditieux envers Napoléon.

Les gouvernements, quels qu'ils soient, devraient bien comprendre que les catholiques avant d'être citoyens sont chrétiens.

« *Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne,*
« *Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.*

« *Si mourir pour son prince est un illustre sort,*
« *Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?* »

CORNEILLE.

Mais il n'opposera à cette injuste accusation que ce passage d'une lettre de Fénelon au grand roi, et certes Fénelon n'était pas l'ennemi de Louis XIV : « Du moins, Madame de M... et M. le duc de B... devraient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper ; mais leur faiblesse et leur timidité les déshonorent et scandalisent tout le monde. La France est aux abois. Qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? que tout soit perdu ? Craignent-ils de vous déplaire ? *Ils ne vous aiment donc pas ?* Car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime plutôt que de les flatter et de les trahir par son silence. A quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire. Malheur ! malheur à eux ! s'ils ne disent pas la vérité, et malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre ! Il est honteux qu'ils aient sans fruit votre confiance depuis tant de temps. *Melior est puer pauper et sapiens, rege sene et stulto, qui nescit praevidere in posterum* » (Fénelon) (a).

(1) Racine

(a) Que dirait mon père s'il assistait aujourd'hui à l'alliance monstrueuse du Pape et de l'Empereur, de Sarto et de Guillaume contre la République, contre la France ?

Ceci est la condamnation même de l'Eglise catholique. Comme les temps ont marché depuis un demi-siècle ! P. V.

Mon bonhomme, pour toute réponse, dit ceci : Non, certes, les Etats du Pape ne sont pas la Papauté, et si Dieu décide dans ses décrets que la Papauté doit retourner aux Carrières, la catholicité s'inclinera. Mais demande donc au saint-simonien ce qu'il ferait si, dans la rue, un passant venait lui jeter d'un coup de canne son chapeau dans la boue ? Selon les principes du saint-simonien, il devrait passer coi, son chapeau n'est pas lui ; mais permets-moi, mon bon Zoïle, de douter de tant de mansuétude, de tant de simplicité, et, tranchons le mot, de tant de bêtise. Mais que dirait-il, cet homme qui entend si bien la justice, si un autre passant lui volait sa bourse, si, le menant devant les tribunaux, deux heures, huit jours, un mois après, le voleur invoquait le droit du fait accompli ? Permets-mois encore, mon bon Zoïle, de supposer que le saint-simonien te répondrait que cela est une justice applicable au Pape et non à lui.

« *On respecte un moulin, on vole une province* » (1).

C'était autrefois jeu de prince, mais aujourd'hui c'est jeu de bourgeois. Les doctrines sont restées les mêmes ; les voleurs seuls ont changé. Autrefois un roi prenait une province à coups de canon, et disait : elle est à moi, je l'ai conquise ; aujourd'hui le moyen est plus simple, il fomente la révolte chez un voisin, excite l'ambition bourgeoise ; par un vote plus ou moins restreint, s'annexe la province convoitée, et dit, elle s'est donnée (2). C'est vrai d'après l'axiome proudhonnien. Le tort de ce conquérant de nouvelle espèce est de se croire honnête homme. Donc, de tout ce qui a été dit sur ce qui précède, si jamais le Pape tombait comme prince temporel, ce serait pour l'Italie l'échange de l'égalité catholique contre le despotisme bourgeois, et pour toutes les autres nations catholiques un despotisme sans frein, et nous pourrions nous écrier : Malheureuse Italie ! malheureuse France ! ce qui, mon cher Zoïle, nous amène naturellement à étudier le gouvernement qui convient à notre patrie, depuis cinquante ans si bouleversée par les ambitieux de toutes les couleurs, mais surtout par l'envahissement de l'anglomanie. Nos pères faillirent être engloutis par les envahisse-

---

(1) Andrieux.

(2) L'Angleterre, qui trouve tout naturel que le Piémont envahisse les Etats du Pape pour se les annexer, trouverait-elle aussi naturel que nous envahissions la Belgique et les provinces rhénanes pour les réunir à la France ?... Et cependant la Belgique est aussi bien française que les Romains sont Piémontais.

ments brutaux des Mahométans. Si nous n'y prenons garde, l'Europe deviendra la proie du protestantisme anglais, moins brutal, mais non moins corrupteur et avilissant que le mahométisme.

« Ah ! biblique marchand, hypocrite brutal,
L'Anglais a profané le monde oriental ! » (1)

Et l'occidental donc ?

Pour résoudre cette question, il ne s'agira, comme l'auteur l'a fait pour l'Italie, que de remonter aux principes. La France est-elle démocratique ou aristocratique ? Examinons. La France a-t-elle le droit d'aînesse ? Non. Les nobles ou les bourgeois ont-ils des privilèges ? Non. Ont-ils l'armée ? Non — bien qu'il y ait quelques réformes à désirer. Ont-ils le clergé ? Non. A-t-elle le vote universel ? Oui. A-t-elle la garde nationale ? Malheureusement oui ; mais c'est un contre-sens qui tend à s'effacer. Louis IX, Louis XI, Hugues Capet, Henri IV, Richelieu le plus grand de nos rois peut-être, — Louis XIV et 89 n'ont-ils pas lutté contre la noblesse ? Ne l'ont-ils pas à peu près anéantie ? Oui. La loi salique, cette sauvegarde de la grande royauté, a-t-elle jamais été abolie en France, malgré nos nombreuses révolutions ? Non. La noblesse ou la bourgeoisie ont-elles assez de fortune pour dominer le peuple par l'or ? Non. La France est-elle protestante ? Non. Le chef de l'Etat a-t-il dans sa main, tout à la fois, une puissante armée et le clergé (2) ? Non. Donc, la France est démocratique (3). La république ou la royauté

---

(1) Brizeux.;

(2) Il ne faut pas craindre de le dire, c'est là que gît la principale différence entre la monarchie absolue et la monarchie arbitraire despotique. Tant que le roi ne peut imposer à la conscience de son peuple, il est lui-même le premier sujet de la loi. Telles sont la France, l'Autriche, etc., telle fut la royauté juive. Du jour où il réunit dans sa main les deux pouvoirs temporel et spirituel, le peuple n'est plus qu'une chose et abdique toute dignité. Telles furent les royautés romaine, persane, égyptienne, etc., et telles sont de nos jours les royautés russe, chinoise et ottomane.

(3) Il est tellement vrai que la royauté est démocratique que Louis XVI, décapité par la Convention, était défendu par le peuple vendéen qui, ignorant les fautes de la royauté, ne voyait que la chute de son chef. Tandis qu'ici la noblesse abandonnait lâchement le roi aux coups de la bourgeoisie, là-bas, dans cette terre indépendante, tout un peuple se levait sous des chefs sortis de la foule pour défendre leur Père. Cathelineau, Charette, Stofflet étaient enfants des masses, et Larochejacquelein lui-même n'était qu'un des paysans gentilshommes dont on aurait rougi chez les grands. Et aujour-

aristocratique ou constitutionnelle est impossible en France, la noblesse et la bourgeoisie n'ont donc que le choix entre la république ou la royauté démocratique ; mais pour avoir la république démocratique, Dieu est-il en tête du mouvement ? Assurément non. C'est à peine si nos théoriciens prétendus démocrates — l'auteur dit prétendus, car la démocratie n'est pour eux qu'un marchepied ; il n'y a que l'unité qui, arrivée au pouvoir, puisse continuer à être démocratique, pourvu, toutefois, qu'elle soit soumise à Dieu et respecte son représentant, parce que son intérêt est essentiellement et naturellement lié à celui des masses, — consentent à le reléguer dans un petit coin du ciel. Quant à son représentant sur la terre, ils l'enverraient volontiers au diable. La France est-elle une terre conquise ? Non. Le partage des terres est-il possible ? Non. L'abolition des dettes ? Non. L'interdiction du prêt avec intérêt ? Non. Et qui mettrait, sans Dieu, un frein aux appétits populaires. La noblesse ? l'échafaud la ferait taire ; la bourgeoisie ? elle suivrait la noblesse, car il n'y a que Dieu qui puisse, dominant cette sublime mais terrible forme, enrayer les désirs insensés d'une tourbe ignorante et facilement entraînée aux plus folles extrémités, comme il n'y a que Dieu qui dompte les océans (1). Il n'y a donc que la royauté démocratique qui soit possible en France. La position est difficile, il est vrai, et il n'y a qu'un homme de génie, un Charlemagne, qui, sans être un tyran, puisse mâter la noblesse et la bourgeoisie, toujours prêtes à profiter de ses fautes pour faire trébucher le gouvernement du peuple (2).

---

d'hui même semblable exemple nous est donné en Italie. Un jeune roi, abandonné des grands, vendus à un ambitieux étranger, est défendu par son armée et son peuple avec un courage et une fidélité remarquables.

(1) Ceci prouve la nécessité et les bienfaits de l'instruction gratuite, laïque et obligatoire qui a relevé le peuple et lui a enfin permis de savoir se gouverner lui-même. Car si nous en sommes encore à la forme bourgeoise, nous marchons rapidement vers la vraie démocratie vers la vraie République et le gouvernement du peuple par le peuple. Enfin ! P. V.

(2) On a dit que le défaut de la monarchie absolue était que lorsque le roi naissait sans valeur personnelle, l'Etat périclitait. Cela est possible ; mais alors il rentre dans la donnée ordinaire de la monarchie constitutionnelle, où jamais il ne peut sous peine de suicide se produire un homme hors ligne. Il est de son essence d'être toujours dans la médiocrité. Puisque le roi doit toujours être un niais sous peine de menacer l'Etat et que dans les chambres aucune individualité puissante n'est tolérable sous peine de devenir suspecte.

C'est ce qu'avaient aussi pensé nos pères, et tant que les Mérovingiens ont compris cela, ils ont été honorés ; mais quand, devenus fainéants, ils se sont laissé dominer par la noblesse, un Pépin, s'appuyant sur la démocratie, les a chassés (1). Tant que les Carlovingiens l'ont aussi compris, ils ont été aimés ; mais, devenus fainéants à leur tour et domptés par la noblesse, un Hugues Capet, une main sur le peuple, a soulevé, avec ce puissant levier, la royauté aristocratisée, et l'a jetée au néant ; tant que les Valois et les Bourbons ont démocratisé la France, tant que des Louis XI, des Richelieu, des Louis XIV (2) ont abaissé, ruiné, foudroyé la noblesse, ils ont été adorés ; du jour où la noblesse les a mâtés, leur race a été perdue. Malheureusement, il ne s'est pas trouvé, avant 93, un Capet ou simplement un Pépin pour s'emparer du timon. La France, pourrie par le dix-huitème siècle, n'a su enfanter qu'un Robespierre. Robespierre est le scolie de Voltaire et de Rousseau. Donc il faut à la France démocrate un chef, et un chef puissant, un roi de la poule au pot ou un empereur des chaumières ; mais, en même temps, une main qui sache terrasser le lion et qui puisse dire aux prétendants : « Voilà ce que j'ai fait, faites-en autant, et je vous cède ma couronne ». Il faut à la France un génie tutélaire qui mène le peuple à la terre promise, mais qui, au besoin, brise les tables de la loi sur le front de la populace, et, du pied, écrase le veau d'or ; qui le mène à l'égalité, mais par une voie pure, et non pas une route sillonnée de cadavres ; qui protège

---

(1) Les maires furent d'abord maires du roi ; mais du jour que cette dignité cessa d'être au choix du roi pour passer à celui de la noblesse, la royauté mérovingienne fut perdue. Le maire s'appuya d'abord sur la noblesse pour briser le roi, puis plus tard sur le peuple pour briser le premier instrument, c'est-à-dire la noblesse.

(2) « Il n'était pas de mon intérêt de prendre (pour ministres) des hommes d'une qualité éminente. Il fallait avant toutes choses faire connaître au public, par le rang même où je les prenais, que mon dessein n'était pas de partager mon autorité avec eux. Il m'importait qu'ils ne conçussent pas eux-mêmes de plus hautes espérances que celles qu'il me plairait de leur donner ; ce qui est difficile aux gens d'une [illegible] sance » (a). Ces paroles expliquent toute la grandeur du grand roi ; il n'y avait qu'un homme d'un puissant génie qui pût ainsi comprendre la royauté.

(a) Louis XIV.

les petits contre les empiètements des grands (1), mais qui refoule au loin les ignobles instincts des ruisseaux et qui fasse respecter les intérêts acquis, ou, s'il les transforme, leur donne une compensation. Il faut un génie puissant qui dompte la révolution et sache se soumettre à Dieu. Ce n'est plus, dès lors, qu'une question de race. Il ne s'agit que de savoir si une souche fainéante, étiolée, usée, et qui n'a pas su garantir la France des envahissements et des menées de notre rivale, peut avoir la main assez sûre et assez ferme pour mâter les uns, contenir les autres et mépriser l'Angleterre, et si une souche épuisée n'est pas fatalement choisie pour drapeau par la noblesse ou la bourgeoisie, par cela seul qu'avec une pareille souche elle dominera en maître (2).

Il faut bien l'avouer, toute l'impopularité des Bourbons n'est venue que de ce qu'ils se sont laissé remorquer par la noblesse et par l'Angleterre ; celle de Louis-Philippe de ce qu'il s'est laissé remorquer par la bourgeoisie et l'Angleterre. Les nations ne haïssent pas une race plus qu'une autre ; mais elles ne sympathisent non plus qu'avec celle qui sert leurs intérêts et leur honneur.

Me pardonneras-tu, cher Zoïle, cette longue digression ? l'auteur en doute. Qu'importe après tout, si tu es content ou non. Elle était nécessaire à l'auteur pour bien faire

---

(1) *Rex qui judicat in veritate pauperes, thronus ejus in æternum firmabitur* (Salomon).

(2) Ah ! si l'infortuné et pieux, mais trop faible Louis XVI, au lieu de forger des espagnolettes de croisées, avait forgé des canons, nous n'en serions pas où nous en sommes, et l'Europe ne dormirait pas sur un volcan. Si comme le jeune roi de Naples il s'était mis à la tête des armées, il aurait triomphé des ambitieux et pu faire progresser la France autrement que par le sang. Qu'il soit permis à l'auteur d'admirer le dernier des Bourbons pour le grand exemple qu'il donne aux rois. Quand on a le malheur d'être né sous la pourpre, c'est ainsi que l'on doit être. Un roi doit au milieu de son armée rester sur la brèche. Jamais à Naples la révolution n'aurait triomphé de la loi, si le *galant uomo*, à la tête de la trahison, n'était venu jeter ses hordes spoliatrices dans le plateau fragile des garibaldiens. François II n'est pas tombé comme nos rois sous trois jours d'émeutes populaires : il a fallu des armées ennemies et des mois pour triompher de sa glorieuse résistance. François II aura dans l'histoire l'immortel honneur d'avoir à Gaëte réhabilité la race usée des Bourbons ; et comme Lamoricière d'avoir forcé le *galant uomo* à se faire chef de bandits, et le rendre aussi impossible à Naples que les Autrichiens le sont à Venise.

comprendre l'esprit de son poème. La Gironde, être multiple, s'appuyait sur la bourgeoisie ; donc, elle était républicaine. Robespierre, individualité, s'appuyait sur le peuple ; donc, il tendait à la royauté. Malheureusement, comme l'a dit l'auteur, au lieu d'être un Auguste, cet homme fut un Néron, et dix années devaient se passer avant que la France démocratique pût se jeter sous la protection d'un César. On a dit qu'un dictateur civil, visant à la royauté, était toujours plus cruel qu'un César, parce que ce dernier, rassasié de sang sur les champs de bataille, n'avait plus besoin, pour se repaître, d'en faire couler sous le fer. C'est un enfantillage. Un dictateur est fatalement plus cruel qu'un César, parce qu'un César a dans l'armée la force de résistance nécessaire pour mater les partis sans être tenu de dresser les échafauds ; tandis qu'il en est tout autrement pour le dictateur civil. Harcelé par les partis, n'ayant aucun point d'appui en dehors de sa tête et de son propre bras, il devra bientôt user de la terreur ou vider la place. Robespierre fut assurément un grand homme (1), mais il a manqué de tact ou plutôt de moyen de défense. On peut se servir impunément du canon — pourvu que ce ne soit pas contre l'Eglise, car alors on s'attaque à Dieu, qui se rit de tous les canons des rois, — jamais de la hache. La hache terrifie, parce qu'elle menace tout le monde ; vous, moi, nul n'est assuré contre son aveugle marche, tandis que le canon n'effraye personne ; il rassure, au contraire, les gens paisibles. Il n'atteint que les mauvaises têtes et les ambitieux de bas étage, et si les masses tremblent, ce n'est que dans la crainte que celui qui mène les canons ne succombe.

Si donc il se rencontrait dans ce livre quelque forme vive de parler — l'auteur a dû mettre dans la bouche de chaque personnage les sentiments qu'ils avaient de leur vivant, — l'auteur désavoue absolument toute interprétation mauvaise ou dangereuse qu'on en voudrait tirer. C'est, il est vrai, enlever un grand attrait au poème, mais l'auteur a cherché dans une source plus pure les moyens d'intéresser. L'auteur n'est d'aucun parti, mais il respecte

---

(1) Cette expression ayant blessé plusieurs personnes, entre autres le vénérable curé de Saint-Roch, l'auteur dira — et tout l'esprit de son poème confirme sa pensée — qu'il a entendu, non un homme illustre sous tous les rapports, mais un homme remarquable par l'intelligence et la profonde connaissance des hommes. C'est, si on le préfère, un grand homme à la façon de Néron : un grand monstre. Nier la haute intelligence de Robespierre, cela reviendrait à dire que la France tout entière se serait laissé dominer par un imbécile, ce qui serait ridicule.

le gouvernement que la France s'est choisi, il obéit aux lois de son pays, et jamais de sa plume ne sortira une attaque directe ou indirecte contre le chef de l'Etat, quel qu'il soit, pas plus qu'aucune récrimination contre tout parti tombé ; car, respect au vaincu, et Dieu seul sait l'avenir. Après tout, ce parti fut, dans le temps, le patron de la France et le commis de Dieu.

Si l'auteur osait et s'il ne craignait pas trop de blesser les oreilles sensibles et nerveuses de Zoïle, il dirait qu'il est citoyen du monde. Qu'il a vu les hommes, heureux et contents, naître, vivre et mourir sous les gouvernements les plus divergents et les plus en contradiction l'un avec l'autre, qu'il a écouté des peuples, bénir la royauté du droit divin, des nations se faire tuer pour leurs constitutions républicaines, de beaux et riches pays se résigner à leur misère sous le sceptre représentatif, des provinces chérir la théocratie et de vastes contrées adorer leur autocrate ; tandis que, d'un autre côté, il a vu les brouillons et les ambitieux saper et démolir dans chacune de ces contrées le gouvernement de leur patrie pour mettre en faveur justement celui qui lui est diamétralement opposé, et cela afin d'arriver à assurer leur fortune personnelle. Mais l'auteur ne dira pas tout cela, car il sait que Zoïle n'aime ni les grands mots ni les grandes phrases, et l'auteur tient par dessus tout à contenter le bonhomme. Il dira donc tout simplement qu'il est citoyen français, et que, bien qu'encore jeune, il se souvient d'avoir entendu sa patrie enthousiaste crier *vive le roi !* puis *vive la Charte !* puis *vive la République !* et maintenant enfin, *vive l'Empire ;* il dira encore plus simplement qu'il est chrétien et qu'il a vu l'Eglise bénir tour à tour lis, charte, aigle et arbre de la liberté, et prier Dieu pour la conservation des chefs du moment.

Quelques vaniteux qu'il soit — et qui donc ne l'est pas ? — l'auteur ne peut avoir la prétention d'être plus sage que les nations, sa patrie et sa foi ; donc, il aime et respecte toutes les formes de gouvernement, quelles qu'elles soient — bien que la logique lui montre les vices de certains, — parce qu'il est persuadé que la forme gouvernementale importe après tout fort peu en elle-même au bonheur des hommes, et qu'au-dessus des gouvernements il y a la patrie, qu'au-dessus de la patrie il y a l'humanité, et qu'au-dessus de tout cela il y a Dieu, seul but véritable et sérieux auquel doit tendre l'homme.

« La nécessité compose les hommes et les assemble : cette cousture fortuite se forme aprez en loix ; car il en a este d'aussi sauvages qu'aulcune opinion humaine puisse enfanter, qui toutefois ont maintenu leurs corps avecques autant de sante et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sçauroient le faire : et certes toutes ces des-

criptions de police, feinctes par art, se trouvent ridicules et ineptes à mettre en pratique.

« Rien ne presse un Estat, que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desmanche, on peult l'estayer ; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses, ne nous esloigne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui, pour descrasser effacent, qui veulent amender les defauts particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort ; *non tam commutandarum, quam evertendarum rerum cupidi.* Le monde est inepte à se guarir ; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous veoyons par mille exemples qu'il guarist ordinairement à ses dépens... Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche, il demeure court ; car le bien ne succede pas necessairement au mal ; un aulte mal lui peult succeder, et pire : comme il adveint aux tueurs de Cesar, qui iecterent la chose publicque à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez... *Les François mes contemporains sçavent bien qu'en dire...* Qui viseroit droict à la guarison et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main... Paccuvius Calavius... trouva un iour moyen d'enfermer le senat dans le palais ; et, convoquant le peuple en la place, leur dict que le iour estoit venu auquel, en pleine liberte, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si longtemps oppressez !... Feut d'avis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'aultre, et de chacun en ordonnast particulierement, faisant sur-le-champ executer ce qui en seroit decrete, pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establir quelque homme de bien en la place du condamne... Ils n'eurent pas plus tôt ouï le nom d'un senateur qu'il s'esleva un cry de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Je veois bien, dict Paccuvius, il faut desmettre cestuy-cy ; c'est un meschant : ayons en un bon en change ». Ce feut un prompt silence ; tout le monde se trouvant bien empesche au chois. Au premier plus effronte, qui dict le sien, voylà un consentement de voix encores plus grand à refuser celuy-là : cent imperfections et iustes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffees, il adveint encores pis du second senateur et du tiers : autant de discorde à l'eslection, que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette résolution en son asme, « que le plus vieil et mieux

cogneu mal est tousiours plus supportable que le mal récent et inexperimente » — (Montaigne).

Maintenant, l'auteur dira-t-il un mot de son poème ? A quoi cela servirait-il ? S'il est bon, ce n'est pas plus à l'auteur qu'à Zoïle à le dire. S'il est mauvais, l'auteur n'est pas assez stupide pour défendre un mauvais ouvrage, et Zoïle s'en chargera bien. Il répétera seulement ce qu'il a dit : que mettant à profit les critiques du bonhomme, il a évité, autant qu'il était en son pouvoir, de déplaire à ce jaloux personnage. Mais, dira-t-on, comment vous fier à qui ne parle pas français et qui serait incapable d'enfanter lui-même ?

« *Un fat, quelquefois, ouvre un avis important* » (Molière).

« *Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.*
Molière, avec raison, consultait sa servante » (Regnard).

Et le bonhomme possède de plus que cette dernière, la plante qui éclaircit la vue. Doit-on dénier à un ennuque, par cela seul qu'il est ennuque, la possibilité de voir les défauts de nos enfants ? Donc Zoïle a reproché à l'auteur la trop grande quantité d'interjections qu'il semait dans ses écrits :

« *On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime ;*
Morbleu ! je le maintiens, j'ai trouvé telle rime,
Oui, telle rime, digne elle seule, à mon gré
De relever l'auteur que l'on a dénigré » (Gresset).

Zoïle n'en trouvera que peu ou point dans *les Girondins.* Zoïle a beaucoup ri des points d'exclamation de l'auteur ; l'auteur pourrait dire, comme le Gascon : « Ie ne me mesle n'y d'orthographe (et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne) n'y de la ponctuation, ie suis peu expert en l'un et en l'aultre... Toutesfois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doibt refuser pour mienne » (a). Mais l'auteur, qui reproche à Zoïle de ne point parler français, n'a pas ce droit, il a donc prié le prote d'être avare de points d'exclamation dans *les Girondins*, parce que Zoïle ne les aime pas, le bonhomme a les oreilles délicates, il trouve que ces sortes de points font trop de bruit et l'arrachent à sa douce léthargie.

(a) Montaigne.

Zoïle a reproché à l'auteur son style poétique, ses grandes phrases, de discuter avec complaisance, comme des membres du Barreau qui plaident par devant la cour assemblée. Zoïle doit mieux savoir comment on fait à la cour, que l'auteur qui n'y a jamais plaidé :

« *Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût,*
L'ouvrage est peu de chose, et seul le nom fait tout (1) ».

---

(1) Zoïle demandera peut-être pourquoi, ne plaidant pas, l'auteur n'imite point ses illustres devanciers et modèles en quittant un vain titre. Autres temps, autres mœurs. Si l'auteur était comte ou marquis, il n'aurait nullement pensé d'acquérir un titre nouveau. Mais comme de ses ancêtres, il n'en connaît que trois, et que les honnêtes gens n'ont pas pensé à cela, il a bien fallu qu'il s'en préoccupât lui-même. Le premier, son père, honnête et digne homme, qui eût cent fois plus d'esprit que son fils, n'a songé qu'à lui laisser un morceau de pain, et il a parbleu bien fait ! Le second Noé, lui, s'est amusé à démolir les poursuivants et fabricants de titres, sans songer aux besoins de ces temps de démocratie et d'égalité. M'est avis qu'il aurait bien dû, avant de le faire boire, se faire délivrer quelque parchemin par un roi quelconque du temps. Quant au troisième, le père Adam ; il n'a pas, précisément, laissé de titre de noblesse à ses descendants. Donc l'auteur, n'ayant aucun titre, il a pensé qu'il était raisonnable d'en acquérir un pour satisfaire à la vanité de son siècle, où l'on ne juge l'homme que sur l'étiquette du sac. Il est vrai qu'il aurait pu faire, comme tant d'autres écrivains, en voler tout simplement un.

« *Oui j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères,*
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères,
Et parmi ces messieurs c'est l'usage commun,
De prendre un nom de terre ou de s'en forger un » (b).

Mais l'auteur a préféré en gagner un par son travail, afin de le porter fièrement ; il sait bien que plusieurs écrivains de ce temps, comme MM. Thiers, Paul Féval, Hippolyte Lucas ne pensent pas comme lui ; mais, sans blâmer ces messieurs — surtout ce dernier auquel il doit, ainsi qu'à M. Pichot, une reconnaissance éternelle pour l'accueil gracieux qu'ils lui ont fait, et il avoue que si jamais il enviait la gloire, ce ne serait que pour éterniser sa gratitude. — il croit que, dans ces temps de démocratie, il est bon de porter hau-

---

(a) Regnard.

(b) Regnard.

D'avoir un style bruyant qui réveille l'auditoire — ô bonhomme ! puisses-tu jamais mériter un tel reproche, — et enfin, si bien en garde que l'on soit, il est rare qu'on ne contracte pas au Barreau l'habitude des grands moyens de rhétorique et d'un certain fracas de style dont

---

tement les titres que l'on a gagnés à la sueur de son esprit, quand tant d'autres en portent effrontément qu'ils ont volés ! D'un autre côté, quand Zoïle verra combien il en découle d'avantages, il approuvera l'auteur.

1° Cela satisfait la vanité, et certes, ce n'est pas peu de chose, quoi qu'on en dise... que Zoïle vienne au village de l'auteur, où celui-ci se fera un plaisir de lui offrir un déjeuner champêtre, arrosé de quelques bouteilles d'aï, si toutefois il n'est pas trop aristocrate pour dédaigner ce vin commun. Offrir à déjeuner à Zoïle. Y pensez-vous ? Pourquoi pas ? Le bonhomme, après tout, n'est-il pas un bon enfant ? comme le Pétéreau, il ne s'agit que de savoir le prendre pour ne pas se piquer les doigts ; et des habiles ont dit à l'auteur qu'il n'y avait rien de tel pour troubler la vue du bonhomme, qu'un bon dîner et quelques bonnes bouteilles. Donc, que Zoïle vienne, qu'il demande M. Vibert ? Inconnu. — L'auteur d'*Edmond Reille* ? — Cent fois plus inconnu encore. — L'auteur des *Girondins*. — Est-ce un Chinois ? — Mais qu'il demande l'AVOCAT, et aussitôt vingt bouches lui crîront : la quatrième grille à droite en remontant la Grand'Rue, etc... (a).

2° Cela sert d'os à l'auteur pour jeter aux dogues de la critique qui, oubliant l'ouvrage, se ruent sur le titre.

3° Cela lui procure l'avantage de payer 100 fr. à l'Etat et au Palais. Impôt qui assimile l'avocat au cabaretier, et dont l'auteur se dispenserait bien ; attendu qu'il n'est pas si riche que ce dernier. Mais la vanité !

4° Cela le dispense de faire, à tout moment des citations latines, afin de donner à penser aux niais qu'il est fort en thèmes. Son titre cite pour lui.

5° Cela lui permet d'empêcher dans son village, maints petits procès. L'auteur n'ayant pas d'intérêt, ne pousse pas à la roue.

6° Cela lui permet d'espérer que lorsqu'il aura acquis quelque puissante protection, il pourra entrer dans les honneurs. Pourquoi ne serait-il pas un jour, aussi bien que Zoïle luimême, maire de son village, garde champêtre, marguiller ou juge de paix.

7° Cela lui a permis de n'être pas trop isolé sur la terre et de ne pas donner plus qu'un honnête homme ne doit dans la misanthropie. Quand, ainsi que l'auteur, on est resté jeune sans famille, et que, par dessus, l'on est né à Paris, on est

---

(a) A Verneuil-sur Seine. Seine-et-Oise.

il est difficile ensuite de se défaire dans les ouvrages d'imagination ». Donc c'était tout le style de l'auteur à changer. L'auteur aurait bien pu dire qu'Aristarque n'avait pas trouvé lui-même ce style par trop mauvais. Mais, comme chacun sait, Aristarque est quelque ancien

---

comme ceux qui naissent dans un jour de naufrage, au sein de l'Océan.

« . . . .*Car je naquis en deuil,*
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil » (a).

Eh bien ! le Palais est une famille.

8° Aussi l'auteur ne désespère-t-il pas trop du genre humain ; car il a rencontré la fraternité assise au foyer du Palais, alors qu'il l'avait cherchée en vain chez MM. les barons de la plume. Nous sommes loin du temps où il était vrai de dire : « L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade ;; il ne peut être important, et il ne le veut pas être » (b).

Aujourd'hui, il en est bien autrement. L'homme de lettres parvenu, possède laquais et voiture, ne reçoit qu'à son jour et à son heure et du haut de son excellence. Sais-tu bien, mon bon, pourquoi cette différence ? C'est que autrefois un homme de lettres était un homme de lettres ; c'est-à-dire travaillant par amour de l'art. Aujourd'hui, l'homme de lettres est un manœuvre, un fabricant, un banquier, un prince de lettres, de sorte qu'il mord en débutant et dédaigne quand il est arrivé.

« La presse périodique et quotidienne, le commerce de la librairie se recrutent, à Paris, parmi un grand nombre de jeunes gens, victimes de l'éducation universaire, lesquels, au sortir des bancs, n'ayant vu s'ouvrir devant eux aucune carrière lucrative se font, en désespoir d'eux-mêmes et par nécessité de vivre, une sorte de pain quotidien de leur propre fiel et une escopette de leur plume, jusqu'à ce qu'elle ait conquis quelque renom ou puissance littéraire qui leur donne dans la littérature marchande une valeur commerciale » (c).

9° Cela donne la considération qui n'existe plus dans les lettres. Autrefois l'homme de lettres la trouvait dans son indépendance ; il écrivait pour son plaisir, ou tout au plus pour celui du roi et de quelques amis. Aujourd'hui l'homme de lettres, si le type existe encore toutefois, est confondu

---

(a) Sainte Beuve.
(b) Labruyère.
(c) Emile de Girardin.

disciple de la basoche, de Mars ou de l'autel, et, partant, n'est qu'un sot, tandis que Zoïle, qui lui n'est rien de tout cela, pas même bachelier, est par cela seul un bonhomme plein d'esprit. Mais changer tout son style, tout son sang, et cela pour plaire à Zoïle, c'est bien difficile, le style est la sève de l'âme, comme le sang est la sève du corps. L'auteur a bien entendu dire que l'on avait opéré quelquefois la transfusion du sang, mais jamais celle du style, et cependant il faut obéir à Zoïle. Coûte que coûte, il faut amadouer le bonhomme, puisque c'est lui qui dispense la faveur, le succès, la gloire et la renommée.

« Je corrigerois bien une erreur accidentelle, de quoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertement ; mais les imperfections qui sont en moi ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy-même me suis dict : « Tu est trop espais en figures ». Voylà un mot du crû de Gascoigne : voylà une phrase dangereuse (ie n'en refuse aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françaises ; ceulx qui veulent combattre

---

avec le journaliste, et dans ce métier-là on chercherait en vain l'indépendance. A moins de fonder un journal à lui — et encore il est l'esclave des écus, — le journaliste est le valet d'un chef, les trois quarts du temps, sot, avare et ignorant, qui ne connaît qu'une chose, battre monnaie sur les vices des abonnés. Letrufon écrivait hier dans une feuille écarlate des articles qui faisaient trembler les bonnes femmes ; il dînait au Café Anglais, lorgnait aux Italiens et payait à souper à une demi-dame à la Maison dorée. Aujourd'hui Letrufon écrit dans une feuille blanche ; il dîne au Café Anglais, il lorgne aux Italiens, il paie à souper à une demi-dame à la Maison dorée. Demain Letrufon écrira dans une feuille tricolore, en attendant qu'il écrive après-demain dans une feuille bleue ; il faut bien qu'il dîne au Café Anglais, qu'il lorge aux Italiens et qu'il paie à souper à une demi-dame à la Maison dorée, et Letrufon est un réformateur qui crie par-dessus les toits que les prêtres ont fait leur temps, que la morale publique n'a plus besoin de tuteur et que chacun peut être le prêtre de sa famille.

Enfin, 10° cela rappelle continuellement à l'auteur ce qu'on lui a enseigné dans l'école, que le critique qui attaque un auteur et qui refuse d'insérer, sans sommation d'huissier, la réponse de cet auteur, est le cousin-germain du bonhomme qui, dans une rue déserte, emprunte, à onze heures du soir, la montre d'un passant, et sur les réclamations de ce dernier, lui répond philosophiquement : Adressez-vous à un sergent de ville et faites valoir vos droits. Et que ce même critique, quand il ne signe pas ses articles, est l'oncle du citoyen qui écrit des lettres anonymes.

l'usage par la grammaire se mocquent). Voylà un discours ignorant. Voylà un discours paradoxe, en voylà un trop fol : tu te ioues souvent ; on estimera que tu dies à droict ce que tu dis à feincte ». Ouy, foys-ie, mais ie corrige les faultes d'inadvertance non celles de coustume. Est-ce pas ainsi que je parle partout ? Me represente ie pas vifvement ? suffit. I'ay faict ce que i'ay voulu ; tout le monde me recognoist en mon livre et mon livre en moy ».

« On n'est jamais bien que soy-même, et me voilà tel que ie suis » (a).

« *Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure ;*
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure ;
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend » (b).

« C'est une expérience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame ; ceux-ci s'écrient : Pourquoi supprimer cette pensée ? elle est neuve ;... il y a un mot, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré, et qui peint la chose au naturel ; il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne suffit pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre ; et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi, et tous sont connaisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur que d'oser alors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ? » (c).

Le problème était donc difficile à résoudre. Aussi a-t-il fallu que l'auteur se souvînt qu'il avait été à la veille d'entrer à l'Ecole Polytechnique pour en trouver la solution !... Aie ! Qu'est-ce que fait l'auteur ? Bon Dieu ! Zoïle, le clairvoyant Zoïle va trouver maintenant le style de l'auteur algébrique, géométrique, dynamique, pneumatique, chimique, physique, analytique, arithmétique, statistique, problématique, théorêmique, binomique, parabolique, etc., enfin, le mot est lâché, tant pis. Mais le problème fut résolu. Etant donc donné un style oratoire, le reste de Barreau d'un avocat qui n'a jamais plaidé, que fallait-il faire pour qu'il contentât Zoïle? Réponse—l'auteur fait grâce à Zoïle des $a + b$; il n'est pas bachelier, il n'y comprendrait rien : — faire parler des avocats. L'au-

(a) Montaigne.
(b) Boileau.
(c) Labruyère.

teur, rien que pour plaire à l'aimable Zoïle, a donc choisi un sujet où la majorité de ses personnages fût ou ait été avocats. Parmi les héros de l'époque : Antiboul, Boileau, Valazé, Gensonné, Beauvais-Lesterpt, Vergniaud, Vigier, Robespierre, Barbaroux, Buzot, Guadet, Lanjuinais, Pétion, Danton, Lacroix, Bazire, Couthon, Camille Desmoutins, Hérault, Rabaud Saint-Etienne, Boissy-d'Anglas, étaient avocats. De sorte que si Vergniaud et les autres ont quelque naturel, c'est à Zoïle et à Zoïle seul que l'auteur en sera redevable, puisque c'est lui qui l'a mis sur la route à suivre, et que c'est le bonhomme, quoiqu'un peu Auvergnat, qui a été la muse de l'auteur et qui l'a amené à écrire ce poème, qu'il aurait bien envie de nommer l'épopée de la parole, si ce grand mot ne devait pas déchirer les oreilles du bonhomme : et si ce n'était pas bien ambitieux pour un simple amateur de lettres. Cependant, et afin d'obtenir, autant qu'il était possible, les bonnes grâces de Zoïle, l'auteur a modifié légèrement son style.. Ainsi, les trois premiers chants sont écrits dans le style le plus empesé, le plus lent, le plus empâté, le plus endormant, le plus zoïlique que l'auteur a pu inventer ; mais le bonhomme le sait, l'auteur est un bien mauvais cavalier, et Pégase un terrible animal. L'auteur n'a pas comme le bonhomme le talent de faire trotter son dada sur un tapis d'Aubusson, et de tomber au besoin sur des fleurs pour se relever plus dispos que jamais.

Non, à partir du troisième chant, l'animal s'est emporté. En vain l'auteur se démenait, serrait les cuisses, tirait les brides : plus il serrait, plus il tirait, plus il criait, plus l'infernale bête courait. Et rochers, maisons, arbres, torrents, montagnes, cieux, terre, disparaissaient avec une effroyable rapidité. Bon Dieu ! mon cher bonhomme, que de choses l'auteur n'aurait-il pas données pour être à ta place, ou pour avoir suivi ton aimable conseil et ne pas avoir enfourché cet impétueux animal. Se laisser tomber ? le moyen. Ce n'étaient pas des fleurs qui fuyaient sous son ventre, c'était bel et bien d'affreux précipices, des crocs, du sang, des épées, des échafauds. Cela faisait suer à voir. Aussi l'auteur se cramponnait-il de tous ses muscles à la bête, et la bête volait toujours. Bientôt il vit l'instant qu'il lui faudrait être broyé contre un rocher. Sa vue se troubla, ses jambes se glacèrent, ses mains se crispèrent, et involontairement, instinctivement, se résignant à laisser voler l'animal à son gré et selon sa propre inspiration, il se cramponna sur le dos de la bête, serra fébrilement les crins échevelés de sa tête et ferma les yeux pour ne plus rien voir. Mais, je te prie de croire, bonhomme, que son cœur voyait pour lui, et qu'à chaque bond de l'animal, il tremblait comme le grelot d'une sonnette. On aurait pu l'entendre d'une lieue à la ronde.

Heureux bonhomme ? va !... cher Zoïle, l'auteur t'en conjure, si, à partir du chant où l'animal s'est emporté, tu trouves le style de l'auteur trop retentissant, trop bruyant, si tu trouves que non-seulement il réveille les vivants, mais quelquefois aussi les morts, pardonne-le à l'auteur, il n'y est pour rien. Prends-t'en à la bête.

Au demeurant, l'auteur espère que Zoïle sera content... si toutefois le bonhomme peut l'être... On raconte que Zoïle relisant son chef-d'œuvre — il paraît que le style du bonhomme ne réveille pas l'auditoire, — s'endormit profondément ; pendant qu'il dormait, au dieu malin — les uns disent Apollon, d'autres Mercure, — le plongea dans le Léthé... Tout doit avoir une fin, fût-ce même le sommeil produit par la lecture du chef-d'œuvre de Zoïle. Aussi le bonhomme se réveilla-t-il ; son premier mouvement fut de regarder le tas de pavots sur lequel il ronflait, il en parcourut en bâillant quelques feuilles, et peu s'en fallut qu'il ne se rendormît... Puis, courroucé d'indignation : quel est le maître sot, le mal appris, qui a cueilli de pareilles sornettes. Par Morphée ! je dormais, je le crois bien, sur un pareil oreiller, quoi d'étonnant ? Mais, lui observa quelqu'un qui assistait à son réveil, c'est vous, Zoïle, qui avez écrit cet ouvrage qui, je vous l'assure, renferme quelque bien... Moi ? Pour qui me prenez-vous ?... Moi ? voyez l'insolent ! Moi, Zoïle, écrire de pareilles stupidités... Connaissez mieux Zoïle, si Zoïle avait eu le malheur d'enfanter ce petit monstre, Zoïle a du courage, et pour se punir, Zoïle se pendrait.

De tout ceci, l'auteur conclura que Zoïle ne ferait peut-être pas trop mal de se faire recevoir bachelier, et que puisque d'être licencié en droit il en reste tant de choses, peut-être que Zoïle retiendrait quelque peu de français et d'histoire de la littérature de son pays. C'est plus qu'il n'en faut pour faire un excellent critique.

Mais peut-être le bonhomme dira-t-il comme « cestuy-cy ».

« J'aime les gens d'esprit plus que personne en France
J'en ai du plus brillant, et le tout sans science,
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, et n'est utile à rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, commençant à vivre,
Sait tuer en volant, boire et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron » (a).

Il est vrai qu'il n'en faut pas tant au bonhomme pour bien remplir son devoir

---

(a) Regnard.

« Le devoir du nouvelliste est de dire : Il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère : il est bien relié, et en beau papier ; il se vend tant. Il doit savoir jusqu'à l'enseigne du libraire qui le débite : sa folie est d'en faire la critique » (a).

Pour terminer cette longue préface, l'auteur dira que tout ce qui, dans ce poème, pourrait être en contradiction avec les voies tracées par l'Eglise, est désapprouvé par lui. C'est un simple jeu d'esprit, et sans aucune prétention philosophique ; l'auteur n'est pas théologien, et, par conséquent, il ignore s'il erre. Mais, quant à ses intentions, il assure qu'elles sont obéissantes envers l'Eglise...

« Et les soubmets aux iugements de ceulx à qui il touche de régler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensées. Egualement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes résolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs et en laquelle ie suis nay » (b).

Maintenant et pour achever véritablement, si le cher et aimable Zoïle trouvait quelque contradiction entre les théories de la préface et la marche du poème ; l'auteur dira qu'il a dû prendre les hommes et l'époque tels qu'ils étaient ; il dira ensuite qu'en lui il y a deux hommes, le bourgeois et le philosophe ; que le premier, comme tout bon bourgeois doit être, est passionné, bête et égoïste ; que, par conséquent, il penche légèrement vers une république aristocratique ; que toutefois, il a eu beau faire, il n'est pas hypocrite ; qu'il rejette conséquemment la royauté constitutionnelle. Que le second, comme il est dit qu'un philosophe doit être, est raisonnable, froid et généreux. Aussi, ce dernier reconnaît-il que la terre n'a pas été créée pour quelques hommes seulement, mais pour tous. Que, par conséquent, il avoue que la démocratie est le but de l'humanité ; il penche vers une royauté démocratique. Le premier aime la liberté, le second aime l'égalité ; et comme tous deux disputant continuellement, étaient sans cesse prêts à en venir aux mains, l'auteur y a mis bon ordre en leur donnant à chacun leur part. A l'un il a dit : Divertis-toi avec *les Girondins* ! à l'autre, il a dit : console-toi dans la préface. Ce ne fut qu'à cette condition qu'il a obtenu la paix dans son ménage,

---

(a) Labruyère.
(b) Montaigne.

bien que chacun ait quelquefois empiété sur les droits de son voisin ; tant il a été difficile à l'homme de se tenir dans la sphère où il a été placé. Le petit jalouse le moyen. Le moyen jalouse le grand. Le grand jalouse le roi. Le peuple sape le bourgeois. Le bourgeois sape le noble. Le noble sape les rois. Les rois sapent Dieu !

CONCLUSION DES CONCLUSIONS.

Que celui qui, après avoir lu cette préface, ne se sentirait pas ami de l'auteur, jette le volume au feu, il n'a pas été fait pour lui.

Verneuil, 15 février 1860.

LES
GIRONDINS

POÈME NATIONAL

EN DOUZE CHANTS

CHANT PREMIER

CHANT PREMIER

LES DÉBUTS

Quant l'aristocratie attaquée à sa base
Chancelait gémissante et roulait dans la vase,
Couvrant l'Europe entière au loin de ses débris,
Une ardeur généreuse enflamma les esprits.
Plus d'impôts, plus d'abus, mais surtout plus de guerre!
Le sang de nos enfants qui ne coulait naguère,
Rien que pour féconder la fortune des rois,
Ne sera plus versé qu'en rachat de nos droits.
La France, jeune alors, et d'amour embrasée,
Croyait la tyrannie à jamais écrasée.
Jadis le despotisme habitait les hauteurs;
Elle crut le briser en brisant les seigneurs.
Un jour, bien court, hélas! d'enthousiasme pleine,
Elle rêva le monde affranchi de sa chaîne.
Quel étrange spectacle! aucune nation,
Fut-elle ainsi jamais prise d'illusion?
Le midi, l'est, le nord, le centre, la Bretagne,
Prouvent à l'univers qu'il n'est nulle campagne,
Qui ne désire aussi boire à la liberté,
Ce mirage trompeur, que la Divinité
Place au devant de l'homme, afin que l'espérance
Le ravisse à toute heure à sa vieille indolence.
L'homme, sans cette ardeur, vers un but idéal,
Sur ce globe de fange aurait un sort fatal.
Nicole avait vingt ans, comment donc à cet âge,
Ne pas sentir son cœur aux éclats de l'orage,
Bondir, puis s'élancer à travers l'ouragan,
Pour ajouter sa flamme aux flammes du volcan?
Il partit un matin porté par la tempête

Qui vibrait dans les cieux et secouait sa tête.
Il arrive à Paris, ivre de liberté.
Son âme est jeune encore et croit à la bonté;
Autour de lui, partout, il entend qu'on s'écrie:
« Que le peuple soit libre ou qu'on prenne ma vie.
« Jadis les grands disaient: la nation, c'est nous;
« Nous disons, maintenant, la nation, c'est tous. »
Tout un essaim d'amis l'introduit dans son centre,
Salles, Louvet, Chabot, qui veut que l'on éventre
L'antique tyrannie en éventrant les rois,
Le bouillant Barbaroux, amoureux de nos lois,
Pétion et Buzot, le cœur plein de sagesse,
De leur parti souvent sachant calmer l'ivresse,
L'infortuné Genlis, le courageux Ducos,
Et Fonfrède et Guadet, et vingt autres héros,
Duperret qui parfois s'élance jusqu'au faîte
De la montagne, mais, qui bien vite s'arrête,
Le cœur plein de terreur de son propre succès.
L'intrépide Vergniaud attaquant les excès,
Affrontant sans trembler cette cohorte immonde
Qui dans son propre sang veut noyer la Gironde,
Condorcet et Brissot, et la noble Roland,
Au port d'impératrice, à l'œil étincelant.
Bien souvent les conseils de la belle Egerie,
Du fer des jacobins ont sauvé la patrie;
Son époux à sa voix, jusqu'au sein de l'Etat,
De l'honneur girondin a soutenu l'éclat.
Le bouillant Barbaroux, le grand Vergniaud lui-même,
Ecoutent ses avis dans le moment suprême.
Aux tables d'un banquet présidé par Vergniaud,
Tous se sont assemblés, sans excepter Chabot;
Qui n'eût été surpris de les trouver ensemble?
Ce n'est point l'amitié, qui certes les rassemble,
Mais cousin de Nicole au plus proche degré,
Chabot était venu, bien que de mauvais gré.
Comme dans tous festin l'on prélude en silence,
Les esprits affamés n'aiment que l'éloquence,
De l'acier, du cristal, remettant aux desserts,
Le soin de consacrer leurs voix à l'univers.
Mais voici que Vergniaud, dit, prenant la parole,

Je vous présente, amis, le citoyen Nicole,
Fils d'un franc girondin, parent de l'un de nous,
De servir le pays son esprit est jaloux.
— Bien, répliqua Chabot, mais je le dis en face,
C'est encore un enfant qu'il faut que l'on décrasse,
Nous devons l'avouer, dans votre Bordelais,
Vous êtes en retard de plus de cent relais,
Allons, cousin, dis-moi, ton père est-il encore,
Ce dévot qui jadis voulait que l'on adore
Dieu le Fils et le Père, et que sais-je et les saints ?
— Oui, repartit Nicole, aussi les capucins !
— Bravo ! dit Barbaroux d'un accent formidable.
Mais Chabot, sans émoi, d'un air inimitable :
— Hé ! dans le Bordelais on fait donc de l'esprit ?
— De l'esprit ? non cousin, nos livres ont écrit,
Moi j'approuve ces mots, qu'il faut que l'on tolère
Les dogmes qu'en son cœur chacun de nous révère.
— Tais-toi, l'ami, tais-toi, nous avons supprimé
Tous ces dogmes caducs que le peuple opprimé
Nourrissait de son sang, de son pain, de ses veilles ;
Nous avons balayé ces rêves, ces merveilles,
Et je… — Pas mal, pas mal ! interrompit Vergniaud,
Notre moine est parti, vous verrez que d'un mot
Il aura supprimé le ciel et Dieu lui-même.
— Je n'ai pas dit cela, j'aime l'Etre suprême,
Mais nous avons bien fait de purger l'univers
De ces hommes impurs, de ces hommes pervers,
Qui puisaient à grands traits la vie entre nos veines ;
Ils ne reviendront point, il ne faut pas que vaines
Soient toutes les vertus qui chassèrent les rois !
Veux-tu le despotisme ou défends-tu nos droits ?
— Je veux tout pour le peuple.— Alors, il faut nous suivre,
Sois un bon citoyen, le pays qu'on délivre,
Te tiendra compte, ami, de ce que tu feras ;
Donne-lui tout ton cœur, il t'ouvre tous ses bras,
Mais surtout laisse ici cet esprit de province,
Qui ne saura jamais, tant son essor est mince,
Comprendre la grandeur de nos héros du jour,
Au peuple tout entier se livrant sans retour ;
Mais il est parmi nous des âmes corrompues,

Qui de la chair du peuple après s'être repues,
Rejettent leur passé, leur début bien au loin,
Trop riches maintenant pour qu'elles prennent soin,
De chérir la vertu, cette rigide amante,
Il leur faut la débauche et rien ne les contente,
Il leur faut des amours encor plus qu'elle vils.
Ne les suis pas ! Veux-tu pour tes esprits virils
Un amour qui les charme et non pas les corrompe ?
Vole loin du tumulte en quelque éden sans pompe,
Choisis pour l'adorer une enfant parmi nous,
Laisse-là les Genlis, Valazé, Barbaroux,
Laisse le Marseillais bravant notre colère,
Opposer au pays son amour adultère,
Souiller pour une femme un passé dont l'éclat
Rend plus hideux encor ce lâche homme d'Etat,
Et tout entier alors au bien de la patrie,
Tu lui consacreras tes vertus et ta vie,
Tu ne seras pas vu prendre de l'étranger
Des titres et de l'or pour mieux nous égorger,
Tu seras citoyen, tu seras honnête homme,
Tel ainsi qu'autrefois on devait être à Rome. —
Chabot avait fini, chacun baissait le front,
Les esprits atterrés par ce direct affront ;
Le prudent Duperret, d'une voix désolée,
Veut ramener la paix au sein de l'assemblée.
L'on applaudit. — Mais seul, le bouillant Barbaroux,
Ne peut, quoi qu'il en ait, enchaîner son courroux :
— Comme vous, citoyens, j'aime à vivre paisible,
La discorde est à moi tout comme à vous pénible ;
Mais je n'ai pas le cœur de pouvoir supporter
Qu'un Chabot jusqu'ici nous vienne souffleter.
Je me retire, adieu ! — Pour conjurer l'orage,
C'est vainement qu'Isnard montre un noble courage,
Et la belle Roland, dans son juste transport,
Se redressant soudain comme un puissant ressort,
Dit : — Vainement, Chabot, ta lâche calomnie,
S'efforce de semer ici la zizanie.
Nous te méprisons trop. Ne pouvant avilir
L'honneur du citoyen, tu cherches à ternir
Les vertus de l'ami, la candeur des pensées,

Mais nous vous dédaignons, paroles insensées!
— A ces mots chacun fuit la salle du festin.
Nicole fut suivi, par un fatal destin,
De Chabot qui disait: — Vois-tu cette Gironde,
Quand d'un accent hardi notre bouche la fronde,
Elle s'emporte, éclate et parle de soufflet,
Comme si de la honte à nos yeux le reflet
Ne ternissait déjà son visage livide,
D'où la corruption jaillit à chaque ride.
Crois-moi, l'ami, crois-moi, si tu veux rester pur,
Abandonne à jamais tout ce cénacle obscur,
Tu perdrais tes vertus en corrompant ton âme!
Les as-tu vus, tantôt, courber leur tête infâme?
Duperret seul est bon; mais il a tort, je crois,
De hanter ces messieurs qui nous vendent aux rois.
Fuis-les, viens avec nous, si tu veux, je me vante,
De monter ta maison en valet et servante
Dignes d'un citoyen, dignes d'un montagnard.
Puis, comme je l'ai dit, si ton cœur, par hasard,
Veut, pour se délasser, les soupirs d'une belle;
Je saurai te trouver quelque enfant peu rebelle.
Acceptes-tu, dis-moi? — Nicole, tout troublé,
Pour répondre attendit que l'autre eût redoublé.
— Voyons, acceptes-tu? — Citoyen, oui, j'accepte.
Permets que, néanmoins, de tes offres j'excepte
La dernière; tu sais, que dificilement
L'on fait naître l'amour par un commandement.
—L'amour! eh! qui t'en parle, est-il pour qu'on nous charme
Seulement que l'amour qui soit une bonne arme?
Ne crains rien, va, crois-moi; tu mettras l'ancre au port,
Sans, je puis l'affirmer, faire un notable effort;
Au revoir, je te quitte, il faut que j'aille aux Chambres
Démasquer les complots de dix ou douze membres. —
Nicole, en son logis, rentré seul, abattu,
S'agite, marche et dit: où donc est la vertu
De ces héros si fiers que l'on vante en provinces,
Se roulant à leur tour dans la fange des princes,
Ces Girondins, amis des rois, de l'étranger,
Ces rudes Montagnards prêts à s'entr'égorger?
Qu'est-ce que ce Louvet? un corrompu, sans doute.

Qu'est-ce que ce Chabot, parent que je redoute?
Salles et Duperret? des tigres ou des loups!
Que sont encor Vergniaud, le bouillant Barbaroux?
Tous corrompus, cruels; tous! leurs chères délices,
C'est de boire du sang, c'est de boire des vices!
Le cœur et l'âme vide, et toujours de grands mots,
Sur leurs bouches de tigre accourant à longs flots;
Ils sont haut parmi nous parce qu'on voit la tête
Dominer dans les cieux les bruits de la tempête,
Mais regardez en bas, que sont-ils au total?
Tigres coulés en bronze, ignoble piédestal.
Ah! s'ils sont tous ainsi, je te plains, ô ma France!
Ils te feront bien cher solder ta délivrance.
Que faire?... qui suivrai-je? ils sont tous cuirassés
De vertus dérobant leurs sinistres pensers.
Barbaroux et Vergniaud, ami de ma famille?
Mais ils sont corrompus, leur front de vices brille.
Chabot? Je le redoute, homme aux regards de sang,
A ce moine en fureur il faut un rouge étang,
Pour y laver son corps tout constellé de crimes,
Pour assouvir son cœur il lui faut des victimes;
Ma famille l'abhorre, et penser qu'il a su
Se faire mon patron, mon guide à mon insu.
Non! non! je ne veux pas qu'il se dise mon maître,
Je saurai bien demain le lui faire connaître:
Mais il va devenir mon ennemi mortel,
Mieux vaut que l'amitié d'un homme aussi cruel;
Après tout! que peut-il? broyer notre existence;
Elle n'est pas à nous, elle est à notre France. —
Toute la nuit, Nicole, en semblables propos,
Fatigua son esprit sans trouver le repos,
Faisant, devant ses yeux, tournayer à la ronde,
Et Gironde et Montagne, et Montagne et Gironde;
Mais quand parut le jour, un sommeil agité
De ses ongles rongea son cœur épouvanté:
Il voit devant ses yeux une femme abattue,
Le front pâle et sanglant, la tête revêtue
Par un bandeau royal tout maculé de sang,
Elle montre du doigt une plaie à son flanc,
Sur son cœur oppressé, qui faiblement murmure,

Elle étreint une enfant à la douce figure ;
Celle-ci lui sourit, lui présente ses mains.
Que dans leurs doubles nœuds serrent d'odieux freins,
Ses vêtements souillés, sa poitrine entr'ouverte,
Expriment la douleur que l'enfant a soufferte.
— Apaise tes soupirs. On a broyé mes chairs,
Disait la douce enfant, sous des baisers amers ;
Mais que sont mes douleurs auprès de tes alarmes,
Que sont-elles, surtout, en présence des larmes
Que versèrent mes sœurs, avant que le destin,
Au souffle des bandits ne corrompît leur sein ?
Mère, t'en souviens-tu ? que leur âme était belle,
Quand Dieu nous envoya terrasser le rebelle ;
Moi, je te reste au moins, mais elles, les bandits,
Dans leur œuvre guidés par les anges maudits,
Ont noyé leurs vertus aux torrents de leurs crimes ;
Elles ont assouvi tous les vœux des abîmes.
— Enfant, disait la mère en étanchant ses pleurs,
Ce n'est pas de mon sein que je plains les douleurs,
Ce ne sont même pas celles qui te dévorent,
Ce ne sont pas tes bras que ces fers déshonorent ;
Ah ! ce sont les horreurs que mes autres enfants,
Ont dû, pour arriver à chérir les tyrans,
Dévorer dans leur cœur, autrefois si candide,
Ah ! peuple corrompu, dans ton âme sordide
Tu n'as pas su garder de si parfaits joyaux,
J'avais trois beaux enfants pour adoucir tes maux
Et toi, jusqu'en mes bras venant souiller leurs âmes,
Tu les as violés sous tes baisers infâmes.
Je te maudis, oui... — Mère, apaise ton courroux,
Dans ce peuple irrité tous ne sont pas des loups,
Admire ce beau front qui devant nous rayonne,
Un homme te chérit, la vertu le couronne,
Il brisera nos fers, car il aime mes sœurs,
Tout en pleurant aussi leurs crimes, leurs erreurs.
Je guiderai son âme à travers les orages.
Je vois luire au lointain de plus heureux présages.
Je serai la colonne au milieu du désert,
Et déjà l'horizon par lui nous est ouvert.
— Douce Fraternité, toujours ton âme tendre,

Pour tuer mon courroux se fera-t-il entendre ?
Oui, sur mon sol encore il est de nobles fronts,
Autant que nous souffrant de nos sanglants affronts,
Et le bras de Nicole apaisera nos larmes,
S'il sait d'un lâche amour étouffer les alarmes :
Nous apprenons que trop combien l'esprit descend,
Quand à ses passions sans combattre il se rend.
Et toi, jeune héros, soutien de ta patrie,
Des faveurs de l'amour éloigne la furie,
Venge ta mère, enfant, mais venge aussi tes sœurs,
Oubliant leurs vertus aux bras des oppresseurs. —
Et Nicole écoutait, frissonnant son délire
Chanter autour de lui comme une morne lyre,
Il écoutait la femme, il admirait l'enfant,
Et son cœur haletait sous un poids étouffant,
Quant tout à coup sa porte a tressailli frappée,
Ramenant l'inquiétude en son âme trompée.
A son logis qui peut venir aussi matin ?
Excepté ses amis, qui connaît son chemin ?
Il ouvre, tout troublé d'une grande surprise ;
Son âme suspendue est restée indécise :
Une enfant jeune et belle apparaît à ses yeux,
Est-ce le songe encor ? quel astre radieux !
Est-ce Fraternité ? c'est le même sourire,
Ce sont les mêmes traits ! aurais-je le délire ?
Mêmes charmes pourtant, aussi mêmes appas,
Idéal tant rêvé, mais qui n'existe pas,
Même bouche et même œil, quel regard ferme et tendre,
Elle a parlé, quels sons elle sait faire entendre,
Ce sont bien ses accents, c'est bien sa douce voix,
Modulant des accords comme un chant de hautbois.
Néanmoins, tout émue au regard de Nicole
La jeune fille fait entendre sa parole :
— L'on m'a dit, citoyen, qu'il dépendait de vous,
De ranimer mon sein de l'espoir le plus doux,
Et pour vous éclairer il faut que je vous donne
Ce billet où Chabot à vos soins m'abandonne. —
Le héros étonné, le prit, lut et frémit
Le froissa dans ses doigts de rage et de dépit.
— O mon Dieu ! qu'avez-vous ? est-ce que je vous blesse ?

Pardonnez, citoyen, pardonnez ma faiblesse.
Ah! je sens que je meurs! ah! je n'espère plus.
— Enfant, rassurez-vous, ces vains mots que j'ai lus
Ne saurait altérer le feu de votre étoile
Qui noble autant que belle à mon cœur vous dévoile.
— Quoi! serait-il donc vrai, le citoyen Chabot...
— Laissez cet homme, enfant, de lui plus un seul mot,
C'est un loup ravisseur, il voulait votre perte;
Mais ne redoutez rien, non, je ne suis pas, certe,
Tout à coup dans le crime ainsi vite tombé,
Non, mon front est trop fier pour être ainsi courbé.
— Citoyen, en tremblant reprit la jeune fille,
Voudrait-on me jeter, ainsi que la famille,
Dans un de ces cachots creusés par la terreur?
Mère! je pourrais donc te serrer sur mon cœur.
— Il est bien des prisons, il est bien des cellules;
Vous êtes belle, enfant, et d'autres sans scrupules...
— Ah! que dites-vous là? j'aimerais mieux la mort.
Quoi! nous réserve-t-on un si funeste sort?
— Je dis qu'il se pourrait que loin de votre mère
Dans un cachot obscur où l'âme désespère,
Où le cœur est en proie au sombre abattement,
Où le corps s'affaiblit par manque d'aliment,
L'on voulût vous jeter sur une horrible couche,
Espérant qu'avant peu devenant moins farouche,
Vous livreriez, enfant, vos charmes, vos appas,
Pour un peu de soleil, pour un faible repas.
— Grand Dieu! serait-il vrai? non, je ne le puis croire,
Le cœur ne sait germer de pensée aussi noire.
— Tenez, lisez plutôt, dissipez votre erreur. —
Elle prit le papier et lut avec terreur:
— « Citoyen, bénis-moi, je t'ai trouvé de suite
« Sans, je puis l'avouer, une longue poursuite,
« L'oiseau qu'hier au soir j'avais pour toi cherché,
« C'est mon officieux qui me l'a déniché,
« C'est une belle enfant. Moi, je ne l'ai point vue,
« Mais le rude Brutus, l'âme encor tout émue,
« M'a dit que sa beauté, sa grâce, son regard,
« D'un cœur républicain méritait quelque égard.
« Sa mère est en prison; sa tête est menacée,

« Des soucis de la mort son âme est oppressée.
« J'ai tenu ma parole, il appartient à toi
« De trouver le bonheur en calmant son effroi.
« Si, contre tout espoir, elle était résistante,
« Promets la liberté de sa mère en attente.
« Sûr, elle cédera, ces nobles ont du cœur,
« Par quelques mots en l'air tu seras son vainqueur.
« Néanmoins, souviens-toi que, pour vaincre ces filles.
« Il nous faut quelquefois les mettre sous les grilles ;
« Mais rarement j'ai vu jusques à l'échafaud
« Etre tenu d'aller pour les mettre en défaut.
« Hé ! j'oubliais son nom, celui de sa couronne,
« L'un se prononce ! Isma, le second de Narbonne ».
De lire ce billet, quand elle eut achevé,
Isma sentit son cœur d'épouvante abreuvé,
Le front bas et brûlant, les regards pleins de larmes,
Jamais femme eut ainsi peut-être autant de charmes,
Le héros la contemple et savoure à plein bord,
L'amour qui dans son cœur pénètre sans effort.
Mais quand Isma lui dit, d'une voix douce et tendre,
— Ah ! citoyen Nicole ! ah ! me faut-il attendre,
La mort, la dure mort, quand je venais chercher
De vous, près de ma mère, un mot pour approcher.
— La mort, reprit Nicole, ah ! bien plutôt moi-même,
Mourir, car vous aimer est mon bonheur suprême.
— Et si je vous repousse, il est un noir cachot
Où la vertu succombe ainsi que ce Chabot...
— Enfant, je vous l'ai dit, Chabot je le méprise.
— Cette lettre pourtant n'est-elle pas précise ?
C'est ainsi que l'on parle à son ami, je crois.
— Je ne le puis nier ; mais il est toutefois,
Des hommes qu'on abhorre et qui de vous s'emparent,
Quoi que l'on fasse, enfin, maîtres ils se déclarent.
— Je vous crois, citoyen, je crois à votre amour,
J'ai tant besoin d'y croire ! et je dis à mon tour,
J'accepte vos pensers pour le temps où ma mère,
Aura pour le bonheur exilé sa misère ;
Mais par sa tête aimée, ici je prends les cieux
A témoin que jamais vous ne verrez mes yeux
Que tristement pleurer, tant qu'une sombre porte

Défendra qu'en ses bras sa fille se transporte,
J'ajouterai de plus, que si le ciel voulait
Que j'eusse à déplorer un odieux forfait,
Jamais, jamais mon cœur ne serait à personne.
Notre cœur doit pleurer quand la mort le couronne !
— Oh ! j'en jure le ciel, je me voue à ton sort,
A faire ton bonheur, je jure mon effort.
— Je crois à votre amour, délivrez donc ma mère.
— Ma flamme est ton garant, je cours...— En vous j'espère,
A demain... Et rapide elle hâtait ses pas,
Quand Vergniaud à Nicole avait tendu le bras :
— Je donne le bonjour au citoyen Nicole.
Ne coule pas ta vie en passe-temps frivole.
Ils sont évanouis dans la brume, les jours
Où l'homme s'endormait en de vaines amour :
La patrie a parlé, faut-il ne pas l'entendre ?
Elle donne le souffle, elle peut le reprendre ;
Maîtresse impérieuse, elle exige que tous,
Epousent sa vengeance, épousent son courroux ;
Et dans ces jours de trouble où s'égare notre âme,
De chacun d'entre-nous sa sûreté réclame,
Que toute notre ardeur embrase notre front,
Afin que notre bras dans le danger soit prompt.
A peine un astre a-t-il en cette capitale,
Eclairé ton séjour, que dans cet intervalle,
Déjà les passions ont dépravé ton cœur.
Que penserait ton père en sachant ton erreur ?
Quoi ! son unique fils, cet enfant qu'il adore,
La nuit de sa venue ainsi se déshonore !
Pardonne à ma parole, elle est rude, et tu vas
Dire que tes erreurs ne me regardent pas ;
Mais tu t'abuserais, ami vrai de ton père,
Je te dois mes avis tant qu'en ton cœur j'espère,
Tu veux le peuple roi, ne sais-tu donc enfin,
Que toutes les vertus sont au républicain ?
Crois-tu, parce qu'hier tu vis un homme immonde,
Rejeter son venin au front de tout le monde,
Crois-tu que la vertu soit rare parmi nous ?
Non, non, détrompe-toi, j'en connais entre tous,
Encore chérissant le beau, le bon, l'honnête.

Météores divins au sein de la tempête!
Veux-tu les imiter, ou, dis-le moi, veux-tu
Suivre ce Montagnard de vices revêtu?
— Sur mon sein, noble ami, permets que je te presse.
Je ne te blâme pas, je chéris ta rudesse.
Ah! quel est mon bonheur que tu parles ainsi,
Ta sincère parole a, d'un cruel souci,
Délivré mes pensers, débarrassé mon âme,
Je redoutais de voir tout patriote infâme!
Mon esprit terrassé vainement se tordait,
Chabot pour me corrompre un piège me tendait,
Chabot, que je redoute autant que je méprise,
Comme un harpon d'acier qui s'élance et fait prise,
S'insérant dans les chairs par ses ongles crochus,
Par la corruption dans mes esprits déchus,
L'hypocrite Chabot, homme à l'âme infernale,
Comptait s'insinuer dans sa marche fatale,
Et cette femme, ami, qui vient de me quitter,
Me venait de sa part afin de me dompter;
De ses cruels calculs, malheureuse victime,
Le cœur léger d'espoir, elle allait vers l'âbîme.
Conduite vers Chabot par l'amour maternel,
Sans doute elle ignorait combien il est cruel,
Cet homme qui promit en prenant l'air austère,
De tout faire demain pour délivrer sa mère;
Mais il fallait, dit-il, qu'elle vînt en ces lieux,
Que je rendrais le calme à son cœur anxieux;
Puis, dans un court billet, il me disait: Nicole,
Cette fille est ton bien, jure-lui ta parole.
Pour délivrer sa mère elle se donne à toi,
Ou devant la prison tu la ravis d'effroi.
— Quel monstre! c'est affreux! quel horrible pensée!
Ami, qu'as-tu fait, toi? — Dans mon âme oppressée,
Mes esprits abattus, un instant je gémis;
Mais prenant le billet, à l'enfant le remis,
Disant, ne craignez rien, ici, je vous le jure,
J'ouvrirai la prison sans qu'on vous fasse injure!
— Qu'as-tu fait, tu ne peux; quiconque ouvre un cachot
Est de par la Montagne accusé de complot.
—Grand Dieu! serait-il vrai?—C'est vrai, mais que t'importe?

Pour cette noble enfant quelle ardeur te transporte ?
— Ce qu'il m'importe, ami ? je l'aime, cette enfant !
— Insensé ! que Chabot doit être triomphant ;
Par la corruption il dominait ton âme ;
Que ne fera-t-il pas quand il saura ta flamme !
Abandonne un amour qui ne pourrait encor
Avoir pris dans ton cœur un formidable essor ;
Tu le peux, tu le dois, tu dois pour la patrie,
Vaincre ton fol amour, vaincre ta rêverie.
— Ami, je ne le puis, j'ai promis que mon cœur
Ne vivrait que pour elle ou mourrait de douleur.
— Quand le peuple à grands pas vers l'abîme s'élance,
Ta joie et son salut viens-tu mettre en balance ?
— Je n'ai pas dit cela, s'il s'agissait de moi,
Je saurais me plier à la plus rude loi ;
Mais elle, noble ami, dans son malheur suprême
Si je l'abandonnais, si, lâchement, moi-même
Je lui disais : Isma, je t'adore et ne puis
Sauver ta mère, ainsi que je l'avais promis.
Ah ! que deviendrait-elle, et combien sa misère
A mon cœur accablé ne serait pas amère.
— Malheureux ! songe donc que le cruel Chabot
Ne te dominant pas te perdra d'un seul mot :
« Citoyens, dira-t-il, je vous dénonce un homme
« Qui, malgré vos décrets, livre pour quelque somme
« La rue à ceux que vous...» — Mais, ce serait affreux
— Il le ferait, crois-moi. — J'en atteste les cieux,
Dussè-je succomber dans ma pénible tâche,
Oui, je la sauverai, je ne serai point lâche,
Au point de reculer devant l'œil de la mort,
Oui, généreuse Isma, ton sort sera mon sort !
— Insensé ! réfléchis que cette aristocrate
Sera certainement, comme toute noble, ingrate.
Que lui font tes vertus ? que lui fait ton amour ?
Crois-tu donc qu'elle t'aime ? Aussitôt que le jour
Sera rendu par toi, radieux, à sa mère,
Elle dira merci, votre amitié m'est chère,
Mais... » — Non, ma noble Isma ne peut ainsi mentir.
Au jour dit, je l'espère, elle saura venir ;
Mais rassure ton cœur, je veux que ma patrie

Ne souffre nullement de mon âme meurtrie.
Je ferai mon devoir tout en aimant Isma,
Ce ne peut être en vain que son cœur m'enflamma.
Sans trahir mon pays, je veux rendre la joie
A son âme attristée en ravissant la proie
A l'hydre ivre de pleurs que nos dissensions
Ont fait jaillir des flancs des révolutions.
J'aurais beau faire, ami, je le sens en mon âme,
Je ne saurais éteindre une si noble flamme.
Quoi ! parmi nous il est des cœurs bardés de fer
Que pour notre malheur nous a vomis l'enfer,
Et nous abaisserions sous leurs haches sanglantes
Nos fronts humiliés, nos têtes indolentes,
Non, non, je ne veux pas comme un timide agneau
Tendre un cou, sans courage, à l'acier du bourreau.
Ami, je veux lutter contre la tyrannie,
Qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas, je la nie.
S'il arrivait qu'un jour mon front sous leur acier
Dût se ployer dompté comme un noble coursier.
Pressé, vaincu, surpris, il se cabre en arrière ;
Son front avec orgueil agite sa crinière,
Son pied impatient sur le sol a frémi,
Et ses hennissement font trembler l'ennemi ;
Il meurt ; en succombant son regard étincelle,
Et sous cet œil en feu son assassin chancelle :
Je saurais résister et repousser les coups,
De ces monstres sans nom, de ce troupeau de loups,
Qui, de chair affamés, jettent sur notre France,
Un crêpe maculé du sang de l'innocence ;
Je veux sauver Isma sans trahir mon pays :
Commandez les assauts, vous serez obéis ;
Je dis plus, ma valeur puise en ma noble flamme,
Un surcroît d'aliments pour embraser mon âme.
— Ami, si c'est ainsi que tu prétends aimer,
Je t'accorde l'amour sans oser te blâmer,
Je t'admire et te plains, car l'amour déchaînée,
Brisera dans ses doigts ta vie empoisonnée ;
Puisque tu veux lutter, viens alors, suis mes pas,
Demain, contre les loups, je veux armer ton bras.
Veux-tu ? — J'accepte, ami. -- Le lendemain, Nicole

L'âme troublée attend que l'aiguille s'envole.
La veille, quand Vergniaud s'en était retourné,
En tous lieux il avait sans crainte importuné;
Mais partout, vainement, par l'amour soutenue,
Au nom de son Isma, son âme était venue;
Partout il fut maudit et partout rebuté,
Vingt fois même il pensa perdre sa liberté.
Quand le jour disparu, son âme recueillie,
Se redisait comment on l'avait accueillie,
Il pleurait de fureur, songeant que son Isma,
Dans le feu de son cœur un vain espoir forma.
L'attente était cruelle, aussi, plein d'amertume,
Chaque bruit de dehors, comme sur une enclume,
Venait en gémissant retentir en son sein;
Son rêve de la vieille aussi parlait soudain,
Lui redisant ses mots: — soutien de la patrie,
Des faveurs de l'amour rejette la furie.
Alors, du fond du cœur, il fait vœu que l'espoir,
En s'envolant au ciel, le laisse à son devoir.
Il aimait; son ardeur était immense même,
Mais redoutant d'Isma la vue et l'anathème,
Et par les voix d'hier l'esprit bouleversé,
Il voyait l'avenir lugubrement tressé;
Quand tout à coup un bruit prolongé, formidable,
Aux rêves de son cœur, comme on arrache un câble
Engravé dans les mers, rudement le ravit;
Il se leva, courut à sa fenêtre et vit
Une tourbe en fureur qui s'élance, qui roule,
Comme un vaste océan agité par la houle.
Il descend dans la rue, il s'avance, et partout
La vague populaire est en arme et debout.
Le pic en main, les uns d'une force fiévreuse,
Déchaussent le granit qui sous leur chair calleuse,
Roulant comme un jouet va se dresser en mur,
Qui par enchantement présente un abri sûr;
D'autres, le front poudreux, l'œil émergeant l'écume,
Comme toute cité, de sa lie en exhume,
Au jour de la bataille, attirent en hurlant,
Sur le fort populaire un vieux canon branlant,
Prêt à vomir la mort, et qui semble d'avance

Se réjouir des maux qu'il prépare à la France.
Mais, du sein de la foule, un homme à l'œil hagard,
S'élance et court planter, sur le haut du rempart,
Un sinistre drapeau qui siffle et se déploie,
Comme siffle dans l'air un vaste oiseau de proie
Quand le héraut l'a vu bien s'agiter au vent,
Comme pour le défendre il se place devant,
Un hourrah retentit comme d'un sein unique!
— Vive la liberté! vive la république!
Mort aux hommes d'Etat, vive, vive Fargeau!
Que le peuple soit roi, jetons tout noble à l'eau. —
L'homme au drapeau répond: — voyez cette bannière,
Le sang de Pelletier féconde sa carrière,
A ce sang généreux, il nous faut tous jurer,
Que nous ne voulons plus désormais endurer,
Que les hommes d'Etat ainsi nous assassinent:
Attendrez-vous la mort qu'à tous ils vous destinent?
Vous ne le voulez pas! eh bien! donc, aujourd'hui,
Que pour les Girondins la dernière heure ait lui.
Défendons nos patrons, montrons ce que nous sommes,
Qu'au lieu d'esclaves vils on rencontre des hommes! —
Et la tourbe à grands cris applaudit de nouveau:
— Vive la liberté! vengeons, vengeons Fargeau!
A bas les Girondins! brisons, brisons nos chaînes,
Rougissons nos drapeaux dans leurs cruelles veines!
— Taisez-vous, les amis, reprit, parlant plus bas,
Celui qui d'un coup d'œil agitait tous ces bras,
Quand pour frapper nos fronts le despotisme vole,
Ne perdons pas le temps en harangue frivole,
Que trente parmi nous restent sur ce rempart,
Nous, courons élever un fort quelque autre part.
Citoyens, en avant! en avant! et la foule,
Comme un torrent fangeux en grondant se déroule.
Au moment où Nicole, appuyé contre un mur,
Voulait se dérober dans un couloir obscur,
Une main sur son bras tombe lourde et pesante;
Il se retourne et voit Chabot qui se présente:
— Salut au citoyen! comment vont les amours?
Nous en reparlerons, mais volons aux faubourgs,
La patrie en danger y réclame nos armes,

Allons, viens, tu verras comme on tire aux gendarmes.
Ce troupeau d'avocats, rude contre les rois,
Mais qu'il faut démolir quand le peuple a ses droits.
Car il veut à son tour gouverner en despote,
Et comme on ne veut pas, en tout temps il complote,
Allons, viens!—Non!—Pourquoi?—Parce que tu m'as pris
Pour un Chabot cruel digne de nos mépris.
Crois-tu que je voudrais m'élancer sur ta trace
Dans le sang des humains pour y teindre ma face?
Je veux la liberté, mais ne veux pas de sang,
Parmi les hommes doux je veux prendre mon rang.
— Soit; mais sais-tu, l'ami, que tu sèmes la guerre?
— Je le sais, mais qu'importe, ai-je jamais, naguère,
Montré que j'avais peur quand j'étais menacé?
— Eh bien! si c'est ainsi, va donc, pauvre insensé!
Ta parole a rompu nos liens de famille,
Surveille tes discours! vois cet acier qui brille,
L'ami, s'il t'arrivait de trahir ton pays,
Il saurait parler haut sans craindre ton mépris. —
Il dit et disparut au milieu de la tourbe.
Nicole s'applaudit d'être loin de ce fourbe.
Cependant, ira-t-il, hors du peuple en fureur,
Attendre son Isma qui, malgré la terreur
Qu'elle devait avoir, pourrait être venue,
Ou suivra-t-il le peuple au courant de la rue?
L'amour le retenait; mais, d'un autre côté,
Le devoir en son cœur, avec autorité,
Redisait de Vergniaud la rigide parole,
Il l'entendait blâmer sa passion frivole.
— Je mourrai sans Isma! mais il faut, avant tout,
Quand le sang va couler que chacun soit debout.
Je ne veux pas, plus tard, qu'un ennemi raconte
Qu'il a vu sur mon front s'épanouir la honte.
Que pensera l'enfant? quand venant au logis
Elle apprendra que moi je suis loin dans Paris;
Son amour, dira-t-elle, est bien froid. Eh! qu'importe,
Lorsque le devoir parle il convient qu'il l'emporte.
Et puis, ai-je obtenu qu'on brisât le cachot?
Sa mère est-elle libre? ai-je fait ce qu'il faut?
Puis-je plonger son âme au flot de l'espérance,

Ou rendre à ses esprits quelque faible assurance ? —
Par des pensers divers le cœur ainsi bercé,
Nicole parmi tous s'était enfin glissé,
Espérant avant peu rencontrer une troupe
Au nombre de laquelle il eût pu faire groupe.
Il ne marcha pas loin ; à cent pas au détour
De la rue, il découvre au fond d'un carrefour,
Un bataillon bourgeois qui lourdement chemine ;
Il vole au milieu d'eux, il dit son origine,
Il leur apprend aussi sa résolution
De sauver des excès la révolution.
Il jette tout d'abord dans les rangs quelque alarme
Mais bientôt avec joie on lui remet une arme
Qu'un héros tout à l'heure avait, en expirant,
Sans nul maître laissée au premier aspirant
Au moment où la troupe allait quitter la place
Pour balayer au loin la ville populace,
Vergniaud et Pétion, apparaissant alors,
Débouchaient de la rue à la tête d'un corps.
L'aigle des Girondins apercevant Nicole,
Ouvre le bataillon, à sa rencontre vole.
— M'étant à ton logis, au premier feu rendu,
Mon esprit un instant fut sur toi suspendu.
Enfant, pardonne-moi, mes craintes et mon doute,
Quand les temps sont obscurs on peut perdre sa route ;
Je craignais, je l'avoue, et Chabot et ton cœur,
Pour son astuce l'un, l'autre pour son ardeur.
— Vergniaud, rassure-toi, jamais l'un dans mon âme
Ne saurait insérer son despotisme infâme,
Il le sait, il me hait, il m'a même promis
De me ranger plus tard parmi ses ennemis.
Quant à l'autre, Vergniaud, il ne faut pas le craindre,
Et quels que soient ses pleurs, il ne peut me contraindre.
— Je suis heureux, Nicole, et je vois que le bien
Nourrit dans ta poitrine un cœur de citoyen.
Allons, amis, volons, que rien ne nous arrête,
Que la révolte enfin apaise sa tempête. —
Il dit, et la cohorte en marche se remit.
De se battre en héros Nicole se promit.
Tel on voit un taureau dans les champs d'Ibérie,

Embraser tout l'éther aux feux de sa furie;
Sous son pied inquiet le sol a palpité
Comme un agneau tremblant par le tigre emporté.
Les troupes sont bientôt dans leur marche entravées
Par des grès arrachés aux routes dépavées.
Les insurgés partout en ferment les abords,
Ils ont aux alentours disséminé leurs corps;
Le plus nombreux d'entre eux en occupe le centre,
Affreux troupeau de loups dans le fond de leur antre!
Pétion, homme humain, mais esprit résolu,
Les fait sommer d'abord par un ordre absolu,
De remettre leur plomb, promettant par la suite
De régler sa rigueur au pas de leur conduite,
Pour réponse, il reçut, comme il le soupçonnait,
Du chef des révoltés le refus le plus net.
L'esprit plein de douleur, le héros donna l'ordre
D'aller aux insurgés, de semer le désordre
Le plus qu'on le pourrait au milieu de leur rang,
Afin qu'on épargnât davantage de sang.
Un corps marche soudain pour tourner la redoute;
Au milieu des héros le plomb jette le doute.
Quand du trouble des siens Nicole s'aperçut,
D'emporter la redoute en son âme il conçut.
Il se fraie un passage, en avant il s'élance,
Suivi de cents guerriers que toujours il devance:
Autant le plomb lancé par l'airain mugissant
A franchi dans les airs d'espace en frémissant,
Autant loin des soldats guidés par son courage,
Parmi les Jacobins il porte le carnage.
Il gravit les remparts. La révolte à son tour,
Recule épouvantée en maudissant le jour;
Et sans cesse en avant le Girondin se porte,
Au centre des granits il mène sa cohorte.
Toutefois la révolte, étonnée un instant,
Voyant peu de guerriers, revient en combattant.
Tel un troupeau de loups que la crainte accompagne,
Chassé par un lion, fuyait dans la campagne;
Mais bientôt se comptant, leur courage affermi,
Enchaîne la valeur de leur rude ennemi.
C'est ainsi que l'émeute, apercevant Nicole

Isolé dans ses rangs, à la vengeance vole,
Le fer, le feu se croise en mille tourbillons,
Tel l'acier fuit, revient dans les larges sillons.
On étreint le héros, chacun veut qu'il se rende ;
Mais ce jeune lion que la fureur commande,
Combat, donne la mort, la voit autour de lui
S'abattre sur les siens sans que personne ait fui.
Seul, il reste debout, sans que nulle blessure
N'ait, en son corps nerveux, imprimé de morsure.
Pourtant on le harcèle, on croit qu'il est perdu,
Quand un cri de Vergniaud tout proche est entendu ;
— Courage, ami, courage, à ton secours je vole. —
Le Girondin paraît à deux pas de Nicole,
Suivi de cent guerriers, qui tous ont écrasé
Un corps que l'ennemi leur avait opposé.
Tel on voit un vautour vainqueur d'une gazelle !
Il l'étrangle et bientôt il s'enfuit avec elle,
Quand un aigle, soudain, fondant du haut des cieux,
Vient dérober sa proie à l'oiseau furieux.
Tel, on voyait Nicole, au sein de la montagne,
Les cris, le sang, la mort, la rage l'accompagne ;
Il succombait déjà sous un suprême assaut,
Quand, ainsi que la foudre, avait bondi Vergniaud.
La révolte, en grondant, abandonne sa proie,
Les soldats de Vergniaud font éclater leur joie :
Par ses libérateurs, Nicole est applaudi,
On vante du héros le mouvement hardi,
On vante son adresse ,on vante son courage,
On vante tant de calme au milieu de l'orage.
Citoyens ! dit Vergniaud, arrêtant les discours,
De notre mission n'entravons pas le cours,
Ne perdons pas de temps. Que de nos rangs vingt hommes
Se livrent pour garder ce passage où nous sommes,
Et les autres, en corps, rejoignant Pétion,
Tûront des Montagnards l'altière ambition.
Nicole, plein d'ardeur, s'est offert pour défendre
Ce poste dangereux, si l'on veut le reprendre.
Mais le reste du jour paisible se passa,
Et, lorsque, vers le soir, l'astre de feu baissa,
L'ordre, en roi souverain, berçait la métropole,

Les lois avaient vaincu. C'est alors que Nicole,
Le cœur triste et pensif, retrouva son logis.
Quels différents pensers agitaient ses esprits!
Sa venue en ces lieux, ses combats, son délire,
Le songe où de l'enfant de nos guerres martyre
La voix et le regard accouraient dans son sein
Lui demander secours contre l'affreux destin;
Puis de sa belle Isma, qui toujours dans son âme
Agite de l'amour la dévorante flamme,
L'espoir venant soudain chasser la vision
Et jeter dans son cœur sa révélation.
Il revoit son regard, son front, sa voix, ses larmes.
O mon Isma chérie, ai-je perdu tes charmes?
Serais-tu, sans trembler, accourue au matin,
Pour ta mère, bravant les dangers du chemin?
Il arrive, interroge, et l'âme tout émue,
Il apprend en tremblant qu'elle n'est point venue.
Mais un homme étranger, envoyé par Chabot,
A sa vue étonnée apparaît aussitôt.
— Citoyen, à ton ordre il a fallu me rendre,
Je suis l'officieux auquel tu dois prétendre;
Le cordelier Chabot, cet ennemi des rois,
Ce héros sans égal, ce patron de nos droits,
Cet ami des petits, ce foudre de bataille,
Duquel ni toi ni moi n'aurons jamais la taille,
Citoyen, en un mot, ce grand républicain,
Homme en bronze coulé dans un moule romain,
M'a vers toi commandé pour te servir de guide,
Pour défendre tes pas de tout conseil perfide.
J'ai d'abord hésité, car il n'est pas toujours
Facile de ravir par de premiers labours
Les erreurs que le temps, ce cultivateur traître,
A semé dans l'esprit de n'importe quel maître.
J'ai réfléchi longtemps à ma commission,
Et si j'ai consenti c'est pour la nation.
Maintenant, citoyen, que je vois ta figure,
Tu me plais, et je crois qu'une simple culture
Suffira sans effort pour y faire germer
Le bon grain qu'en ton cœur nous allons y semer. —
Le héros hésitait, durant cette harangue,

Si sa main répondrait en place de sa langue;
Mais quand l'autre eut fini, sans pourtant s'emporter,
Il lui dit fermement d'autre part transporter
Ses utiles conseils, et qu'il ne veut pas d'homme,
Qui de si longs discours à tout moment l'assomme.
— Citoyen, est-ce vrai ce que m'a dit Chabot,
Que déjà vous étiez perdu par ce Vergniaud,
Cet ami des tyrans, jouant le démocrate!
Pâle comédien qui mime le Socrate.
Marat, le grand Marat, dans sa feuille l'a dit.
Vergniaud, le Girondin, est un monstre maudit.
Ah! jeune citoyen, s'il en est temps encore,
Permets que je t'arrache aux griffes de ce More.
— Mais, sais-tu bien l'ami, dit Nicole riant,
Que certes tu serais un bon psalmodiant.
Mais pour moi, citoyen, faut-il te le redire?
J'exige qu'à l'instant d'ici l'on se retire,
Où je serai contraint de te mettre dehors
— Ah ! puisque c'est ainsi, nous verrons bien alors
Sache donc, citoyen, que je reste par ordre,
Afin de constater quel sera ton désordre.
Le montagnard Chabot, membre du comité,
M'a commandé... — Nicole, à ces mots emporté,
Fait un pas en avant, saisit par sa cravate,
Pour le chasser dehors, ce fougueux démocrate.
Mais celui-ci mugit, en tirant de son sein
Un poignard : — Malheureux! quel horrible dessein,
Chasser comme un valet que l'on jette à la porte,
Un sage conseiller qui chez toi se transporte !
Il dit, et dirigeant rapidement son bras,
Il frappe le héros en avançant d'un pas.
Nicole jette un cri. L'assassin prend la fuite
Et dérobe sa marche, en hâte, à la poursuite.

CHANT DEUXIÉME

CHANT DEUXIEME

LA PRISON

Lorsqu'un peuple est troublé d'un profond mouvement,
Il faut que chacun lutte et soit tout dévoûment,
L'homme au sein de la paix, noyé dans l'indolence,
Attire le dédain, mérite le silence.
Mais l'homme qui s'endort quand, tout autour de lui,
Les monts sont foudroyés, lorsque l'éclair a lui :
L'homme qui dans son cœur dit : A moi que m'importe,
L'étrange illusion que mes frères transporte ;
L'homme qui voit le sang de tous les seins couler,
Et détourne les yeux lâchement sans parler :
Cet homme, je le dis, est un être coupable,
Cent fois plus criminel, cent fois plus méprisable,
Que tous les forcenés, ivres de leurs fureurs,
Et mille fois plus qu'eux mérite nos clameurs.
Si ces indifférents ne fermaient pas la bouche,
Jamais ne hurlerait la passion farouche.
Tel n'était pas Nicole, à peine rétabli,
La tête lourde encore et le bras affaibli,
Que déjà retrouvant son antique courage,
Au sein de la Gironde il parlait comme un sage,
Contre les pourvoyeurs de cette infâme outil,
Qui sur nos fronts projette encore son profil,
Et son nerveux crayon, au fond de leur tanière,
Des lions retraçait la rage meurtrière ;
Vingt articles déjà, perçant comme des dards,
Avaient mis en lambeaux les rouges étendards ;
Il frappait vite et fort, ne ménageant personne,
Sa voix retentissait comme la foudre tonne.
Pourtant il arriva que les tigres enfin,
Comprirent qu'il fallait broyer ce Girondin.

Pour noyer sa fureur dans le sang de Nicole,
Chabot le fit lier, accusant sa parole,
Le héros avait dit : — « Nous ne le nions pas,
« La stupeur sur Paris a déployé ses bras,
« La muette douleur se promène en nos rues ;
« La terreur qui se lit sur nos lèvres émues,
« Enchaîne avec effort nos bonnes volontés.
« Bourbon est mort ! eh bien ! les loups sont-ils domptés ?
« L'anarchie aux abois est-elle enfin soumise ?
« Notre existence même est-elle bien assise ?
« L'assassin qui voulait me prodiguer la mort,
« A-t-il donc obtenu le prix de son effort ?
« Ah ! l'émigration fut-elle plus active,
« Jamais qu'en cet instant où la lâche invective,
« Mugissant en courroux attaque tous nos droits ?
« Et savez-vous enfin quels sont les nouveaux rois ?
« Tous ces monstres cruels qui sèment l'épouvante,
« Et Bazire et Chabot, tant d'autres que l'on vante ;
« Loups abreuvés de sang qui, dans leur cruel jeu,
« Jettent notre existence et nos biens comme enjeu.
« Tel était, autrefois, le conseil à Venise ;
« Ils disent : Poignardez ; l'on poignarde à leur guise ! » (1)
Cet article vingt fois lu, relu, commenté,
Fit de rage rugir le rouge comité.

---

(1) Plusieurs personnes ayant mis en doute l'existence de Nicole, — l'auteur dira que cet article même qu'il met dans sa bouche n'est que la traduction de l'article signé par Nicole de Ladevèze le lendemain de la mort de Louis XVI, dans le Journal Français, rédigé par de Rozoy et Nicole de Ladevèze. Voici cet article. — Il est inutile de le dissimuler : Paris est plongé dans la stupeur. La douleur muette, pour me servir d'une expression de Tacite, se promène dans les rues, et la terreur qui enchaîne l'expression de tous les sentiments, se lit gravée sur le front des citoyens.

Le roi est mort; l'anarchie est-elle aux abois? les factieux sont-ils terrassés? la sûreté individuelle du citoyen est-elle respectée? l'assassin qui me poignardait est-il enchaîné? Hélas! jamais l'émigration ne fut plus active, plus effrayante!.... Vous ne savez donc pas que le Comité de Surveillance a été renouvelé, et que la liste des membres, qui le compose est souillée encore une fois des noms des Bazire, des Chabot et d'autres hommes de sang, qui, dans ce moment, disposent souverainement de la vie des citoyens? C'est le Conseil des Dix de Venise; ils n'ont qu'à dire poignardez et l'on poignardera... »

A la suite de cet article Nicole fut emprisonné, mais la Chambre ordonna sa mise en liberté sur la demande des Girondins.

Le cordelier Chabot le lut à la tribune,
En termes emportés il vomit sa rancune.
Chabot craint, redouté même au sein du conseil,
Chabot avait juré que, lorsque le soleil
Planerait sur Paris, il faudrait que la foudre
S'abattît sur Nicole ou lui le mît en poudre.
— Citoyens, disait-il, laisserez-vous ainsi
L'injure, sur vos fronts, rebondir sans merci?
Qu'attendez-vous enfin pour bâillonner la presse?
Est-ce donc votre vœu que l'hydre se redresse?
Partout le royalisme a relevé le front;
Partout il nous rejette à chaque instant l'affront:
Partout il dit bien haut qu'il faut voler aux chambres
Pour y donner la mort aux meilleurs de leurs membres.
Citoyens! croyez-moi, mettons, mettons un frein
Aux complots des Bourbons par un vote d'airain. —
A ce fougueux discours, l'assemblée est émue,
Ainsi qu'une forêt que l'ouragan remue.
A grands cris la Montagne applaudit son héros
Et veut de la Gironde écraser les complots.
Mais Vergniaud, à son tour, s'élance à la tribune,
Pour vaincre, s'il se peu, la fugace fortune.
— Citoyens, l'on vous dit, redoutez les Bourbons,
En intrigue, en complot, en crime si féconds.
Redoutez, redoutez cette race maudite
Qui, dans tous ses instants, votre perte médite.
Vains fantômes, sans cesse, évoqués devant vous,
Pour embraser vos cœurs d'un injuste courroux!
L'on vous a dit aussi: voulez-vous que l'injure
Vienne jusqu'en ces lieux pénétrer sans mesure?
Fermes représentants d'un peuple généreux,
Votre front est trop fier, votre esprit dédaigneux.
Pour ne pas mépriser ces éclairs de la plume
Que le feu du combat à tout moment allume.
Citoyens, je l'ai dit, trouvons la fermeté
De fixer, par nos voix, la sainte liberté.
Je ne viens pas ici défendre un journaliste,
Ni ravir au bourreau le front d'un royaliste.
Non! non! je viens parler au nom du droit de tous
D'imprimer librement, sans craindre le courroux

De ces hommes pervers qui, lancés par leur haine,
Veulent river nos mains aux anneaux d'une chaîne.
Enseignez à l'Europe attentive à nos voix,
Comment un grand pays sait défendre ses droits :
Donnez, donnez au monde un magnanime exemple,
Erigez à la presse un inviolable temple. —
Avez-vous vu, parfois, aux cieux les ouragans,
Hurler sous les efforts des plus furieux autans
La nue, avec fracas, entrechoque la nue,
Toute loi dans les airs semble à jamais perdue.
Telle était l'assemblée, aussitôt que Vergniaud
Eut laissé de son sein jaillir le dernier mot.
Ici, l'on applaudit, c'est l'illustre Gironde :
— Bravo ! bravo ! Vergniaud, sauvons, sauvons le monde ! —
Là, l'on hurle en grinçant ; c'est le rouge Marat :
— « A bas ! à bas les blancs ! Mort aux hommes d'Etat !
« Non, non, la liberté n'est pas ce que vous dites.
« Le droit doit parmi nous avoir quelques limites.
« Souffrirons-nous enfin que tous ces maudits blancs
« Déversent tour à tour l'insulte dans nos rangs ?
« Je vous l'ai dit vingt fois, ce n'est que par la hache
« Que des blancs et des rois vous briserez l'attache ». —
C'est alors que Danton, ce géant qui, plus tard
Devait courber son front sous le rouge étendard,
Danton qui dans les airs, au sein de l'assemblée,
Planait comme un grand chêne au fond d'une vallée,
Danton, dont les éclats entraînaient tous les cœurs
Enchaînés à sa voix par ses accents vainqueurs.
Danton prit la parole, et le peuple en silence,
Ecouta, plein d'espoir, le cri de l'éloquence :
— Ce ne sont point les miens qu'un journal a flétris,
Les patrons du journal ne sont pas mes amis ;
D'aucun lien enfin mon âme n'est chargée,
De haine ou d'amitié ma marche est dégagée,
A Rome, quand le peuple avait à parler fort,
Il courait au forum y débattre son sort,
Et les maîtres du temps, contraints de se défendre,
Etaient sur le granit obligés de descendre ;
Comme tous ils n'avaient que leur voix ou leurs bras.
Les siècles ont marché depuis lors à grands pas,

Ces maîtres fatigués de se défendre eux-mêmes,
Ont emprunté la foudre aux puissances suprêmes ;
Fallait-il que le peuple, en abdiquant ses droits,
Se laissât enchaîner sous le canon des rois ?
Non ! le peuple surpris un instant se redresse,
A la foudre des rois il oppose la presse,
Le despotisme peut condenser aujourd'hui,
La poudre et la mitraille en un barbare étui.
Qu'importe ! nous avons condensé la parole,
Qui plus loin que son plomb leste et terrible vole,
Et cette arme du peuple on voudrait l'amoindrir,
Citoyens, au contraire, il nous faut l'agrandir ;
Faisons porter ses traits au sein des plus hauts astres.
Le peuple désormais n'aura plus de désastres.
Certes ! ce n'est pas moi qui nîrai devant vous,
Que la presse parfois n'excite vos courroux.
Mais le soleil lui-même embrasant sa carrière
Ne prodigue-t-il pas la mort et la lumière ?
Même dans ses écarts sachons te respecter,
Nouveau palladium, presses il faut t'exalter ;
Qui vous a garanti qu'un jeu de la fortune,
En rompant sous vos pieds, un jour, cette tribune,
Ne vous fît invoquer, à votre tour aussi,
La sainte liberté comme unique merci ?
Songez à l'avenir, ne brisez pas vos armes,
Prévenez pour le peuple un jour toutes alarmes.
Mais, que fais-je ? pourquoi viendrais-je dans ces lieux
Combattre pour un droit conquis par nos aïeux ?
La presse ne craint rien ; mettez-lui des entraves,
Vous la verrez briser tous vos liens d'esclaves.
Resserrez, resserrez, despotes, tous vos nœuds,
Vous les verrez broyés par ses membres nerveux.
La presse, cet engin d'un peuple incorruptible,
Plus vous l'enchaînerez, plus vous l'aurez terrible ! —
Mille, mille hourras accueillent ce discours.
C'est en vain que Chabot, soutenu du concours
Et des cris redoublés de ceux de la Montagne,
S'élance à la tribune où Marat l'accompagne.
Avez-vous vu parfois, au sein d'une forêt,
Un chacal retenu par des chiens en arrêt :

C'est en vain qu'il bondit pour reprendre sa voie,
Comme un rempart de fer, les chiens gardent leur proie.
Il épuise ses nerfs en efforts impuissants,
Bientôt il vient rouler aux pieds de ses tyrans.
Tel on voyait Chabot, c'est en vain qu'il s'agite,
C'est en vain qu'un éclair embrase son orbite,
C'est en vain qu'en fureur il éclate, il rugit
Comme un torrent fangeux qui sourdement mugit.
On ne l'écoute plus. Il comprend sa défaite,
Il s'enfuit ; mais il dit, en faisant sa retraite,
Passant près de Vergniaud : — Tu me bats aujourd'hui,
L'autre, tu l'as sauvé par un funeste appui,
Mais, tu le sais, toujours je garde ma parole,
Au travers de ton corps je frapperai Nicole,
Dussé-je être forcé de tuer tous les tiens.
Je saurai, je le jure, en trouver les moyens. —
Tel, on voit un lion dans une bergerie,
Il faisait tout trembler, quand soudain sa furie
Recourt à la retraite à l'aspect du berger ;
Il fuit, mais reculant, il brave le danger.
Aussitôt qu'à la Chambre il eut fini sa tâche,
Ce héros, méprisant la menace du lâche,
Et pressant le décret joyeux contre son sein,
Portait la délivrance au vaillant Girondin,
Il voulait par lui-même, en donnant l'allégresse,
Prouver au prisonnier son active tendresse.
Il montre le décret : il vole à son ami :
— Voici ta liberté » Mais Nicole a frémi !
— Quoi ! libre, moi ? tout seul, serait-ce donc possible ?
Il faudrait la quitter ! ah ! destin inflexible ;
Jamais ! jamais ! Vergniaud ! délivre-nous tous deux,
Ou mourir auprès d'elle, c'est tout ce que je veux !
Viens ami ! qu'en un mot, tu comprennes ma joie,
Dans quel torrent d'amour mon délire se noie,
Ces lieux, ces lieux maudits, tous ces parvis obscurs,
Aux feux de mon ivresse illuminent leurs murs ;
Quand, Vergniaud, tu le sais, nous combattions ensemble,
Combien de fois j'ai dit : « L'amour qui nous rassemble,
« L'amour, le pur amour qui rit à notre cœur,
« Est souvent le pivot de tout notre malheur.

« Depuis un mois entier que j'adore une belle,
« Je n'ai su retrouver aucune trace d'elle,
« Et j'invoquais la mort, et contre le Chabot
« Je luttais dans l'espoir de gravir l'échafaud ! »
Mais toi, tu me disais : « Enfant, crois-moi, les femmes
« Se font un cruel jeu de torturer nos âmes.
« Ton Isma, pauvre fou, ne songe plus à toi,
« Elle a nié ton cœur, elle a nié sa foi ! »
Et moi je répondais : « Non, l'amour qui me berce,
« Me dit au fond de l'âme : « Isma n'est point perverse ».
Alors je m'accusais de ne savoir ouvrir
Les antres où sa mère était prête à mourir,
Et l'âme sans espoir, je courais par la ville,
Abreuvé de douleur de ma flamme stérile.
Briser une prison ! qui jamais l'eût osé ?
Et je rentrais enfin le corps tout épuisé.
Et mes doigts tout fiévreux, alors prenaient ma plume.
Et mes doigts exhalaient toute mon amertume.
Que te dirais-je enfin ? Qu'un jour, en ce logis,
Du temple de la mort exécrable parvis,
Je fus jeté. Je crus finir mon existence !
De mon bonheur, ami, juge la violence,
Quand je revis Isma dans cet obscur cachot,
Je ne pus arracher de mon sein un seul mot !
Je tremblais, mais enfin : — cher amour, m'écriai-je !
Toi dans ces lieux, Isma, le Seigneur nous protège !
Faut-il te retrouver sur le seuil de la mort ?
Nous revoir et tomber, qu'étrange est notre sort !
Faut-il me réjouir, ou faut-il que les larmes
Jaillissent de mes yeux de voir ici tes charmes ? »
— « Ami, réjouis-toi ! quelque jour notre sein
Eût palpité vaincu sous les coups du destin.
Ami, réjouis-toi ! le Seigneur nous assemble.
Devant un jour mourir, eh bien ! mourrons ensemble !
Ami, réjouis-toi, puisque, loin de ce mur,
J'ai trouvé pour ma mère enfin quelque abri sûr.
Je t'ai promis mon cœur ! Devançant ma promesse
Mon Nicole, il était pour toi plein de tendresse ».
— « Bénissons le hasard ! Apprends-moi, mon Isma,
Comment cette prison sur ton front se ferma ?

Comment ta mère est libre et comment ces murs sombres
Ont jeté sur ton cœur de si lugubres ombres,
Quand vainement partout j'ai couru, j'ai tenté,
Implorant pour ta mère, en pleurs, la liberté ?
Quand j'ai prié, gémi ? quand à tous nos despotes
J'ai fait sonner bien haut tous les noms patriotes?
Quand, pour les attendrir, vainement j'ai promis,
Ma fortune, mes biens, oh ! quel est donc le prix
Qui sut ravir ta mère à leur affreuse idole?
Ah ! je le redoutais, oui ! toute femme est folle,
Elle vendrait son âme, elle vendrait son corps ;
Et cela sans vergogne, et cela sans remords ».
— « Quoi ! vous supposeriez ?.. stupides que nous sommes,
Nous nous fions toujours à la vertu des hommes ;
Mais eux, pour nous flétrir, trouvent mille sujets ;
La honte sur nos fronts monte en triste reflets.
Votre accusation a-t-elle raison d'être ?
Sans cœur, à votre esprit, me suis-je fait connaître ?
Croyez-vous que pour moi la vie ait tant d'appas,
Que pour elle je souille et ternisse mes pas ?
Supposez-vous que si mon âme était vendue,
Vous me verriez gémir dans ce gouffre étendue ?
Aspirant à la vie, au prix de mon honneur,
J'aurai la liberté dans un lâche bonheur. —
Elle dit : et son œil laisse échapper des larmes,
Trahissant au dehors ses secrètes alarmes.
— « Belle Isma, pardonnez mes injustes soupçons,
Pardonnez à mon sein ses douloureux frissons.
Je crois votre parole ; oui, je vous crois sincère,
Mais quel miracle enfin délivra votre mère ?
— « Mais quoi ! vous m'accusez, et n'est-ce donc pas vous
Qui me fit en ces lieux embrasser ses genoux ? »
— « Moi ? Que voulez-vous dire ! ah ! douce amie, explique
Tout, tout ce qu'a d'obscur ta phrase énigmatique ! »
— « Rappelez, rappelez à vos sens égarés,
Les serments qu'autrefois vous m'avez tant jurés,
Vous m'aviez dit : enfant, je sauverai ta mère,
Je braverai, pour toi, des lions la colère ; »
Vous m'avez dit encore : « à demain, doux amour,
Je te rendrai la joie ausitôt ton retour

Je sauverai ta mère, et demain, à ton âme,
J'apporte le bonheur, ce doux prix de ma flamme ».
Vous en souvenez-vous ? » — « Ah ! si je m'en souviens !
Depuis, de te revoir j'épuisai les moyens,
Mais ce fut vainement. Et mon âme meurtrie,
Est de ta perte encor partout endolorie.
Mais tu n'es pas venue au rendez-vous, enfant,
Empêchée, a-t-on dit, par le flot triomphant ».
— « Je ne suis pas venue ? ah ! pourquoi mon Nicole,
Te jouer de mon cœur par caprice frivole ? »
— « Isma, je t'aime trop pour vouloir t'abuser.
En ces terribles lieux qui peut ainsi ruser ?
Sur ta mère chérie, oh ! crois-en ma droiture ».
J'ignore entièrement ton retour, je le jure !
— « Mais quel était cet homme assis en ton logis,
Qui pour ma noble mère en ton nom m'a promis ?...
— « Quel homme veux-tu dire, enfant, dis, dis-moi vite ?...
Grand Dieu ! serait-ce lui ?... de Chabot, l'acolyte?
Ce monstre, ce maudit?... Quel funeste destin !
Cet homme, enfant chérie, ah ! c'est mon assassin...
Quoi ! c'est lui, dis-moi, dis... ah! mon âme oppressée,
S'écrase de douleurs... Hélas ! pauvre insensée,
Cet homme ! quoi c'est lui? quel peut être leur but ?
Parle donc... Qu'a-t-il dit ? » — Alors qu'il m'aperçut,
Il dit, venant à moi : « Le citoyen Nicole,
« Qui dans ce moment même à la bataille vole,
« A votre rendez-vous ne pouvant se trouver,
« Ce que tout citoyen doit certes approuver,
« Ira te dire au soir ce qu'il faut que tu fasses
« Pour enlever ta mère aux échafauds rapaces.
« Citoyenne, dis-moi le lieu de ton logis... »
— « Et le soir, belle Isma ? — Le soir, je le revis.
— « Que te dit-il, enfant ? » — « Un ordre de la Chambre
« A dirigé Nicole aux rives de la Sambre ;
« Sur Dumouriez, l'on a, dit-on, plus d'un grief.
« Nicole est délégué pour surveiller ce chef.
« Et toi, ma belle enfant, tu remplaces ta mère ;
« Seul accommodement auquel le peuple adhère ».
Comme je te sus gré, mon Nicole, d'avoir
Chassé de mes esprits le sombre désespoir ;

Je t'aimais, mon Nicole, avant la délivrance
De celle à qui je dois toute mon existence;
Juge de mon amour, maintenant que je sais
Que ma mère est, par toi, sans danger désormais!
— Comprends-tu, cher Vergniaud, quel dut être mon trouble
En écoutant d'Isma ce sacrifice double?
Mon cœur était heureux de savoir son amour;
Mais combien je souffrais que ce cruel séjour
De tant de charmes fut le réceptacle indigne;
Et, combien je souffrais en voyant ce beau cygne,
Destiné par Chabot à l'infâme instrument;
Quoi! cet œil, s'éteindra! quoi! ce front si charmant,
Sur le sol roulera, dans la rouge infamie!
Quoi! les monstres tûront cette douce ennemie?
— « Non! non! Isma, criai-je. Oh! non, ce n'est pas moi
Qui t'ai livrée ainsi sous l'acier de la loi,
Moi, je t'aime, vois-tu! Que penser de ta mère,
Qui dans ce réceptacle a plongé ta misère?
Égoïsme cruel... Moi, je t'aime, vois-tu!... »
— « Ma mère ignore tout ». — « Je maudis ta vertu!
Quoi! tu ne sais donc pas la rage de ces hommes? »
— « Je sais qu'en ce donjon, tous autant que nous sommes,
Nous gravirons un jour le funeste instrument,
Toi pour notre patrie, et moi par dévoûment;
Ils peuvent bien tuer le corps, mais non pas l'âme.
Elle se rit, ami, de leur gibet infâme,
Notre amour, ici-bas, n'eût été que d'un jour,
Qu'il rayonne éternel dans l'éternel séjour! —
Voilà! Vergniaud, quelle est la femme que j'adore,
Pure comme un enfant, belle comme l'aurore.
Tu veux que je te suive au sein des rouges flots,
Que je vole mêler ma vie aux matelots;
Non! non! je suis au port arrivé sans naufrage.
Ainsi que mon Isma, je me ris de leur rage;
Je reste en ce parvis; avec elle je veux,
Du haut de leur gibet rebondir jusqu'aux cieux ».
— « Nicole, je le sais, dans ces temps sanguinaires,
Il est doux de quitter les fureurs populaires.
Il est doux de laisser la haine, la terreur,
Pour s'élancer au ciel, récolter le bonheur.

Il est doux de mourir et d'exhaler son âme,
Pressant sur notre cœur l'objet de notre flamme,
Mais le devoir! ami, quand il a parlé haut
Quand il dit : « Tu vivras ». Tu dois fuir l'échafaud,
Tu dois abandonner l'ivresse de la tombe,
Pour apporter ton bras au pays qui succombe
Sous les coups redoublés de ces hommes de sang ;
Soldat encor debout, tu dois prendre ton rang !
Au-dessus de l'amour je vois planer la gloire !
— Quoi ! j'abandonnerais, ami, peux-tu le croire,
Isma, ma belle Isma !... Non, jamais, citoyen,
Isma, voilà ma gloire ; Isma, voilà mon bien.
Eh ! que m'importe à moi le devoir, la patrie !
Ah ! patrie et devoir ! ah ! quelle raillerie.
Que fait l'une pour nous ? ne vois-tu ses enfants,
Sombres fruits de la mort, aux gibets triomphants,
Pendre dans tout Paris ?... Le devoir ! Rude chose
Qui nous fait obéir au sort. Qui nous l'impose ?
Pourquoi tuer les uns et pour d'autres, trembler !
Ami, je veux mourir, à d'autres à parler !
Oui, je suis fatigué, mais, j'ai fini ma route :
Vivre sans mon Isma, c'est ce que je redoute !
— « Tu vivras ! quoi ! le peuple aurait plaidé pour toi ;
Tous ses représentants se seraient émus ! quoi !
Quand, durant tout un jour, Paris, la France entière,
Ont combattu pour toi, ton parti, ta bannière ;
Enlacé lâchement en de folles amours,
Tu fuirais le combat, tu livrerais tes jours ?
Non ! tu vivras, te dis-je, ah ! le devoir est rude...
Mais je vois ta maîtresse, et j'ai la certitude
Que son âme énergique aura de fiers accents,
Qui plongeront ton cœur en des feux plus vaillants.
Il ne faut pas qu'ainsi la passion frivole
Efface de ton front la brillante auréole.
— De vous faire obéir, vous avez les secrets
Et Nicole est vaincu quand parlent vos attraits ;
Mais au nom du pays, citoyenne, il faut rendre
A lui-même ce cœur qui ne sait se défendre.
Sous ces murs de granit, enfermé par Chabot,
Il devait y périr, victime d'un complot ;

Mais des larmes des siens notre patrie avare
Réclame dans son sein un courage si rare ».
— « Quoi ! mon Nicole est libre ! O Dieu ! soyez béni !
Soyez béni ! Seigneur. Voici donc aplani
Le sentier douloureux où gémissait mon âme,
Je ne redoute plus leur échafaud infâme ;
Je sais que tu vivras... Vis, mon Nicole, vis,
Abandonne à jamais ces odieux parvis,
Vole au sein des dangers, vas, ami, va combattre.
Attaque les lions ; puisses-tu les abattre ! »
— Ah ! quel est mon délire ! Isma, ma chère Isma,
Quoi donc ! y songes-tu ! quoi ! ce cœur qui t'aima,
Qui t'aimera toujours, hélas ! pourrais-tu croire
Qu'à mourir sur ton sein il préférât la gloire ?
Non ! non ! je veux mourir ; oui, c'est là mon bonheur,
Vivre auprès de toi libre ou mourir sur ton cœur ».
— « Mon Nicole, je t'aime, assez de fois ma bouche
A redit mon amour dans ce temple farouche.
Je t'aime, car mon âme en ton âme a compris
Les désirs d'un héros et non ceux d'un Pâris,
Vis en homme vaillant, anime ton courage,
Que de nouveau ta voix plane au sein de l'orage,
Apaise tes soucis, va ! je saurai mourir.
La mort est insensible à qui sait la souffrir.
Qu'importe que je tombe un jour plutôt que l'autre ;
Mais toi, vaillant soldat, toi courageux apôtre
De la liberté sainte, il te faut de longs jours ;
Plus tu vivras, ami, plus les hideux vautours
S'enfuiront sous les feux de ta chaude parole,
Ce n'est pas le moment de tomber, mon Nicole.
Ne crois pas que mon sein n'ait aucune douleur
De nous voir séparer par la faux du malheur?
Mais, ami, je repousse, et je le dis sans crainte,
Oui ! pour toi je repousse une lâche contrainte ;
Va, défends ton pays, et souviens-toi qu'Isma
Au pied de ce cachot un doux lien forma ;
Les cieux nous uniront, notre amitié fidèle
Assemblera nos cœurs, ami, de sa douce aile ».
— « Tu le veux, noble Isma, tu le veux ! j'obéis.
Pour toi, ma plume encore défendra le pays.

Ah ! qu'il eût été doux que nos dernières heures
S'exhalassent ensemble aux célestes demeures ;
Toi ! mourir loin de moi ! je ne reverrais pas
Ces yeux, ce noble front, ces gracieux appas ?
Non ! non ! moi je le veux. Non ! tu vivras, te dis-je,
Oseraient-ils briser cette charmante tige !
Douce fleur, tu vivras, oh ! je te sauverai !
Oui ! crois-en mon amour, oui ! je les dompterai !
Avant peu, sur mon cœur je veux revoir mon ange,
Je veux que le bonheur soit pour nous sans mélange. —
Le lendemain, Nicole, reparu de nouveau,
Foudroyait de ses feux le terrible niveau.
Chabot, le cordelier, exhalait sa colère
Et sur Danton lui-même déversait son cratère.
— C'est lui ! s'écriait-il ! lui qui, par ses discours,
De la juste vengeance a pu tromper le cours ». —
La France était alors en trois camps divisée :
Le camp des Jacobins : leur fureur maîtrisée,
N'attendait qu'un instant pour broyer sous leurs coups
Les peuples effarés, courbés à leurs genoux.
Saint-Just, Collot, Couthon, le fourbe Robespierre,
Legendre, Tallien, Amar, Billaud, Barrère,
Dirigeaient du parti la rude ambition.
Le camp des Cordeliers : Chabot, Marat, Danton,
Bazire, Jullien, Lacroix, Hérault, Camille,
Lançaient sur le pouvoir leur sanglante famille.
Puis, attaqué par tous, le camp des Girondins :
Guadet, Isnard, Vergniaud, dirigent ses destins.
Ils gouvernent la France ; ils ont le ministère ;
Roland, pour le pays, donne sa foie entière ;
Il est ici, partout. Dans son activité,
Il devance en courant les vœux de la cité.
Entre tous ces partis, luttant à l'assemblée,
Le Marais par ses voix, quand la nue est gonflée,
Qu'elle a jeté l'orage et troublé tous les rangs,
Rétablit l'équilibre. Et bientôt, sur les bancs,
Tous réclament sa voix, tant sa masse flottante,
Peu fixer des partis la victoire inconstante.
Ses chefs? Il n'en a point ! mais néanmoins d'Anglas
S'il ne fut pas son chef parut être son bras ;

Tel on voit sur les flots, au souffle de l'orage,
Un esquif s'agiter, redoutant le naufrage.
Il marche à l'aventure, entraîné par les vents,
Il va, vient et revient, au gré de vingts courants.
Toutefois un banquet aux campagnes fleuries,
Où naguère un grand prince, évitant les furies
D'un oncle ambitieux, vint, cherchant l'Eternel,
Sanctifier sa vie au pied du saint autel,
Est, par les Cordeliers, offert à la Gironde ;
Sur ce festin Vergniaud, tout un avenir fonde ;
Danton, donnant la main, n'est pas à dédaigner,
Si l'on se met d'accord la vertu peut régner.
Danton, que précédait le farouche Camille,
Offrait aux Girondins d'allier sa famille.
— « O Vergniaud ! avait dit le fougueux Cordelier,
Je n'aime pas le sang, j'ai voulu délier,
Hier à la tribune, en défendant Nicole,
— J'espère que Danton sera cru — la parole
Qui m'enchaînait au char du sinistre Marat,
De Maximilien, tortueux scélérat.
Je voulais le pays délivré des entraves,
Que parmi nous, enfin, l'on ne vît plus d'esclaves.
Je crus, qu'en unissant Cordeliers, Jacobins,
Nous pourrions de la France affranchir les destins ;
Robespierre, Marat, longtemps je les crus dignes
De mener la patrie à des heures bénignes ;
Mais depuis que septembre a vu couler le sang,
J'ai retiré mes vœux du milieu de leur rang.
Je vous offre ma voix ! » — La Gironde étonnée
Voyait s'épanouir enfin la destinée.
L'aigle des Girondins, dit : — « J'accepte, Danton !
Ta parole à la France est le plus noble don
Que reniant ta vie, ici tu puisses faire,
Marche donc avec nous, attaque le repaire
Où des loups Jacobins s'agite le troupeau,
Que nos bras réunis abattent leur drapeau !
La patrie est sauvée » — A ces vœux opposée,
Guadet jeta sa voix par l'honneur abusée.
— « Vergniaud, ne vois-tu pas les morts de toute part,
Dressés entre eux et nous un sinistre rempart ?

Ne crains-tu pas qu'un jour, tout le sang de la rue
Ne te soit reproché par la France éperdue ?
Et qu'en voyant nos mains presser les Cordeliers
On ne se dise ils sont par le crime liés ?
Ne crains-tu pas, enfin, que le deuil de septembre
Ne déploie, à ta voix, son voile sur la chambre ? » —
L'aigle des Girondins, reprit, le cœur peiné :
— Ici n'apportons pas d'esprit passionné !
Le chef des Cordeliers, cette voix formidable,
Vient demander oubli d'un passé regrettable.
Devons-nous, Girondins, accéder à son vœu ?
Ou faut-il l'écraser d'un amer désaveu ?
Citoyens, écoutez ! quand la patrie en larmes
Nous supplie à genoux d'étouffer ses alarmes,
Nous verra-t-on briser, l'esprit plein de rancoeur,
Le plus prompt des moyens de calmer sa douleur ?
Non ! Danton, il est vrai, dans un passé terrible,
A fait peser son bras, sur nos fronts, inflexible :
Aujourd'hui cependant il demande l'oubli,
Et ce bras sous lequel la patrie a faibli,
Il le met repentant sur le plateau mobile
Où depuis de longs jours notre pays vacille.
Et vous le repoussez ! et vous n'entendez pas
La France désolée et vous tendant les bras !
Et vous dites : le sang qui coule dans la rue
Nous jaillirait au front, souillant notre âme émue !
Ah ! redoutez bien plus que la postérité
Dise : les Cordeliers, las de férocité,
Accouraient repentants, implorer la Gironde ;
La Gironde, en ces jours, pouvait sauver le monde,
Et par un vain esprit de rigide rigueur,
Sa main les fit rentrer au sein de la Terreur ». —
A ces mots le démon, qui souffle la discorde,
Rugit de rage et craint que le parti s'accorde ;
Il brandit son flambeau dans les cœurs girondins.
— Quoi! mugit-il à tous, ces lâches, ces coquins,
Qui gonflèrent les flots de vagues sanguinaires,
Se verraient acceptés dans nos rangs débonnaires.
Vous tolérez cela ; mais votre chef est fou !
Où croit-il aboutir en étant aussi mou ?

A se voir supplanter par le fer de cet homme
Qui repousse Marat, lorsque Marat le somme
De se sacrifier au vœu de son parti ;
Mais qui serait Marat, Marat anéanti ! —
Lorsqu'il eut achevé, le démon de sa flamme,
En touchant tous les fronts de rage les enflamme.
C'est en vain que Roland, pour apaiser les cœurs,
Fait entendre une voix exempte de fureurs :
— « Amis, s'écriait-il, laissons notre rancune,
N'éloignons pas de nous les bras de la Fortune.
Qui nous a garanti qu'elle sera toujours
Prête à nous accorder ses faveurs, ses amours ? —
Mais le démon rugit !... Cette sage parole,
Comme un sable léger, au gré des vents s'envole.
C'est en vain que Vergniaud veut calmer l'ouragan ;
L'on n'entend plus sa voix aux cris de l'Océan.
Seul, Isnard impassible, en contemplant l'orage,
Dit : — « Qui veut tout sauver, vogue vers le naufrage ! »
Mais Guadet, de nouveau, reprenant son discours :
— « Citoyens, croyez-moi, ne souillons pas nos jours
En les mêlant aux flots du fleuve sanguinaire,
Ne nous étranglons pas dans un lien vulgaire !
Le bras du Cordelier est un bras imposant ?
Nous aurons plus de gloire alors en le brisant ! » —
Ces mots sont accueillis par un hourrah sonore.
Danton courbe son front que la rage dévore.
Tel au milieu des flots, par l'orage emporté,
On voit un grand navire, tristement démâté,
Courber ses flancs vaincus, submergés sous la vague,
Disparaître un moment, englouti dans le vague,
Mais soudain bondissant, brillant du sein des flots,
Présenter ses trois ponts couverts de matelots.
Tel apparut Danton, aux cris de la Gironde ;
Il semblait englouti dans une mer profonde ;
Accablé sous des coups qu'il ne soupçonnait pas !
N'entendant plus déjà que la voix du trépas,
Tout à coup, comme un fer qu'un puissant aimant touche,
Il bondit, s'écria, roulant un œil farouche :
— « Imprudent Girondin, tu repousses ma voix ;
De mon bras quelque jour tu sentiras le poids ! » —

Et le grand Cordelier, que le trouble accompagne,
Suivi de son parti, s'enfuit dans la campagne,
Laissant les Girondins grondant fiers et surpris
D'avoir de l'entrevue ainsi perdu le prix.
Le soir, sur l'échafaud, deux des filles de France
S'applaudissaient ainsi de cette résistance :
— « O ma sœur ! avait dit la rude Egalité,
Sais-tu bien que de peu nous l'avons emporté ;
Je voyais le moment que de notre ennemie
Allait peser sur nous la puissance affermie.
Sans le stupide orgueil de ce fier Girondin,
Nous voyons du bonheur notre dernier matin.
Chère sœur, il nous faut bâillonner cette infâme.
Ecoute le projet qu'a formulé mon âme :
Formons une alliance et jurons sur ces os
De toujours respecter la gloire, le repos,
Moi, de tes Jacobins, les fougueux patriotes,
Toi, de mes Cordeliers, les rudes sans-culottes.
Depuis longtemps Marat, courbé sous mon regard,
Obéit à mes vœux en adorant Maillard,
Il croit n'aimer qu'un corps de folle baladine
Quand dans ses bras il presse une femme divine.
Toi, de la Méricourt tu fais gronder le sein
Qui se livre aux amours du tigre Jacobin.
Allions-nous, ma sœur, étouffons nos discordes,
Pour régner, épargnons chacune de nos hordes ». —
A ces mots, Liberté répondit : — « A ton vœu,
O ma prudente sœur ! je donne mon aveu,
Liguons nos passions contre notre ennemie,
Puissions-nous étouffer un jour sa fourberie.
Avons-nous donc jamais, attaquant son repos,
Voulu lui dérober l'amour de ses héros ?
Elle a les Girondins. Pourquoi son cœur perfide
D'un encens étranger devient-il si cupide ?
Il lui faut tout enfin et même nos amis !
Et bien donc que nos bras soient contre elle affermis,
Oui, jurons alliance, et par tous les abîmes,
J'engage mon honneur à foudroyer ses crimes.
J'espère de Vergniaud, avant qu'il soit demain,
Voir autour de mon front graviter le destin.

Puisque du Cordelier elle a tenté l'hommage,
Je veux du Girondin lui ravir l'esclavage ». —
A ces mots, les deux sœurs, s'envolant dans les airs,
Aux mortels attardés, parurent deux éclairs.
Liberté, sur un nuage aussitôt emportée,
Près de Vergniaud descend dans une âme empruntée :
— « Citoyen, lui dit-elle, à vos yeux, quelquefois,
Ai-je déjà paru ?...» — « Je ne sais... votre voix
Rappelle un autre temps à mon âme ravie,
Epoque où radieuse apparaissait la vie ».
— C'est cela, quand j'aimais le plus grand des humains,
Vous veniez près de lui l'arracher aux coquins
Qui pour mieux l'enivrer encensent le génie,
Et submergeaient sa gloire en des flots d'harmonie.
Moi, je vous vis toujours amant de Vérité
Lui présenter l'écueil où son cœur emporté
Par sa propre énergie et son étrange audace,
Sombrerait, méprisant le danger qui menace.
Et quand il est tombé, broyé sur cet écueil !
Je ne vis plus qu'un homme enflammer mon orgueil ».
— « Et quel fut, Méricourt, le héros dont la vie ?... »
— « Vous ! » — « Moi? vous riez ! » — « Non ! » — « Mais [votre âme asservie
Aux vœux des Jacobins marche depuis longtemps !
En des rangs opposés nous sommes combattants !
— Ecoutez-moi, Vergniaud, j'espère qu'éclairée,
Ma conduite en ce point sera moins censurée.
Notre cœur, notre esprit, en des chemins divers,
Ne peuvent-ils parfois naviguer à revers ?
Ne vites-vous jamais de guerres intestines?
Ne peut-on aimer l'homme et craindre ses doctrines ?
Plus je vous admirais, plus mes esprits troublés,
Redoutaient que par vous nous fussions accablés.
Mais je brisais mon cœur au nom de la patrie !
Et plus je t'adorais, plus mon âme attendrie
Aux charmes de ta voix se sentait palpiter,
Plus je voyais l'ivresse en mes veines monter,
Plus j'entendais le cri du devoir en mon âme
Entraîner mon drapeau loin de ton oriflamme ».
— « O femme, j'ai compris ! Mais, par quoi dominé,

Votre esprit à me voir s'est-il déterminé ?
— « Ecoutez-moi, Vergniaud, mon âme est convaincue
Que sans vous, aujourd'hui, notre France est perdue ».
— Vous-même, l'avez dit : Nos pensers divisés,
Ont conduit nos amis en chemins opposés ».
— Voilà pourquoi, Vergniaud, dans ce moment suprême
Où tout va s'engloutir, gloire, paix, honneur même,
Faisant taire mon cœur, affermissant mon sein,
Dominant mon effroi pour sauver le destin,
De la France vaincue, à genoux éplorée,
Tendant à ses enfants sa poitrine navrée,
Je suis venue ici pour désiller ton cœur,
Pour éclairer ta foi, détruire ton erreur.
Que ne puis-je, ô Vergniaud, illuminer ton âme !
Toi seul peux nous sauver ; Marat est un infâme,
Robespierre un vautour, Danton un orgueilleux.
Ah ! si j'étais Vergniaud !... La cohue à tes vœux,
Si tu voulais oser, roulerait enchaînée ».
— « Venez-vous me tenter ?... Par ta voix dominée,
O Sirène, mon âme a compris un moment,
Combien de s'avilir il est parfois charmant.
Quand tel serait mon vœu, t'imagines-tu, femme,
Que mon parti voudrait entrer dans cette trame ? »
— « Ton parti ! je m'en charge. A l'un, j'offre de l'or,
Et son esprit dompté vers nous prend son essor ;
Cet autre, je le fais mon confident intime,
Et son cœur vaniteux accepte cette prime ;
Celui-ci tremblera, cet autre aime la paix,
Celui-là crîra haut, mais ce n'est qu'un niais.
Que dis-je, ton parti, le lâche, il t'abandonne,
Quand tu parles raison, il s'émeut, il frissonne,
Tu pardonnes Danton, il devient puritain,
L'on recule aujourd'hui, l'on te fuira demain ».
— « Bien, j'accorde un moment que ces âmes domptées,
Ne tiennent pas devant nos ligues effrontées.
Crois-tu donc que Danton, Robespierre, Marat,
Marcheraient à ma voix, sans lutte, sans combat ?
— « Mon Dieu ! Vergniaud, je crois, que Danton, Robes-
[pierre,
Si nous avions de l'or embrasseraient la terre ;

Pour Marat, je l'avoue, il est plus dangereux,
C'est, à ce que l'on dit, un loup fort ombrageux.
Mais on l'éloignerait ». — « O femme! je t'admire,
Tu faillis un instant me donner ton délire.
Mais non! n'y songe plus, le front d'un Girondin,
Ne pourrait pas régner ou règne un Jacobin?
Je veux pour le pays un triomphe sans tache,
Je ne veux pas qu'on règne à l'aide d'une hache.
Tu disais tout à l'heure, ah! si j'étais Vergniaud,
La foule obéirait et tûrait l'échafaud!
Moi, femme! je dirai: « Mon âme dominée,
Si je n'étais Vergniaud, pourrait être entraînée.
Vergniaud n'a pas le choix! et, bien que mon parti
Dans un gouffre sans fond paraisse anéanti,
Je soutiendrai toujours sa cause chancelante;
Je serai le rocher qui retient sur la pente
Le char précipité par un homme aveuglé,
Ou je meurs avec lui dans l'abîme roulé ».
— « Est-ce ton dernier mot? » — « Je te l'ai dit ». — « Mais [songe
Au gouffre épouvantable, où ton refus nous plonge! »
— « Ecoute-moi bien, femme à l'esprit si profond,
La Gironde pouvait accepter sans affront
Que Danton, reniant sa conduite passée,
Au parti de la gloire ait son âme enlacée.
Mais jamais la Gironde, en cédant à la peur,
Au parti de la mort n'allîra son honneur!
Mais toi, belle Sirène, abandonne les traces
Qu'ont faites, sur le sol, les reptiles voraces.
Viens avec nous ». — « Vergniaud, tu fuis notre étendard!
Il suffit. Je venais offrir à ton regard
Un moyen, pour sauver notre chère patrie,
Tu refuses, pourquoi? Un jour ta pruderie
A ton cœur ravira d'inutiles regrets! »
— A ces mots, Liberté, se dépouillant des traits
Empruntés, de la femme, au chef de la Gironde,
Apparut dans les cieux comme une éclair qui gronde,
Et l'âme courroucée, elle jeta ces mots:
« Qui ne sait se venger est né pour les cachots ».
Mais, d'un autre côté, sur le trône du crime,

Le monarque infernal a fait pâlir l'abîme.
Aux éclats répétés de ses cris de fureur ;
Les palais des damnés en gémissent d'horreur.
Sur un vœu du tyran, un noir démon s'avance,
Ses bras sont terminés comme des fers de lance ;
Sa lèvre déchirée aux pierres du volcan,
Rejette au loin l'écume ainsi qu'un océan.
Cent serpents sur ses seins ont fait siffler leur haine.
Eux-mêmes les démons tremblent sous leur haleine.
— « Ma fille, dit Satan, sur le sein paternel,
Viens partager les feux d'un amour que le ciel
N'a jamais ressenti sous ses lambris de glace
Enfant, viens sur mon cœur embraser ton audace !
Toi, tu me comprends bien, tes esprits pénétrants
Ont parfois devancé mes vœux les plus ardents.
Hier, à mon désir, o ma belle Discorde !
Tu chassas pour jamais la stupide Concorde.
Elle voulait régner parmi les Girondins,
De semblables projets méritent nos dédains !
Ton flambeau promené sur ce parti rebelle,
Les a tous enchaînés à ma gloire éternelle ;
Tes serpents, sur le sein des trois célestes sœurs,
Ont jeté les ferments des plus sombres noirceurs,
La guerre est allumée. Une seule, rétive,
Pour lutter contre moi, se croit assez active,
Nous la détromperons. Sous tes fougueux accents
Même les Cordeliers, par des troubles récents,
Ont enfin signalé ma puissance et ma gloire.
Quand l'heure sonnera l'éternelle victoire,
Par ton souffle excité, Danton dans son parti,
A mon fils livrera son front anéanti,
Avant qu'il soit longtemps, je veux que Robespierre,
Ce fils de ma fureur, seul règne sur la terre.
Je suis content de toi, mon triomphe est sauvé,
Mais, toutefois, enfant, tout n'est pas achevé ;
Ne détournons pas l'œil des petites ressources,
Les vastes océans naissent d'infimes sources.
Le camp des Girondins est déjà tout troublé,
Guadet, Isnard, Vergniaud, dans un noir démêlé
Au sujet de Danton plongés par tes prestiges,

Rendront de leurs travaux, vains les plus grands prodiges
Mais, je veux plus encor. Du paisible Roland,
Tu troubleras l'esprit, à s'alarmer trop lent ;
Son épouse a ravi par le feu de ses charmes,
Par sa voix, par sa grâce, irrésistibles armes,
Le bouillant Barbaroux, du parti Jacobin ;
Et depuis, ce héros lui voua son destin.
Ma fille, presse-toi, sème la zizanie,
Enflamme pour ton père encore ton génie. —
A ces mots, en sifflant, la Discorde s'enfuit.
Tel vous voyez l'Etna qui, dans la brume, luit ;
Tel, aux mortels troublés, le démon de la rage
Apparut abordant la girondine plage,
La terre s'en émut, le fleuve épouvanté,
Fit entendre un long cri, par l'écho répété.
Parmi les Girondins, il était un cœur lâche :
Boileau. Donc le démon, pour accomplir sa tâche,
Emprunta la démarche, et l'organe et les traits
De ce faux Girondin, pour mieux jeter ses rets.
Roland, à son aspect, croit voir le patriote :
— Ami, dit le démon, sais-tu qu'un sans-culotte,
Chabot, un misérable, a sapé ton bonheur,
L'autre jour, au festin qu'on donnait en l'honneur
De l'ami de Vergniaud venu de la Gironde ? »
— « Que peut, reprit Roland, ce montagnard immonde?
Mon unique désir, est sauver mon pays,
Et mon bonheur privé nargue tous les bandits ».
— « Peut-être ? écoute-moi ! dans un discours perfide,
Chabot a fait comprendre à notre oreille avide,
Que l'ardent Barbaroux, autrefois Jacobin,
Converti par l'amour, s'était fait Girondin,
Et que nous le devions aux charmes, à la grâce
De la merveille dont nul mortel ne se lasse
De convoiter tous bas les séduisants attraits,
Mais qui pour l'autre seul point ne se garderait.
Veux-tu savoir le nom de cette âme divine?
Car tu dois l'ignorer. Lorsque notre ruine
Se creuse sous nos pas, nous sommes le dernier...
— « Arrête, dit Roland, viens-tu m'injurier ? »
— « Non, citoyen, mon cœur ne connaît pas l'offense,

C'est ton intérêt seul ; et telle est l'impudence
De ces heureux amants, qu'il en jaillit sur toi
Un profond déshonneur qui cause mon effroi ;
D'un scandale éclatant le parti s'effarouche ;
Si tu ne sais chasser la honte de ta couche,
Comment sauveras-tu les tiens du déshonneur ? —
A ces mots, le démon dérobant sa fureur,
Disparaît en jetant une sinistre flamme
Qui pénètre Roland comme une froide lame ;
Il était là, brisé, le vaillant Girondin ;
Il tremble, il veut parler et dire son dédain,
Il n'a que des cris sourds qu'il lance dans l'espace,
Comme ces cris de nuit de chouette qui passe.
Le héros, en lui-même, a cent fois retourné,
En un demi-moment, son esprit consterné.
— Calomnie ! — Une preuve a-t-elle été livrée ?
— Je connais trop son cœur ! — Une femme adorée !
— Et pourtant, je le sais, près d'elle, Barbaroux,
Comme un lion vaincu renia son courroux.
— Confident infernal !... C'est ainsi qu'en son âme
L'infortuné Roland fait pénétrer la lame
Que la main d'un démon a forgée aux enfers.
Il maudit Barbaroux, il maudit l'univers.
Que fera-t-il ? La mort, par lui-même lancée,
Ira-t-elle broyer une épouse insensée ?
Où s'embrasant aux feux qui dévorent son sein,
Ira-t-il arracher, pour venger son destin,
L'âme du Marseillais qui lui ravit sa joie,
Il ne sait, il hésite ; et son esprit se broie
Aux fracas des pensers roulant dans son cerveau ;
Tout à coup emporté, comme un sombre vaisseau,
Qui bondit en sifflant aux éclats de l'orage,
Il vole à Barbaroux sous le vent de sa rage :
— « Homme corrompu, lâche, infâme suborneur,
Voilà donc tes vertus : c'est nous ravir l'honneur ».
— A ces mots échappés comme un cri de tempête,
Barbaroux sent des feux s'embraser dans sa tête.
— « Quoi ! dit-il, est-ce toi, le paisible Roland,
Qui viendra menacer comme un dogue hurlant ?
As-tu livré ton âme aux fuseaux des furies ?

Rallume-ton bon sens ! » — « Trève à tes moqueries,
Ne fais point l'étonné, je demande raison
De tes lâches complots et de ta trahison ! »
— « Assez, assez, Roland ! traître et lâche toi-même,
On n'obtient jamais rien des hommes à système.
Je l'ai toujours pensé, ce Roland est un fou ».
— « Me rendras-tu raison ?... ah ! tu n'es pas si mou
Quand il faut détrousser l'honneur de quelque femme,
Va, tu n'es qu'un menteur, un faux-frère, un infâme ! —
A ces mots, ne pouvant maîtriser son courroux,
Grondant comme l'airain, le bouillant Barbaroux,
S'écria : — Tu le veux, que ta tête aveuglée,
Avant la fin du jour, sous mon bras accablée,
Apprenne dans la mort qu'il ne faut pas ainsi
Nous prodiguer l'insulte et n'en avoir souci.
Parce qu'on est ministre, on ne doit pas pour cibles,
Prendre nos fronts pâlis à ses traits impassibles.
A demain ! » — « A demain ! » — « Tes armes ? » — « Choi-
[sis-les ».
— « Comme tu le voudras ». — « Va pour les pistolets ».

CHANT TROISIÈME

CHANT TROISIEME

LES CORDELIERS

Sur le parquet fangeux d'un salon sans parure,
Que rehaussait à peine une antique dorure,
A grands pas agités, Chabot se promenait,
Pour la troisième fois avec rage il sonnait,
Et son officieux, sourd cette fois encore,
Laissa paisiblement mourir l'airain sonore ;
Le moine montagnard ne pouvant faire mieux
Exhale son courroux en termes furieux :
— « Ne valons-nous donc pas tous ces nobles de race ?
Leurs valets respectaient jusques à leurs grimaces,
Et nous, nous, souverains, notre valet se rit,
De nos commandements, même du plus petit,
Un valet est quelqu'un... Il faut que chacun aille
Dans les clubs discuter les droits de la canaille,
Pendant que nous, les chefs, nous sommes là béants
A jurer, maugréer contre ces mécréants.
Ah ! j'y mettrai bon ordre, oui, je veux tout à l'heure,
Quand il va revenir, lui fermer ma demeure ;
Je veux lui démontrer que son maître Chabot
Peut le faire plier, rien que par un seul mot. —
Et l'ardent Cordelier, tout fier de son courage,
Dans son sein renferma sa colère et sa rage
Comme dans son fourreau, l'enfant, avec aplomb,
Remet, en s'admirant, une lame de plomb,
Et se promet déjà, dans son humeur terrible,
D'être, contre son dogue, un héros invincible.
Mais son officieux, se présentant enfin,
Dit : — Je suis à ton ordre, illustre Jacobin. —
— D'où viens-tu, dit Chabot, en gonflant sa colère ?
Mais sais-tu, citoyen, qu'aucun chef ne tolère,

D'être par ses valets si mal servi que moi ?
Chacun de vous désire à son tour être roi ! »
— « D'abord, je ne suis pas un valet, que je sache,
C'est pour la liberté qu'à tes pas je m'attache
Et comme tu la sers, je te sers, citoyen,
Noblement, fièrement, non pas comme un vil chien,
Et, que je te le dise, au club d'où je m'échappe,
Contre ces vains lambris chaque citoyen jappe.
Vois-tu cette dorure ? elle offusque là-bas
Plus d'un républicain qui surveille tes pas.
Quoi ! Chabot, se dit-on, le grand Chabot lui-même,
De l'aristocratie a donc reprit l'emblème ?
— Ces mots ont été dits ? — Et bien d'autres encor,
Moi, si j'étais Chabot, je fuirais tout cet or.
— Mais, au moins, toi, Brutus, as-tu pris ma défense ?
— Pourquoi pas, citoyen? Grâce à mon assistance,
Tu peux encor marcher sans crainte, quelque temps.
Voici ce que j'ai dit : — Citoyens ! je comprends
« Que vous vous éleviez contre l'or de cet homme,
« Mais je réponds de lui ! vous savez qu'on renomme,
« Dans Paris, mon courage ainsi que ma vertu.
« Faut-il le nier ? Non, Chabot a rabattu
« Depuis longtemps déjà de son patriotisme,
« Mais je suis près de lui, j'enflamme son civisme ;
« Déjà plus d'une fois il parut désirer
« Me fermer sa demeure afin de respirer
« Dans un plus haut parage un air aristocrate... »
— D'être bon citoyen, sache que je me flatte,
Et tout le monde a vu que seul, seul j'ai lutté
L'autre jour, contre tous, pour notre liberté.
— Patience, Chabot, j'y viens ; j'ai dit : — Nicole,
« Ce pâle Girondin, qui toujours nous immole,
« Ce royaliste ardent, ce cousin de Chabot... »
— Arrête, malheureux ! pourquoi ce dernier mot ?
Je nie appartenir à la sotte famille
De cet ami des rois, car... — A chaque vétille,
Pourquoi jeter ainsi quelque entrave à mes pas ?
Pour toujours, cette fois, laisse-là tes hélas !
Je reprends, et tais-toi : j'ai besoin de silence
Pour retrouver le fil de ma chaude éloquence :

« Ce cousin de Chabot, ce royaliste ardent,
« Ce gueux, ce scélérat, ce menteur impudent,
« Fut arrêté, par qui ? par Chabot, je le jure,
« Qui sut, dans son grand cœur, étouffer la nature
« Plutôt que de trahir la patrie et les lois,
« Plutôt que d'épargner un seul ami des rois ».
— Ah ! viens, que dans mes bras je te serre et t'embrasse,
Demande, cher ami, que veux-tu que je fasse ?
— Rien ! ah ! ça ! crois-tu donc que ce soit pour de l'or
Que ma voix dans les clubs a disputé ton sort ?
C'est pour la liberté ! c'est pour notre patrie !
C'est pour elle qu'il faut qu'on ménage ta vie ;
Je sais qu'on te dit mou, que tu crains les combats,
Mais, moi, je sais aussi qu'on peut armer ton bras,
Qu'on peut le diriger dans une bonne route.
Tu te souviens, ami, de l'autre jour sans doute,
Où près du Girondin, tu m'avais envoyé
Pour faire que vers nous son esprit soit ployé ;
Je compris, citoyen, que c'était une ruse,
Mais pour te refuser, je n'avais pas d'excuse,
Car tu me commandais pour servir le pays ;
En surveillant tes vœux, néanmoins j'obéis,
Et me promettant bien, par la première brèche,
De revenir vers toi, vite comme une flèche.
— Comme tu n'en vis pas, tu voulus revenir,
En tuant le sujet au lieu de le guérir.
Ah ! le brillant docteur, je rougis de ta chance !
— Eh bien ! je l'ai manqué, j'implore ta clémence.
Une autre fois, ami, je serai plus heureux,
Et déjà je le tiens par un coup tortueux.
Quand je me morfondais l'autre jour à l'attendre,
Je vis à son logis la jeune Isma se rendre,
Tu sais, la belle enfant, que j'avais su trouver,
Pour débrouiller son cœur et pour le cultiver.
Je m'aperçus alors, que sans trouble à ma vue,
Son âme à son chagrin, tout entière tendue,
Faisait à mon oreille entendre un son de voix,
Comme à l'étranger vu pour la première fois.
Par plusieurs questions simples en apparence,
Je sus que nos oiseaux s'adoraient en silence ;

Je sus que de l'enfant la main était le prix
Que Nicole obtiendrait, aussitôt que Thémis,
De la charmante fille entendrait la prière,
Alors dans mon esprit jaillit une lumière
Qui m'éclaira soudain, avec tous ses détours,
Le parti qui ressort de pareilles amours.
Puis, afin que l'enfant ne fût point inquiète,
Je lui dis : — à demain, je ne suis pas prophète,
« Mais je puis affirmer que votre mère, enfant,
« Obtiendra par Nicole un destin triomphant ».
— Et puis le jour d'après ? — quand je revis la belle,
Je lui dis : — Quel malheur ! la fortune rebelle,
« Sans écouter son cœur qui longtemps a gémi,
« Vous sépare à jamais de votre jeune ami.
« Et vous, infortunée, il faut aller de suite
« Pour sauver votre mère, en son horrible gîte ;
« Votre ami, belle Isma, ne pouvant seulement
« Obtenir pour vous deux qu'un accomodement,
« La mère sera libre, et la fille pour elle,
« Ira dans sa prison attendre qu'on l'appelle ».
— Et cette sotte fille a cru dans tes discours ?
Elle a cru que sa mère aurait de plus beaux jours ?
— Tais-toi, Chabot, tais-toi, n'interromps pas ma phrase.
Brutus se souriant, reprit avec emphase :
— Quand Brutus a juré par un serment d'honneur,
Il le tient, car Brutus est un homme de cœur
Il n'est pas comme vous pourri par la mollesse,
Il appartient au peuple, il est plein de noblesse :
Pour sauver son pays, il tûra, s'il le faut,
Il élèvera même au besoin l'échafaud ;
Mais quand il a promis, il n'a qu'une parole.
— Mais, enfin, pourquoi donc cet échange frivole ?
— Pourquoi, dis-tu, Chabot ? écoute ma raison,
Puis admire avec moi cette combinaison !
Nicole adore Isma, quand il la saura prise,
Il voudra sûrement qu'elle lui soit remise,
Il brisera sa plume ; ah ! je connais l'amour !
Lui qui nous fait trembler, eh ! qu'il tremble à son tour !
Ou bien pour l'arracher au choc de la tempête,
Il se compromettra sans défendre sa tête.

Un parti redoutable, il est vrai, le soutient,
Mais, je le veux perdu, si votre chef s'abstient.
Danton est orgueilleux ; certe il n'est pas facile
De tourner, de dompter cet esprit indocile.
Mais j'ai là, toutefois, la chronique du jour,
Le Girondin l'y flatte et l'y bat tour à tour,
Que Danton s'en instruise, et qu'enfin il comprenne
Que sa voix a sauvé cet instrument de Vienne
Cours vite, hâte-toi. — Mais moi, je ne veux pas !
Qui donc commande ici ? Qui dirige mes pas ?
— Allons, Chabot, allons, tu sais bien que nous sommes
Deux citoyens égaux, je veux dire deux hommes,
Dont l'un, c'est moi, Brutus, prépare le dessein,
Et dont l'autre, Chabot, exécute soudain ;
C'est ainsi qu'on le veut dans le faubourg Antoine.
Et tous les citoyens ont dit! C'est bien ! le moine
Auprès du fier Danton doit être accrédité :
Par lui cet orgueilleux sera vite dompté.
Ah ! que ne suis-je pas, ainsi que toi, mon maître,
Né parmi les grandeurs ! comme je ferais paître
Tous tes coursiers fougueux, Guadet, Danton, Vergniaud,
Pour les apprivoiser, l'herbe de l'échafaud.
Mais, vous tous, vous tremblez comme de viles femmes,
Quand ils lancent sur vous le feu des épigrammes
Je ne connais qu'un homme, un homme, et c'est Marat,
Qui ne tremble jamais dans le sang du combat.
Va, va trouver Danton, dis-lui que la commune
Est à se demander qui mène sa fortune?
Que mille fois déjà, ses discours criminels
Ont brûlé des parfums sur les anciens autels ;
Il faut qu'on sache, enfin, si c'est la République
Qu'il veut défendre ainsi par sa parole inique ?
Nous voulons, nous voulons, répète-lui, ces mots,
Qu'il rompe pour jamais avec tous les Buzots.
Nous voulons, nous voulons qu'il nous rende Nicole,
S'il ne veut à son tour que sa gloire s'envole. —
Il dit. Le Cordelier, indécis et tremblant,
Vaincu par ce discours, disparut à pas lent.
— Ah ! quand donc, pensait-il, en allongeant sa route,
Pourrai-je à tout ceci déclarer banqueroute ?

Le blanc nous mène aux rois, le rouge me fait peur.
Du haut de la tribune, enflammé de fureur,
Je fais trembler les blancs, mais, ici, dans ces Chambres
La voix de ce Brutus, fait palpiter mes membres.
Quoi ! mon valet, toujours me dominer ainsi !
Quoi ! sous la liberté, je tremble même ici !
Je ne peux même pas... Mais, après tout, que dis-je ?
Brutus est mon valet ! Oui ! mais plein de prestige,
Il est le chef d'un club dans le vaste Faubourg,
Un tel valet honore et projette un grand jour,
Un jour resplendissant sur toute ma personne,
Quand je dis ce qu'il veut, c'est le peuple qui tonne.
Voilà ! voilà ! dit-on, lorsqu'on entend ma voix,
L'oracle du Faubourg, le héraut de nos droits.
Non, ce n'est pas Brutus, valet que je méprise,
Qui pourrait sur mon âme avoir pareille prise
Non ! non ! c'est pour le peuple ; oui ! j'en fais le serment,
C'est pour le peuple seul, qu'ici dans ce moment,
Je vais solliciter de toute notre Chambre
Le plus dur, le plus fier, le plus orgueilleux membre.
D'abord, je hais Nicole, il faut que sur son front
Je fasse retomber tout ce que j'ai d'affront.
Puisque je sers ma haine en servant ma patrie,
Marchons donc sans rougir, montrons notre industrie ;
Mais lisons, avant tout, cet article où Brutus
Prétend que ce Nicole a fait mugir son flux. —
Il dit, et parcourant la feuille girondine,
Il sentit la colère embraser sa poitrine,
Et l'esprit en fureur : — je jure ! c'en est fait,
Il faut que Danton cède, il faut que le gibet
Me venge des affronts que cette plume infâme
A flots tumultueux fait bondir sur mon âme. —
Et, d'un pas saccadé, le rouge Templier,
Tombe comme la foudre au pied du Cordelier.
— Eh ! qui t'amène ainsi, mon illustre confrère,
Sur les ailes du vent, comme un coup de tonnerre ?
Les Bourbons, dans Paris, ont-ils nommé leur roi ?
Ou de nouveau la Chambre est-elle en désarroi ?
— Trêve, trêve, Danton, à la plaisanterie,
Toujours il faut pleurer quand pleure la patrie.

Partout n'entends-tu pas murmurer les complots?
Ecoute, citoyen! n'entends-tu pas les flots
Des séïdes des rois, monter, monter sans cesse,
Prêts à nous étouffer sous leur fausse caresse?
Citoyen Cordelier, si la voix du Faubourg
Te venait comme moi réveiller chaque jour,
Ah! tu ne rirais plus, tu comprendrais sans peine,
Que pour te prévenir, je vole hors d'haleine.
— Répète-moi, Chabot, ce que l'on dit là-bas;
Voyons s'il faut pleurer ou bien rire aux éclats?
— Ce que l'on dit? écoute! On dit qu'il est un homme
Qui flatte tour à tour et la réforme et Rome,
Qui voudrait bien fouler le sanglant front des rois,
Mais comme un échelon qui le hisse au pavois;
Que cet homme ménage, avec beaucoup d'adresse,
Les amis des vieux jours, comptant sur leur richesse
Pour jeter dans Paris quelque os à ronger
Aux dogues de la plèbe afin de les gorger,
Afin que sans courage, au jour de la bataille,
Ils nous laissent dompter sans nulle représaille;
Et cet Ambitieux, sais-tu quel est son nom?
Consulte les échos, ils redisent: Danton.
— Cette accusation, certe, elle n'est point neuve,
Déjà plus de cent fois... Mais quelle est donc leur preuve?
— Leur preuve? la voici! le journal de Vergniaud
Qui te flatte aujourd'hui jusqu'à son dernier mot.
Ecoute bien: — « Danton, les amis de la France,
« Ont reconquis enfin quelque ombre d'espérance,
« Sais-tu que l'on s'émeut, justement cette fois
« De te voir maintenant nous accorder ta voix?
« Ce n'est certes pas nous qui te dirons: arrière!
« L'on veut ton esprit noble, on veut ton âme fière,
« Brise donc à jamais avec les Montagnards,
« Tigres prenant nos seins pour gaîne à leurs poignards;
« Oui! citoyen Danton! trop grande elle est, ton âme,
« Pour hanter plus longtemps cette cohue infâme.
« Abandonne, abandonne à jamais le Chabot,
« Le Marat, le Fouquier, le Couthon, l'Henriot,
« Et le fleuri Saint-Just, ce moderne Tibère,
« A la voix de colombe, aux lèvres de panthère,

« Tous ces buveurs de sang, de larmes affamés,
« Flots de vautours planant sur nos murs alarmés.
« Ah ! si tu le voulais, homme au vaste génie,
« Tu pourrais arracher la France à l'agonie ;
« Comme ta main broîrait dans ses doigts musculeux,
« Ces lâches Myrmidons, ces tigres cauteleux,
« Et tous, nous redirions : Bravo ! Danton, courage !
« Et nos voix couvriraient, crois-moi, leurs cris de rage,
« Et l'histoire, après nous, dirait : le grand Danton
« A broyé les vautours sous sa dent de lion ».
Chabot avait fini. Danton, l'âme oppressée,
Paraissait englouti dans sa vaste pensée.
Tour à tour, ses regards, doux, farouches ou fiers,
Ou devenaient riants, ou lançaient des éclairs.
Puis, se levant soudain : — Ce journal, qui le signe ?
— Un gueux de royaliste, un Girondin indigne,
Une plume vendue au traître Dumouriez,
Cet homme qui voudrait nous fouler à ses pieds.
— Son nom, son nom, enfin? — Il s'appelle Nicole :
C'est lui que tu sauvas par ta lâche parole.
On dit qu'il te soutient, en échange de l'or
Que pour lui tu ravis aux caisses du Trésor.
— Quoi ! toujours ce vieux conte ! et c'est moi qu'on accuse ?
Que le peuple est injuste ! et comme on en abuse !
Quoi ! j'ai tué le roi pour sauver mon pays,
Et c'est moi que l'on fait soudoyer les partis,
Moi, qui risque mon front pour établir en France
La sainte liberté, notre unique espérance !
Chabot ! le peuple est fou ! — Non, il est conséquent,
Ecoute son discours, vois qu'il est convaincant.
— Dumouriez, nous dit-on, est traître à la patrie,
Mais ce lâche appartient à cette coterie
Qui sape tous les jours nos populaires droits,
Mesurant notre marche à leurs cerveaux étroits ;
Et, d'un autre côté, Danton, à la tribune
Monte pour affermir leur tremblante fortune,
En un mot, on reprend : Nicole, Girondin,
L'ami du général, quoi donc de plus certain,
Est l'ami de Danton, qui combat pour l'infâme.
— Eh bien ! que leur faut-il pour confondre leur âme ?

— La tête de Nicole! on dira, soi-en sûr,
En te voyant ainsi livrer ce sang impur,
Danton est patriote et... — Quoi! du sang encore,
Du sang, toujours du sang, quelle soif vous dévore!
Ah! n'en avons-nous pas assez déjà versé!
Que pensera l'histoire? oh! quel siècle insensé!
— C'est vrai, mais que veux-tu? C'est sa tête ou la tienne,
Apaise le Faubourg, en nous livrant la sienne.
— Et quand je le voudrais, dépendrait-il de moi
De faire ainsi faucher les fronts hors de la loi?
Ne sais-tu pas, enfin, que toute la Gironde,
Pour sauver un des siens remûrait tout un monde?
Le Girondin le sait, derrière ce rempart,
Il peut tirer sur nous, flétrir notre étendard.
— Je ne l'ignore pas, aussi je te viens dire:
Le peuple veut sa mort, cela te doit suffire.
Il appartient, dit-on, à ce lâche parti
Qui bientôt dans ses flancs aura tout englouti.
Eh bien! nous briserons ces hommes redoutables.
— Ne sais-tu pas, Chabot, qu'ils sont inviolables?
— Inviolables? quoi! c'est au peuple à parler!
C'est à nous d'obéir! aux traîtres à trembler!
Le peuple a dit: « Je veux ». Ecoute, il faut sa tête,
Car je ne pense pas, que bravant la tempête,
D'un grand peuple en courroux tu risquasses ton front;
Tu sais qu'à se venger le peuple est toujours prompt.
— Je sais ce que je dois, quoique le peuple fasse!
Jamais je n'ai tremblé devant une menace;
J'ai toujours combattu pour le bien général,
Sans chercher si le sort m'en deviendrait fatal.
Ce que le peuple veut me semble une folie;
Sans redouter la mort, bien haut je le publie.
Aussitôt qu'il aura fauché vingt députés,
C'est l'échafaud toujours trônant à nos côtés;
C'est le sang à longs flots s'échappant de nos veines,
C'est la mort en tous lieux, obéissant aux haines.
— C'est vrai, grand citoyen, qu'il est triste le temps
Où l'amour du pays nous fait tous combattants!
Mais, veux-tu donc laisser notre patrie en proie
Aux tyrans qui déjà font éclater leur joie?

Quand le vaste Faubourg aura, dans son courroux,
Abattu le plus grand, le plus noble entre tous,
Comme ils seront joyeux de t'avoir rendu traître,
En apparence, au moins : ils deviendront ton maître :
Tu n'auras plus le choix, repoussé par les uns,
Il te faudra ramper sous ces pâles tribuns ;
Comme ils vont dominer, une fois que ta tête
Aura jusqu'à leur front abaissé son haut faîte.
Soyons prêts à mourir, car je le jure ici,
Quand Danton sera mort, ils seront sans merci,
Ils n'auront certes pas tes doutes, tes scrupules,
Et dans l'œuvre de mort ils seront sans émules.
Puis quand les citoyens auront, sur l'échafaud,
A l'amour du pays soldé le sombre écot,
Ils nous rendront les rois ! Et que dira l'histoire ?
Il existait un homme, un homme plein de gloire,
Un homme dont la voix savait broyer les fronts ;
Un homme qui pouvait nous sauver des affronts ;
Cet homme s'est vendu, honte sur son génie ;
Cet homme s'est vendu, le peuple le renie. —
Par ce morne discours Danton, enfin dompté,
Dit : — Mort aux Girondins ! le sort en est jeté.
Néanmoins n'attends pas qu'allant à la tribune
Je sape de ma voix cette gloire importune.
— C'est ce que le Faubourg réclame uniquement,
Sois donc silencieux, nous autres aisément
Nous saurons renverser tous les suppôts de Vienne
De façon, je le jure, à ce qu'on s'en souvienne. —
Le moine satisfait de ces grands résultats,
Revint à son logis l'esprit plein de combats.
— Eh bien ! lui dit Brutus, dans le faubourg Antoine,
Pressé de ton retour déjà l'on dit : « le moine
A-t-il donc échoué dans sa commission ? »
— Tu peux dire au Faubourg que réparation
Entière sera faite à notre République,
Que Danton se taira, que sa parole inique,
Non sans peine obéit à la voix du Faubourg.
— Sache donc, citoyen, qu'aux premiers feux du jour,
Demain les sections, descendant à la rue,
Feront à la Gironde une vaste abattue,

Pendant que vous, là-bas, débarrassés enfin
De leurs principaux chefs, aurez libre scrutin.
Jacobins, Cordeliers, votez la déchéance
De ces hommes tarés qui dévorent la France.
Marat, homme de fer, combattra parmi nous;
Mais il compte au Palais vous donner rendez-vous.
Et pendant que là-bas vous domptez la Gironde,
Au dehors le Faubourg en armes vous seconde.
— Sur Nicole, Brutus, nous devions seulement
Du pays courroucé lancer le châtiment.
Ne redoutes-tu pas de perdre la patrie
En enflammant du peuple à tel point la furie?
— Tais-toi, Chabot, tais-toi, les secrets du Faubourg
En toi doivent trouver un cœur muet et sourd..
Pendant que la Montagne aiguise sa colère,
La Gironde avertie, à son tour délibère.
Roland s'est résigné, sur le vœu de Vergniaud,
A taire son courroux pour qu'au jour de l'assaut
La Gironde n'ait pas sa phalange affaiblie.
— Quoi, lui disait Vergniaud, quelle étrange folie!
Pour des soupçons menteurs, le pays menacé,
De ses plus grands soutiens sera-t-il délaissé? —
Roland lui répondait: — Non, Vergniaud, tu t'abuses,
Barbaroux est un traître, et ce n'est que par ruses
Que pour ses passions, qu'au parti girondin
Il a depuis un mois consacré son destin.
En vengeant mon honneur, je sauve la patrie,
Je ne le crains que trop, de quelque jonglerie,
— Ah! Roland! plus que moi tu trompes tes désirs,
Tu livres le pays, vengeant tes déplaisirs.
Non, Barbaroux n'est pas, j'en jurerais, un traître.
— Soit! dit Roland piqué! mais je suis bien le maître
De moi-même guider mon propre sentiment,
Je veux donner au lâche un rude châtiment.
Ce serait trop facile, on volerait nos femmes.
Puis un autre viendrait pour apaiser nos âmes,
Disant: « qu'importe ami, ton honneur violé,
« Pour le bien de l'Etat quitte ce démêlé ».
Vergniaud, écoute-moi, le pays n'a que faire
En ces débats obscurs nés sur un adultère,

Ou s'il s'en inquiète, il doit avoir souci
Que l'honneur du foyer ne soit à la merci,
De quelque homme taré, qui promène sa joie,
Sur nos fronts avilis, comme un oiseau de proie ;
Je saurai me venger. — C'est ton droit ; cependant,
Je t'en conjure ami, remets cet incident,
Pour l'amour de la France, au temps où garottée,
L'hydre de la Montage enfin sera domptée.
— Je le veux bien, Vergniaud, toutefois, si vaincu,
Notre parti demain devait avoir vécu,
Pour venger mon honneur, j'échaufferais ma haine. —
Triomphant à demi, Vergniaud, sans prendre haleine
Courut vers Barbaroux. — Que fais-tu ? lui dit-il,
Ne vois-tu pas, ami, dans quel profond péril,
Tes débats insensés vont plonger la patrie ?
Laisse-là ta querelle, apaise ta furie.
— Mais reprend Barbaroux, que me reproches-tu ?
Crois-tu que mon cœur soit sans aucune vertu ?
Un fou vient m'insulter pour je ne sais quel crime,
Crois-tu que mon courroux ne soit pas légitime ?
Si j'étais criminel je ne me plaindrais pas,
Je repousserais loin ces funestes combats.
Je suis sûr de mon cœur, il est pur, et mon âme,
A l'égard de Roland ne mérite aucun blâme.
Moi, reconnu par tous pour être souvent prompt,
Ai-je jamais lancé d'injures à son front ?
Si la honte naissait, quelle écrase la tête
De celui qui soulève une folle tempête.
Que me reproche-t-il ? — De souiller son honneur
D'avoir séduit sa femme et ravi son bonheur.
— Moi?... je comprends alors sa colère insensée,
Il s'abuse, Vergniaud. Mais son âme offensée,
Par la rage aveuglée, entacherait ma foi,
Tu connais de l'honneur l'inexorable loi.
Je ne puis rien pour lui. L'insulte est trop flagrante,
S'il ne veut se dédire, il n'est pas d'épouvante
Qui retienne jamais contre son sein mon bras.
— J'espérais étouffer ces malheureux débats
Dit Vergniaud, quel démon plane sur la Gironde,
Guadet, Viger, Brissot, à tout moment nous fronde,

Vous, sur qui je comptais, par vos discords jaloux,
Votre égoïste honneur, vous livrez au courroux
Du parti montagnard, les flancs de la patrie.
Ah! Barbaroux, étouffe une injuste furie.
— Jamais. Je subis tout, excepté d'avilir
Mon honneur, ce seul bien que l'homme doit chérir.
— Hélas! reprit Vergniaud, que ton cœur inflexible
Apprenne, Barbaroux, qu'à ma voix, insensible
L'infortuné Roland remet à quelques jours,
Ces débats qui feront pavoiser les Faubourgs. —
Cependant, réunis dans un accord factice,
Les Girondins troublés s'agitent dans la lice.
Tels on voit les lions, sous le cri des chasseurs,
Réunir leur courroux contre les oppresseurs;
A la voix du danger, ils laissent leur querelle,
Prête à gronder bientôt à la moindre étincelle.
Aux fédérés Gorsas, Barbaroux, Pétion,
Buzot, Roland, Guadet, par leur dissension,
Livrent aux Montagnards le sein de la patrie.
— Quand, prête à tout ronger, on voit la barbarie
Déployant dans les airs son livide étendard,
Pourquoi discutons-nous, avait repris Isnard?
Amis, ah! croyez-moi, laissons notre querelle,
Nous donnons aux vautours la victoire trop belle,
A tout il faut un chef, et le nôtre est Vergniaud,
Marchons sous sa bannière et demain l'échafaud
S'écroulant sur le sol par manque de victime,
Des révolutions nous fermerons l'abîme.
Mais Barbaroux bondit: — Isnard, oui, tu dis vrai,
En avant il nous faut nous porter sans délai.
Il faut à la Gironde un chef qui la dirige,
Pour briser la terreur jusqu'au dernier vestige,
Pour moi, je ne mettrai point d'opposition,
A celui qu'a nommé votre décision.
Mais, tous, vous le savez, ce n'est pas que je fronde,
Vergniaud à pas trop lents fait ramper la Gironde.
Pendant qu'on temporise, entendez-vous là-bas
Sonner de votre mort le sanguinaire glas?
Que de fois je l'ai dit, encor je le répète,
Frappons si nous voulons la victoire complète;

A quoi bon raisonner sous la gueule des loups,
Il faut les dévorer ou tomber sous leurs coups.
Vous avez des soldats, volez à la montagne ;
Vous avez des canons, entamez la campagne ;
Attaquez le Faubourg, Cordeliers, Jacobins,
Purifiez la France au sang des assassins
Ou courbez votre front, agneaux de boucherie,
Assouvissez leur faim, leur rage, leur furie !
— Viger, applaudissant à ces mots belliqueux,
S'écriait, citoyens, sabrons ces loups affreux.
Il faut que terrassés ces hommes funéraires
Emportent en mourant tous les vœux sanguinaires.
Et Guadet reprenait : — Oui, vous avez raison ;
Pourquoi donc hésiter ? Marat, Fouquier, Danton,
Eux n'hésiteront pas, quand le pied sur vos têtes,
Ils boiront votre sang dans leurs sauvages fêtes. —
Mais l'aigle girondin dominant ces discours,
Dit : — vaillants fédérés, n'entravons pas le cours
Des lois sur le pays par le peuple votées.
Lorsque les nations sont librement dotées.
Est-ce aux nobles partis, de l'ordre défenseurs,
De creuser sous nos pas les mines des malheurs ?
Cordeliers, Jacobins contre nos flancs conspirent
A broyer notre chair, les hyènes aspirent ;
La mort en rugissant menace notre front,
Faut-il pour nous sauver en crime être fécond ?
Je ne le pense pas. J'aime mieux sous la hache
Courber, comme un agneau, ma poitrine sans tache,
Que d'avoir dans la rue un triomphe de sang
Qui jetterait l'opprobre au sein de notre banc.
Comme vous, Citoyens, je veux vaincre les rouges ;
Je veux de la Montagne anéantir les bouges,
Sans être criminel, sans violer nos lois.
N'apprenons pas au peuple à dépasser ses droits,
Certe, il faut lutter, mais... — Par une mélodie,
Interrompt Barbaroux, combat-on l'incendie ?
Ton organe est puissant, je l'accorde, Vergniaud,
Mais que pourrait ta voix sur les loups d'échafaud ?
Charme-t-on les éclairs ? Charme-t-on la tempête ?
Non ! eh bien ! que nos bras enchaînent leur conquête,

— Pourquoi tant de discours ? avait gémi Roland,
Selon le Marseillais, notre pas est trop lent !
Quoi ! suppose-t-il donc par ses phrases stériles
Nous aider à chasser la terreur de nos villes ?
Vient-il jeter le trouble aussi bien parmi nous ? —
Tel un taureau piqué, par le nerf, aux genoux
Embrase tout l'éther du feu de sa narine,
Ecume et fait mugir sa puissante poitrine.
Tel parut Barbaroux à ce fâcheux discours.
— Quoi ! Roland jusqu'ici tu lanceras le cours,
Sur mon front indigné, de tes folles injures ;
J'avais jusqu'au matin dédaigné tes piqûres ;
Mais tu franchis la borne et si chez toi le cœur
Ne parle pas moins haut que ton propos moqueur
Tu quitteras ces lieux, tu viendras sur la route,
De semer tes clameurs savoir ce qu'il en coûte. —
Il dit, et furieux, tous deux hâtent leurs pas,
Ils n'écoutent plus rien ! Qui retiendrait leurs bras ?
Ils sortaient... quand soudain au milieu d'eux, Nicole,
L'âme émue, a jeté le glas de sa parole :
— Amis, amis, dit-il, vous êtes à parler,
Sans entendre les loups contre nos flancs hurler.
Le Faubourg à longs cris menace la Gironde,
Les deux rives du fleuve ont vu son flot immonde,
Au secours du pays, vers la Convention,
Volons tous pour sauver la Révolution.
Pendant que Barbaroux, Isnard, Vergniaud aux Chambres
Enflammeront l'ardeur des plus paisibles membres ;
Pétion et Buzot, soutenus par nos bras,
Porteront aux mutins la honte et le trépas.
Les bataillons bourgeois attendent dans la rue,
Du calme de vos fronts, frappez leur âme émue ! —
Et Barbaroux, Roland, par le danger unis,
Volent d'un pas égal défendre le pays,
A la voix de l'honneur qui grondant les appelle,
Ils suivent la Gironde, oubliant leur querelle.
Depuis longtemps, Paris, en deux camps partagé,
Dans un rude combat se trouvait engagé.
Le sinistre tocsin, sombre voix de bataille,
Répondait par volée au cri de la mitraille.

Vainement les guerriers, auprès de Pétion,
Veulent par leur valeur sauver la nation,
Culbutés, débordés, en tous lieux ils succombent,
Courbés, domptés, vaincus, dans leur désastre, ils tombent.
Tel on voit un sapin résister aux torrents,
Son faîte s'est courbé sous les flots dévorants,
Soudain il se relève, il se roidit, sa cime,
Avec orgueil encor, plane loin de l'abîme,
Mais les flots ont rugi, le géant foudroyé
Dans le gouffre entr'ouvert a disparu broyé.
Telle était la Gironde ; en vain elle résiste,
C'est à peine bientôt si l'on sait qu'elle existe !
Liberté s'élançant, une torche à la main,
Agite Méricourt, et fait gronder son sein.
— Soldats de la patrie, a dit la courtisanne,
Pour diriger vos bras, sur vous Liberté plane,
Etouffez pour jamais la Gironde et Vergniaud,
Avancez pour demain l'œuvre de l'échafaud. —
A ces mots, les bandits que les enfers relancent,
Sur les flancs girondins, comme un torrent s'avancent.
C'est en vain que Nicole, à la tête des siens,
A soutenu le choc, le feu des biscaïens ;
Seul, il lutte longtemps, et sa lame énergique,
En vain fait reculer cette mer anarchique.
Les flots précipités de l'insurrection,
L'entraînent abattu sous la Convention.
Tel un rhinocéros, traqué par des sauvages,
Promène autour de lui vainement ses ravages ;
Longtemps il fait rouler les crânes à ses pieds ;
Mais bientôt les chasseurs se sont multipliés,
Il voit, en frémissant, son ardeur affaiblie ;
Bien qu'il menace encore, au loin il se replie.
Tel, Nicole accablé par le peuple hurlant,
Sous la Convention reculait à pas lent.
Là, Barbaroux soutient le choc de la Montagne,
Ce que son parti perd dehors, il le regagne.
— Citoyens, disait-il, cent mille Montagnards,
Pour opprimer nos voix volent de toutes parts.
Ecoutez les échos ! grondant comme un tonnerre
La conspiration est là qui nous enserre !

Qui donc a soulevé l'émeute contre nous?
C'est Marat, qui du peuple exalte le courroux.
Ecoutez ses discours: — « Ta poitrine affamée,
« Peuple, réclame en vain que ta faim soit calmée,
« Réprime-t-on le crime? on se rit de tes droits!
« Imite les tyrans; abandonne des lois,
« Qui jamais n'ont parlé qu'en faveur de tes maîtres;
« La justice est à nous, exécutons les traîtres;
« Pille leurs magasins, pends les accapareurs;
« Mets enfin, par tes bras, terme à tant de fureurs ». —
Marat a dit: « pillez ». Et des hordes sauvages,
Dans mille magasins promènent leurs ravages.
Marat a dit: « pendez ». Et dix mille bourreaux
Ont livré ce matin cent bourgeois aux corbeaux!
Citoyens, hier soir, pour sauver la patrie
Qui gémit sous les coups de cette coterie,
Vous avez décidé que tout représentant
Coupable d'un forfait, pourrait être à l'instant
Arrêté, condamné comme un traître vulgaire;
A ce tigre, il est temps enfin de nous soustraire;
Le moment est venu, d'enchaîner du lion
Contre vos justes droits la sombre ambition.
Décrétez que Marat, par son journal infâme,
Du peuple a mérité la colère et la flamme. —
Ce courageux discours jetant le désarroi
Au sein de la Montagne, elle en hurle d'effroi.
Marat, l'œil enflammé, bondit à la tribune:
— Je vous apporte ici les vœux de la Commune;
Je combats en son nom un parti scélérat,
Chassez de votre sein tous les hommes d'Etat.
Pour compléter enfin notre grande conquête,
Sacrifiez cent fronts aux feux de la tempête,
Ou vous serez contraints par la fatalité,
D'en offrir deux cent mille aux vœux de la cité.
Quand une femme, en vain, par la douleur pressée,
Ne sait produire au jour une âme mal placée,
Que fait un grand docteur? il use des forceps,
Et comme un vigneron qui supprime les ceps
Pour condenser la sève et préserver la grappe,
Au besoin il saura, pour que l'enfant échappe,

Sacrifier la mère avec témérité.
Eh bien ! la Chambre est grosse, et l'enfant : Liberté,
Ne peut que par le fer développer son aile,
Imitez le docteur, enflammez votre zèle ;
Et, s'il le faut, au soir, qu'un acier bienfaisant,
Délivre Liberté d'un sein agonisant. —
Cet odieux discours embrasant les artères,
Sur l'assemblée émue a jeté ses colères.
La Montagne applaudit. Les sinistres échos
Redisent mille fois ses lugubres propos.
Vainement Lanjuînais veut prendre la parole,
Sa voix s'éteint et meurt au vent du rouge Eole,
Et le fougueux Legendre, un poignard à la main :
— Si tu parles, dit-il, tremble pour ton destin. —
Mais le héros s'écrie, en dominant la foudre,
Bourreaux ! Egorgez-moi ! vous jetterez en poudre
Mon cadavre d'ici, mais je saurai mourir !
Vous ne me verrez pas sous vos stylets pâlir.
J'entends autour de moi parler de sacrifice,
De quitter notre banc, de nous rendre justice ;
Infâme abus de mots. Pourquoi couvrir de fleurs,
Les victimes tombant sous les persécuteurs ? —
A ces mots, Barbaroux a repris la tribune :
— De Lanjuinais, dit-il, j'embrasse la fortune,
Si mon sang est utile au salut du pays,
Buvez-le, je dis plus, que mon honneur soit pris,
S'il le faut, pour ravir la France de sa chute.
Vous ne me verrez pas engager une lutte.
Si la Convention m'enlève mon pouvoir,
J'obéirai, rongeant au loin mon désespoir.
Au loin je pleurerai sur ma noble patrie,
Abandonnée aux doigts d'une horrible furie ;
Mais jamais de ma main, une démission
Ne viendra lâchement trahir ma mission. —
Barbaroux avait dit. Saisissant la parole,
Isnard veut à son tour saper la rouge idole,
Mais sa voix gronde et meurt au sein de ce volcan,
Comme un canon d'alarme, aux flots de l'Océan :
— Du jour, s'écriait-il, du jour où notre tête
Sera roulée au vent de la rude tempête,

Vous pourrez sur ces murs, lire ces mots écrits :
« Ici, fut un grand peuple, en ces lieux fut Paris ». —
Il dit, les Jacobins, redoublant le tumulte,
Comme un torrent bourbeux, font rebondir l'insulte.
Tous parlent à la fois, Lanjuinais et Chabot,
Et Gironde et Montagne, et Marat et Buzot ;
L'invective grossière en jurant se déroule,
Marat montre le poing, on s'échauffe, on se foule,
Et l'impuissant airain du faible président,
Eteint sa grêle voix dans le bruit discordant,
Et le démon du trouble, en soufflant ses tempêtes,
Fait mugir l'ouragan sur les plus froides têtes.
Et sa lugubre voix retentit dans les airs,
En sillonnant les fronts de ses rires amers,
Et Marat, mugissant au plus fort du tumulte,
Sur l'océan humain imprime son insulte,
Comme le vent aux mers imprime le frisson :
— « Brisez, brisez la cloche, et s'éteindra le son ! »
Mais cependant Vergniaud d'un verbe formidable :
— Défenseurs du pays, il est épouvantable,
Dit-il, de remplacer un homme criminel,
Qui sur notre patrie a déversé son fiel,
Un homme audacieux, couvert d'ignominie,
Qui sur nous tous, ici, bave la calomnie,
Marat... Dieu ! Pardonnez, j'ai prononcé ce nom !
Prétend aimer les lois, mensonges !... l'ordre, non !
Il méprise le peuple, il maudit l'assemblée.
Il voudrait une faux qui fauchât tout d'emblée.
Ce sont là tes amours, tigre enivré de sang ;
C'est plonger ton poignard à tous dans notre flanc.
Rougis, si tu le peux, et sache qu'en notre âme
Il est plus de vertus que dans ta tête infâme
Il n'entre de folie, il n'entre de terreur.
Quand un tigre a rompu ses liens en fureur,
Que sur la nation il assouvit sa rage,
On l'abat ! faites donc ; enchaînez le ravage ! —
Soudain, Marat s'élance un tube dans la main.
— Citoyens, mugit-il, vous fixez mon destin,
Si l'on veut m'arrêter, devant cette tribune,
Je vous délivrerai d'une plume importune,

Et de l'ami du peuple, écrasé sous vos lois,
S'éteindra pour jamais la vertueuse voix. —
Tel un cerf poursuivi par la meute rapide
Pour tromper l'odorat plonge en l'onde perfide;
Mais les chiens, un instant, par l'erreur entraînés,
A la voix du piqueur sont vite ramenés.
Tel apparut Marat, pour dérouter la piste,
Agitant dans les airs son acier alarmiste!
Mais Vergniaud a compris la fourbe du tyran;
Il veut la replonger au cœur de ce forban;
Il bondit de son siège et s'écrie: — Un mensonge
Plane sur tous nos fronts comme un lugubre songe.
Le voile est déchiré, cette arme est un moyen;
C'est une comédie et ne renferme rien.
Ce monstre est vil en tout. — Aussitôt l'assemblée,
Honteuse qu'on la joue, enfin désaveuglée,
Contre l'homme maudit, fulminant un décret,
Décide que Marat sera mis au secret;
Et que le tribunal purifiant son glaive
De cet homme de sang devra briser le rêve.

CHANT QUATRIÈME

CHANT QUATRIEME

LES MONTAGNARDS

Quand la grande nouvelle éclata dans Paris,
De joie ou de fureur chacun lança des cris.
La troupe girondine y puisa du courage.
Les sbires montagnards en hurlèrent de rage:
— Sauvons l'ami du peuple, allons! sauvons Marat.
Mort à tout girondin! mort à tout scélérat! —
A ces cris redoublés, la Montagne s'élance,
Le regard enflammé, le front plein de vengeance.
Sans reculer d'un pas, solide comme un roc,
Les guerriers de Nicole ont soutenu le choc.
— Courage, citoyens, délivrons la patrie,
Ou mourrons s'il le faut pour fuir la barbarie.
Nicole a dit, et tous: — Vive la liberté!
En avant! en avant! — Pleins de vélocité,
Volant aux Jacobins, reprenant l'offensive,
Ils repoussent du fer la folle tentative.
O Muse! pourrais-tu dire le désespoir,
Les soupirs des mourants, victimes du devoir,
Le canon qui mugit, les cris sourds de Bellone,
Les fusils, les tambours, le tocsin qui résonne?
Pourrais-tu raconter les grandes actions?
Gloire honteuse, hélas! pesante aux nations!
Tu gémis! sur la mort tu sens glisser ta plume!
Que de fronts vous broyez sur votre rouge enclume,
O partis! que de fronts sont là, mornes, sanglants,
Que de génie éteint, que de bras défaillants!
Qu'importe la victoire en ces combats de rue,
Des Français sont vainqueurs, mais la France est vaincue!
Loin qu'à la voix du sang son oreille ait frémi,
L'ami brise du pied le crâne d'un ami;

Le frère, sans trembler, dévore un cœur de frère,
Le fils... ambitieux, vous n'avez pas de père!
Cependant la Gironde a partout triomphé.
Le feu, pour quelques jours, semble encore étouffé;
Mais volez au faubourg, on l'entend qui petille,
Prêt à bondir, au soir, sur la grande famille;
Dans l'ombre, dans les clubs, le cri de rallîment
Est: — Secours à Marat! mort au gouvernement! —
Quel parti prendra-t-on? Chargera-t-on les armes?
Le Girondin se rit de toutes nos alarmes.
A la Chambre, partout ils sont rois absolus;
Leurs journaux, chaque jour, par millions sont lus.
Ecoutez, que dit-on? — Nous voulons du Nicole;
Lui seul il sait parler! Quelle grande parole!
— Qui nous délivrera de lui, des Girondins?
Ah! si Danton voulait, quels résultats certains! —
Chabot est de nouveau lancé près du grand homme:
— Insensé Cordelier, lui dit-il, vois-tu comme
Ton silence a servi les plans ambitieux
De ces monstres maudits, habiles factieux.
Continue à te taire, et moi, je te le jure,
Le soleil n'aura pas plongé dans l'onde pure,
Que nous serons vaincus, que nous aurons un roi;
Qu'hommes, femmes, enfants, succomberont d'effroi;
Que toi, Danton, nous tous, nous serons mis en poudre
A moins que nous sachions par lui nous faire absoudre.
Plus dans la liberté ton front a plané haut,
Plus il devra ramper pour fuir son échafaud.
Nous verrons, Citoyen, cette pensée altière
Acheter son pardon en baisant la poussière.
Quoi ! Danton, cet amant de notre liberté,
Pour vivre quelques jours, traînera sa fierté
Aux pieds d'un roi nouveau que la rage dévore.
Ah! s'il était Bourbon, je dirais passe encore;
Mais un roi de hasard, un roi sacré d'hier,
Un roi que l'on méprise, un roi tout comme un ver,
Tu peux, si tu voulais, sous ta vaste parole
Ecraser... Ah! Danton! quelle conduite folle.
Courage, Citoyen, allons, ceint le grelot
Et Danton-Triboulet, amuse le Vergniaud. —

Quand le moine eut fini, pendant un long silence,
Danton semblait lutter contre sa conscience.
Puis s'arrachant soudain à ses profonds pensers,
Il dit: — Eh bien! Chabot, vous êtes exaucés,
Dans votre aveuglement, comme fait un homme ivre,
Franchissant le granit qui lui permet de vivre,
Insensés, vous avez, espérant que le sort
Contre vos ennemis tournerait votre effort,
Broyé nos sûretés et mis notre existence
A la main de rivaux affamés de vengeance.
Et quand je vous criais: Garde à vous, Citoyens!
Ne brisez pas ainsi ce qui fait nos soutiens,
Le mot d'ambitieux grondait en votre bouche
Et vous me montriez l'échafaud pour ma couche.
L'aigle se rit des cris. J'ai dit: les insensés
N'ont pas vu les volcans sous leurs pas élancés.
Déjà l'un d'entre vous, de vos calculs victime,
Est prêt à disparaître aux gouffres de l'abîme;
Et la colère en l'âme, et l'ironie au front,
Vous venez me prédire un écrasant affront;
S'il fallait qu'un Vergniaud au despotisme monte,
Je saurais m'affranchir, croyez-moi, de la honte.
Vous ignorez Danton! vous l'avez baffoué!
De lui, comme d'un sot, vous vous êtes joué;
Eh bien! il veut, au soir, vous montrer en échange,
Comment de vos fureurs un grand homme se venge. —
Pendant qu'ainsi le moine avait gagné Danton,
Brutus près de Nicole était allé, dit-on.
Dans le fond d'un hôtel, le vaillant journaliste
S'était fait un réduit, sanctuaire d'artiste.
Sur un antique meuble, à forme de bureau,
De bronzes, de granits se voyait un troupeau;
De cristaux de Bohême et de terres de Saxe;
Puis, en fer ciselé, le monde sur son axe.
Plus bas, sur le vélin, tout un essaim d'écrits,
Chefs-d'œuvre du matin, mais le soir décrépits.
Sortait de ce fouillis, comme le fruit d'un arbre,
Dans un coin, sur un livre, une tête de marbre
Fruit que le fer sanglant aurait seul oublié
Et qui nargue la mort cheminant à son pié.

Mais, parmi ces joyaux, ce qui dompte la vue,
C'est un tube d'acier qui surveille la rue.
Le chien, la gueule ouverte, attend que son patron
Le relance au gibier par un coup d'éperon.
Quand Brutus apparut, suivant un domestique,
Il aperçut le tube, argument sans réplique.
— Ah! dit-il, Citoyen, tu marches l'arme au bras.
— Nicole répondit, n'avance plus d'un pas.
A son officieux s'adressant, il dit : — Pierre,
Si j'ai besoin de toi, tu seras là derrière,
Et prenant à la main le long tube d'acier :
Citoyen, que veux-tu? tu peux m'initier.
— Tes travaux, je le vois, te laissent la mémoire ;
Cependant, Citoyen, ne crains rien, car la gloire
Serait pour ton parti si je t'exterminais.
En te donnant la mort, je serais trop niais.
J'ai pu jadis, alors qu'arrivant de province,
Inconnu dans Paris, désirer qu'on t'évince.
Je t'avais deviné, j'avais vu ta valeur ;
Eh bien ! je souhaitais la faucher dans sa fleur,
J'eus sauvé mon pays. Mais aujourd'hui, Nicole,
Quand ton nom, en tout lieu, de bouche en bouche vole,
Te tuer sottement, mais tu n'y songe pas ;
Crois-tu donc que la honte ait pour nous tant d'appas ?
— Tu ne viens me tuer ! Mais que viens-tu donc faire ?
— T'acheter ! un trésor s'il le faut pour te taire.
— Je ne suis pas à vendre. — Eh ! par Junon ! qui sait ;
Le trésor a son charme ; on dit qu'il est parfait.
— Offre si tu le veux tous les trésors du monde.
Je ne suis pas à vendre et suis à la Gironde.
— Si je t'offrais d'Isma l'entière liberté ?
— Tais-toi ! — Ne veux-tu pas ? — Oh ! quelle indignité.
Oui ! tu l'as dit, Brutus, ton offre est sans égale ;
Plus le trésor est grand, plus elle est infernale !
Ou trahir mon pays, ou perdre mon Isma !
Quel infâme calcul ? le démon le forma !
Quoi ! je suis donc bien vil ? mon cœur est donc bien lâche ?
Avez-vous supposé qu'afin qu'on la relâche,
Par un indigne marché je vendrais mon stylet ?
Non ! non ! Arrière ! et quand mon cœur serait muet,

Ne l'entendrais-je pas, m'écrasant de son blâme,
Dire : — Je sais mourir et ne sais être infâme.
— La citoyenne Isma te tenir ce discours ?
Plus que tu ne le crois, elle chérit ses jours !
Et si ce n'est par toi... la petite est gaillarde...
Cicéron est malin... mais cela te regarde...
— Tu mens ! tais-toi ! — Non pas ! — Qu'est-ce que Cicéron ?
Que vient-il faire ici ? — Mon frère, un fanfaron,
Un vaurien, un pendard qui délivre une belle
Pour goûter du plaisir quelque faible étincelle.
— Tu mens ! — Lis ce billet. — Que dit-il ? — « Belle Isma,
« Voilà bientôt un mois que mon cœur s'enflamma.
« C'est une éternité ! Tiendras-tu ta promesse ?
« Depuis que je t'ai vue, ah ! quelle est ma détresse !
« Une heure de bonheur et sois en liberté !
« Quand par six fois l'airain se sera répété,
« Glisse légèrement la porte à demi-close ;
« Descends et ne crains rien, tout le monde repose ;.
« J'ai pour une heure, au moins, consigné mes valets.
« Nous pourrons être heureux loin des yeux indiscrets ».
— Infamie ! infamie ! oh ! mais c'est impossible !
Isma descendre ainsi. Non ! ce serait horrible !
Tu mens, tu mens, te dis-je ! Eh ! que prouve ce papier ?
A loisir ne peux-tu l'avoir fait copier ?
— Incrédule, vois donc le billet de la belle.
— Oh ! j'en mourrai ! Buvons la honte qu'il recèle !
« Citoyen Cicéron, j'ai toujours eu pour loi,
« Sans voir le résultat, d'obéir à ma foi ;
« Ou que ce soit sagesse, ou que ce soit démence,
« Un bandeau sur les yeux je suis ma conscience.
« Puisque je m'engageai, me dis-tu l'autre jour,
« De combler tous mes vœux en comblant ton amour,
« Lorsque l'airain SONOR (e) aura tinté ton heure,
« J'essaîrai de franchir le seuil de ta demeure ! »
— Isma tomber si bas, malheur sur moi, grand Dieu !
Serais-je donc maudit ? Quel écrasant aveu !
Arrière, homme infernal ! va reprendre ta route.
— Il n'est pas temps encor, sois patient, écoute !
Je méprise mon frère, un faux républicain,
Qui corrompt la jeunesse et vit en publicain.

Si tu veux consentir, je lui ravis sa proie
Pure et sans tache, avant qu'il ait comblé sa joie.
A cela je ne mets qu'une condition :
Tu jureras ici ton abdication.
— Jamais! La vérité s'échappe de ta bouche,
Ou le fourbe mensonge, à la démarche louche,
Est venu dans ces lieux me tendre ses filets ;
Mens-tu? Je m'avilis en tombant dans tes rêts,
Je suis indigne d'elle et traître à ma patrie.
Mais, dis-tu vrai ? C'est elle... Oh ! quelle duperie !
Et moi, je me vendrais... Mais non, mais non, tu mens !
Isma ne peut faillir ; à mon cœur je le sens ;
Arrière. — Encore un mot. — Non, retourne à ton maître,
Et que le cordelier apprenne à nous connaître.
— Tu le veux ; adieu donc : il ne tient plus à moi
D'enchaîner les malheurs qui vont fondre sur toi. —
Nicole est resté seul, une sombre blessure
A pénétré son cœur d'une immense torture.
Son âme est accablée, il sent roidir ses nerfs ;
Il comprend un moment les flammes des enfers.
Isma, sa chère Isma, cette enfant qu'il adore,
Pour quelques jours souillés, sans honte se déflore.
Il ne peut en douter ; il relit son billet.
Le nom, le jour, le lieu, le mal est trop complet.
Oui, mais si cet écrit, ignoble enfant du crime,
Tombait de quelque main que la fureur anime ?
Avec le sang revient la joie à son cerveau.
— Voyons, dit-il, j'ai cru trop vite en ce bourreau. —
D'un coffret ciselé sa main tremblante tire
Quelques billets bien chers, tout usés à les lire,
Et le cœur palpitant, ainsi qu'aux premiers jours,
Il dévore ces mots, enfants de ses amours.
— Malheur ! malheur sur moi, l'infamie est entière,
C'est bien la même main, c'est la même manière,
Ce sont les mêmes traits et c'est la même ERREUR,
FAUTE dont je riais et qui fait ma terreur !
Infamie ! infamie ! une femme ainsi double,
Quand elle vous trahit, d'amour elle redouble :
« — O mon vaillant Nicole ! elle parlait ainsi,
« Mon âme est avec toi, si mon corps est ici.

« Quand à notre donjon le souffle de la rue
« S'élance bondissant, en ma poitrine émue,
« Comme l'airain SONOR (e) il résonne ton nom.
« Que je m'enorgueillis, ami, de ton renom ;
« Plus je te vois planer, plus je sens dans mon âme
« Qu'un amour mâle et saint de ton souffle m'enflamme,
« Et je veux t'imiter, afin d'avoir un jour
« Des vertus à t'offrir dignes de ton amour ;
« Mais je suis faible femme ; hélas! je vois ma tombe ;
« Elle a touché mon pied!... faut-il que je succombe?...
« Dieu seul le sait! la mort n'est-elle pas ici
« Pour nous, femmes, la gloire et le triomphe aussi ?
« Que souhaiter de mieux maintenant que ma mère
« A depuis peu de jours exilé sa misère?
« La joie emplit mon sein, mon sein n'a plus d'effroi.
« Je puis tomber joyeuse ou voler près de toi.
« A bientôt, mon Nicole, en ce monde ou dans l'autre.
« Ce dernier paîra-t-il les alarmes du nôtre ? »
— Quoi donc, la même femme aurait-elle deux cœurs ?
L'un rempli de noblesse et plein d'accents vainqueurs,
L'autre comblé de honte, oh ! j'en rugis de rage ;
L'un jalouse ma gloire, et l'autre, sans courage,
Pour quelques jours souillés vend son âme et son corps,
Et cela sans rougir, et cela sans remords.
« Lorsque l'airain, dit-elle, aura tinté son heure,
« Elle courra franchir le seuil de sa demeure ».
— Infamie ! infamie ! eh ! que fais-je ici-bas ?
Me faut-il donc attendre un éloigné trépas ?
Son amour enflammait dans le combat mon zèle,
Je devais la sauver ou périr avec elle.
Maintenant, que m'importe une heure ou deux encor,
Maintenant que je perds mon unique trésor.
Ah ! ne vaut-il pas mieux me percer la poitrine
Que d'attendre qu'un jour leur jury m'assassine ?
— Mais, non pas, Citoyen, dit Vergniaud en entrant :
Elle est lâche la mort, lorsqu'on tremble en mourant.
Tu trembles ! qu'as-tu donc ? — Ce que j'ai ?... cette lettre :
Et dis si de mourir tu ne peux me permettre.
— Non ! jamais. Quel que soit, ami, son contenu,
De remplir son devoir, toujours l'on est tenu.

Ton Isma te trahit, mais la gloire te reste;
Arrachons la patrie à sa marche funeste!
Nicole écoute-moi, réfléchis que ta mort
Accorde à nos rivaux le prix de leur effort,
Et je dirai plus même, en éteignant ta plume,
Tu deviens traître, car ton silence rallume
Au cœur de la Montagne un dangereux espoir.
Au nom de la patrie, ami, fais ton devoir,
Et s'il te faut un jour succomber dans la lutte,
Tu mourras honoré dans une grande chute,
— Je vivrai! — Bien, ami, je venais, ce matin,
T'apprendre les projets du parti jacobin:
Le Faubourg dans la rue a l'ordre de se rendre;
L'on veut ravir Marat au sort qui doit l'attendre.
Afin de nous tromper, une autre section
Doit venir englober notre Convention.
Où Danton, renonçant à son mutisme étrange,
Avec nos ennemis pour l'attaque se range.
Il faut que, toi Nicole, en tête des bourgeois,
Tu chasses les mutins ainsi que l'autre fois
Remontant du palais, le courant de la Seine,
Tu les repousseras, sans leur donner haleine;
Pendant que Pétion, dominant le Faubourg
Comblera leur déroute à l'heure du retour.
Durant ce temps, il faut que toute la Gironde
Sape les Montagnards, en hâte les confonde.
Il importe aujourd'hui de frapper de grands coups,
Terribles, sans merci, qui soient dignes de nous.
Il faut sauver la France, il faut qu'aux gémonies
Le peuple mène enfin ses infernaux génies. —
Vergniaud avait parlé. Nicole se levant,
Dit: — Mort aux Jacobins! En avant! en avant!
  Mais d'un autre côté, donnant cours à leur rage,
Roland et Barbaroux vont venger leur outrage;
C'est en vain que Vergniaud veut apaiser leur feu
Et que de ses discours il les suit en tout lieu:
— Quoi! dit-il à Roland, serait-il d'un ministre
D'allumer parmi nous une flamme sinistre?
Lorsque nous triomphons, de risquer l'avenir? —
Il dit à Barbaroux: — tu consens à ternir,

O fougueux Marseillais, une gloire éternelle,
Pour satisfaire ici ta haine personnelle ;
Tu livres notre camp ». Discours vains, superflus,
Les rivaux emportés ne le comprennent plus.
Roland seul lui répond : — J'admire ta sagesse,
Il ne faut pas qu'un chef affiche sa détresse ;
Accepte de ma main une démission
Qui lui donne le droit de l'indignation. —
A ces mots, enflammés d'une rage commune,
Les rivaux, sans témoins, vont combler leur rancune.
Le Girondin gémit sur leur aveuglement ;
Son cœur est abattu d'un long accablement.
Soudain il se réveille, il conçoit une ruse,
Par un dernier espoir, sa grand âme s'abuse ;
Il nomme un citoyen pour suivre les rivaux
Afin de le guider, vers eux par des signaux.
Il rassemble les siens : — Volez, amis, en hâte,
Empêchez que chez vous la discorde n'éclate,
Ou la France est perdue. Arrêtez un combat
Qui, dans ces temps de trouble, est un grand attentat. —
Lanjuinais, Duchâtel, Larivière, Nicole,
Pour sauver la patrie écoutent sa parole.
Ils ont suivi ses pas ; guidés par le héraut,
Ils ont trouvé le lieu du criminel assaut.
O sombre désespoir ! au moment où vingt bouches
Gémissantes criaient : — Que vos luttes farouches
Ne plongent pas ainsi le pays dans la mort, —
Une balle partait, méprisant leur effort,
Et Barbaroux tombait. O funeste discorde !
Tu nous livres liés à l'implacable horde.
Qui soutiendra nos droits, qui combattra pour nous?
Pourquoi nous ravis-tu ces guerriers trop jaloux ?
Mais toutefois Vergniaud, penché sur la poitrine
Du bouillant Marseillais, froidement l'examine.
— Amis ! il n'est pas mort, a-t-il crié soudain,
Son cœur a faiblement palpité sous ma main. —
Bientôt on reconnaît que la noire blessure
N'a pas fait au héros de mortelle morsure.
Sur un lit de feuillage on place Barbaroux ;
Aussitôt dans Paris, pliant sur leurs genoux,

Quatre des Girondins entrent le front en nage.
Bientôt, dans le faubourg, chacun connaît la rage
Qui fait couler le sang parmi les Girondins.
En hâte l'on s'assemble; on sape leurs destins.
Tout le jour la Montagne en armes délibère,
Et sur les Girondins fait mugir son cratère.
Partout, à la Commune, aux clubs, au Comité,
Un seul cri retentit: — Que Vergniaud soit dompté;
Que les hommes d'Etat, délivrant l'assemblée,
Livrent à l'échafaud leur puissance écroulée.
Oui, mort aux Girondins! mort à tous les suspects!
Aux amis des Bourbons! à ces traîtres abjects! —
Là s'agite Chonchon, la rouge tricoteuse,
Attisant des bandits la colère fangeuse:
— Montagne au sein de flamme, il est temps de gronder,
Il est temps que tes feux viennent tout inonder,
Que l'espoir des pervers s'éteigne dans tes laves,
Qu'aux vœux des intrigants tu mettes des entraves. —
Mais, écoutez Brutus, il sème ses discours,
Et les airs ont frémi comme aux cris des vautours:
— Barbaroux est tombé, profitons de l'orage;
Roland a disparu, volons à l'abordage
De ce vaisseau sans chef, sans pilote, sans mât;
Hâtons-nous de broyer tous les hommes d'Etat;
Que Nicole soit pris, qu'on enchaîne Clavière,
Antiboul, Le Hardi, Guadet, La Réveillère,
Vingt autres Brissotins, vermines de prisons,
Qu'on les mette en lieu sûr et puis septembrisons;
Des hommes, pour de l'or, auront une main prête
A traduire ce soir cette grande requête,
Et quand ils seront morts, par des plans controuvés
Nous prouverons à tous qu'ils se sont esquivés.
Mais arrachons Marat au sort qu'on lui prépare,
Eclairons le Conseil que la Gironde égare;
Souvenez-vous, amis, s'il le fallait, demain,
Que la nation seule est juge souverain.
— Et les têtes grondaient et la foule exaltée
Redisait: — Que la Chambre au matin soit domptée,
Aux échos du tocsin, aux échos des tambours,
Aux éclats du salpêtre, aux éclats des faubourgs.

Que son vote, une fois, parle pour la patrie.
En avant! en avant! A bas la coterie!
En avant! en avant! Vivent les échafauds!
En avant! en avant! bâillonnons les crapauds! —
L'astre du jour à peine avait doré sa face,
Que déjà, la cité tremblait sous la menace
Du terrible tocsin, du lugubre tambour,
Comme un vaste ouragan s'envolant du Faubourg.
Le commerçant craintif fortifiait ses portes,
Faible digue, opposée aux sauvages cohortes;
Tels quand un fleuve gronde, on voit au long des bords,
Les riverains émus, réunir leurs efforts,
Pour refouler au loin la vague mugissante.
Vaines précautions! à la vague fuyante,
Une autre vague accourt multipliant ses coups,
Et bientôt le torrent redoublant de courroux,
En grondant se déchaîne et brise tout entrave.
Il jette en bondissant jusqu'aux astres sa bave;
Il entraîne en sa marche et roches et granit;
Il dévore en courant les cités dans son lit;
Telle, quand en hurlant, la vague humaine roule,
La digue du commerce en gémissant s'écroule,
Le superbe torrent en augmente ses flots,
Ou brise les mutins aux coups de ses cahots.
Toutefois, le torrent débordant par les rues,
Déferle au Carrousel par un millier d'issues;
Nicole est à son poste, il commande aux bourgeois,
Ils ne sont pas nombreux! leurs remparts sont les lois!
S'il leur est interdit de prendre l'offensive,
Ils savent opposer une indomptable rive,
Et le torrent en vain, sur les pas d'Henriot,
Jusqu'aux pieds de Nicole a déroulé son flot;
Dompté par le regard de l'invincible troupe,
Il recule en jurant et sur le fond se groupe;
Henriot le rassemble et reforme ses rangs,
Il place les canons sur l'un et l'autre flancs,
Les caissons, les boulets, les grils, le fer, la flamme,
Tout ce qui doit ravir un vote qu'on réclame,
Instruments de terreur qu'aux portes du palais,
On range pour dompter les crapauds du Marais;

— Que votre plomb, dit-il demeure encor paisible,
Jusqu'à ce qu'au retour, le héraut soit visible,
Si, Dieu nous en préserve, il n'obtient qu'un refus,
Il sera temps alors d'enflammer nos affûts. —
Brutus, c'est le héraut, vers Nicole s'avance,
Et s'exprime au milieu d'un lugubre silence :
— Citoyen, désigné par trente sections
Qui luttent sans trembler contre les factions,
Je porte aux députés les vœux de la Patrie,
Conduis-moi donc près d'eux, mais point de duperie !
— Nicole répondit : va, tu peux sans danger,
Vers la Convention, dans nos rangs t'engager. —
Le héraut, d'un pas ferme, avait franchi la route,
Et du temple des lois, pénétrant sous la voûte :
— Citoyens ! disait-il, qui n'avez pas trahi,
Chassez de votre sein tout ce parti haï.
Que veulent ces tyrans ? fasciner les provinces,
Diviser le pays, se faire élire princes.
Voyez tous leurs soldats ameutés dans nos murs,
Ils viennent étrangler les démocrates purs.
Eh bien ! le peuple veut que votre voix arrête,
En livrant les maudits, le cours de leur conquête.
Mais rendant à nos vœux le courageux Marat,
Du glaive de la loi, frappez tout scélérat.
Accordez au Faubourg un corps de sans-culottes,
Faites mugir l'airain, pour les bras patriotes,
Arrachez à l'armée, où se gorgent les grands,
Tous ces nobles gradés qui priment nos enfants,
Et sur le bien du riche, abaissant la farine,
Du cœur de nos cités, exilez la famine,
Que surtout, l'échafaud retentisse demain,
Sous le crâne brisé du lâche Girondin,
Qui semant dans Paris les craintes, les alarmes,
Dirige contre nous ses despotiques armes.
Nicole est réclamé par la voix du Faubourg,
On exige sa mort aux premiers feux du jour.
Au bonheur du pays cet homme est un obstacle,
Des vœux ambitieux c'est le plus grand oracle. —
Quand Brutus eut fini, les cris et les bravos
Jaillirent en grondant du sein des rouges flots ;

Mais la masse était calme et semblait disposée
Aux attaques du peuple à rester opposée,
Quand Maximilien, cet homme ambitieux,
Qui bâtit sur la tourbe un plan audacieux,
Qui jusque là tramait et se glissait dans l'ombre
En dérobant ses pas dans une route sombre,
Et qui dans ce moment crut l'instant arrivé
De poser les jalons de son œuvre rêvé,
S'écria : — Citoyens ! c'est en vain que nos armes,
Ecrasent sur le Rhin tous nos sujets d'alarmes ;
Si le serpent rongeur vient jusqu'en notre flanc,
Inoculer la mort et sucer notre sang !
Tremblerez-vous toujours ? non, les demi-menaces
Ne briseront jamais les factions tenaces.
Le peuple par la voix de cet homme a parlé.
Adoptez le parti qu'il vous a dévoilé.
— Concluez, dit Vergniaud. — Eh bien ! je vais conclure,
Rugit comme un lion branlant sa chevelure,
Le tyran, je conclus, mais contre vous, Vergniaud,
Qui voulûtes mener le peuple à l'échafaud,
Contre vous, assassins, contre vous qui, sans cesse,
Provoquez dans Paris les pleurs de la détresse ;
Contre vous qui vouliez, en sauvant le tyran,
Vendre notre patrie, aux nobles, à l'encan ;
Contre vous, défenseurs de ce général traître,
Qui, des rives du Rhin, nous promettait un maître ;
Contre vous, dont la rage ameuta son effort,
Pour perdre les héros dont Bourbon veut la mort ;
Contre vous, contre vous dont l'atroce vengeance
A crime attribuait les cris de la souffrance.
C'est ma conclusion, je réclame un décret,
Contre ceux que le peuple indique en son projet. —
Ces mots sont accueillis par un vaste tumulte.
La Montagne applaudit et prodigue l'insulte.
Le trouble est à son comble et vainement Vergniaud,
Pour dominer l'orage, a pris le verbe haut ;
Il se tait, recommence et trois fois sa parole
Se perd dans l'ouragan qui gonfle la coupole
Mais pourtant le bruit meurt et d'une voix d'airain
L'aigle a jeté ces mots : — Mon âme peut enfin

Sans calcul, sans apprêt, par sa seule puissance,
Terrasser à vos yeux les cris de l'impudence.
Mon cœur me suffira pour broyer leurs filets;
Mon cœur me suffira pour braver leurs stylets
Je ne m'abaisse point à disputer ma vie;
Je défends l'avenir, je défends ma patrie.
Et puisqu'on a brisé les ressorts de mon cœur
Je veux que cette voix qui lança la terreur
Au palais des Bourbons terrasse l'espérance
Des scélérats rêvant la chute de la France.
Quoi! vous nous accusez, nous que dans tous les temps
L'on vit, sans reculer, démasquer les tyrans;
Nous, toujours combattant, lorsqu'à l'ombre des caves,
Vous abritiez, honteux, vos courages d'esclaves!
Soutenir Dumouriez! défendre les Bourbons!
Ne vous souvient-il pas que tous leurs rejetons
Voguèrent pour l'exil sous le vent de notre âme!
Soutenir Dumouriez! consolider sa trame!
Ne vous souvient-il pas qui nous a combattus?
Soutenir Dumouriez! défendre ses élus!
Ne vous souvient-il pas, que dans ce palais même,
A votre d'Orléans nous jetions l'anathème?
Soutenir Dumouriez! ne vous souvient-il pas
Des persécutions qui rougirent nos pas?
Soutenir Dumouriez! quand c'est notre énergie
Qui bannit à jamais la royale effigie
Soutenir Dumouriez! ignorez-vous enfin,
Qui les a rappelés naguère en votre sein?
Quoi! Dumouriez conspire! et c'est nous qu'on accuse!
Nous qui le combattions! qui dévoilions sa ruse!
Quoi! Dumouriez conspire! et c'est pour les tyrans!
Et nous soutiendrions leurs complots délirans!
Est-ce assez d'imposture? est-ce assez d'ironie?
Nous! nous soutiendrions l'antique tyrannie?
Non! cet excès d'audace et de froides noirceurs
Ne sauraient vous tromper sur leurs vrais défenseurs!
Quel est donc le hasard qui fait dans cette enceinte,
Des bas-fonds des faubourgs, bouillonner la contrainte?
Quel est donc le hasard qui jette sur nos fronts
De vingt représentants la rage et les frissons?

J'ai su sacrifier les douleurs de mon âme ;
Mais était-il aisé, sans vous paraître infâme,
Sans s'avouer coupable à vos yeux d'un forfait,
Sans fouler à ses pieds le bien qu'on avait fait,
Sans renier celui qu'un jour on pourrait faire,
Sans être lâche, enfin, de venir ici taire
Toute la vérité sur l'odieux calcul
De Maximilien, ce rouge proconsul ?
Prenez garde, il est temps, le despotisme monte ;
Demain vous roulerez noyés dans votre honte. —
Vergniaud avait fini, le parlement troublé,
Bien qu'encore indécis, paraissait ébranlé,
Lorsqu'un tumulte immense, aux alentours éclate,
Et l'on voit apparaître un fougueux démocrate.
— Citoyen président, permettez qu'en ces lieux,
Défile devant vous le peuple glorieux.
Je précède Marat, Marat pour qui ma tête
Faillit un jour tomber aux coups de la tempête.
Marat est notre ami, notre amour le conduit ;
Permettez-lui d'entrer, le voilà qui me suit. —
La Montagne applaudit. La Gironde étonnée,
Le trouble dans ses rangs, se voyait dominée.
Le président vaincu, donne l'ordre fatal.
Le Cordelier paraît à la voix du signal,
Porté sur un pavois qui recèle la guerre ;
La tourbe le reçut par un coup de tonnerre !
— Vive, vive Marat ! vive les Montagnards !
Levons, levons, du peuple enfin les étendards !
Vive, vive Marat ! vive la République !
A bas les Girondins, ce parti monarchique ! —
Le tyran fait un signe et le silence est fait.
— Citoyen président, le peuple est satisfait !
Accusé follement par des hommes immondes
Qui voulaient me broyer sous leurs dents furibondes,
Parce que j'avais su pénétrer leurs desseins,
Leurs machinations, leurs pensers assassins ;
Le jury clairvoyant a découvert leurs haines
Et de l'ami du peuple il a brisé les chaînes
Gloire lui soit rendue ! A vous donc, aujourd'hui,
De montrer aux Français qu'un nouveau jour a lui.

Voyez ces bras nerveux, ce pavois de feuillage,
Serait-ce au citoyen qu'ils veulent rendre hommage ?
Non ! c'est à tout le peuple et lui seul a des droits
Aux honneurs que jadis on prodiguait aux rois.
Exhaussez ses désirs ! chassez de cette enceinte,
Un parti corrompu qui fait planer la crainte,
En tout lieu, sur le front des vrais républicains,
Arrachez la patrie aux vœux des assassins !
— Vive, vive Marat ! répond la populace ;
Que des ambitieux on réprime l'audace. —
Les Girondins ont vu sur eux marcher la mort,
Leur esprit s'est courbé ; mais, par un prompt effort,
Vergniaud à la tribune a repris la parole.
Son accent est nerveux, comme la foudre il vole :
- Souffrirons-nous longtemps qu'un peuple mutiné,
Conduit jusqu'en ces lieux par quelque forcené,
Vienne dicter des lois à ceux que la patrie
A faits indépendants de toute coterie ?
Jurant l'égalité, le tyran, contre nous,
Des bas-fonds de la tourbe attise le courroux.
Un poignard à la main, la colère dans l'âme,
Il veut vous arracher quelque décret infâme.
Jurant l'égalité, ce fangeux scélérat
Veut river à nos pieds la chaîne du forçat ;
Il veut, dans la patrie, en son dédain superbe,
Faucher tout ce qui lève un front plus haut que l'herbe.
L'égalité ! J'ai lu que dans l'antiquité,
Sur un lit calculé par la férocité,
Un tyran étendait à ses yeux des victimes,
Afin de les punir d'imaginaires crimes ;
Tantôt les mutilait, si leurs membres trop grands
Dépassaient en hauteur la taille des tyrans,
Ou bien les disloquait si leur taille débile
Ne pouvait mesurer la honte du reptile.
Cet étrange tyran aimait l'égalité.
Tels sont tous les bandits qui rongent la cité.
L'égalité n'est pas deux loups qui se dévorent ;
Mais bien plutôt deux sœurs qui toutes deux s'adorent.
Celle que les tyrans veulent nous imposer,
Est fille de la haine, et saura tout oser.

La voyez-vous déjà menacer notre tête
De ses poignards rougis aux feux de la tempête ?
Aujourd'hui, c'est nos fronts que désigne sa voix ;
Mais sa torche, demain, embrasera vos toits ;
En vain vous tremblerez ! la licence effrénée
Volera sur les pas de cette forcenée,
Et bientôt le pays, s'abîmant sous leurs feux,
Les monstres déchaînés étonneront les cieux.
La France, anéantie aux cris de leurs doctrines,
Sera comme au désert ces antiques ruines :
Elles domptent le temps. Les voyageurs émus
Contemplent ces géants par leur poids soutenus.
Qu'ils n'y pénètrent pas, leur âme comprimée
Foulerait des humains la cendre inanimée ;
Leur front se courberait au souffle des tombeaux,
Et l'aile de la Mort éteindrait leurs flambeaux.
Faudra-t-il que, voyant le danger qui s'avance,
Vous cédiez sous les cris d'une tourbe en démence ?
Faudra-t-il que toujours votre décision
Vienne, enfant avorté, sous une pression ?
Non ! quels que soient vos vœux, je le dis en mon âme,
Ils seront méconnus par la cohue infâme ;
Quels que soient vos décrets, ils seront lacérés
Par ce torrent de loups contre nous conjurés,
A moins que, fléchissant sous leur regard horrible,
Vous lanciez contre nous un décret impossible ! —
A ce brûlant discours le peuple est entraîné,
Et bientôt d'applaudir il est déterminé.
Pour la seconde fois on crut que la Gironde
Dompterait l'ouragan qui sur sa tête gronde.
— Plus de dissensions, que nos cœurs réunis
Contre ces bruits menteurs soient enfin prémunis.
Ah ! Barbaroux, Roland, si votre ardeur fougueuse
Avait joint ses éclats à cette voix fiévreuse,
La France était sauvée. Ah ! pourquoi votre esprit
N'a-t-il à votre rage imposé de répit ?
Mais vous, pourquoi, Guadet, votre bouche fermée
Ne soutint-elle pas la Gironde opprimée ?
Vous étiez-là, pourtant, vous laissiez le fardeau,
A l'aigle d'arracher la patrie au bourreau ;

Quelle que soit sa voix, a-t-elle la puissance
D'écraser des partis la jalouse alliance ?
Qui pourrait l'espérer ? L'on dit que désolé
D'avoir vu ce matin votre avis immolé,
Vous laissez par dépit au front de la Gironde,
La Montagne imprimer quelque stigmate immonde,
Comptant que vos amis vous devant leur salut,
A votre beau génie accorderont tribut.
C'est un terrible jeu ! vous vous vantiez naguères
D'exterminer Danton au vent de vos colères ;
Eh bien ! voici Danton. Quoi ! vos espoirs muets
Laissent de l'ouragan siffler les mille fouets.
Ferez-vous, impassible au plus fort de l'orage,
Jusque sur l'échafaud, taire votre courage ?
Ah ! combattez, Danton. Danton qui jusqu'alors,
De cette grande lutte était resté dehors.
Danton, ce vaste front, digne par son génie
De combattre en des rangs libres d'ignominie,
Et qui, depuis, froissé que l'aigle girondin
Gouvernât du pays, par sa voix, le destin,
En vain, avait cent fois, le cœur rempli d'audace,
Saisi le gouvernail pour voguer à sa place ;
Mais par les Girondins sans cesse repoussé,
Enfin il s'était vu tout à fait délaissé.
Et du jour où Guadet refusa l'alliance,
Il jura dans son cœur de venger cette offense ;
Et d'abord indécise, à la voix de Chabot,
Sa colère prit corps et gravit l'échafaud ;
C'est alors que domptant le trouble de son âme,
Il se précipitait dans une horrible trame.
Il en sondait le fond et son cœur rougissait,
Mais toujours en avant son orgueil le lançait.
Il monte à la tribune, et partout le silence
Ecoute frémissant tant de magnificence :
— Nous touchons au moment où notre liberté
Va naître de la mort d'un grand parti dompté.
La foudre retentit, partout l'orage gronde ;
Amis ! ne tremblez pas, c'est ainsi que l'on fonde
Pour vivre de longs jours, un fort gouvernement.
La tempête produit l'éternel aliment

Qui germe, qui nourrit tous les fruits de la terre
Et les mûrit en hâte aux éclats du tonnerre;
La nature, toujours, par un rapide effort,
Dérobe l'existence au foyer de la mort.
Oui, la foule ameutée, oui, le canon qui tonne,
Oui, cette grande voix qui jusqu'ici résonne,
Eh bien! je le proclame aux yeux de l'univers,
Qui réclame la mort des traîtres, des pervers,
De la vaste cité seront un jour la gloire.
Sur les conspirateurs exaltons sa victoire.
Nous avons appelé cette insurrection
Pour délivrer d'un coup la grande nation,
Pour que le peuple, enfin, affranchi de sa chaîne,
Règne éternellement, libre de toute haine;
Oui, nous avons jeté l'airain dans le creuset,
Il bout, il va couler en un limpide jet,
Il s'échappe, il bondit, il retombe en statue.
Liberté règne enfin! que chacun la salue!
Mais le feu gronde encor, silence! Dévorés,
Tous nos droits tomberaient aux mains des conjurés.
Ecrasez un parti, dont l'âme courroucée
Voudrait que sur vos fronts la France fût lancée.
Ah! Paris vous fait peur! Tremblez donc, aujourd'hui;
Appelez Dumouriez, complotez avec lui,
Nous ne tremblerons pas! et, démasquant vos trames,
Nous saurons à jamais nous soustraire à vos lames. —
Vingt fois interrompu, ce violent discours
Dans un torrent de cris vint achever son cours.
C'est en vain que Vergniaud s'élance à la tribune,
Il ne peut ressaisir l'infidèle fortune;
Sa voix se perd et meurt au sein des hurlements,
Comme le chant du cygne aú milieu des autans.
Ses accents, néanmoins, devenus énergiques,
Proclamèrent ces mots, hélas! trop prophétiques:
— Le vertige vous prend, vous voulez notre mort;
Sachez que notre chute entraîne votre sort.
La Révolution, comme ce dieu farouche,
Engloutira les siens dans sa vorace bouche! —
Et ces terribles mots, cent fois répercutés,
Furent longtemps encor par l'écho répétés!

Comme le roi du jour, sur un trône d'orages,
Apparaît embrasant à ses pieds les nuages,
Ainsi le Girondin, aux cris de l'ouragan,
Parut aux matelots de ce rouge océan.
Le flot des Montagnard semblait courber la tête
Au souffle foudroyant, aux feux de la tempête,
La terreur est partout, et l'hésitation
S'empare de nouveau de la Convention.
Les uns veulent voter, la tourbe le réclame;
Mais le Centre s'émeut. Ce navire sans rame
Qui s'attache tantôt aux flancs des Montagnards,
Ou qui des Girondins suit les bleus étendards,
Ne sait quel parti prendre: il hésite, il recule,
Il sent déjà la mort qui dans ses flancs circule.
Tel au fond des forêts on voit les bûcherons,
Près d'un chêne, grouper leurs rudes escadrons;
Les uns sapent le fût, dégagent la racine,
Et du géant des bois préparent la ruine;
D'autres, escaladant son magnanime front,
D'un ignoble cordeau lui prodiguent l'affront.
Tout est prêt, et chacun roidissant le cordage,
D'un unanime effort veut achever l'ouvrage;
Mais trois fois, vainement, l'effort est répété,
Le géant est debout, le front haut, indompté.
Les bûcherons surpris recommencent leur œuvre.
Ils évident le tronc, reprennent la manœuvre,
L'arbre se rit encor du redoutable choc,
Et reste inébranlable ainsi qu'un puissant roc.
On redouble d'effort, on donne un coup terrible,
Quand on entend soudain un craquement horrible.
Le géant est debout, le cordage est brisé,
Le sol est rudement par vingt hommes toisé.
L'escadron est en nage. Il s'arrête, il hésite;
Dans ces esprits grossiers une terreur subite
Entre et met à néant ce qu'un rude labeur
Dans les nerfs détendus a laissé de valeur.
— Un esprit, dit l'un d'eux, sous ce bois nous menace;
C'est en vain qu'en sueur notre force est tenace,
Il faut abandonner un assaut dangereux,
Le triomphe en serait pour nous trop désastreux.

Mais un autre s'écrie : — Envoyons au village
Prendre de nouveaux bras, prendre un nouveau cordage,
Et bientôt mille nerfs, roidissant leur effort,
Plongent avec fracas le géant dans la mort.
Telle on voyait la Chambre autour de la Gironde,
Les Montagnards sapaient le géant à la ronde.
Mais la Plaine, énervée, hésitait. La terreur
Embrasait l'avenir et lui faisait horreur,
Lorsque Boissy-d'Anglas dit : — Partout dans la rue,
Le peuple mutiné nous ferme chaque issue. —
La Montagne rugit : — Que la Convention
Vole se retremper parmi la nation.
Qu'enfin il soit prouvé que nous sommes tous libres,
Que c'est sans pression que se meuvent nos fibres. —
Et le Marais dompté rejoint les Montagnards,
Et la Gironde suit la mort dans les regards ;
La Chambre sur deux rangs partout fendit la foule,
Comme un vaste navire agité par la houle ;
Les cours, les carrousels, les palais, les jardins,
Retentirent des cris de cent mille mutins.
— Vive ! vive la Chambre ! et vive la patrie !
Sauvez la nation ! A bas la coterie !
A bas les Girondins ! A bas les vingt-deux ! Mort
A tous les scélérats violant notre sort ! —
Et la Gironde émue, au retour vit la troupe
De Nicole cernée à gauche par un groupe.
Ces guerriers sont perdus, et cependant leur œil
Lui fait encor de loin un chaleureux accueil ;
Mais leur voix s'éteignait dans l'immense tumulte,
Comme au fracas des flots se perd un chant occulte.
Tel, au milieu des mers, secoué par les vents,
Un trois-ponts lutte en vain contre les ouragans,
Eole déchaîné fait craquer la mâture ;
La mer gronde, bondit, écume ; la nature
Au matelot troublé présage les enfers,
Prêts à le dévorer dans les flots entr'ouverts ;
Et si, dans le lointain, son cœur voit une voile,
De l'Espérance il croit apercevoir l'étoile ;
Mais l'ouragan mugit, le flot tonne : la Mort,
Plus sombre que jamais, reparaît sur le bord.

La voile, en s'envolant, emporte l'Espérance.
Telle était la Gironde aux flots de la démence ;
Cependant, le cortège, au palais revenu,
Jette un cri jusqu'alors des humains inconnu,
Apre, amer, strident, dur : — *Vive la République!*
A bas les Girondins ! A bas la troupe inique !
Et le Marais, mêlant ses voix aux Montagnards,
Enchaîne la patrie aux rouges étendards !
Et Couthon, monstre informe, écume de nature,
Rugit comme un chacal qui flaire sa pâture :
— Bravo ! moi, comme vous, et sans quitter mon banc,
Je pourrai donc enfin me baigner dans le sang ! —
Mais Isnard, foudroyant cette assemblée atroce :
— Qu'êtes-vous ? Le jouet d'une tête féroce !
« Fabrique de décrets, dans la main du bourreau,
« Aiguisant sur nos chairs le terrible couteau. —
Danton, pour effacer les taches de sa gloire,
Au peuple rejeta l'horreur de la victoire ;
Et l'on dit qu'au milieu des bravos, du transport,
Apparut dans les airs le spectre de la Mort ;
Qu'une hache à la main, planant sur l'assemblée,
Il sillonna cent fronts et reprit sa volée.

CHANT CINQUIÈME

CHANT CINQUIEME

LE DÉVOUMENT

Du palais, cependant, le bruit avait volé
Que tout le côté droit devait être immolé.
Que des vingt Girondins, offerts en hécatombe,
Au peuple mutiné, l'on apprêtait la tombe ;
Et qu'enfin le bourreau, dans le temple des lois,
Sur vingt coupables fronts burinerait ses droits.
Moins rapide est l'éclair, moins terrible est la poudre
Que ce bruit éclatant, ainsi qu'un coup de foudre,
Il sillonne les cieux, il embrase le cœur,
Et fait planer dans l'air la rage, la terreur.
Chacun se le redit, il gronde sur Nicole,
Comme un vent courroucé que mugirait Eole.
Lorsque Marat porté sur les bras montagnards,
Avait de la tempête affronté les hasards,
La troupe de Nicole, à son tour dominée,
Parmi les factieux s'était vue entraînée.
Mais quand au sein du peuple on apprit que le sort
Faisait sur la Gironde enfin planer la mort,
Les derniers défenseurs d'une cause si belle,
Sa fortune expirant, s'enfuirent avec elle.
Redoutant des mutins l'ivresse, le courroux,
Ils pleurent des bravos pour détourner les coups.
Nicole est resté seul ; on l'entour on l'outrage ;
L'on prodigue au héros tous les noms de la rage.
Nicole est impassible ; il désire mourir ;
Il voit avec bonheur son destin s'accomplir.
Lorsque sur notre front le malheur tend son voile
Paisible à nos regards, le cercueil se dévoile.

Son Isma le trahit; les siens vont à la mort;
Au pied de l'échafaud il découvre le port.
Le peuple est furieux, il veut le mettre en pièce;
Mais Chabot apparaît et calme son ivresse:
— Il ne faut pas souiller la gloire de ces jours
En répandant le sang parmi nos carrefours.
Je ne l'ignore pas, cet homme est un coupable
Et seul, de le punir, l'échafaud est capable
Nous saurons nous venger, mais il faut que nos lois
Conservent parmi nous toujours leurs justes droits.
Peuple, veille sur lui par une sûre escorte,
Je demande un décret qu'aussitôt je rapporte. —
Chabot avait fini, le peuple était calmé,
Et pour garder Nicole un groupe était formé;
Quand au seuil du cachot, où la tourbe le roule,
Une femme apparaît au milieu de la foule.
C'est Isma; le front pâle et les regards ardents,
On dirait que la mort s'agite entre ses dents.
Telle on voit dans la nuit, quand un nuage passe,
Une étoile apparaître et briller dans l'espace.
Telle au détour des bois l'on aperçoit encor
Une biche qui fuit aux premiers sons du cor.
Nicole a tressailli; ses mains à son visage
Cherchent en frémissant, à chasser un nuage.
— Quoi! gémit-il enfin, il n'avait pas menti,
Cette femme, à se vendre, aurait donc consenti?
Pourquoi, femme impudique, au sein de ce tumulte
Accours-tu couronner ma douleur par l'insulte?
N'était-ce pas assez d'avoir trahi ta foi?
Fallait-il refléter ta honte jusqu'à moi?
— Que dis-tu, noble ami, que dis-tu, mon Nicole?
Pourquoi broyer mon sein d'une injuste parole?
Quand à travers la mort je brise ma prison,
Pour voler près de toi, qui parle trahison?
Je t'aime, cher amant, et jamais d'autre flamme
Ne saurait un instant illuminer mon âme!
— Quoi! l'on m'aurait trompé? Mais que disent ces mots,
Ecrits, signés par toi, que par mes longs sanglots
Je ne sus effacer, et que j'entends sans cesse
Retentir en mon cœur comme un cri de détresse?

Dans la profonde nuit, au milieu des combats,
Toujours j'entends ces mots mugir avec éclats :
« Lorsque l'airain sonore aura tinté ton heure,
« J'essaîrai de franchir le seuil de ta demeure ».
— Hé bien ! j'ai réussi ; me voici près de toi,
Libre, et, jusqu'à la mort, te consacrant ma foi.
— Mais moi je ne veux pas d'une amour infernale
Qui vend pour un peu d'air sa couche nuptiale. —
Isma, sombre et pensive, avait baissé le front
Sous le coup acéré de ce direct affront ;
Puis, reprenant soudain : — Qu'importe l'injustice
Quand chastes sont nos vœux comme l'or d'un calice.
Moi, livrer mon amour ! moi, pour la liberté
Vendre mon dernier bien, vendre ma chasteté !
Oh ! tu n'y songes pas, homme injuste et farouche.
Moins lugubre, la mort tomberait de ta bouche. —
En lui jetant ces mots, le regard enflammé,
Isma parut grandir au héros alarmé ;
Il crut revoir encor cet ange qui naguère
Apparut dans un songe aux genoux de sa mère ;
Son orbite embrasée projette aux alentours
Des feux qui font pâlir le monarque des jours.
— Les injustes soupçons que ma voix balbutie,
Pardonne-les, enfant, à mon âme obscurcie,
Mon esprit est troublé, mon cœur ne comprend pas ;
Eclaire mon erreur, illumine mes pas,
Et dans mon sein ému prodigue la lumière
Qui me rend une amante aussi chaste que fière.
— Ecoute, je veux bien, oubliant ma douleur,
Ne voir en tes soupçons que les fils du malheur ;
Comme tu le pensais, je compris les alarmes
Qu'en mon âme abattue enfanteraient mes charmes.
L'infâme Cicéron, le geôlier de ces lieux,
M'avait dit un matin qu'il adorait mes yeux,
Qu'il commandait ici, qu'il peut par sa rudesse,
Ravir ce qu'un amant obtient par sa tendresse.
Mais que si je voulais accueillir ses pensers,
De joie et de bonheur mes ans seraient tressés.
Je pâlis, devinant à son odieux geste,
Où devait aboutir cette flamme funeste,

Et chaque lendemain, augmentant sa fureur,
De mon âme accablée augmentait la terreur.
Mes nuits, mes longues nuits, et la journée entière,
Se passaient dans les pleurs, se passaient en prière.
J'invoquais l'Eternel : — « O Dieu ! dis-je souvent,
« Faites dresser ma mort, je m'élance au-devant.
« Mais sauvez, juste Dieu, sauvez de l'infamie
« Mon âme, jusqu'ici de vos vertus amie ;
« Eloignez de mon sein le souffle du lion,
« Abattez sous vos pieds sa lâche passion ».
Cependant mon geôlier redoublait ses menaces ;
Un jour sa main, aidant ses passions tenaces,
Criminelle et farouche, a déchiré mon sein ;
J'ai triomphé de lui, je l'ai fui ; mais demain,
Mais demain !... je gémis, les minutes rapides
Burinent sur mon front, en s'enfuyant, leurs rides.
O quel funeste jour ! mais quelle affreuse nuit !
J'écoute ; tout à coup j'entends en mon réduit
A l'oreille éclater dans un accent terrible,
Ces mots qui s'échappaient d'une bouche invisible ;
« Plutôt que de périr, l'homme a toujours le droit
« De repousser les coups qui menacent son toit ;
« Qu'est-ce que l'assassin d'un être périssable ?
« Celui qui perd une âme est cent plus coupable.
« Sauve ta chasteté, ne fuis pas le moyen,
« Si ton âme se tait, sache que tu fais bien ».
A ces mots, tout ému, mon sein gonflé palpite ;
Néanmoins, il est pris d'une flamme subite :
Eh bien ! je sauverai, juste Dieu, ma vertu.
Il ne faut pas tomber sans avoir combattu.
En moi-même, aussitôt, mes mesures sont prises,
J'attends en frémissant de me trouver aux prises.
Au matin, mon geôlier, comme il fait chaque jour,
Sur ma tête pâlie enflamme son amour.
J'accepte ses pensers ; je ne suis plus contrainte,
Son âme est fascinée ; il ne voit pas ma feinte :
Il est dompté... Bientôt je crains d'avoir trop fait.
Je le laisse partir de mon cœur satisfait.
Que te dirai-je, enfin ? Je simule une lutte,
Comme le combattant pour adoucir la chute.

Cependant, un matin, il devint plus pressant ;
De nouveau j'entendis le lion rugissant,
Je vis dans son regard ses instincts reparaître,
Et bientôt un billet me donnait à connaître
Qu'à bien mener mes coups avait sonné le temps.
Tu connais ma réponse ; au jour dit ; je descends.
Je dirige mes pas la vengeance dans l'âme,
Etreingnant sur mon cœur que la pudeur enflamme,
Un instrument de mort qu'un noble prisonnier
Avait su dérober aux soupçons du geôlier.
Dans un appartement que j'entrevois à peine,
Il m'attend... Dans mon sein je sens bondir ma haine.
« Comble, comble ma flamme et que la volupté
« Couronne ce beau front avant sa liberté ! »
Il dit, et me tendant son ignoble poitrine,
Il la présente aux coups que ma main lui destine.
Du fer que je saisis aussitôt en mon sein,
Je brise dans ses flancs son funeste destin,
En m'écriant : « Meurs donc, homme lâche et coupable,
« Qui de vendre mon corps me supposa capable.
« Et que mon bras fuyant tes hideuses amours,
« Eteigne dans ton sang le flambeau de tes jours ».
Je dis, et m'échappai de cet endroit terrible.
Je sentais en moi-même une joie indicible,
Je voulais délivrer ceux qui, dans la prison,
Attendaient que mon fer leur ouvrît l'horizon.
Je ne sus les revoir ; dans mon trouble funeste,
C'est en vain que je vole, et vingt fois, je l'atteste,
Mes pas émus, trompés, près des sinistres lieux,
Sont conduits à la voix d'un destin captieux ;
J'hésite, je me trouble, et, la pâleur dans l'âme,
Je suis venue ici, faible et mourante femme.
Toutefois, en mon sein n'entre pas le remord.
Je le jure, en ces lieux, non ! Nicole, la mort
Sur ton cœur adoré, n'aurait pas plus de joie
Que l'immense délice où mon âme se noie.
J'ai sauvé ma vertu, je vois ton noble front,
Ah ! je n'enviais pas un bonheur aussi prompt. —
A ces mots enflammés, l'héroïne s'arrête ;
Nicole dans son sein presse ardemment sa tête.

— Noble femme! comment oublîrai-je jamais
Que, le méconnaissant, j'ai cru ton cœur mauvais ?
L'homme doute de tout, il ne croit plus qu'aux crimes,
Il ne voit que bourreaux, il ne voit que victimes.
Il ne croit qu'au mensonge, et lui-même l'amour
Dans son cœur effaré ne peut se faire jour.
Comment donc, noble Isma, pouvais-je jamais croire
Qu'un si fragile front renfermât tant de gloire ?
Lorsque nous, fiers soldats, lorsque nous, hommes forts,
Nous renions nos Dieux sans honte, sans remords. —
Cependant lorsque Isma s'élançant à la rue,
La poitrine oppressée était fière apparue,
Chabot, troublé, saisi par l'apparition,
Etait resté vaincu sans respiration,
Terrassé par ces yeux que sillonne la foudre,
Le monstre, dans ses flancs, voit son cœur se dissoudre ;
Il ne sait plus que faire, il a compris soudain
Qu'un redoutable amour commandait son destin !
Qui pourrait expliquer les mystères de l'homme ?
Mais les lions aussi n'aiment-ils pas tout comme
La timide colombe ou le doux alcyon ?
Leurs flammes seulement sont flammes de lion.
Amour, fougueux amour, quel est donc ton empire !
Sous ton sceptre fiévreux toute puissance expire ;
Tu courbes sans effort, sous ton joug souverain,
Et les esprits brutaux et le génie humain ;
Tes dards savent trouver l'aigle au fond de son aire,
Ta voix fait tressaillir le tigre en son repaire,
Et les monstres domptés promènent tes fureurs,
Agités sous ton fouet d'infernales ardeurs.
Le cruel Cordelier, dans ses veines brisées,
A senti de tes feux les flèches embrasées ;
Il bondit, il rugit ; il voudrait de sa main
Arracher l'aiguillon qui lui perce le sein.
Vains efforts ; il s'enfuit ; mais en tout lieu sa flamme
Sous des baisers de feu vient dévorer son âme.
Tel quand l'épieu vainqueur frappe les sangliers,
Ces monstres des forêts, au travers des halliers,
S'élancent, dans leurs flancs, emportant la blessure,
Plus la course grandit, plus grandit la morsure.

Tel on voyait Chabot, quand par Isma blessé,
Il courait par la ville ainsi qu'un insensé.
Dans son cœur, le démon des amours infernales
Agite le flambeau des fureurs bestiales,
Il lui montre Nicole assouvissant soudain
Et le feu de son âme et le feu de son sein.
Chabot le voit heureux. Il voit la jeune fille
Embraser son amant de son regard qui brille ;
Il voit... Son âme émue et s'agite et mugit :
— Isma tu m'appartiens ! Nicole, sois maudit ! —
Le démon a vaincu ! Revenant sur sa route,
Le Cordelier rugit : — Je veux que l'on m'écoute. —
Dans son cœur de panthère, un calcul infernal
Exalte les ardeurs de cet amour fatal.
Il accourt, il s'écrie en parlant à la foule :
— Citoyens, de ces lieux qu'au plus vite on s'écoule.
Je rapporte un décret qui saura nous venger
De cet ami des rois prêt à nous égorger. —
Il dit, et pénétrant dans la première enceinte,
Du fond de son esprit arrachant toute feinte,
Embrasé de fureur, il marche aux deux amants
Et dit : — Chers citoyens, vos amours sont charmants ;
Mais il faut les briser ; la belle, point de larmes,
Avant qu'il soit midi vous n'aurez plus d'alarmes.
Vous ! noble Girondin, fier ami de Vergniaud,
Vous pourrez le revoir demain à l'échafaud. —
Et prompt comme la foudre, il fait ravir Nicole
Avant que du héros s'exhale une parole.
Puis, revenant soudain : il dévore l'enfant.
Il lui dit : — Le pays est par nous triomphant.
Des amis des Bourbons la tête est écrasée ;
La tyrannie, enfin, est à jamais rasée.
Si je l'avais permis, le peuple furieux
Aurait exterminé ton amant sous tes yeux ;
J'aurais pu, n'écoutant que le cri de mon âme,
Le laisser palpiter sous cette mort infâme ;
Car cet homme a sapé notre unique rempart,
Le soutien de nos droits : le parti montagnard ;
Et depuis de longs jours, Nicole en son délire,
Fait bouillonner sur moi des torrents de satire.

Ennemi du pays, ennemi personnel,
Je pouvais le livrer aux feux d'un double autel,
Et l'acier du bourreau que pour toi je diffère
Eût vengé ma patrie, eût vengé ma colère.
Je ne l'ai pas voulu, car j'ai lu dans tes yeux
Le mal qu'y produirait un meurtre audacieux.
Sa tête est dans tes mains, si tu veux, cette porte
La laissera passer haute et fière ou bien morte.
— Comment, moi, faible enfant, comment, reprit Isma,
Puis-je ouvrir ces verrous que la rage ferma ?
— Ecoute, Citoyenne, écoute ! moi, je t'aime ;
Entends-tu bien ce mot ? Mon délire est extrême.
— Mais, moi, je te maudis, apprend que mon amour
A Nicole appartient jusqu'à mon dernier jour !
— Que m'importe ! je veux te dévouer mon âme.
Je veux, entends-tu bien ? t'embraser de ma flamme.
Accepte mon amour, ou sache qu'à jamais,
Ces murs de ton amant sont les derniers relais,
Et qu'il ne sortira de leur fatale enceinte
Que pour serrer la mort d'une éternelle étreinte.
— Eh bien ! conduis-moi donc, cruel, auprès de lui,
Qu'avec son dernier jour ma dernière heure ait lui ;
Tu ne peux l'ignorer, par les tiens enfermée,
Je devais être aussi par le fer réclamée.
D'ailleurs, sur le geôlier promenant ma fureur,
J'ai baigné dans son sang la haine de mon cœur ;
N'aurez-vous pas le front de venger vos victimes ?
Punissant nos vertus, oublîrez-vous nos crimes ? —
Le Cordelier pâlit ; sous l'orbite embrasé
De la belle héroïne il était écrasé.
Néanmoins il reprit, doublant son assurance :
— Je saurai bien briser ta folle résistance.
Non ! tu ne mourras pas, il me faut ton amour,
Je veux te posséder avant la fin du jour ;
Entends-tu, c'est Chabot ? Il vient t'offrir sa couche.
C'est un représentant ! A tes pieds il se couche.
C'est un lion vaincu sous le feu de ton œil
Qui, le délire au cœur, fait ramper son orgueil.
Va, sois en liberté. Mais sache dans ton âme,
Que pour sauver Nicole il faut subir ma flamme.

Avant l'astre des nuits tu le peux décider;
Plus tard, à mon amour j'aurai fait succéder
Ma vengeance! entends-tu!... — Puis un profond silence
Couronna ce cri sourd jeté par la démence.
Comme pour l'apaiser, une main à son cœur,
Isma voyait son âme en proie à la terreur.
Lui faudra-t-il toujours, faible enfant ballottée,
Par le sauvage amour être enfin garottée?
Ou, refusant la main de l'infâme Chabot,
Verra-t-elle sanglant Nicole à l'échafaud?
— Quoi! mon cœur sera-t-il à ma flamme infidèle
Pour sauver le héros de la tombe cruelle ?
Ou bien, narguant le sort fidèle à mes amours,
A l'affreux instrument livrerai-je ses jours?
Quoi! laisser ce héros vengeur de la patrie,
S'éteindre sous les coups de tant de barbarie!
Il faut une victime? Eh bien! que ce soit moi;
Moi, dont la faible main ne sait braver leur loi.
— Hâte-toi, dit Chabot, reprenant la parole,
Désires-tu la vie ou la mort de Nicole? —
La malheureuse enfant, dans un suprême effort,
S'écrie: — oh! non jamais! je ne veux pas sa mort;
Quoi! je verrais son front sous l'acier populaire.
Oh! je puis le sauver! Monstre, que faut-il faire?
— M'épouser, je l'ai dit. Comme ces corrompus,
Volant de fleurs en fleurs et ne sont point repus,
Je ne viens pas flétrir ta chasteté jalouse;
A la face du ciel, tu seras mon épouse
Et Nicole vivra. — Mais quelle sûreté
Obtient ma trahison touchant sa liberté?
— Ma parole. — Oh! cela ne doit pas me suffire,
Je veux bien, dans tes bras, être pour lui martyre.
Je veux bien, pour sauver mon Nicole du fer,
Abandonner mon corps à ton baiser amer;
Mais, fourbe suborneur, en partageant ta couche,
Je te méprise trop pour en croire ta bouche.
Si je te vends ma vie, il me faut un contrat
Qui le mette à l'abri de ton cœur scélérat.
Ecris, pour m'acheter, tout ce que je désire.
— Sois à moi, dit Chabot, je consens à t'écrire...

Que te faut-il ?... — Ecris : « membre du comité
« Moi, Chabot, ici-même, ai mis en liberté
« Le vaillant Girondin, le citoyen Nicole,
« Qui sur les Montagnards fit tonner sa parole,
« Et m'engage, en mon âme, à toute heure, en tout lieu,
« De veiller à ses jours ainsi que j'étais Dieu ».
— Jamais, essaya-t-il. — Mais Isma dit : — Je jure,
Si tu ne fais cela, de n'être point parjure.
Je consens que mon front, pâle de déshonneur,
Savoure en tes liens tous les fruits du malheur ;
Mais je veux, oui, je veux que cette vente horrible
Rende à jamais la mort de Nicole impossible.
Et ce même refus me dit que je fais bien,
Que si je n'ai ton seing, je ne possède rien ;
Si tu dois réserver Nicole à ta colère,
Tu ne verras jamais mon amour adultère !
— Allons, reprit Chabot, aurais-je donc pensé,
Que mon cœur, à ce point, se rendit insensé ?
Moi qui, pour me venger d'un homme que j'abhorre,
Moi qui, pour assouvir la soif qui me dévore,
Ai contre la Gironde armé cent mille bras
J'enlèverais cet homme à son juste trépas.
Quoi ! je tiens ma vengeance ! et de baisers avide
Je l'abandonne au vent d'une flamme stupide.
Après tout, ce papier, je saurai le ravir
Et même, si ce soir je n'ai pu le saisir,
Brutus est courageux ; il t'abhorre, Nicole,
Tu me rendras mon seing, ou par lui je t'immole ! —
Et terminant ces mots, il transcrit le papier.
Isma le prend soudain, voit s'il est bien entier ;
Et l'esprit tout ému, le cache en sa poitrine :
— Mon Nicole pardonne au sort qui me domine.
Oh ! je suis sans courage et cependant mon cœur
Me dit que je fais bien quoiqu'il trembe d'horreur. —
Puis, s'adressant alors au monstre qui l'achète :
— Allons, que ma douleur en hâte soit complète,
Mais sache que je veux, avant qu'il soit demain,
Revoir l'homme pour qui je te vends mon destin.
— Demain tu le verras, puisque je le protège,
Tu le verras chez moi, je ne veux pas de piège.

Sur lui sois rassurée, il sera libre au jour,
Lorsque nul ne pourra plus rompre notre amour —
Et le soir, conduisant sa victime à l'église,
Il attestait ce Dieu qu'en son cœur il méprise.
Par un lien impie, au pied du saint autel,
Il déchirait les vœux qu'il fit naguère au ciel.
Aux premiers feux du jour, auprès d'Isma, Nicole,
Sorti de sa prison, comme la foudre vole :
— Que m'a-t-on dit, enfant ? Que fais-tu dans ces lieux ?
Par les hommes maudits et maudits par les cieux ? —
Isma, pâle et tremblante, à son amant s'élance,
Puis s'arrêtant soudain : — Ah ! quelle est ma démence !
Ton front ; ton noble front ! je ne puis le baiser !
Oh ! mon cœur ! oh ! mon cœur ! je voudrais te briser !
Pardonne ! mon Nicole ! oh ! pardonne ! pardonne !
— Que veut dire ceci ! j'entrevois ! je frissonne !
— J'ai vendu mon bonheur ! c'est pour ta liberté.
— Mais moi, je ne veux pas !... Je vole au comité !
— Il n'est plus temps ! — Isma !... mais c'est un sacrilège !
Cet homme ! cet homme est... Oh ! que Dieu nous protège !
— Que dis-tu ? que dis-tu ? Je tremble, je me meurs !
— Isma !... cet homme est prêtre... — Ah !... — Les regards [sans pleurs,
La noble jeune fille, elle était là gisante,
Le front pâle et glacé, la poitrine mourante,
Telle, en l'âge barbare, alors que sur l'autel,
Le prêtre était bourreau pour apaiser le ciel,
On voyait sous l'acier palpiter la victime ;
Telle avait succombé cette vierge sublime ;
Ou telle qu'une rose éclose le matin,
Entr'ouvre sa corolle et se penche soudain ;
Son calice, rongé par une larve impure,
Tombe morne, abattu sur la noire piqûre.
Et quand du roi du jour s'embrase le flambeau,
Elle courbe, brûlé, son gracieux réseau ;
Son anthère flétrie et ses roses pétales,
Pâlissent sous les feux de ces ardeurs royales.
Déjà ton front charmant, chaste reine des fleurs,
A ton brillant époux, s'exhale en douces pleurs,
Mais son ardent amour, au lieu d'une couronne,

Sur ton cœur embrasé la pâle mort rayonne.
Belle Isma, c'est ainsi que l'amour d'un héros
Qui couronnait ton cœur sous ses rayons éclos,
Devait par ses ardeurs voir ton âme embrasée,
Depuis que par un ver ta tige était brisée.
Cependant, un papier s'échappant de ton sein,
Vint, tout froissé, ravir Nicole à ton destin.
Le héros le dévore, et soudain éclairée,
Sa main écarte au loin l'étoffe déchirée.
Le sein ensanglanté de la vierge apparaît
Comme un ormeau rongé par l'ours de la forêt,
Et Nicole pâlit. Alors, un doux sourire,
Comme un dernier adieu de la chaste martyre,
A ramené la vie à son front adoré;
Tel un soir de printemps aux derniers feux doré;
L'œil tendu, le héros vers sa bouche s'élance,
Dans ses yeux souriant, il a vu l'espérance.
— Isma! mon doux amour! mon ange, m'entends-tu?
Ah! je te vengerai! j'en jure ta vertu —
Mais un souffle de mort, seul répond à ses larmes.
Et jette un crèpe noir sur ces candides charmes.
Le cœur pétrifié, les yeux vagues, hagards,
Nicole, sur l'enfant incruste ses regards.
Tout à coup, il entend retentir en son âme
Les accents bien connus de la voix d'une femme,
Et son œil a revu cette Fraternité,
Qu'en un songe autrefois, le sein ensanglanté,
Il entendit sourire aux larmes d'une mère
C'est bien elle! Il revoit cette douleur amère
Qui déchire son front, lui dérobe des pleurs,
Et de son flanc souillé fait jaillir les douleurs.
Sa mère est à ses pieds, les yeux mornes, sans larme,
Et le sein foudroyé, désormais sans alarme.
Et la fille disait: — Les monstres ont rongé
Ce sein par la douleur déjà trop ravagé.
De leurs ongles aigus déchirant la patrie,
Ils se sont partagé ses chairs dans leurs furie.
Qu'ont-ils fait de mes sœurs? Dégouttantes de sang,
Au pied des échafauds elles vendent leur flanc.
Jeune héros! les tiens, aux bravos sanguinaires,

Tomberont pleins d'éclat sous les coups populaires.
Ton âme valeureuse a vaincu tes amours,
Mais il lui reste encore à vaincre les vautours.
Ce papier que tu prends servira ta vengeance;
Il faut un cœur plus pur pour servir notre France;
Il faut que, dégagé de tout feu personnel,
Ton bras, pour le pays, soit guidé par le ciel!
Tout homme est ici-bas ou malheureux ou lâche,
J'ai tracé sous tes pas la moins pénible tâche;
Honteusement noyé dans de folles amours,
Tu devais vivre en paix de longs, mais de vains jours,
Ou, brisé sous la dent de noires infortunes,
Tu devais vivre peu, mais sauver nos communes.
Rends grâces à ton Dieu! Le malheur, de ton front,
En déployant son aile, éloigne tout affront.
De l'opprobre du temps, pour défendre ton âme,
Un moment j'empruntai les charmes de la femme.
Je choisis un cœur pur; pour mieux guider tes pas,
J'élevai son esprit pour assurer ton bras;
C'est moi qui, par sa voix, affermis ton courage,
Quand tu cherchais la mort pour éviter l'orage.
C'est moi qui, par son bras, ai tué le geôlier,
Pour mettre sur ses pas le cœur du Cordelier;
C'est moi, lorsque l'amour enflammait les artères
Et dévorait les sens de ce roi des panthères,
Qui par la voix d'Isma sus ravir ce billet
D'où jaillira pour toi le triomphe complet.
C'est moi, lorsque le tigre, assuré de sa proie,
Voulait reconquérir le gage de sa joie,
Qui jetai l'énergie en l'âme de l'enfant,
Et qui rendis son bras du chacal triomphant.
J'enflammai son regard, j'embrasai sa colère,
Et bientôt son genou vit ramper la panthère. —
Troublé par ce discours, le Girondin reprit:
— Ange émané des cieux, ô vous! puissant esprit,
Vous qui, du sein de Dieu, guidez nos bras timides,
Oh! ranimez ces chairs déjà froides, livides;
Rendez-les au bonheur, sortez-les du tombeau,
Des grâces dans ce front rallumez le flambeau.
Esprit de mon Isma, toi que mon cœur adore,

Viens! ô viens de nouveau! sur cette bouche éclore.
Ou viens ravir mon cœur, ô fils de l'infini!
Ranimez ce regard par la tombe terni. —
L'ange reprit soudain: — Apaise tes alarmes;
La terre pour jamais a reconquis ces charmes.
Dans la main de Dieu seul repose notre sort,
Lui seul peut dispenser ou la vie ou la mort.
Ton Isma, dans le ciel, au pied de Dieu lui-même,
Goûte de sa candeur le salaire suprême.
Pour sauver tes vertus je fis parler son sein;
Mais, aujourd'hui, sa mort assure ton destin;
Je ne te verrai plus qu'au moment où la terre
Recèlera des tiens le vaillant cri de guerre.
Cependant, une fois... avant... silence !... Dieu,
De son puissant regard, m'interdit tout aveu. —
Elle dit et s'enfuit, comme en un jour d'orage
S'efface dans la brume un gracieux nuage.
Le héros, accablé, les yeux étincelants,
En comprimant son cœur, disparut à pas lents.
Cependant les deux sœurs, le sein plein d'allégresse,
Faisaient gronder l'écho sous leur sauvage ivresse.
Egalité disait: — Ma sœur, je m'applaudis
Des résultats produits par nos accords hardis.
Danton, broyant l'orgueil au fond de sa poitrine,
Consentit sous le feu de mon âme divine,
A tourner son courroux contre les Girondins.
En alliant son bras au bras des Jacobins;
Tandis que sous tes vœux, le cri de tes fidèles,
A délivré Marat de l'antre des rebelles.
Et bientôt chancelant, sous nos coups assemblés,
Les Girondins vaincus se virent accablés.
Nous triomphons, ma sœur, soyons toujours unies,
Et nous ne craindrons plus les sottes avanies
Que fait sur notre front gronder Fraternité.
De son règne qui meurt méprisons l'âpreté!
D'un jour plein de grandeur je devine l'ivresse;
En domptant notre sœur, domptons notre détresse!
Que de tous ces débats, à jamais terminés,
Notre pied broie ici les calculs dominés.
Bientôt sur notre front la foule irrésolue

Enfin déposera la puissance absolue.
Isma qu'elle animait expire sous nos vœux;
Son Nicole bientôt éprouvera nos feux.
Elle protège en vain, lui, Vergniaud, la Gironde.
Oui, nous les briserons: Eux et son règne immonde. —
Liberté souriant, applaudit en ces mots:
— Oui, par notre union défendons nos héros.
Qu'en ton cœur la sagesse ainsi toujours habite,
Et bientôt sous nos coups tombera l'hypocrite!
En trouvant dans la mort le châtiment des pleurs
Qu'arrachèrent des seins ses calculs, ses noirceurs.
Le tyran la soutient, mais nous avons l'armée,
Par laquelle la terre est sans cesse animée.
Le grand roi m'a promis que l'empire infernal
Ouvrirait à ma voix son puissant arsenal.
O ma sœur! hâtons-nous. Faisons gronder la foudre;
Que tous les Girondins s'abîment dans la poudre.
Pressons des Cordeliers les soldats triomphants,
Armons des Jacobins les sublimes enfants,
Et que bientôt nos fronts, environnés de gloire,
Reçoivent des mortels, pour prix de leur victoire,
L'encens qu'un Dieu jaloux s'était seul réservé,
Encens dont votre esprit s'est trop longtemps privé!
Les Girondins tombés, notre sœur est vaincue;
Qu'elle réclame à Dieu sa jeunesse perdue!
A ce farouche Dieu, cruel mais impuissant,
Il faut un ciel sans vie, étouffé, croupissant,
Puisque nous avons su, par la maille brisée,
Nous échapper enfin de son morne élysée,
Puisque l'homme enivré nous adresse ses vœux,
Soyons à notre tour ses anges et ses dieux;
Qu'à notre voix le ciel ait pour lui des oracles;
Qu'on nous dresse en tous lieux de riches tabernacles..
Que du nord au midi, la belle Egalité,
De l'aurore au couchant, la fière Liberté,
De l'encens des humains ait son âme enivrée,
Et que la terre entière enfin lui soit livrée.
Peuple, entonne tes chants, prélude à tes accords;
A tes vœux, désormais, tes Dieux ne sont plus morts:
Ils entendent tes pleurs. Oui, fais parler ta lyre,

Tes Dieux ne riront plus aux cris de ton délire.
Englouti dans les flots d'immenses voluptés,
Le tyran était sourd à tes cris répétés;
Mais aujourd'hui tes Dieux, attendris par tes larmes,
Reçoivent dans leur sein tes douleurs, tes alarmes. —
A ces mots, les deux sœurs, reprenant leur essor,
Aux pieds de leurs amants, qui sommeillaient encor,
Ont bientôt, ranimant leur enveloppe humaine,
Attisé dans leur sein le foyer de la haine,
Et pendant que Maillard, dans les bras de Marat,
Enflamme les ardeurs du profond scélérat,
Méricourt, enlaçant le front de Robespierre
Comme au fût d'un sapin serpente un puissant lierre,
Lui criait: — O grand homme, il est temps d'achever
Ton œuvre en broyant ceux qui surent nous braver.
— Ah! Méricourt, connais quel est ce cœur d'Hercule;
Tu vas le mépriser; il frémit, il recule.
— Lui reculer? jamais! Ton cœur, je l'ai toisé,
Il est pour le pays de tendresse embrasé.
— Enfant, pardonne-moi... pourquoi tant de victimes?
Mon cœur flotte noyé dans une mer de crimes...
Ah! s'il avait voulu!.. Mais non.. Vergniaud.. Vergniaud..
Enfant, je t'en supplie... éloigne l'échafaud.
— Reviens, reviens à toi, ton âme est abusée.
Vois, je presse ton sein... ton trouble m'a brisée...
Allons, embrasse-moi, laissons là nos terreurs!
Ton front serait-il grand, s'il était sans erreurs?
— Tu ne les as pas vus; ils m'offraient leur poitrine?
— Encor, mais non... c'est moi... sur ton front je m'incline.
— Ils n'étaient donc pas là?... je crois... quel songe affreux!
Ah! ne me trompe point... tu m'abuses.. c'est eux!
Mais sais-tu, Méricourt, que c'est une œuvre atroce;
Que déjà l'on m'appelle une bête féroce?
Ah! qu'il en coûte, ciel! pour sauver son pays.
Si l'on savait nos pleurs, serions-nous tant haïs?
Ah! dis-moi, Méricourt, est-il plus d'épouvante
Au chemin de la mort que dans ma rude attente?
— Encore ton vain songe... ah! Maximilien,
Ton grand cœur sera-t-il toujours rebelle au bien?
— Mais Dieu? — Comment c'est toi, cette âme magnanime,

Que je verrai trembler comme un esprit infime ?
Au peuple laisse donc ces rêves enfantins !
— Pourquoi veux-tu broyer l'aigle des Girondins ?
— Moi ?... Nullement... Pourquoi ?... moi ! j'adore ta gloire,
Je veux qu'un jour on lise aux feuilles de l'histoire,
Ton nom et tes hauts faits gravés en lettres d'or,
Je veux que dans mille ans on te vénère encor ;
Ah ! c'est que j'ai rêvé,que plus tard un autre âge
Adorerait tes lois, tes vertus, ton courage.
Ton cœur faillirait-il au moment d'aborder ?
L'or te fait-il défaut ? l'on peut en demander !
La caisse des Bourbons serait-elle fermée ?
La Gironde à jamais est par toi réprimée,
Dis un mot, et ses chefs, du pied des échafauds,
Du bonheur du pays donneront les signaux.
Le roi des Cordeliers avant peu dans la tombe,
Te livre son parti qui sous tes lois succombe.
Redoutes-tu Danton? L'argent de Junius
T'aiderait au besoin à dompter ses vertus ;
Il reviendra vers toi. La Gironde écrasée,
Tu verras de Danton l'ambition brisée.
Il flotte entre vous deux ! tout son pouvoir est là,
Quand il te soutenait la Gironde trembla,
Mais lorsque tu grandis, il retourna sa voie,
Aidant aux Girondins, il fit pâlir ta joie.
Tu ruines d'un coup Cordelier, Girondin.
Pourquoi donc hésiter ? Quand le dernier gradin,
Pour arriver au trône à ton pied se présente,
Des songes, des regrets tromperaient ton attente !
Non ! non ! la tâche est faite ! Ah ! Maximilien,
Tu seras jusqu'au bout, vertueux citoyen.
Qu'importe quelques fronts s'écroulant dans la poudre,
Le temps ne doit-il pas tous aussi nous dissoudre ?
Ce qu'il importe, ami, c'est de mener demain
Au règne du bonheur le peuple souverain.
Voudrais-tu refuser, au prix de quelques têtes,
La gloire d'assurer ses droits et ses conquêtes ?
Vergniaud est important. Je ne l'ignore pas,
Il ne saurait tomber sans faire du fracas,
Mais plus son front est haut, plus grande est la menace

Qui de ton avenir fait palpiter l'audace.
Tiens, vois ce chêne altier ! plus il trouble l'azur,
Plus son ombre projette au loin un souffle impur,
Et plus le laboureur, amoureux de sa terre,
Doit en hâte saper ce voisin délétère. —
A ces mots, Méricourt, calme sous des baisers,
Du vautour jacobin les esprits embrasés,
Elle pleure, elle rit. Il étanche ses larmes.
Elle enflamme son cœur au foyer de ses charmes,
Et le lion vaincu, terrassé dans ses bras :
— Tu désires sa tête, ô femme, tu l'auras !
— Merci ! dit Méricourt, j'accepte ta promesse. —
Soudain, un bruit de pas entrave leur ivresse.
— Ecoute... Junius... Le banquier de Bourbon,
J'ai reconnu son pas, notre avenir est bon. —
A ces mots, Junius, s'adressant au despote :
— Salut au citoyen ! notre pavillon flotte
Dans un océan calme, et je vois le moment
Où, rentré dans le port, il pourra librement,
Déployer au soleil sa glorieuse flamme. —
Puis, voyant Méricourt... — Que fait là cette femme ?
— Ne crains rien, sans danger, devant elle, ton cœur
Peut épancher ici ses espoirs, son ardeur ;
Tu l'as dit, Junius, bientôt notre espérance
Aura donné Bourbon au bonheur de la France.
Tout conspire pour eux ; les Girondins tombés,
Sous le joug de la mort seront bientôt courbés,
Marat, de sang gonflé, se meurt dans son repaire,
Je ne crains pas Danton, c'est un aigle sans aire.
Il va de l'un à l'autre, et quand les Girondins
Descendront de leurs jours le dernier des gradins,
Il sera trop heureux de venir sous ma tente,
Faire oublier les cris de son ancienne attente ;
Tout s'apaise, et bientôt les Bourbons satisfaits,
Retrouveront le trône aux prix de leurs bienfaits.
Jusque-là je suis maître, et si je veux, la France
Peut dans une autre main tromper leur espérance.
— J'entends, aussi je viens d'abord féliciter
Ton talent d'avoir su dans le gouffre jeter
Tous ces ambitieux qui fracassant le trône,

Affectant les vertus d'une Lacédémone,
Espéraient imposer leur joug aux nations.
Ensuite, de nos rois, lis les conditions :
« Marquis de Robespierre, aussitôt que soumises,
« Les lois auront trouvé leurs anciennes assises,
« Sa Majesté Louis, par vos mains triomphant,
« Vous donne le brevet qu'on donne à son enfant,
« Pour soutenir l'éclat du noble rang de prince,
« Sa Majesté vous livre un budget de province ».
Achevant son discours, Junius ajouta :
— Voici deux millions, les brevets, les voilà. —
Et sans attendre un mot de l'illustre panthère,
Courbant dans un salut sa tête jusqu'à terre,
Il dit en s'enfuyant : — Courage, et que bientôt
L'étentard des Bourbons écrase l'échafaud. —
Quand il eut disparu : le tyran prit le titre,
Et dit : — de l'avenir tu me penses l'arbitre,
O Majesté déchue, et tu crois que mon bras
Va te bâtir un trône où ramperaient mes pas ?
J'accepte les trésors, mais à mon front avide,
Il faut une couronne et non pas une bride.
Ah ! pauvre Majesté, mon bras peut faire un roi,
Et tu supposerais qu'il s'agite pour toi ?
Maintenant, je revis, oui, je sens mon génie.
Méricourt, baise-moi, la route est aplanie,
Oui ! moi, je puis régner, car je sens que mon front
Peut gravir seul au trône et garder son aplomb. —
Du sein de l'Eternel, l'Ange de la Gironde,
Gémit sur les malheurs qui déchirent le monde,
Il voit les siens traqués comme des léopards,
Les uns, dans les cachots, sous les fers montagnards,
Les autres divisés par de sombres querelles,
Livrant notre patrie aux armes des rebelles.
Roland et Barbaroux, dignes de s'estimer,
Par leur dissension, laissèrent opprimer,
Sous les partis ligués, la Gironde vaincue ;
Tremblant pour la patrie, il traverse la nue,
Et bientôt sur la terre il aborde Roland,
Qui dérobe aux humains son esprit chancelant ;
L'ange se montre à lui, sous la forme empruntée,

De la belle Gorsas, la charmante Mathée.
— Quoi ! Roland, lui dit-il, veux-tu que ton pays
S'écroule pour jamais sous ces hommes haïs,
Et cela pour venger une injure fictive ?
Regarde la Gironde, en tous lieux fugitive,
Elle réclame en vain ton secours généreux,
Pendant que tu nourris tes discords désastreux.
Ah ! si, lorsque Vergniaud luttait plein de courage,
Toi, Guadet, Barbaroux, délaissant votre rage,
Vous aviez réuni vos attaques, vos traits,
Des partis assemblés sous vos coups stupéfaits,
Vous auriez repoussé, culbuté la manœuvre,
Et maintenant la France adorerait votre œuvre.
— Il est vrai, dit Roland, j'approuve ta raison,
Mais pouvais-je arracher de mon cœur le poison
Qui brûlait tout mon sang, qui dévorait ma veine,
Que dis-je, qui brûlait !... Tais-toi... Je sens ma haine
Plus forte que naguère embraser mon courroux.
Bien plus qu'un Jacobin, j'abhorre Barbaroux.
Eh ! que m'importe à moi, qui règne sur la France,
Si l'infâme chez moi fait régner la démence ?
— Qui te prouve cela ? — Qui le prouve, dis-tu ?
L'opinion partout proclamant... — La vertu
De la noble Marie est-elle donc tâchée
Par les bruits de la rue, au scandale alléchée ?
N'aurais-tu pas appris qu'un peuple aime à penser
Que ses chefs dans le mal toujours prêts à glisser,
Satisfont, en tombant, sa passion jalouse ;
Tu ne donnais pas prise, on attaque l'épouse ?
Pour briser le héros, on souille ses amours !
— Puisses-tu dire vrai ! — Suis-moi, prends ces détours. —
L'ange dit. Le guidant, à travers chaque rue,
Il conduit le héros, dont l'âme irrésolue,
Flottait entre l'espoir, la crainte et la douleur,
A la demeure aimée, où jadis le bonheur
Faisait au Girondin oublier les alarmes
Qu'à son esprit ému jetait Paris en armes.
Soit que son cœur troublé fût, par la passion,
Plongé profondément dans quelque illusion ;
Ou soit qu'un voile épais fût étendu par l'ange,

Sur ses yeux aveuglés pour lui donner le change,
Roland ne connu pas les lieux qu'il aimait tant.
Soudain, l'ange lui dit : — Que ton esprit flottant
Ecoute et perde enfin l'illusion trompeuse
Que nourrit dans ton cœur la haine désastreuse. —
Roland lève les yeux. Il contemple à deux pas,
Marie et Barbaroux échappé du trépas.
— Quoi ! dit le Girondin, tu soutiens qu'innocente !...
— Arrête, dit Mathée ; et bientôt ton attente
Portera dans ton cœur la satisfaction.
— Barbaroux, est-ce ainsi que pour la nation
Votre esprit insensé, continuait Marie,
Se livre sans objet à sa noire furie ?
J'espérais mieux de vous. Je croyais votre cœur
Des vulgaires soupçons, complètement vainqueur.
— Madame, croyez-vous que faible fût ma tâche ?
J'aurais enduré tout, hormis le nom de lâche,
Que l'insensé Roland redisait à plaisir.
A ce seul mot encor je sens mon cœur bondir ;
Car l'insulte sur vous rejaillissait, Madame.
— Avez-vous, Barbaroux, quelque droit sur mon âme ?
Vous ai-je donc choisi pour être défenseur,
Dites, de mes vertus ou bien de mon honneur ?
Apprenez, citoyen, que si votre âme molle
Ne sut pas endurer une injuste parole,
Moi, je me ris des bruits injurieux, jaloux ;
Je les méprise trop pour user mon courroux
A d'indignes objets d'un puissant caractère.
Ah ! l'on vous accusait, et vous, homme vulgaire,
Loin de vous immoler au bonheur du pays,
Vous l'avez rejeté sous le joug des partis ;
Je vous croyais plus brave. — Etait-il donc possible
D'abandonner mon front humilié pour cible,
Ainsi qu'un vil mortel, aux traits de votre époux ?
Pouvez-vous le penser ?... sachez mieux Barbaroux :
Je méprise la mort ; mais jamais sur mon âme,
Je ne tolérerais aucun soupçon infâme.
— Je vous croyais plus grand ! mais laissons ce sujet.
Retrouvons, s'il se peut, quelque nouveau projet.
Duprat, Genlis, Vergniaud, et vingt autres encore

Attendent dans les fers que la plaintive Aurore
Vienne, dans quelques jours, leur ouvrir la prison,
Qui n'a que des tombeaux pour borne à l'horizon.
Il vous faut les sauver. La tâche est difficile ;
Car la hache déjà sur leur tête vacille.
Marchez à l'avenir, dans un accord parfait
Et le parti du sang sera bientôt défait.
Abandonnez ces murs, ameutez la patrie ;
Qu'à votre voix, partout, la province aguerrie,
Marche comme un héros au secours de l'honneur,
Oubliez la discorde, et point de folle ardeur.
Vous, Barbaroux surtout, dont l'âme trop bouillante
Ne sait pas estimer une pénible attente,
Maîtrisez votre audace et calmez votre sang ;
Aux ruses des rivaux ne prêtez pas le flanc.
Marchez comme un seul homme et, du couchant au centre
Du levant au midi, que votre armée éventre
Le despote en nos murs égorgeant nos amis ;
Et quand vous marcherez, Nicole dans Paris
Soufflant sur tous les cœurs le feu de la vengeance,
A jamais chassera les tigres de la France. —
Elle achevait ces mots. — Eh bien ! dis-moi, Roland,
Ton cœur a-t-il encor son courroux désolant ?
Dit Mathée au héros, dont l'âme terrassée
Voit, en tremblant, combien devait être offensée
L'épouse magnanime au soupçon criminel
Qu'il avait fait planer sur son front immortel.
— Fuyons, dit-il, jamais je n'aurais le courage
De paraître à ses yeux souillés de tant de rage ;
Combien son noble esprit plane au-dessus du mien !
Mais je veux réparer le mal par le soutien
Que mon âme éclairée, à sa clarté sublime,
Prêtera désormais sur le bord de l'abîme,
Aux Girondins, domptés par la dissension. —
Il dit, et disparaît plein d'agitation.

Toutefois, au moment de fuir la capitale,
Les Girondins conduits par une ardeur égale,
Ce sont, dans le secret, en hâte rassemblés ;
Amis, dit Barbaroux, que ces instants troublés
Qui nous restent encor soient vite mis en œuvre,
Afin de bien mener, plus tard, notre manœuvre.

Guadet, Pétion, moi, nous nous rendons à Caen
Pour lancer ces pays sur les pas du tyran.
Rivière, Isnard, Louvet sur les rives de Loire,
De Marseille à Lyon conduisent la victoire
Qui devra couronner quelque jour vos efforts ;
Tandis qu'au Bordelais, oubliant ses transports,
Roland, contre Paris mènera son armée ;
Et qu'ici sous ses murs la Gironde enflammée
A la voix de Nicole, armant ses bataillons,
Roulera le tyran dans ses noirs tourbillons.
Surtout, marchons d'accord. Que la même journée
Lance sur la Terreur la vengeance ajournée.
Quand nous serons tous prêts, qu'un discret messager
Porte à chacun de nous l'heure de nous venger,
D'arracher au cachot notre noble Gironde,
Attendant l'échafaud sur une couche immonde. —
Il dit. Les Girondins, dérobant leur courroux,
Unis par le péril, jurent d'unir leurs coups.

CHANT SIXIÈME

CHANT SIXIEME

CHARLOTTE CORDAY

Bien que frappés au cœur, les chefs de la Gironde,
Le front haut, au milieu de l'orage qui gronde,
Luttaient sans reculer, et narguaient le trépas,
Qui du fond des cachots ensanglantait leurs pas.
Les Girondins captifs, lançaient des anathèmes
Qui couvraient de terreur Chabot, Marat eux-mêmes ;
D'autres, Buzot, Guadet, le bouillant Barbaroux,
Du sein de la Neustrie exhalaient leur courroux ;
Gorsas et Pétion, héros plein de courage,
Voulaient dompter Paris, voulaient dompter l'orage.
Ils proclamaient à Caen, que les confédérés
Devaient porter enfin des coups bien assurés ;
Les chefs des Girondins, le soir à l'Abbaye,
Faisaient planer leur voix, par le peuple obéie ;
Là, tout front courageux, qui de honte tremblait,
De voir sur le pays dominer le forfait,
Ecoutait Barbaroux, dans un accent de flamme,
Arracher, palpitant, un cri du fond de l'âme,
L'on entendait l'horreur contre Marat vibrer,
Et mille seins émus avec feu murmurer :
Qu'il était temps enfin d'enchaîner la démence
En broyant le courroux du vautour de la France !
— Quel bras, puisant sa force au foyer des douleurs,
En plongeant dans ses flancs, étanchera nos pleurs ?
— Moi, répondait alors un cœur de jeune fille,
Tout enflammé d'amour pour la grande famille. —
Corday, ton noble sang s'échauffait au récit
Des crimes de Marat, ce monarque bandit !
— Oh ! disait Barbaroux, pardonnez à mes larmes,

Peut-on les enchaîner quand on voit tant d'alarmes
Etrangler sous leurs dents les meilleurs citoyens?
Laisserons-nous régner ces noirs comédiens,
Ces barons de la mort qui trônent sur des tombes,
Et qui font de Paris de vastes catacombes?
Voyez-les, l'œil en feu, les regards affamés!
Que veulent-ils? du sang; seront-ils désarmés?
Non pas! du sang! du sang ! encor du sangt vous dis-je?
Ils nous dévoreront jusqu'au dernier vestige.
Ils aiguisent leurs dents! pour engloutir leurs fils,
Quand du peuple rongé manqueront les débris.
Cent mille fronts déjà, roulant dans la poussière,
Ont à peine alléché leur flamme carnassière.
Marat, cet homme-tigre, est leur infâme roi;
Du palais de la mort, sa plume est le beffroi?
Du fond de son journal, ses foudres mugissantes,
Ecrasent chaque jour mille âmes innocentes.
Quand le monstre est gorgé par les meilleurs morceaux,
Il jette à ses valets les restes en lambeaux.
Longtemps sa faim horrible avait sur la noblesse,
Assouvi ses ardeurs, obtenu son ivresse:
Mais un jour, à ses vœux les cadavres manquant,
Dans la Convention, sur chaque front marquant,
Sa hache burina le mot de boucherie,
Que les siens ont traduit par le mot de patrie.
Duchatel, Le Hardy, Carra, Viger, Brissot,
Beauvais, Duprat, Genlis, Gardien, Boyer, Vergniaud,
Et bien d'autres encor, déplorable hétacombe,
Attendent, frémissant que s'entr'ouvre leur tombe.
Citoyens, levez-vous! arrachant à la mort
Tous nos concitoyens, secondez notre effort.
— Oui, répondait la foule; oui! dans la capitale,
Volons décapiter cette gloire infernale;
Comme un torrent marchons, abattons la Terreur.
Délivrons le pays du puissant dictateur.
— Non, reprit une voix, ici je le proclame,
Pour délivrer la France il suffit d'une femme.
Toujours la multitude enfante des soupçons.
Pour surprendre les loups cachés sous les buissons
Il ne faut qu'une main, qu'elle soit faible ou forte,

Se hâter en silence est tout ce qu'il importe. —
Le peuple est étonné, l'on applaudit Corday,
Brûlant pour le pays de l'amour le plus vrai ;
Sa bouche est frémissante, et lorsqu'elle s'est tue,
On écoute toujours vibrer sa voix émue.
Surpris de tant de cœur, le peuple a raconté
Que dans un corps de vierge était Fraternité,
Que pour venger les siens, l'ange de la Gironde,
Anime un faible bras contre une tête immonde.
Barbaroux la contemple, il admire ce front
Qui ne craint pas du fer l'inévitable affront.
Ces yeux bouillants d'ardeur lançant aux cieux la flamme,
Ainsi que d'un foyer s'échappant de son âme,
Cette bouche candide, organe harmonieux,
Dont les accents voilés s'envolent gracieux.
Il a tremblé pour elle. Il lui dit : — insensée,
Que l'heure de ta mort ne soit pas devancée
Conserve à tes amis... — Ne pleure pas sur moi ;
Il est beau de mourir quand on meurt pour sa foi.
Je ne tremblerai pas. Fille du grand Corneille,
Aux récits des hauts faits mon âme se réveille,
Quand mon front tombera sanglant sur l'échafaud,
Vous pourrez applaudir, j'aurai sauvé Vergniaud,
J'aurai sauvé la France et, dans l'ignominie,
J'aurai plongé Marat, cet infernal génie ! —
Barbaroux est surpris. Il veut rompre le sort
Qui, sans utilité, dans les bras de la mort,
Va broyer sous sa dent une si noble fille.
— Quoi ! dit-il, Citoyenne : iras-tu, sans famille,
Sans parents, sans amis, aux flots de la cité,
Affronter les hasards de l'impudicité.
Qui prendra ta défense, au sein de la tempête ?
Écoute-la mugir et secouer ta tête !
— N'ai-je pas, Girondin, mon courage et ma foi,
Et les quelques amis que j'obtiendrai de toi ?
Nicole est libre encor ; dans la feuille publique,
J'ai lu qu'il avait fui de leur cachot inique,
En plongeant un poignard dans les flancs du geôlier.
Sans crainte, Barbaroux, tu peux me confier
Au bras de ce héros qui saura me défendre.

Donne-moi quelques mots, chez lui je veux descendre. —
Cependant Barbaroux, bien que perdant l'espoir
D'enchaîner l'héroïne, avait cru, par devoir,
Dire ces derniers mots : — C'est vrai, Nicole est libre,
Tu pourras de son cœur compter sur chaque fibre ;
Mais son front est proscrit ; il lui faut se cacher.
Comment toi, sans appui, pourras-tu le chercher ? —
L'héroïne reprit : — Donne-moi quelque lettre,
Au plus tôt je saurai, crois-moi, la lui remettre :
Je verrai Duperret, c'est un ancien ami,
Bien que sur la Montagne il ait longtemps dormi.
Un mot pour lui, j'irai d'abord à sa demeure,
Il saura m'indiquer la route la meilleure. —
Le Girondin reprit : — Femme ! ainsi tu le veux
Que le ciel accompagne et protège tes vœux !
Puisses-tu, jeune fille, en délivrant la France,
Ne pas livrer ta vie au fer de la vengeance,
Et puisse, après ta mort, un valet de bourreau
Ne pas souiller ce front au seuil de son tombeau !
— Qu'importe ! citoyen, tombant pour la patrie,
Ma tête planera du sein de leur furie. —
L'astre brûlant du jour, dont l'âme toujours luit,
Par trois fois n'avait pas, dans le sein de la nuit,
Aux mortels dérobé sa tête flamboyante ;
Prodiguant ses ardeurs à la noire inconstante,
Que la fière héroïne, entrant chez Duperret,
Avait dit : — Citoyen, déchire ce cachet,
C'est l'ardent Barbaroux que te le fait transmettre.
Apprends, sans préambule, en lisant cette lettre,
Le but de mon séjour dans la vaste cité. —
L'ami des Girondins lut : — « Que ta loyauté
« Protège dans Paris la jeune citoyenne ;
« Son désir le plus cher est qu'en hâte j'obtienne,
« De ta main éprouvée un service d'ami.
« Courage ! nous marchons ! tout le monde a frémi
« Chez le peuple normand, aux récits du carnage
« Que prodigue à Paris les Jacobins en rage,
« Avant peu, nos guerriers, au secours de l'honneur,
« Voleront dans Paris étouffer la Terreur.
« Si tu sais où se tient notre vaillante plume,

« Adresse-lui Corday ; qu'en son cœur elle allume ;
« Contre les Montagnards, un feu peut-être éteint ;
« Que de sainte fureur tout son esprit soit ceint ! » —
Le demi-fédéré, parlant à l'héroïne :
— Aux vœux de mon ami, belle enfant, je m'incline ;
Mais Nicole se cache ; il veut tromper les coups
Que des flots jacobins lui promet le courroux.
Crois-moi, suis mon conseil ; tu feras bien peut-être
De ne pas insister à vouloir le connaître.
Par ce temps de carnage il serait dangereux
Qu'on sache que tu vois cet homme valeureux.
— Ne crains rien, Duperret, ne crains rien pour ma tête,
Avait repris Charlotte. A tomber elle est prête. —
Puis, s'arrêtant soudain, crainte d'avoir trop dit,
Que Duperret parlât alors elle attendit.
— Eh bien ! soit ! reprit-il ; sache qu'on le découvre
Tous les jours au matin aux environs du Louvre ;
La ruelle Thomas renferme sa maison ;
Entre au numéro trois, mais crains la trahison ;
Surtout, si l'on t'arrête, à nul homme ne parle ;
Mais seulement demande où le citoyen Charle
— C'est le nom que le voile — a choisi son logis.
— Ne crains rien ! ne crains rien ! ainsi que Némésis,
Mes regards seront sûrs et ma langue discrète,
Et lorsque j'aurai vu, va, je serai muette.
Je veux, de Barbaroux, faire la volonté ;
Je veux voir ce héros par chacun si vanté. —
Une heure était glissée à peine de l'aiguille,
Que Nicole apprenait que la vaillante fille,
Trompant ses jeunes ans, se rendait à Paris
Pour éventrer Marat et sauver le pays !
Que, vainement touché du sort de la victime,
Le bouillant Barbaroux lui découvrit l'abîme.
Quand le héros a lu : — Quoi ! dit-il, croyez-vous
Par un crime sauver la France du courroux
D'un parti ?... — Qu'entends-je ? Ah ! que dites-vous, Nicole,
Un crime ? Oh ! que non pas ! Un jour, une auréole
Couvrant mon front de gloire... Est-ce donc criminel
D'exterminer un tigre à la face du ciel ?
Je le sais comme vous, je ne saurais abattre

Les tigres, les lions que vous devez combattre;
Mais quand mon bras, ce soir, aura broyé l'un d'eux,
La crainte de la mort enchaînera leurs vœux.
Je dois exterminer Marat sur la Montagne,
Même au sein de la Cour qui, dit-on l'accompagne.
Est-ce un crime, Nicole? Oh! quand la loi se tait,
Quand sur la nation domine le forfait;
Quand le sang, à longs flots, s'échappe de nos veines;
Quand l'ivresse du fer a pris nos seins pour gaînes;
Quand partout on entend murmurer sur Paris
Des grincements, des pleurs, de longs concerts de cris;
Quand le fleuve, gonflé par des torrents de larmes,
Inonde au loin nos champs de douleurs et d'alarmes;
Quand l'enfer ameuté déchaîne son chaos
Et dévore en riant la chair de nos héros,
Nous devrions, tremblant de commettre des crimes,
Livrer nos fronts soumis, indolentes victimes,
A l'acier palpitant!... Sauver la nation,
Fut-il en aucun âge une lâche action?
Un crime! dites-vous? Ah! c'est un crime noble
Que d'étouffer enfin cet assassin ignoble. —
L'héroïne se tut, et, les yeux enflammés,
Elle étendait les bras de vengeance affamés.
Nicole était ému! Jamais bouche écumante
N'avait à ses regards paru si flamboyante,
Et, malgré qu'il en eût, il admirait cet œil
Qui, du sein de la mort, élevait son orgueil!
Néanmoins, il reprit: — En vain, à l'Assemblée,
Parmi les Montagnards, vous vous seriez mêlée;
Marat, anéanti par l'ivresse du sang,
N'a pas, depuis huit jours, déshonoré son banc.
Le monstre est étranglé par les viandes humaines,
Le sang des citoyens a fait craquer ses veines;
Avant qu'il soit longtemps, le juge souverain,
De ce grand criminel aura brisé la main.
A quoi bon prévenir la justice céleste?
— Mon fer ne prévient pas, il fait mieux, il atteste,
Répondit avec feu la bouche de Corday.
Qu'importe qu'il soit court ou plus long le délai
Que la nature accorde à ce monstre exécrable!

Que dis-je? Il faut bien plus hâter du misérable,
Pour dompter les lions, l'exemplaire trépas!
Que la farouche mort se dresse entre leurs bras!
Nicole, donnez-moi le logis de cet homme,
Et qu'il apprenne enfin comment jadis à Rome,
Sous un stylet vengeur périssait un tyran. —
Le héros répondit: — Citoyenne de Caen,
A votre vœu cruel je ne puis satisfaire;
Ne croyez pas venger, par un crime vulgaire,
Le parti de la loi qui, toujours resté pur,
Commandera l'honneur dans le siècle futur.
Nous saurons nous venger, mais avec d'autres armes;
Il nous faut le grand air pour étancher nos larmes.
Un jour viendra peut-être où la loi triomphant,
Brisera tous ces fronts de crimes étouffant. —
Mais à ces mots Corday, levant sa belle tête,
Reprit en frémissant: — Pour dompter la tempête
Doit-on donc hésiter dans le choix des moyens!
Non, il faut, avant tout, sauver les citoyens!
Nicole, vous tremblez; eh bien! je saurai seule
Arracher le pays à la sanglante meule.
Je saurai vous sauver même en dépit de vous,
Et faire palpiter le montre sous mes coups,
Et si mon action est noble ou criminelle,
Ceignez mon front de honte ou de gloire éternelle. —
Sur ces mots, elle fuit, mille éclairs dans les yeux.
Par une nuit d'été, telle on voit dans les cieux
Une étoile inconnue embraser sa carrière,
Et se perdre aussitôt au sein de l'atmosphère.
Telle apparut Charlotte aux yeux du Girondin;
Il la vit un instant et la perdit soudain;
Elle vole, enivrée au souffle qui l'anime,
Et se rit du trépas qui cherche une victime.
Contemplant ce beau front s'effaçant dans l'éther,
Comme une blanche voile aux vagues de la mer,
Nicole croit revoir cet ange plein de charmes,
Qui tarit dans son cœur la source de ses larmes.
Soudain, Corday s'arrête; au premier citoyen,
En voilant sa fureur: — Donnez-moi le moyen
De savoir où Marat a choisi son adresse:

De parler au grand homme il faut que je m'empresse. —
Le citoyen répond : — La quinzième maison,
Route des Cordeliers, vous donnera raison. —
Charlotte, satisfaite, alors en sa demeure
Ecrit ces quelques mots qu'elle adresse sur l'heure :
— « Je viens du Calvados ; (1) je me confie à vous,
« Connaissant votre amour pour le salut de tous,
« Marat, recevez-moi, je saurai vous transmettre
« Les choses qui pourront, croyez-le, vous permettre
« De rendre à la patrie un service important ».
Ensuite elle attendit, le sein tout palpitant.
L'heure succède à l'heure, et, comme son aînée,
Dans l'abîme, à son tour, sans réponse est traînée.
Mais le démon du meurtre a frissonné d'horreur.
— Quoi ! dit-il, une enfant éteindrait la Terreur !
Quoi ! le plus pur des miens, trompant mon espérance,
En tombant sous le fer allégerait la France !
Non ! non ! et dans l'azur, s'élançant vers Marat,
Il lui montre ses flancs percés d'un attentat :
— O mon fils ! lui dit-il, crains une sombre trame,
Crains, surtout, crains, mon fils, crains le bras d'une [femme. —
Il veut continuer ; mais à ses yeux a lui
Un dard étincelant qui s'élance vers lui.
Il recule d'effroi, son infernale bouche
A jeté dans les airs un hurlement farouche.
Tremblant il reconnaît le monarque du feu ;
— Qui t'a permis, dit-il de venir en ce lieu ?
Connais-tu mes projets ? Pourquoi par des oracles
En travers de mes vœux apporter des obstacles ?
Mon fils doit triompher par le fer de Corday,
Toi, patron de Marat, sauve-toi sans délai,

---

(1) « Citoyen,

« J'arrive de Caen. Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la République. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien ; je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France.

Charlotte CORDAY.

Et que ton bras jaloux abandonne ma voie,
Si tu veux des damnés ne point être la proie. —
En achevant ces mots, le démon dans les airs,
Poursuit longtemps au loin le tigre des enfers,
Tel on voit un vautour que la crainte délasse,
Fuir la serre d'un aigle et dévorer l'espace,
Tel on voyait Moloch, fuyant devant l'esprit,
Et volant aux enfers cacher son front proscrit.
  Marat, depuis un mois, accablé de souffrance,
Promettait avant peu de délivrer la France ;
Ce n'était plus le tigre aux regards affamés,
Qui rongeait chaque jour mille fronts renommés :
L'œil morne maintenant, la lèvre pantelante,
Sa tête, à se mouvoir, était et lourde et lente.
Aux cris de sa douleur tout son corps frémissait,
Le sang qu'il avait bu sans cesse l'étouffait,
Et les feux du remords embrasaient sa poitrine ;
En vain il reniait la justice divine,
La douleur, en grinçant, l'attestait dans son sein ;
Les flammes de la honte éclairaient son destin ;
Et le jour et la nuit, la justice éternelle,
Ecrasait de son pied sa tête criminelle ;
Il demandait en vain à la fraîcheur des eaux,
Quelques moments d'oubli pour ses chairs en lambeaux :
Mais les eaux s'embrasaient : leurs ardeurs vengeresses
Prodiguaient à ses flancs d'infernales caresses,
Dans son esprit en feu, le flambeau du remords,
Sur l'onde miroitait tout un peuple de morts.
L'eau, qui jadis lava les ulcères du monde,
Demeurait sans vertu sur cette tête immonde.
— Quoi ! disait le tyran, les verrai-je toujours,
Ces fantômes cruels, empoisonner mes jours ?
Fuyez ! fuyez au loin ! Ah ! c'est pour la patrie
Qu'un jour je fis mugir ma sincère furie.
— Non pas ! monstre, non pas ! s'écriait dans son sein
Une voix grondait comme un glas de tocsin. —
Cent mille fronts broyés répondaient en cadence :
— Non pas ! monstre, non pas ! qu'as-tu fait de la France ?
— Non ! reprenait la voix, c'est par ambition
Que tu t'es abattu sur cette nation.

Tu voulais te former un trône par tes crimes,
Et qui dominât tout sur cent mille victimes.
Gémis donc, à ton tour, et le chœur reprenait:
— Expie! expie, infâme! un immense forfait. —
Et le chœur décharné, martelant sa poitrine,
A ce tigre attestait la justice divine!
— C'est affreux! c'est affreux! vienne, ô vienne la mort,
Qui me délivre, enfin, de mon funeste sort.
— Mais! reprenait le chœur, nous poursuivrons ton âme,
Maudit, après ta mort, d'une éternelle flamme.
— L'âme, murmurait-il, l'âme, je n'y crois pas
Ah! que je meurs, enfin, et je nargue vos pas! —
Et la voix répondait: — Tu ne crois pas, impie?
Vois ces fronts dépecés par tes mains de harpie!
Ils sont bien morts, pourtant, et vois-les sur ton sein,
Comme de la justice il sonne le tocsin! —
Et le chœur reprenait, sur ses flancs qu'il martèle:
— Viens danser avec nous une ronde éternelle. —
Le tigre, vainement, protégeait de ses doigts
Des yeux habitués à triompher des lois.
C'est alors qu'une lettre, au despote est remise.
Il la lit et soudain, de terreur toute prise,
Dans ces mots adressés par la belle Corday,
Son âme a vu le faux qui dérobe le vrai,
Troublé par le démon, le monstre sent la crainte
Agiter tout son être et lui montrer la feinte.
C'est le nom d'une femme, il voit un bras frapper
Et de ses flancs vaincus tout le sang s'échapper.
Il froisse le billet, il gémit en son âme,
Et son cœur a frémi sous l'acier d'une lame.
Ta main n'était pas là, Maillard-Egalité,
Pour sauver ton amant de la fatalité.
Tes aspirations, loin de lui promenées,
Lançaient dans le Faubourg ta rage, tes menées,
Et depuis que la mort courba le front d'Isma,
Tu crus que le péril, pour les tiens, se ferma.
Tremble pour ton amant, l'artisan de tes crimes.
Un ange du Seigneur le conduit aux abîmes.
Néanmoins, l'héroïne, écrivant de nouveau,
Etend sur le papier ce perfide réseau:

« Marat, n'aurais-tu pas ce matin lu ma lettre (1);
« Faut-il le dire, encor ? je saurai te transmettre,
« Pour le bien du pays des secrets importants.
« Poursuivie en tous lieux, d'ailleurs, par les méchants,
« A quel autre qu'à toi, sauveur de la patrie,
« Pourrais-je m'adresser pour vaincre la furie
« Des ennemis du peuple et de la nation ?
« Malheureuse ! j'ai droit à ta protection ! »
A ce billet trompeur, l'œil de Marat se voile,
Il n'a pas vu pâlir les feux de son étoile,
Le monstre croit pouvoir, de ses bras défaillants,
Faire tomber cent fronts, à succomber trop lents,
Et la douleur gémit en grinçant dans son âme :
— Le sang de l'univers, pour éteindre ma flamme. —
Il espère un moment obtenir le repos,
En commandant la mort d'innombrables héros.
— Il le faut, rugit-il ! qu'elle entre l'étrangère,
Et que je sache enfin ce que son cœur espère,
Peut-être la douleur, par sa diversion,
Laissera mes esprits libres d'émotion.
— Femme, que me veux-tu ? d'où viens-tu ? qui t'envoie ?
Que faut-il à tes jours pour leur rendre la joie ?
— Je viens du Calvados, où Guadet, Barbaroux,
Exaltent du pays contre toi le courroux.
Ils lèvent une armée ; avant peu cent mille hommes,
Nous aurons massacrés, tous autant que nous sommes.
— Ne crains rien, dit Marat, le citoyen Lindet,
Prépare dans Evreux un rigoureux gibet
Pour tous ces Girondins, traîtres à la patrie,
Qui portent leur fureur aux champs de la Neustrie.
— Les seize Girondins, avait repris Corday,
Fouleront l'échafaud sans le moindre délai ?
— Je le jure ! leurs noms ? — Quoi ! ta grande justice
N'en laissera pas un échapper au supplice ?

(1) Je vous ai écrit ce matin, Marat ; avez vous reçu ma lettre ? Je ne puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte. J'espère que demain vous m'accorderez une entrevue. Je vous le répète : J'arrive de Caen, j'ai à vous révéler les secrets les plus importants pour le salut de la République. D'ailleurs je suis persécutée pour la cause de la liberté ; je suis malheureuse : il suffit que je le sois, pour avoir droit à votre protection.

Charlotte Corday.

— Non ! sur tout le pays je veux des échafauds
Promenant de nos lois l'égalitaire faux.
Tu peux être tranquille. — Alors la jeune femme,
Dévoilant tout à coup la vengeresse lame,
En frappant, s'écria : — Meurs donc, homme de fer,
Vole, de tes forfaits, épouvanter l'enfer.
— Marat, le cœur percé, n'avait pu de sa bouche,
Exhaler en mourant qu'un hurlement farouche ;
L'on accourt à ce cri, qui n'a plus rien d'humain.
On s'empresse ; on s'agite ; on arrache du sein,
Désormais sans terreur, la lame formidable
Qui, par un faible bras, punit un front coupable.
La nouvelle s'étend comme un rapide éclair.
Les échos d'alentour en troublent cent fois l'air.
Le peuple vient en foule ; on pleure la victime,
On maudit l'assassin, on veut punir le crime.
Mille bras vers sa tête ont fait gronder la mort,
Mais Chabot arrivant a suspendu son sort :
— Venant de votre main, la mort serait trop belle,
Citoyen, disait-il, pour cette criminelle.
Il faut un châtiment égal à son forfait ;
Il faut que le pays, amis, soit satisfait. —
On s'arrête à ces mots. Les bras de l'héroïne
Sont, par un chanvre vil, cloués à sa poitrine.
La vierge, l'air hautain, le regard assuré,
Fait baisser plus d'un front sous son œil acéré ;
Et la foule croit voir, tant son âme est troublée,
Un brillant messager de la voûte étoilée.
Elle courbe la tête et n'ose sur l'enfant,
Relever son regard de terreur étouffant.
Mais bientôt, le démon qui mène la vengeance,
Redoutant quelque échec, vers la tourbe s'avance ;
Dans tous ces cœurs domptés il fait vibrer ses fouets,
Et les chasse honteux aux cris de ses sifflets.
Toutefois, en hurlant, agité par la honte,
Au pied du tribunal le flot du peuple monte.
Il entraîne Charlotte. Un immense appareil,
Pour le rendre imposant, entoure le conseil ;
Une indomptable armée, enveloppant la place,
De terreur et d'effroi toutes les âmes glace.

— Quoi ! pour broyer ce front, faut-il tant de héros ?
Peuple, rassure-toi, consulte les échos,
Ecoute sans trembler la voix de l'héroïne !
Calme les battements de ta faible poitrine !
Pourquoi tous ces apprêts ? Oh ! pourquoi tant de bras ?
Disait la noble fille ; oh ! je ne fuirai pas.
Que m'importe la mort ? Ma mission finie
Ne vient pas disputer au fer son agonie ;
De la France j'ai vu le sang couler à flot,
Et mon cœur a gémi dans un morne sanglot.
J'ai vu sur tous les seins gronder les cris de guerre ;
J'ai vu sur tous les fronts planer le cimeterre,
J'ai vu la mort monter ; et j'ai dit en mon cœur :
Marat, prêtre du mal, à toi, monstre, malheur !
Toi qui nourris la mort durant toute une année,
Qu'elle dévore enfin ta noire destinée !
Allez, prenez ma tête, elle s'offre en rançon,
Pour celles dont le tigre eût grossi sa moisson. —
Elle était belle ainsi, la vaillante héroïne,
Sans colère, bravant le sort qu'on lui destine !
Cependant, le conseil se retire, et bientôt
Il promet de Corday, le front à l'échafaud.
Lorsque le châtiment retentit dans l'enceinte,
D'une étrange vigueur sa tête fut empreinte,
Et sur le peuple ému son paisible regard
S'agite dans les airs comme un noble étendard.
Mais l'infâme Chabot, à ce moment suprême,
Où le peuple étonné la vénérait lui-même,
Sur la chair de l'enfant avait tendu la main...
Charlotte fait un bond pour défendre son sein.
O pudeur ! ô regards ! détournez votre face,
O Corday ! quels trésors a vus la populace !
L'héroïne troublée, implore ses bourreaux.
Sur le sol accroupie, et nouant ses réseaux,
Elle voile son sein de ses deux mains ouvertes !
Telle on voit une biche, aux premières alertes,
Dérober sous ses flancs, doux, gracieux remparts,
Ses faons, pour les ravir aux désastreux regards.
Telle on voyait Charlotte. Une enfant de la rue,
Par tant de désespoir, sentit son âme émue ;

Arrachant sa mantille, elle en voile Corday,
L'héroïne sourit comme une fleur de mai ;
Et jetant vers l'enfant un long regard de flamme :
— Oh ! merci, sœur, merci ! Les tortures de l'âme
Devaient trouver écho dans un cœur féminin.
Que Dieu souffle à tes jours un propice destin ! —
Au sortir du conseil, sans trembler, l'héroïne
Vers l'échafaud dressé, tranquillement chemine ;
Néanmoins, dans son âme, un aiguillon cuisant
Lui montre le désert, autout d'elle imposant,
— Sans voix consolatrice, au terrible passage :
Oh ! la mort, pensait-elle, est une affreuse image. —
Un nuage s'étend sur son œil égaré.
Son beau front a fléchi, son esprit est navré.
La garde qui l'entoure en a hurlé de joie ;
Enfin va-t-elle donc faire pleurer sa proie ?
— Lâches ! ne riez pas au suprême moment
Un œil ami sourit à son abattement.
Nicole, ils te cherchaient, les yeux de l'héroïne. —
Elle sent palpiter son cœur en sa poitrine :
Elle voit un ami qui sourit à sa mort ;
Un ami qui préside à son dernier effort ;
Un ami qui pardonne, oh ! certe, elle en est sûre ;
Un ami qui lui dit : « ton âme est encor pure ».
Oh ! cet œil est propice, et l'écho de ce cœur
A béni de son fer la vengeresse ardeur.
— Merci ! merci ! Nicole ; à cet instant suprême,
Merci pour ton regard, il vaut un diadème. —
Mais l'héroïne a vu le fatal monument,
Elle affronte sans peur le douloureux moment,
Et, le sourire aux yeux, s'adressant à la foule :
— C'est pour toi que mon front dans les abîmes roule !
J'ai voulu te sauver ! oui, c'est pour le pays !... —
Mais le souffle du peuple a balayé ses cris.
Telle au vent du désert l'arène est dispersée ;
Ou tel au sein des flots, plus prompt que la pensée,
Un navire emporté sur l'aile des autans,
Va semer sa détresse au fond des océans.
En vain la noble fille ouvre vingt fois la bouche,
L'ouragan l'interrompt d'un hurlement farouche.

Mais la belle Charlotte, aux cris de l'ouragan,
Oppose le pardon dans un sublime élan ;
Son regard gracieux domine le délire
Et répond aux éclairs par un chaste sourire.
C'est qu'un noble regard est un ferme soutien :
C'est en lui qu'elle prend le courage du sien.
C'est ainsi que l'on voit, secoué par l'orage,
Le nocher souriant affronter le naufrage ;
C'est qu'il puise sa force en l'étoile des cieux,
Qui lui montre le port près des flots furieux.
Telle on voyait Charlotte : — Encore une minute,
Le ciel, disait Nicole, exaltera ta chute ;
Ton crime est effacé par ton grand dévoûment.
Franchis, sans palpiter le terrible moment.
Va, rejoins les héros ! que tu sois ange ou femme,
Du vengeur éternel la gloire te réclame. —
Charlotte a tout compris, et son œil radieux
Semble emprunter l'azur d'un habitant des cieux.
— Oh ! merci, noble cœur ! bénis sois-tu, Nicole,
A jamais sois béni pour ta chaude parole.
Oui, je suis ange et femme, et la fatalité
Veut que tout à la fois, Corday, Fraternité,
Empruntant de la chair toute la turpitude,
J'en subisse, pour vous, l'affreuse servitude ;
Va, ne me pleure pas ; je meurs ; mais, près de toi,
Je serai toujours là, combattant ton effroi.
Les oracles ont dit : « L'homme sur Robespierre
« Eteindra la terreur en délivrant la terre ;
« Mais une femme doit, en éventrant Marat,
« Alléger son pays par un grand attentat ;
« Mais une femme est faible, il faut qu'une âme d'ange
« Et de terre et de ciel fasse un puissant mélange,
« Pour qu'au jour du combat, forte sur ses genoux,
« Et non comme une biche atteinte par des loups,
« Mais, portant dans son cœur une audace divine,
« Elle frappe, sans crainte, une atroce poitrine ».
Le même oracle veut, qu'ici Fraternité,
Pour sauver de l'opprobre une vaste cité,
Arrosant l'échafaud de ses larmes célestes,
Lave de ses deux sœurs, les crimes, les incestes.

Vois-les, mes pauvres sœurs, la belle Liberté,
Du vautour Jacobin comble la volupté ;
L'autre, l'orbite en feu, déjà trop criminelle,
Pour venger son amant, me frappe de son aile. —
Et Nicole écoutait retentir dans ses chairs,
Cette céleste voix qui, malgré les éclairs,
D'une tourbe en courroux, venait troubler son âme ;
Telle, au sein d'un brasier, luit une blanche flamme.
Et son œil contemplant l'horrible monument,
Fraternité sourit au douloureux moment.
A ses pieds, les seins nus, une femme ricane ;
Elle a nom Méricourt, la rouge courtisane.
Sur le front de Charlotte, au suprême gradin
Maillard, la baladine, une hache à la main,
De son amant tombé doit venger la mémoire,
En foulant à ses pieds ce front pétri de gloire.
Et Nicole cherchait en vain Egalité,
Que l'ange lui disait mugir à son côté ;
Au lieu de Liberté, son œil voit une femme
Embrasant les bourreaux de sa lugubre flamme.
La sombre Egalité n'est pour lui que Maillard,
Réclamant à la mort le tigre montagnard.
Mais, soudain, il écoute : — Oui, je veux, disait l'une,
Etouffer pour jamais ta pudeur importune
Et venger de Marat, adorant mes genoux,
L'esprit vaste, indompté, dispersé sous tes coups
Va, je te connais bien, le regard du vulgaire,
Croit pour un front humain déployer un suaire,
Mais tu ne peux tromper un esprit immortel ;
Dans ce bras fasciné, j'ai vu ton bras cruel.
Pourquoi, toujours ainsi, t'opposer à nos joies ?
Dis, nous vis-tu jamais embarrasser tes voies ?
Sois prude, et laisse-nous savourer à pleins bords
La coupe où nos amants enflamment nos transports.
Meurs donc et que ma main, en t'ouvrant les abîmes
Nous laisse en paix goûter nos voluptés sublimes. —
Et l'autre reprenait : — Oui, tu dis vrai, ma sœur,
Eloignons pour jamais cette farouche humeur
Tout rit à nos plaisirs ; mais sa voix nous arrête,
Et de pleurs importuns vient troubler notre fête ! —

Elle dit: souriant, Fraternité répond:
— Que mon sang, ô mes sœurs, sous vos doigts soit fécond;
Que son flot virginal illumine votre âme;
Mais sachez qu'avec moi ne s'éteint pas le blâme.
Plus haut que mes discours, mon sang crîra malheur
A l'orgie effrénée! à la sombre fureur!
A l'inceste courbant les beaux enfants de France!
Aux loups sur votre sein enivrant leur démence! —
L'ange se tut: jetant un courageux regard;
Il livra son beau front à l'acier montagnard.
Un frisson parcourut les sillons de la foule.
Tels les flots écumants, s'agitent sous la houle;
Le peuple avait vaincu; cependant le remord
Broyait son cœur de fer sous cette vaste mort.
Dans la chambre, le soir, Chabot à la tribune,
Faisait sur Duperret éclater sa rancune.
— C'est lui, s'écriait-il, c'est lui qui, chez Marat,
Par la main de Corday commandait l'attentat;
C'est lui qui dans Paris — il faut qu'on le proclame, —
Ainsi que dans ces lieux, dirigeait cette femme;
Le peuple l'avait vue entre Fauchet et lui.
Il vous faut, à ces fronts, retirer votre appui.
Aux mânes de Marat, c'est une faible offrande,
Que la vengeance veut, que la douleur commande. —
Et la chambre déjà, façonnée à la mort,
De ces hommes tremblants abandonne le sort.
Timide Duperret, ton âme chancelante,
S'était, pour fuir la mort, faite en vain suppliante.
Sans avoir la hauteur d'un héros girondin,
Ton âme cependant, méritait son destin;
Que ton esprit tressaille à cet honneur insigne .
De rouler sur le sol les tigres t'ont cru digne;
Mais vous, hideux Fauchet, vous, évêque apostat,
Ou sont vos actions pour avoir tant d'éclat?
Vous, objet de mépris, n'est-ce pas trop de gloire,
D'être sur l'échafaud couronné par l'histoire?
Non! si le repentir, épurant votre sein,
De l'éternel fermé vous ouvre le chemin,
Et prouve que sa gloire est d'autant admirable,
Que l'âme qu'il pardonne avait été coupable.

CHANT SEPTIÈME

CHANT SEPTIEME

LA GUERRE CIVILE

Tel dans les jours d'alarme, alors qu'un lourd fléau
Fait planer dans les airs son lugubre flambeau,
Par un soleil de plomb, sur sa tête affaissée,
Chacun croit ressentir la tempête abaissée.
La mort frappe ici, là. Les humains, tour à tour,
En maudissant le dieu qui dispense le jour,
L'accuse en leur effroi, de semer les alarmes,
Et de vouer leur âge à la douleur, aux larmes.
Tel était dans Paris le peuple jacobin,
Accusant de ses maux le parti girondin.
La Montagne tremblait sous la sourde menace,
Qui du sort de Marat effrayait son audace;
Ses regards se voilaient de crainte et de terreur,
Qui sur les Girondins retombaient en fureur.
Ce sont eux, criaient-ils, qui de la Normandie,
Menacent de leur fer sans cesse notre vie.
Et la chambre effarée ordonnait, dans Evreux,
A Lindet, de tenter un effort vigoureux.
Lindet, tigre mitré, pour embraser ton âme,
Il n'était pas besoin d'une étrangère flamme,
Et de ton œil unique, enfant de Lucifer,
Les foudres s'élançaient comme un foyer d'enfer.
Le démon qui, dit-on, a protégé ta race,
A voulu que son front, d'une éternelle trace,
Attestât le pouvoir qu'il avait sur son cœur,
Et que c'était de lui que venait son bonheur.
L'entends-tu te crier: « marche sur la Neustrie!
« Je le veux! je l'ordonne! Il faut que ta furie,
« Au maître des enfers immole ces brigands

« Dont l'âme pleure encor le règne des tyrans! »
Lorsque Lindet reçut l'ordre de l'Assemblée,
Il appela Sépher d'une voix étranglée:
— Sais-tu bien, général, que l'on pense à Paris
Que tu dors en ces lieux, sourds aux larmes, aux cris
Que jettent sous les coups du fer de la Gironde,
Tous les bons citoyens immolés à la ronde?
Tel est tombé Fargeau, tel succombe Marat.
La Gironde a tramé l'un et l'autre attentat.
C'est en vain qu'à Paris, sur vingt têtes l'on presse
A tout moment du jour une ardeur vengeresse,
Si tu laisses à Caen, dompté par le sommeil,
Se tresser contre nous les trames d'un conseil!
— Citoyen, dit Sépher, je peux mettre à ton ordre
Trente mille héros, qui sauront faire mordre,
Je le jure en leur nom, la poussière aux mutins.
Apprends ce que j'ai dit aux chefs des Girondins.
Le général Wimpfen, qui mène la cohorte,
Par la voix de hérauts venus sans nulle escorte,
Me mandait: — « Citoyen, désires-tu la paix?
« Nous l'offrons à tes vœux! évite désormais,
« D'envoyer tes soldats ravager la contrée.
« Qu'à Paris, la Gironde enfin soit délivrée ».
A ces hérauts, j'ai dit: — Sache le général
Que Paris veut la paix; mais qu'il faut pour signal,
Que Barbaroux, Buzot et toute la Gironde,
Accourent en nos mains livrer leur tête immonde.
Allez. — Quoi! dit Lindet, faisant hurler son œil,
A ces traîtres maudits, tu fis un tel accueil?
Citoyen! il fallait... Ecoute ma parole,
Il fallait l'échafaud! va ta conduite est folle,
L'on en reparlera! qu'on me laisse en repos.
Néanmoins, cours hâter le départ des héros. —
Donnant en Normandie, un grand exemple au monde,
Sous le coup de la mort, la vaillante Gironde,
Aux pourvoyeurs de chair oppose un étendard
Que n'a jamais souillé le souffle montagnard.
Les guerriers en courroux, grossissant leur armée,
De leurs flots menaçaient la Terreur alarmée;
Quand les quatre hérauts, commandés par Wimpfen,

Rendirent de Sépher les derniers vœux à Caen,
Ce ne fut qu'un seul cri : « marchons sur la Montagne ;
« Pour sauver la Gironde, entamons la campagne ;
« Malheur aux Jacobins, à ces tigres, malheur,
« Que la crainte à leur tour envahisse leur cœur ! »
Sans penser qu'à Bordeaux, Roland n'a pu peut-être,
Organiser le corps sous lequel doit renaître
Le règne de l'honneur dans les murs de Paris ;
Qu'Isnard et Lanjuinais, à peine par leurs cris,
Ont jeté dans Lyon les premières alarmes ;
Que tous les Girondins ne sont pas sous les armes ;
La Gironde de Caen, aux vœux du Marseillais,
Ne peut à son ardeur imposer de délais.
Ah ! pourquoi Barbaroux, oubliant de Marie
Les avertissements, livres-tu la patrie
Aux hasards incertains d'un combat isolé ?
Puisses-tu, quelque jour, n'être point désolé !
Tu n'aperçois donc pas le roi de la discorde,
Sachant que, réunis, vous briseriez sa horde,
Planer sur ton armée, exalter ses ardeurs,
Pour hâter du combat les assauts destructeurs ?
L'âme moins aveuglée, en vain Guadet s'écrie :
— Vos combats imprudents, briseront la patrie,
Garrottée à jamais sous d'atroces liens ;
Enchaînez votre ardeur ; songez-donc, citoyens,
Que Roland, dans Bordeaux, n'a pas encor d'armée ;
Que d'Isnard, à Lyon, la vaste renommée,
A peine a rassemblé quelques milliers d'amis.
Si nous sommes battus — certe, il n'est pas permis
A peine d'en douter — vos troupes sont des masses
Que vous verrez s'enfuir aux premières disgraces ;
Et qu'arrivera-t-il ? tous nos calculs trompés,
Verront les Girondins, par la hache frappés,
Arroser de leur sang la France exterminée. —
Guadet parlait ainsi. La Gironde entraînée
Par les esprits fiévreux du bouillant Barbaroux.
Contre le Girondin fait gronder son courroux,
— Si tu trembles, Guadet, reste dans la Neustrie ;
Nous, nous saurons mourir, ou sauver la patrie. —
Et bientôt les guerriers, en chantant vers Evreux,

Ont fait tourbillonner leurs escadrons poudreux.
Tels loin des Pharaons, à la voix de Moïse,
Les Hébreux s'avançaient vers la terre promise,
Les flots, en bouillonnant, s'enfuyaient sous leurs pas;
Tels volaient ces héros, au devant des combats.
O guerrier de Bayeux, vous ouvrîtes la marche:
Votre regard est fier, noble est votre démarche;
Et le jeune Tracy, qui vous mène à la mort,
Sait combien, sous le feu, s'enflamme votre effort.
Non loin, derrière vous, l'on voit ceux de Trévière,
Ils se font reconnaître à leur ardeur guerrière,
A leur manteau de bure, à leur tranchante faux:
Ils sont conduits au feu par le vaillant Nanteaux.
Nanteaux avait servi: souvent sa noble épée,
Dans le sang d'Albion avait été trempée.
— Quoi! disait ce héros, sommes-nous donc contraints
De coucher sur le sol des fronts républicains? —
Une troupe s'avance; elle vient de Landelle.
Au bruit retentissant de la vaste querelle
Qui divise la France, en deux partis rivaux,
Pour le plomb meurtrier, ils laissent leurs troupeaux;
Ils préfèrent la paix aux rudes escarmouches,
Jamais de chants guerriers n'ont déchiré leurs bouches;
Mais, au cri de l'honneur, chacun prend un mousquet;
Etonné de mugir au delà du guéret;
Et le cœur attristé, mais l'esprit sans alarmes,
Ils transmettent leurs feux à leurs timides armes.
Saint-Victor les commande. En vingt combats divers
Il remporta le prix, dans ces lointains déserts.
C'est un enfant des bois, c'est un chasseur habile;
Il sait coucher à terre une biche subtile
Et son mâle visage exprime le bonheur
Qu'il ressent d'agrandir sa gloire de chasseur.
Vous, essaims de héros, accourus de Bocages,
De Blangy, de Saint-Jean, de mille autres rivages,
Abandonnant aussi vos paisibles travaux,
Des plus rudes soldats, vous fûtes les rivaux.
Cependant on s'avance, et les joncs de la Dive
Ajoutent leurs périls aux dangers de la rive.
Le chef des Girondins, par l'ardeur emporté,

Opinait à franchir ce fleuve redouté.
Wimpfen ! hardi soldat, enfant de Germanie,
Le feu du sang français embrasait ton génie ;
Ton cœur aventureux, auprès de Washintgon,
Avait de ton courage encor haussé le ton :
La victoire en ton sein retentissait sans charmes,
Si les âpres dangers ne couronnaient tes armes ;
Et vainqueur dans York-Town et dans Mahon vainqueur,
Les obstacles, toujours, enflammaient ton ardeur.
Mais le prudent Guadet, et toute la Gironde,
Redoutait quelque piège en arrière de l'onde ;
Il voulait un répit nécessaire aux guerriers
Il voulait, dans ce temps, qu'on sondât les halliers.
Le bouillant Barbaroux, ennemi de l'entrave
Soutint du général l'opinion trop brave.
— Pourquoi, demande-t-il, s'adressant aux soldats,
Pourquoi trembler ainsi, même avant les combats ?
Il est vrai, jusqu'ici la sauvage fortune,
A trouvé notre voix à son âme importune,
Mais que sait-on ? Le temps, nos cœurs audacieux,
Peut-être chasseront les nuages des cieux,
Guerriers, souvenez-vous, que parfois la cruelle,
A trahi ses serments lorsqu'elle était plus belle,
Et que souvent sa main, relevant le vaincu,
Lui dit : c'est pour toi seul que toujours j'ai vécu.
Soyons audacieux ! vous redoutez ces rives ?
Moi, je crains bien plutôt vos lenteurs inactives.
Marchons ! et dans Evreux retentiront nos bras,
Avant que l'on ait su la marche de nos pas ! —
L'armée, à ce discours, dit : — Franchissons le fleuve,
Et que Dieu soit propice à cette grande épreuve. —
La Gironde se rend, on nomme un délégué
Pour sonder le terrain, reconnaître le gué ;
Et bientôt de Wimpfen la moitié de la troupe,
Sur la rive opposée en bataillons se groupe ;
Mais, hélas ! un cri sourd retentit dans les cieux,
Les bronzes ennemis ont foudroyé les yeux.
O belle Fodoas ! vous fûtes la première,
Qui, pour jamais, mordit une humide poussière.
Dès vos plus jeunes ans, tendre sœur de Corday,

Vos cœurs étaient unis de l'amour le plus vrai.
Quand Charlotte porta sa tête magnanime
Sous l'instrument vengeur d'un mémorable crime,
Fodoas dans son sein proféra le serment,
De combattre le Rouge avec acharnement ;
Lorsque les Girondins avaient chargé leurs armes,
Fodoas dérobant sous la veste ses charmes,
Comme un jeune héros, avait armé son bras ;
Et l'âme sans contrainte, elle suivait leurs pas ;
Mais un farouche plomb transperçant ta poitrine,
Te couche sur le sol, ô charmante héroïne.
Tel on voit un laurier, ennemi de l'hiver,
Agiter son beau front que respecte le fer,
Mais, soudain, gémissant au souffle de Borée,
Sa tête, sur le sol, penche décolorée,
Telle était Fodoas ; près d'elle, vingt guerriers,
Sous les yeux de l'airain ont été foudroyés.
Cependant, Barbaroux, roidi contre l'épreuve,
S'accule, mugissant, dans une anse du fleuve.
En attendant les siens il protège le gué,
Pour sauver les héros son bras est prodigué.
Wimpfen vole en avant, la valeur l'accompagne,
Il veut trouver la mort ou tuer la Montagne,
Mais, au nombre opposé, le flot plein de vigueur,
A-t-il vaincu jamais une mer en fureur ?
Il s'élance. Aussitôt, ouvrant sa batterie,
Sépher, car c'était lui, maître en supercherie,
A démasqué ses feux et tonne de nouveau.
Partout la mort s'étend. Les soldats de Nanteau,
Néanmoins à leur tour s'avancent dans la plaine ;
Ils ont franchi le fleuve, : et sans reprendre haleine,
Ils volent au combat, à frapper bien instruits.
Ces terribles faucheurs, par la rage conduits.
Affrontant le péril, affrontant la mitraille,
Vont fauchant les guerriers au-dessous de la taille.
Les Rouges ont rugi, le sang ruisselle à flots.
La terre, qui le boit, gémit de longs sanglots.
Nanteaux frappe et toujours, comme un vaste champ d'herbe
La gerbe ensanglantée, en hurlant, suit la gerbe.
N'avez-vous jamais vu les tronçons d'un serpent

Séparés, sur le sol, par un acier coupant?
Chaque membre se tord, en sifflant, se replie,
Espérant, vainement, qu'un hasard les relie.
Tels les rouges soldats, fauchés en deux tronçons,
Font retentir le sol sous les derniers frissons;
Les membres séparés se roulent sur eux-mêmes,
Exhalant leurs transports en larmes, en blasphèmes.
Néanmoins Ancelot, redoutable guerrier,
Accourt, et les faucheurs sont contraints de ployer;
Il ranime les siens, et sa puissante lame,
A de vingt moissonneurs fait évanouir l'âme.
La mort vole à sa voix. Nanteaux, le grand Nanteaux,
A vu rougir le sol de son sang à longs flots;
Tout son être en frémit, il en rugit de rage:
— Amis, murmure-t-il, ne perdons pas courage;
Si je meurs, en avant! que mon corps soit le pont
Qui vous mène à la gloire, et les lâches mourront! —
D'une main assurée, étouffant sa blessure,
Il s'élance en avant pour venger son injure;
Malheureux Ancelot, pourquoi donc avez-vous,
Abandonnant la Seine, où vos jours étaient doux,
Dans les bras amoureux d'une amante adorée,
Affronté les hasards de la rouge livrée?
Insensé! votre cœur, que la mort a flétri,
Palpiterait encore auprès d'un sein chéri;
Sur vous, Nanteaux s'élance, et votre âme expirante,
Va noyer dans les pleurs le cœur de votre amante.
Tel on vit un lion, despote des forêts,
Chasser pour sa compagne, au milieu des guérêts;
Mais soudain foudroyé par un chasseur habile.
Il a roulé sanglant sur le sol, immobile;
En vain, au fond des bois, des hurlements navrés,
Feront frémir l'écho, les chasseurs égarés,
Le monarque des bois, couché dans la bruyère,
Ne fera plus gonfler sa royale crinière.
Cependant le carnage, au devant de Nanteaux
A, reprenant son cours, mis les chairs en lambeaux,
Sépher, qui lutte au loin avec plus d'avantages,
Gémit en apprenant les pertes, les ravages,
Que les rudes faucheurs promènent dans les rangs.

Il détache Dommard, pour soutenir ses flancs.
Dommard, cœur intrépide, accourt; voyant la terre
Rouge du sang des siens, son âme s'exaspère.
— Quoi! soldats, gémit-il, voulez-vous sans merci,
Ainsi qu'un vil froment, être fauchés ici? —
Il s'élance à Nanteaux. — Lâche! ta cruelle âme
Aura son châtiment sous le fil de ma lame. —
Il dit, comme un lion bondissant au guerrier,
Il sonde en sa poitrine, où plonger son acier.
— Enfant, reprend Nanteaux, une lame plus fière,
A mordu tout à l'heure, avant toi, la poussière;
Je pleure sur ton sort, retourne vers le sein
Qui t'a livré trop jeune au flot républicain. —
Il dit, et dévorant du regard sa victime,
Il transmet à son fer la rage qui l'anime;
Mais, trahi par le sang qui s'échappe à long flot,
Il tombe sur le sol sans jeter un sanglot.
Dommard accourt. Il voit, dans sa main détendue,
Sa lame foudroyante à la tombe rendue.
La fureur le transporte, et son cœur aveuglé,
A méconnu les droits d'un rival accablé;
Il rugit, et son pied, sur cette chair inerte,
A broyé, sans remords, cette poitrine ouverte.
Tout à coup le guerrier a reculé d'horreur,
Comme un lion piqué par un serpent, au cœur:
Et soudain donnant cours à son âme brisée:
— Cette image, grand Dieu, de ce sang arrosée
Reproduit le doux front qui m'eût dans son amour;
Et ce héros que j'ai... Cieux quel funeste jour.
O mère! que de fois je réclamais mon père;
Tu pleurais, me baisais et me disais: espère!
Espère!.. et j'espérais!.. et mon barbare pié!..
Ah! je frémis d'horreur!.. mon palais est lié...
Passion sanguinaire, ô sombre politique,
Voilà ce que produit ta rage despotique!
Me rendras-tu mon père?... Eteindras-tu les cris
Que hurlent tous ces morts, sous mes talons meurtris?
Sois maudite! — Dommard, les sens, l'âme égarée,
Dit, en clouant au sol une lame acérée:
— O mon père! vengeur de ce pied criminel,

Ce fer m'ouvre une route où mon esprit cruel,
Vole implorer de vous le pardon de son crime. —
A ces mots, le guerrier s'élance dans l'abîme.
La chute de Nanteaux fut pour les Girondins
Le signal qui brisa la victoire en leurs mains.
Nanteaux ! noble soldat ! sans ton fer redoutable,
Ta cohorte n'est plus désormais indomptable.
Vainement, Barbaroux, tu lui portes secours,
Vainement tu ravis de vingt guerriers les jours,
Le chef des Montagnard se jette à ta poursuite,
Pour entraver des siens la défaite et la fuite.
Vainement, Barbaroux, tu veux broyer Sépher.
O guerrier valeureux, les soldats de l'enfer,
Recrutés par leur roi, soutiennent la Montagne ;
Ne vois-tu pas leurs feúx embraser la campagne ;
Leurs tourbillons obscurs fait gémir le ciel ?
Ce sont les légions du tyran éternel.
Ii a vu tous les siens couchés sur des ruines,
Il a vu ton acier percer mille poitrines,
Il a frémi de crainte ! armant cent mille bras,
Au secours de Sépher, il sonne les combats.
Bientôt, les moissonneurs, sur la terre sanglante,
Exhalent, foudroyés, leur âme agonisante.
Partout, sur les guerriers, le despote infernal
A fait jaillir les feux de son rouge arsenal.
C'est lui qui sur Nanteaux a dirigé la foudre,
Qui du noble soldat mit l'existence en poudre,
C'est lui qui de Sépher excite la fureur,
Et qui de son armée a ranimé l'ardeur.
Les héros girondins restés sur l'autre rive,
Voyant leur frère d'arme englouti dans la Dive,
Ont voulu vainement voler à l'autre bord ;
Le plomb, le feu, le fer les déchire, les mord,
Les réduit en lambeaux, les rejette dans l'onde ;
Ils roulent mutilés sous la foudre qui gronde.
Sur tous les points Sépher promène son orgueil,
Son génie a creusé dans ces champs un cercueil,
Où des nobles héros la grande âme est vaincue,
Par le bronze enflammé pour jamais abattue.
Quand la reine des nuits se lèvera ce soir,

Ses rayons pâliront à tant de désespoir.
O bouillant Barbaroux! votre lame est brisée,
Sur le sol, votre sang coule en rouge rosée.
Oh! puissent tant de pleurs, fécondant l'avenir,
Effacer de ces temps l'odieux souvenir,
Et ramener la paix, la joie et l'espérance,
Depuis de si long jours pleurant loin de la France.
Guadet ne lutte plus. Buzot et Pétion
Ont roulé, bénissant leur fière nation.
— Heureux, disait Buzot, heureux celui dont l'âme
Ne se voit pas briser sous un acier infâme! —
Belle fut votre mort, parmi tant de guerriers!
Ils vous entourent tous, ces vaillants chevriers,
Au cri de Saint-Victor, accourus de Landelle;
Ils sont votre cortège, et leur âme immortelle
S'échappe, en frémissant, de leurs seins foudroyés.
Vainement, par vingt fois, sur leurs frères broyés,
Ils ont voulu franchir les sables de la Dive,
Mais le soufre leur creuse un tombeau sur la rive.
Vous roulez avec eux, ô brave Saint-Victor,
De vous aussi le souffle a repris son essor,
Vos luttes ont été; les preux de vos bocages
Ne vous nommeront plus le roi de leurs rivages.
Et vous, jeune Tracy, c'est en vain qu'à Bayeux,
Une mère pour vous prie ardemment les cieux.
Contre son cœur navré, cette mère chérie,
Ne verra plus l'enfant tombé sous la furie
De ces hommes de sang, de ces hommes pervers,
Qui promènent la mort jusque dans vos déserts.
— « Quoi! son âge si tendre et son cœur si candide
« N'auraient pas désarmé votre bras homicide?
« Oh! toi que j'aimais tant, je ne te verrai plus! » —
Femme, ne pleurez pas, ses maux sont révolus;
Qu'un seul de ses guerriers, s'il en existe encore
Vous porte ses soupirs... « Ah! comme un météore,
« Ma vie a disparu... Mère, je meurs, adieu!
« Ne pleure pas sur moi, je vais au sein de Dieu
« Goûter le seul bonheur que puisse envier l'homme.
« Mère! je vais prier, afin que Dieu te nomme
« Un de ses anges doux... Adieu! mère, je meurs!

« Oh! va, je suis heureux. Adieu! calme tes pleurs! »
  Cependant, Barbaroux, que la mitraille presse,
Sous un monceau de morts voit grandir sa détresse.
Le héros de Thionville est lui-même blessé!
Vouloir lutter encor serait d'un insensé:
Il dépose sa lame, il demande en échange,
Complète liberté pour sa noble phalange.
Sépher est trop heureux! il engage sa foi,
Des guerriers girondins il jure le renvoi;
Il promet l'existence, il atteste son âme,
Que de leurs vaillants jours il défendra la trame.
  Trop confiants, Guadet, Salles et Barbaroux,
Crurent, en se livrant, conjurer le courroux.
Ils crurent à Sépher, pensant que désarmées,
Lindet dans leurs foyers renverrait leurs armées.
O crédules guerriers! le lendemain Evreux
Faisait vibrer les airs sous un airain fiévreux,
  L'on dit que des esprits, créés par l'Eternel,
Et sur le sol rougi, jouant avec vos têtes,
Lindet et le bourreau couronnaient leurs conquêtes.
Président aux destins de tout être mortel.
Esprits purs et parfaits qui dirigent la marche
De tout événement de l'universelle arche,
Mais que d'autres, aussi, vicieux et pervers,
Ont le droit d'entraver tout dans notre univers.
Ce sont, toujours entre eux, des luttes acharnées,
Et souvent des méchants triomphent les menées.
Ainsi l'a voulu Dieu! Parmi tous ces esprits,
Qui, pour le bien, le mal, ici bas sont permis,
Il en est deux, surtout, présidant aux nouvelles;
Puissantes sont leurs voix, rapides sont leurs ailes.
L'un redisant toujours, dans sa sincérité,
Le vrai, le bien, le bon, la juste vérité.
Dans les combats géants que les rebelles anges
Livrèrent, autrefois, aux célestres phalanges,
L'esprit des vérités eut un muscle rompu;
Son vol en est, parfois, depuis interrompu;
L'autre, portant le vrai, si le mal doit en naître,
Dénaturant les faits, bien plus souvent le traître,
A promener l'intrigue et le faux impudent

Montre un cœur empressé, montre un esprit ardent.
Par malheur, ce démon, de désastres avide,
Est celui dans Paris, comme un éclair rapide,
Qui, volant le premier, près de Nicole accourt :
— Quoi ! mugit cet esprit, ton cœur serait-il sourd ?
Barbaroux vient vers toi, la gloire l'accompagne.
Dans Evreux, la Gironde a battu la Montagne,
Et de ses ennemis, mesurant le destin,
A leur fureur impie, elle vient mettre fin.
Avant l'astre des nuits, l'on entendra la foudre
Qui, dans Paris, broîra les Jacobins en poudre.
Veux-tu donc, en restant dans ton inaction,
Risquer, ainsi, le sort de notre nation ?
Rappelle-toi Vergniaud et toute la Gironde,
Réclamant ton secours, de leur cachot immonde ;
Soulève tous les tiens, hisse tes étendards,
Aidant à Barbaroux, chasse les Montagnards.
Et partout, dans Paris, l'on entendant les bouches,
Contre les Girondins, lancer des cris farouches.
Dans le secret, Nicole a réuni les siens :
— Amis, dit le héros, arrachons nos liens.
Barbaroux, sur nos fronts, faisant planer sa gloire,
Vient briser la Montagne aux cris de la victoire.
Aidons à sa valeur, rompons notre repos,
Secourons de nos bras ce courageux héros.
Pendant que la Terreur, au milieu de la fête,
Qu'aux peuples aveuglés son infamie apprête,
Aura l'esprit ému par l'encens des flatteurs,
Armons contre ses flancs nos bataillons vengeurs. —
Il dit, et l'assemblée, applaudissant, s'écrie :
— En avant ! en avant ! délivrons la patrie.
— Amis, reprend Nicole, il nous faudra demain,
Quand de la basilique aura grondé l'airain,
Sur les monstres impurs, tombant comme la foudre,
Briser leurs escadrons, à jamais les dissoudre.
— Oui ! mort aux Jacobins ! répète, brandissant
De lames de fer, la foule frémissant.
O lâche Dieu du jour, d'une largesse égale,
Tu prodigues tes feux, au doux, au cannibale.
Ah ! dans ces jours de trouble ! ah ! dans ces jours cruels,

Pourquoi donc n'as-tu pas dérobé les mortels
Sanguinaires et fous, à ton ardente flamme?
Ou plutôt allumant, contre leur sein infâme,
Tes rayons destructeurs, n'as-tu pas embrasé
La honte dans leurs flancs, le meurtre extravasé?
Non! le front sans rougeur, impudiques complices,
Tes feux ont resplendi sur la fête des vices,
Et l'airain sacrilège épouvantait les airs,
Que tous nos monuments tremblaient sous tes éclairs;
Tu carressas les seins de cette baladine,
Qui, chassant la pudeur de sa folle poitrine,
Exposa ses flancs nus au peuple audacieux,
Et vint narguer le ciel dans un temple des cieux;
Tu luis pour cette fille, à l'opprobre vendue,
Qui prodigua sa honte à la foule éperdue;
Tu souris à sa marche, et la main de Maillard,
De l'autel du Seigneur, qui créa ton regard,
Délirante Vénus, au crime inféodée,
Court chasser l'Eternel par tes flammes guidée!
Cependant sur l'autel, privé du roi de paix,
La folle baladine est mise sous le dais,
Et l'apostat Gobel, et l'atroce Chaumette,
Ont prodigué l'encens à sa coupable tête.
Qui de vous n'a pas vu, sur le buplèvre en fleurs,
Les mouches s'émailler de milliers de couleurs?
L'opale, l'émeraude ou la blonde topaze,
Des mille feux du jour, comme un volcan s'embrase.
Le noir, le vert, l'azur, l'or, le rubis, l'argent,
Font danser au soleil leur rayon voltigeant.
Bourdonnant arc-en-ciel, du prisme brillant rêve,
Etincelles de feu, qui jaillissent du glaive!
Tel autour de Maillard, tout un bruyant essaim,
Fait danser au soleil son flamboyant écrin,
Fleurs, parfums, diamants, dentelles, jeunes filles!
Seins veloutés et nus, secouant les mantilles!
Voluptueux réseaux de longs bandeaux soyeux,
Qui promènent l'ivresse et font penser les yeux!
Soudain le chant s'élève, il emplit le portique,
Et les pas déchaînés de la danse impudique,
Font dans ses longs anneaux tourbillonner le chœur,

Et le démon sourit à son archet vainqueur ;
Mais les airs ont frémi sous ce délire extrême,
Comme si du Seigneur eût soufflé l'anathème :
O murs jadis sacrés ! ô temples trois fois saints !
Redirez-vous jamais les ignobles refrains
Qui firent frissonner vos pierres immortelles ?
Ces hymnes infernaux, que des âmes rebelles,
Bravant le Roi des rois, dans ses chastes parvis,
Vomirent en l'honneur d'une infâme Laïs ?
Redirez-vous jamais ces danses plus que folles,
Sarabandes du crimes, affreuses carmagnoles,
Que la tourbe, en démence, insultant au Seigneur,
Longtemps fit rebondir sur les pavés du chœur,
Les enfers invoqués, au-dessus du cortège,
Menaient, en tournoyant, la ronde sacrilège
Et la voix des démons se mêlaient aux mortels,
Et leurs noirs escadrons souillaient les saints autels ;
Et le roi des enfers, prenant une couronne
Qui, des feux infernaux, lugubrement rayonne,
Et fait trembler les cœurs sous son éclat blafard,
La dépose, en hurlant, sur le front de Maillard !
— Fière fille de France, aux tyrans inflexible,
Sublime Egalité, que ce peuple terrible,
Rebelle si longtemps à ton sceptre divin,
Courbe pourtant son front sous ton joug souverain,
J'ai lutté dans le ciel ; ma main victorieuse
A conquis pour jamais une paix glorieuse ;
Le despote éternel, pour apaiser mon bras,
Avec moi partagea ses peuples, ses Etats.
Je suis roi des enfers, comme il est roi des anges ;
Je courbe, comme lui, d'innombrables phalanges.
Toi, règne sur la terre, abandonne les cieux ;
Le tyran cèdera. Soyons audacieux !
Fière enfant ! tu le sais, ce globe à mon empire
Dut être abandonné par l'éternel vampire.
Je te cède mes droits. ; S'il le fallait, ma main
Saurait te soutenir contre le suzerain.
Mais il n'osera pas... Il connaît ma puissance.
Il menace souvent... mais ce n'est que jactance ! —
A cet adroit discours, Egalité répond :

— « O maître des enfers ! en ruses trop fécond,
« Non ! ce n'est pas en vain, qu'aux lieux d'où je m'évade,
« De ton profond savoir chacun se persuade ;
« Mais, crois-moi, sans ton bras je veux régner ici,
« Comme Dieu, comme toi, l'homme m'adore aussi.
« Seule, j'ai su briser l'esclavage céleste,
« J'ai déchiré ma mère et j'ai fêté l'inceste,
« Seule, j'ai su venger mon suprême encenseur,
« Et pour régner en maître ai foudroyé ma sœur.
« Tu le vois, je te vaux, et ma puissance égale
« Celle qui, dans l'enfer t'appartient sans rivale.
« J'ai chassé le Seigneur de ses plus saints autels,
« Dans ce corps emprunté, je dompte les mortels !
« Va régner aux enfers ! je saurai bien défendre
« L'empire, que mon bras, sans le tien a su prendre. » —
Egalité se tut. Le tyran des enfers
S'apprêtait à répondre à cet esprit pervers ;
Quand soudain, comme un bruit précédant la tempête,
Un cri vint entraver l'ivresse de la fête.
Un saint pasteur, Saulnier, magnanime héros !
Ecrase tous ces fronts sous le poids de ces mots :
— « O siècle de raison ! fallait-il tant d'études,
« Pour aboutir enfin à tant de turpitudes ?
« Fallait-il engendrer tant de puissants esprits,
« Tant de savants penseurs, tant de profonds écrits,
« Pour que l'on vît un jour que des prostituées
« A nos mystères saints étaient substituées ?
« O mon noble pays, que je pleure ton sort !.. » —
On l'enchaîne, à ces mots, on l'entraîne à la mort.
Le vieillard, sans pâlir, marche d'un pas paisible.
Et passe le front haut, le regard impassible.
  Le peuple s'apaisait, quand tout à coup des cris
Rugissent dans le temple : — « On se bat à Paris ! »
Tel, quand l'autan, gonflé des voix de la tempête,
A jeter la terreur sur les troupeaux s'apprête,
Les bœufs lourds et massifs, les taureaux mugissants,
Les stupides moutons, les béliers glapissants
S'agitent, et rompant par un choc leurs entraves,
Vont jeter l'épouvante en l'âme des plus braves ;
Vainement les pasteurs font résonner le cor,

Plus le son retentit, plus grandit leur essor.
Ainsi, la tourbe impie, au seul cri de batailles,
Abandonne en torrents ces impures murailles.
Vainement de Gobel éclate dans les airs,
Sur le peuple effaré, les cris vibrants et clairs,
La vile multitude, en longs flots se déroule;
Prêtres, divinité, suivent tremblants la foule.
Vous pouvez, maintenant, sans honte, les flancs nus,
Promener, ô Maillard, vos charmes méconnus.
L'épouvante des cœurs, sur eux déploie un voile,
Qui mieux que les tissus, à leurs regards les voile.
Toutefois, dans Paris, à la tête des siens,
Nicole soutenu de mille citoyens,
Avait déjà, vingt fois, fait mordre la poussière
Aux partis opposés à sa flamme guerrière.
Aux soldats montagnards, prodiguant le trépas,
Il remontait la Seine, il dirigeait ses pas
Vers cette longue voie où l'aristocratie
En de vastes palais charme son inertie.
Il avance et partout la victoire, à sa voix,
Disperse devant lui la terreur aux abois.
Il a franchi déjà ces deux longues artères,
Qui limitent des grands les orgueilleuses terres.
— La Gironde est sauvée! ô Dieu! protégez-nous!
Broyez les Jacobins! écrasez leur courroux! —
Au profond de son cœur a murmuré Nicole.
Encore, encore un pas!... il revoit la coupole
Qui couvre le destin de tout un grand pays;
Mais hélas! en ces lieux, ses vœux seront trahis!
La Montagne, surprise, avait d'abord, sans armes,
Promené son effroi, promené ses alarmes;
Mais bientôt le tocsin, s'unissant au tambour,
Avait à son soutien, commandé le Faubourg.
La rude section, au désordre fidèle,
A la voix de l'airain avait grandi son zèle.
Et, quand vint le héros, cent mille Montagnards,
Déployaient, dans les airs, leurs rouges étendards.
En vain Nicole armé, d'un courage invincible,
Voulut fendre et dompter cet océan terrible;
La vague engloutissait à chaque pas les siens,

Tombant frappés au cœur, du plomb des biscaïens
Tel un fleuve puissant, dans sa marche superbe,
Entraînant dans ses eaux, le roc, le tronc, la gerbe,
Attaque, avec fureur, les gouffres de la mer,
Espérant triompher aussi du flot amer.
Longtemps, sans se mêler, on admire son onde,
Dont l'émeraude, au loin, luit sur la vague blonde.
Il s'avance imposant, il redouble d'effort;
Il rêve que son flot a franchi l'autre bord;
Mais l'Océan se rit de sa fougue éternelle,
Et dans ses profondeurs engloutit le rebelle.
C'est alors que l'esprit nonce de vérité,
Arrivait gémissant au sein de la cité;
Il aperçoit Nicole, il vole à son armée.
— « Contre cet océan que peut ta renommée?
« Malheureux, a-t-il dit, déjà des Girondins
« Ont hier, dans Evreux, achevé leurs destins,
« Par Sépher abattus dans une lutte vive;
« Leurs plus fiers bataillons sur le bord de la Dive,
« Ont de leur sang payé leurs combats imprudents
« Et la mort a broyé leur front entre ses dents.
« Vous les derniers soutiens d'une si noble cause,
« Voulez-vous donc aussi que votre sang arrose,
« Sans aucun résultat, l'échafaud montagnard?
« Allez, dispersez-vous, hâtez-vous sans retard, » —
La funeste nouvelle a redoublé la crainte,
Qui, sur les Girondins, déployait son étreinte.
Sans cesse des vainqueurs, les tubes dégorgés,
Font rouler sur le sol leurs cadres ravagés.
Nicole rugissant contemple la victoire
Passer aux Jacobins et couronner leur gloire.
Il hésite un moment si terminant leur cours,
Sur le fer ennemi s'élanceront ses jours;
A quoi bon soutenir une cause perdue?
A quoi bon sur le sol tant de gloire épandue?
Quand avec le bourreau le ciel semble d'accord
Et sourit aux bandits qui prodiguent la mort.
Mais docile à la voix qui, dans sa conscience,
Lui dit qu'il est un Dieu qui souffle la vengeance,
Qu'il ne doit pas ainsi, lui, le dernier soutien

D'un parti valeureux, en lâche citoyen,
Sacrifier sa vie au peuple encore utile :
— « Espère, dit la voix, l'avenir est fertile ;
« Si tu ne peux sauver la Gironde et Vergniaud,
« Ta main pourra peut-être écraser l'échafaud ».
Sans cesser le combat, le Girondin recule,
Et sa lame, en frappant, sa fuite dissimule.
La chaleur qu'il mettait à voler en avant,
Il la met à céder au fer en le bravant.
Tel on voit un lion chassé dans la clairière,
S'enfuir en combattant et marcher en arrière ;
Plus d'un chasseur troublé par son souffle puissant,
A reculé vaincu, le regard pâlissant.
Mais déjà cent guerriers que la rage accompagne,
Se sont rués sur lui des flancs de la montagne ;
C'est Brutus qui les guide. — Oh ! va, n'espère pas,
Nicole, en t'échappant, te soustraire à mon bras ;
C'est en vain que tu fuis ; je veux une victoire,
Qui cette fois, enfin, ne soit pas illusoire. —
Il dit, et ses guerriers s'élancent mugissant ;
Nicole est entouré. Sa lame frémissant,
Frappe, frappe sans cesse, et, chaque fois, une âme
Abandonne en hurlant son enveloppe infâme.
Les siens sont dispersés ou gisent sous le feu.
A peine dix guerriers l'ont suivi dans ce lieu ;
Le soufre qui rugit fracasse leur bannière,
Et bientôt tous sont là dévorant la poussière.
Cependant il recule ; adossé contre un mur,
Il comprend que derrière existe un abri sûr.
Son courage grandit. La mort est assurée,
A quiconque se risque à sa lame acérée.
Tel aux champs africains, un fier rhinocéros,
Au sein d'un troupeau d'ours, indomptable héros,
De sa corne de fer éventrant les poitrines,
Jonche autour de ses flancs la terre de ruines ;
Tel on voyait Nicole. Un mur de Montagnards
Contre ses ennemis se dressait en remparts.
C'est en vain que sifflant les balles se déchaînent ;
C'est en vain qu'avec feu les armes se dégaînent,
L'ange de la Gironde éloigne de son sein

Le salpêtre et le fer qui cherchent son destin.
C'est ainsi qu'au Levant une esclave docile,
Aux pieds de sa maîtresse a, d'une main agile,
Détourné les essaims qui déflorent ses traits;
Pour que l'époux au soir ait de plus purs attraits.
Ainsi Fraternité détourne de Nicole
Le feu, le plomb, l'acier qui, vers sa tête, vole;
Gracieux bouclier! Le jeune Girondin,
A son insu te doit encore son destin.
Cependant, tôt ou tard, cette lutte acharnée
Eût fini par trahir sa noble destinée.
Ses forces faiblissaient; il se pensait perdu.
Dans ce choc inégal ,seul, le sang répandu,
Semblait à ce héros sa plus ferme défense,
Les rouges éventrés sa dernière espérance.
Mais chaque instant qui fuit pouvait aux Montagnards
Amener des renforts volant de toutes parts.
Au loin, déjà Nicole aperçoit comme un groupe
Dessiner à grands pas sa marche vers leur troupe.
Cependant, le héros se voit anéanti.
Il contemple la mort. Il veut que son parti
Obtienne dans sa chute un dernier avantage,
Et sa main se prépare à doubler le carnage,
Quand tout à coup, surpris, il écoute ces mots:
— Courage! attention, que tes pas soient dispos. —
Et la voix répétait: — courage! cher Nicole,
Pendant que ton acier de gorge en gorge vole,
Que tes nerfs soient tendus! Suis-moi! je suis Dumons,
Qui, pour te secourir, ai franchi ces maisons.
Par l'ennemi, tantôt, séparé de ta troupe,
Je tressaillis, sachant qu'un passage les coupe
Partant de cette porte, à l'autre voie il sort,
Bondis sur le côté! Je réponds de ton sort.
Je saurai te conduire et, par une autre issue,
Tromper de ces maudits la vengeance déçue. —
Dumons dit. Le héros, au moment où son œil
Voyait de nouveaux feux, a bondi sur le seuil.
Son valet le referme, et sans reprendre haleine,
Il s'enfuit à grands pas, s'échappant à la haine
Qui s'exhale au dehors en jurements, en cris,
Et bientôt il se perd aux réseaux de Paris.

CHANT HUITIÈME

CHANT HUITIEME

LES GIRONDINS

Mais déjà de longs jours ont déroulé leur trame,
Et la Montagne, en vain, dans sa fureur réclame
Que le sang des héros écume sous le fer.
C'est en vain qu'en Neustrie a triomphé Sépher.
Marat est mort. Danton, dont la vaste éloquence
Fit pencher dans le sang la farouche balance,
Hésite. Son génie a deviné l'horreur
Dont la postérité couvrirait la Terreur.
« N'avons-nous pas déjà, dit-il à Robespierre,
Du sang de ses enfants trop abreuvé la terre ?
Ecoute ce murmure; écoute ces longs cris,
Qui, pour les Girondins, font palpiter Paris.
Veux-tu que le pays, qui lourdement sommeille,
Secoué par les pleurs, contre nous se réveille ?
Il faut le prévenir. » — Le despote répond :
— Lorsqu'un traître odieux, en crimes trop fécond,
A mené la patrie à deux pas de sa perte,
Je ne recherche pas si sa mort déconcerte,
Citoyen Cordelier, les vœux des corrompus;
Qu'ils laissent le combat, ceux de vices repus.
Dans quel temps, ô Danton ! as-tu vu par des vices,
Les libres nations être bonnes nourrices ?
Il leur faut des vertus. — Ami, reprit Danton,
La vertu dans le sang n'a pas de rejeton ;
Sa racine est brûlée, et bientôt dans sa cendre,
Le peuple, en ricanant, la contemple descendre.
Sauvons les Girondins. — Non pas! il faut leur mort.
Citoyen montagnard, envîrais-tu leur sort ?
— Quand la vertu gravit la funeste bascule,

Je maudis le destin, je tremble et je recule.
Leur sort, dis-tu ? leur sort ? en fut-il de plus beau ?
Les générations charmeront leur tombeau.
Mais, nous ! citoyens, nous ! spectres de tyrannies,
Nos os seront pendus aux noires gémonies.
— Ah ! tu me fais pitié. Danton, le grand Danton,
Trembler devant le sang comme un faible avorton.
Mais, sais-tu, Cordelier, que ta parole est louche,
Que, si l'on écoutait ce que gémit ta bouche,
Je ne répondrais pas que sur ton front demain,
La hache de Fouquier ne gravât ton destin ?
Eh bien ! cours arracher des cachots la Gironde,
Et de ta lâcheté donner l'exemple au monde.
Peuple ! t'écrîras-tu, le mensonge ou l'effroi
A fait dire à mon cœur que Vergniaud serait roi.
Ecoute-moi, Danton : Il faut que la patrie
Sache des Girondins dompter la fourberie,
Ils mourront. Leur destin est à jamais fixé.
Par le mensonge seul le courage est taxé
De cruauté sans nom, de sinistre vengeance.
Ah ! comme toi je pleure aux soupirs de la France
Mon esprit en frissonne. En mon cœur je frémis ;
Mais pour le bien public, je ne vois plus d'amis.
La Gironde a trahi ; je sais creuser sa tombe ;
Et, Danton, je le jure ! il faudra qu'elle y tombe. —
Cependant la Montagne, en apprenant le vœu
Qui, du sein de Danton, jetait un désaveu,
Frémissant de colère, en hâte se rassemble ;
Que Danton se déclare, à tout moment, on tremble.
Pour l'instrument vengeur, les Girondins sont mûrs ;
Il faut presser la mort de ces traîtres impurs.
L'astre du jour, masqué des vapeurs de brumaire,
Disputait aux mortels son flambeau funéraire.
Les flots de la cité, sous leurs nuages gris,
S'agitaient sourdement, sans murmures, sans cris ;
La tristesse du ciel enveloppait leurs lames,
Paraissant les courber sous le poids de ses trames.
Un bruit morne et confus, mugissait du Faubourg
Et grandissait encor l'abattement du jour.
Les antres du Palais, ouverts avant l'aurore,

Dévorait les humains sous leur parvis sonore.
La Gironde était là. Les sanglants tribunaux
Préparaient à la mort les banquets infernaux;
La beauté, la grandeur, la fierté, le génie,
Dans son creuset impur, chantaient leur agonie.
Roi du sombre chaos, monarque du néant,
Fîtes-vous donc jamais un festin plus géant?
O Vergniaud! ô grand homme! à ces valets avides,
Vous donniez votre vie, et leurs mains parricides,
Sous un décret sauvage, ont fait craquer vos os,
Les livrant, tout broyés, au maître du chaos;
Mais, sur les pourvoyeurs, votre âme magnanime,
Planait, aigle intrépide, et défiait l'abîme!
— Je ne me défends pas, bourreaux, aviez-vous dit,
Mon âme, en s'exhalant, méprise votre édit;
Puisque je n'ai pas su délivrer notre France
Des assauts d'une tourbe en fureur, en démence,
Je mérite la mort. Puisque je n'ai pas su
Briser entre vos bras cet infernal tissu,
Dont vos funestes vœux étouffent la patrie!
Je mérite la mort. Puisque votre furie,
Arborant de l'enfer les rouges étendards,
Sur tout homme de cœur fait siffler ses poignards
Je mérite la mort. Lorsque des rois la foudre
En grondant menaçait de vous réduire en poudre,
Attaquant les abus, les traîtres, les tyrans,
Je vous ai dérobés, sauvés par mes accents;
Je vous ai défendus contre les feux du trône.
Et comme aux malheureux on jette quelque aumône,
Je vous jetai ma voix; je mérite la mort.
Et lorsque Dumouriez, dans un funeste effort,
S'élançant à Paris, embrassait Robespierre,
Ma voix a démasqué les vœux de la Bannière
De Maximilien, de cet ambitieux,
Qui, menteur impudent, fascine tous les yeux.
J'ai lutté contre vous, c'est mon titre de gloire,
Lorsque je vous ai vus étouffer la victoire
Dans le sang du pays s'échappant à longs flots;
Jetant à l'avenir des torrents de sanglots.
Je mérite la mort, car, au bien asservie,

Mon âme marcha fière et vous livra ma vie;
Qu'elle soit pour le crime un trophée éternel,
Ameutant contre vous et la terre et le ciel.
Loups, aiguisez vos dents, que nos voix incommodes,
S'éteignent sous le vent des rouges périodes! —
Le jury dominé, vaincu par ce discours,
De son émotion a laissé voir le cours.
Tour à tour exalté, honteux, l'âme éperdue,
Il tremblait aux accents de cette voix émue;
Le peuple saluait les éclairs de cet œil,
Et des bravos, parfois, osaient leur faire accueil;
Et les seins bouillonnaient. Les âmes dominées,
A la voix du héros, s'agitaient enchaînées.
Le sanglant tribunal a rugi de fureur,
Et Fouquier a bondi pour sauver la Terreur,
Fouquier, homme-panthère, a fait hurler sa bouche,
Et sa voix a grondé, sourde, rauque, et farouche:
— Je le crois bien, Vergniaud, que ton front criminel
Hésite à s'arracher au destin éternel,
Et c'est une justice, enfin, qu'il faut te rendre,
Ton cœur sait qu'il mérite au tombeau de descendre.
Vous l'avez entendu, citoyens du jury,
Le crime est là dompté, devant vous, défleuri;
Il mérite la mort celui qui devint traître,
Et l'infamie au front vous l'avez vu paraître.
Ne pouvant de son crime à vos yeux se laver,
Quoi! dans ce sanctuaire, il ose vous braver!
Mais vous, représentants de la justice sainte,
Vous saurez lui montrer que votre âme est sans crainte
Et, du glaive des lois armant vos bras vengeurs,
Vous trancherez le fil de tous ces imposteurs;
Leur prouvant, citoyens, que plus il est pénible,
Plus le devoir nous doit rencontrer inflexible. —
A ces mots, le conseil se proclame éclairé;
Puis, dominant les cris, d'un regard assuré,
De ce cénacle impur le doyen sacrilège
Fait retentir ces mots sur le vaillant cortège:
— En mon âme et ma foi, la Gironde et Vergniaud
Ont, par leurs trahisons, mérité l'échafaud. —
Le monstre qui commande alors prend la parole;

S'adressant aux héros que sa fureur immole :
— Vergniaud ! n'aurais-tu pas sur la peine à parler ?
— Non, dit le Girondin, les loups, peuvent hurler ! —
Lasource ? dit le monstre. — Ah ! répliqua Lasource :
A travers les vertus, j'achèverai ma course ;
Je tombe et vous restez ; mais le jour que je meurs
Est pour la France un jour de démence et d'erreurs ;
Le jour que vous mourrez sera pour la patrie
Le jour où sa raison domptera la folie.
— Quant à moi, dit Fauchet, purifié par vous,
Ma tête est maintenant digne aussi de vos coups. —
Mais à ces mots, Genlis, héros dont l'âme fière,
Illuminait un front courbé vers la poussière.
Jetant son coudrier, s'écria : — Citoyens !
Vos décrets à l'instant ont brisé mes liens.
Pour gravir l'échafaud, les vertus de mon âme
Sont dès lors tout l'appui que mon torse réclame. —
Et vous, noble Fonfrède, en étreignant Ducos,
Vous gémissiez du sort qu'on réserve au héros.
— Ami, c'est moi, c'est moi qui plonge en ta poitrine
L'acier des Montagnards, et cause ta ruine. —
Mais vous, tendre Ducos, vous répondiez alors :
— Ami, console-toi, nous pouvons sans remords,
L'âme fière et tranquille, au fer, marcher ensemble,
Sur leur rouge instrument la vertu nous assemble. —
Et vous aussi, Duprat, Antiboul, Le Hardy,
A l'échafaud sanglant vous avez applaudi,
Et votre grande voix fit palpiter l'enceinte.
Et la foule grondait sous une vaste étreinte.
Tout à coup les échos répercutent un cri,
Et Valazé tomba sous la douleur flétri.
— Citoyen, as-tu peur ? a murmuré Lacase.
— Je meurs ! dit le héros ; moi j'ai brisé le vase ;
La liqueur peut couler ; amis, adieu ! je meurs !
Je marche dans la mort, j'ai fini mes labeurs.
— Le Hardy ! fit Vergniaud, offre au grand Esculape
Un coq pour le premier qui de ses maux s'échappe. —
Et la foule étonnée a, par de longs bravos,
Fait tressaillir les fronts de ces nobles héros !
Et le rouge Camille, au poids de sa victoire,

Fit jaillir de son cœur ces mots sur le prétoire :
— C'est nous qui les livrons, c'est vous qui les broyez,
Par les temps, nous et vous serons foudroyés ! —
Les vaillants Girondins, à la Conciergerie,
Conduits par les valets, offraient à la patrie
Et leurs derniers pensers et leurs derniers adieux.
Vergniaud, comme autrefois, présidait à leurs vœux.
Un banquet solennel en ce parvis des crimes,
Charmait les derniers jeux de ces fronts magnanimes.
C'est ainsi que chassée au souffle des frimas
Au matin du départ vers les tièdes climats,
Saluant de ses vœux des rives plus bénignes,
Nous voyons se jouer la flottille des cygnes ;
Et c'est ainsi qu'à Rome on offrait aux martyrs,
Pour enivrer la mort, pour charmer les soupirs,
Une suprême agape, où l'or de Malvoisie,
Où les plus doux parfums, où la pure ambroisie,
Ravie à Jupiter par les rois du trépas,
Couronnaient de bonheur le suprême repas.
Telle en ce noir parvis, la Gironde étonnée,
Fruit mûr pour le couteau, se voyait couronnée.
Ducos, le gai Ducos, chante encor ses amours.
Duchâtel, Antiboul regrettent leurs beaux jours.
Gensonné rêve seul, Mainvielle rit et chante.
Boileau pleure et gémit dans une rude attente ;
Boileau ! quel vain retour ! à ton dernier moment,
Tu trahis ton pays, tu trembles vainement :
« Moi ! je suis Jacobin, et vive la Montagne ! »
— Ah ! ce pauvre Boileau, son cœur bat la campagne,
Dit Duprat en riant ; il rêve que l'enfer
Va, pour rendre sa proie, ouvrir sa main de fer.
Allons, sois comme nous, montre un peu de courage,
Oppose tes vertus au délire, à la rage.
— Bien dit, reprit Fauchet, cet évêque apostat,
J'applaudis à tes vœux d'autant plus, cher Duprat,
Que mon âme a besoin, à ce moment suprême
Où tout lâche silence est un affreux blasphême,
De proclamer ici combien il est heureux
D'expier en mourant son passé ténébreux ;
O moi ! dont l'existence a bu jusqu'à la lie

Et la rage et l'opprobre, et la rouge folie,
Puissé-je par ma mort apaiser les clameurs
Dont les seins vertueux ont couvert mes horreurs!...
— Bravo! Fauchet, bravo! dit en riant Mainvielle,
A tes vieilles erreurs, à ta vertu nouvelle,
Je bois; convertis-nous; je désire à mon tour,
Avant de voir Sanson, couler quelque saint jour.
— Ah! reprit Duchâtel, cœur vertueux et tendre,
Quand sous un noir linceul nous allons nous étendre,
Ah! ne blasphémons pas, ah! ne nions pas Dieu!
Ne narguons pas l'autel dans ce funeste lieu!
De Mainvielle et Carra j'admire la démence,
Mais je ne puis siffler de Fauchet la créance.
— Eh bien, moi, dit Carra, je bois à Duchâtel
Exhumant dans Paris les rêves de l'autel.
Si Fouquier le permet, je convaincrai ton âme,
Ami, que ce qu'en toi tu crois être une flamme,
Façonnée immortelle en un jour de plaisir,
Par un être infini, pour charmer son loisir,
Ami, n'est simplement, c'est moi qui te le jure,
Qu'un instinct, et la preuve est prise en la nature;
Qu'est-ce que l'homme? c'est, tout le monde le sait:
Un animal quelconque... — Et passablement laid,
Interrompit Ducos; pour l'amour de Dieu, trève,
Citoyen philosophe, à ton éternel rêve.
— Quant à moi, mes amis, continuait Vergniaud,
A l'immortalité je crois! Quand l'échafaud
Sur vingt fronts vertueux agite sa colère,
Quand la démagogie embrase son cratère,
Quand la honte se dresse et, narguant la vertu,
Trône sur notre corps mutilé, dévêtu,
Vous oseriez penser qu'après cette existence,
Il n'est pas un moment de suprême vengeance?
Vous oseriez penser que l'éternel néant
Confondrait les vertus et le vice béant?
Non! non! quand l'infamie à l'échafaud nous mène,
Je m'écrie en mon âme: il existe un domaine
Où l'homme, après sa mort, rencontrera le prix
Des larmes, des vertus ou des crimes commis.
Non, ne redoutons pas le sort qui nous enlace:

La vérité triomphe et le mensonge passe.
Mon verre attend! Je bois à l'immortalité!
— Moi, je préfère boire à notre liberté!
En savourant sa coupe, avait repris Mainvielle.
— Ami, l'une c'est l'autre et ne vas pas sans elle,
Lui répliqua Genlis, tous nous verrons demain
Qu'aux songes des bandits Dieu saura mettre un frein.
A quoi bon torturer nos dernières minutes
A prouver aux mortels qu'ils ne sont que des brutes?
Demain, nous irons tous, au delà du tombeau,
Illuminer notre âme à l'éternel flambeau.
— Je bois au grand Sanson, interrompit Lacase,
Il sait faire jaillir de la sanglante vase
Un flot qui, fécondant l'avenir dans son cours,
Pour nos fils produira d'heureux et libres jours. —
Viger, cœur belliqueux, dit, secouant la tête:
— Amis, si nous tombons au vent de la tempête,
La faute en est à nous, qui l'avons tous voulu!
Toujours l'on recula, l'on fut irrésolu!
O mon sabre vaillant! je bois à ton audace;
Tu n'as jamais tremblé sous leur sombre menace.
Mais nous, nous eûmes peur! — Bravo! reprit Duprat,
Seul, un sabre eût sauvé ce malheureux Etat! —
Un silence inquiet suivit cette parole.
L'aigle des Girondins courbés sous l'auréole
Qui déjà couronnait son magnanime front,
Semblait anéanti dans un penser profond.
Et tous les Girondins recueillis en leur âme,
Laissaient parfois jaillir de leur œil une flamme,
Ainsi qu'un dernier feu d'un lustre qui s'éteint.
L'on dirait que déjà la tombe les atteint;
Mais l'airain, tout à coup, de sa voix sépulcrale,
Comme un cri de la mort, qui des tombeaux s'exhale,
Vint ravir ces héros au glas de leurs pensers,
Et douze fois le son, courant sous les piliers
De l'aigle girondin, chasse la rêverie.
— Déjà, murmure-t-il, et dans la galerie
Je n'ai pas entendu les échos de ses pas.
A mon dernier appel, oh! ne viendrait-il pas?
« Je serai près de vous lorsque l'airain sinistre

« Mugira douze coups sur le fatal registre »,
Et je ne l'entends pas!... — Qui, demande Ducos?
— Qui penserais-tu voir si ce n'est un héros?
Nicole! sur mon sein, pour comble de misère,
Ne pourrais-je presser ta poitrine si chère?
Ah! succomber n'est rien, mais sans te serrer là...
Mais, Nicole, à ces mots, dit: — Amis, me voilà! —
O muse de Mantoue! Ah! de ta voix si tendre.
Redis-moi les accents que Vergniaud fit entendre.
— Ah! mon bonheur est grand! murmurait le héros,
Je puis dormir en paix d'un éternel repos;
Puisque je t'ai revu, cher et vaillant Nicole,
Que font tous nos amis? Déchaîne ta parole,
Tout mon cœur t'entendra! Que devient Barbaroux?
Que font Salles, Buzot, Guadet? — Morts sous les coups
Que leur a prodigués la hache foudroyante,
Et leur tête a roulé sur le pavé sanglante,
Ou bien, aux champs d'honneur, les membres fracassés,
A la rage des loups, ils furent délaissés.
— Intrépides héros, nobles cœurs que j'honore,
Nos âmes se verront à la prochaine aurore.
Fuis ami! nos pensers sont à jamais perdus.
Tous les seins généreux sur le sol étendus,
Ont laissé le champ libre à la rouge cohorte.
Heureux ceux que la mort en ce matin escorte!
Leurs yeux ne verront pas les pleurs des citoyens;
Leur âme est à jamais libre de ses liens.
Quand le pays s'écroule, il est beau qu'en sa chute
Nous roulions avec lui dans la suprême lutte!
Liberté! République! admirables, vains mots!
Eternel Océan, nous broyant dans ses flots!
La Révolution! Formidable avalanche!
Amis, enchaînons-là! sur l'abîme elle penche!
Ah! nos bras ont faibli! La voyez-vous rouler?
Entendez-vous le sol sous sa marche trembler?
Retirez-vous, amis, retirez-vous!... terrible
Pour vous serait le choc sous cette masse horrible.
Hélas! il n'est plus temps!... Le tonnerre a passé,
Le roc vole en éclats, sous ses pas fracassé;
Rien n'arrête sa course, et le fond des abîmes

Etouffe dans son cri les sanglots des victimes.
Le silence a monté! Paix! O nature dors!...
Fuyez! fuyez! amis! C'est l'empire des morts!
Qu'importe, j'ai lutté jusqu'à la dernière heure;
J'ai soufflé sur la France une flamme meilleure;
Mais ce fut vainement! Le crime déhonté
Dans la fange a traîné la sainte liberté.
Je meurs! Adieu, Nicole! Ah! retourne à ton père,
Qu'il coule près de toi sa vieillesse prospère!
— Non, Vergniaud! noble ami! que me conseilles-tu?
Vous trahir? Je pensais avoir quelque vertu?
Rappelle tes discours; ton âme si vaillante
M'a-t-elle façonnée de crainte défaillante?
Ami, je ne veux pas en ce moment mourir;
Mais je n'ai pas la crainte en mourant de faiblir:
Et plus notre pays dans notre sang s'écroule,
Plus les monstres sans nom fascinèrent la foule,
Plus je sens dans mon sein que mon devoir est là:
Je veux tuer Néron, Cromwell, Caligula!
Je saisirai l'instant où, de chair assouvie,
Leur poitrine gonflée abandonne la vie;
Quand au fond des déserts, un reptile gorgé,
Roule froid, engourdi sur le sol ravagé,
L'Arabe vigilant qui surveille sa proie,
S'élance, tombe, tue, et jette un cri de joie;
Tels sur les noirs serpents gonflés de votre chair,
Nous nous élancerons comme un rapide éclair,
Retournant dans leur sein l'acier avec délice,
Comme autrefois vengeur, le magnanime Ulysse,
Dans l'œil de Polyphème, ivre de sang humain,
Faisait vriller l'épieu comme un foret d'airain.
Si je succombe au choc, après moi d'autres âmes,
Au cri de l'éternel aiguiseront leurs lames;
Elles arracheront aux monstres dévorants
Du malheureux pays, les membres palpitants!
— Tu t'abuses, Nicole. Ah! quand le despotisme
Hurle sur le pays sa rage et son cynisme,
Que peux-tu faire?... — Ami, je viens avant ta mort,
Exposer à ton cœur notre suprême effort.
Ecoute notre plan: que ton vaste génie

Lance un dernier éclair contre la tyrannie:
Quand d'Isma, le sein froid écarta le tissu,
Un papier sur le sol jaillit à son insu.
Les regards de l'enfant me donnant confiance,
Je saisis cette lettre, instrument de vengeance.
Or, le billet disait: « Membre du comité,
« Moi, Chabot, ici même, ai mis en liberté
« Le vaillant Girondin, le citoyen Nicole,
« Qui sur les Montagnards fit tonner sa parole,
« Et jure sur mon âme à toute heure, en tout lieu,
« De veiller à ses jours ainsi que j'étais Dieu ».
Et Chabot, ce matin, redoutant la tempête,
M'a donné ce permis pours assurer ma tête;
Et ce billet d'Isma, qui m'est protection,
Je le ferai parler pour tuer le lion.
Il faut que, gémissant sur l'autel sanguinaire,
Du râle de sa mort il frappe le vulgaire.
Mais tant que vous vivrez je ne puis encor rien;
La soif de votre sang est leur plus sûr lien.
C'est en vain que pour vous a marché la Neustrie,
Enlevée à ces champs, aux pleurs de la patrie;
Ses héros sont tombés sous l'acier jacobin,
Au glas de la mitraille, aux échos du tocsin.
C'est en vain que pour vous le bras d'une héroïne
A troué jusqu'au cœur une infâme poitrine.
Marat est mort; eh bien! Jacobins, Cordeliers,
Promènent l'échafaud, plus que jamais liés,
C'est en vain que pour vous notre cité fermente,
Les bras sont enchaînés par la noire épouvante.
J'ai soulevé ses flots; mais le fer montagnard,
Dans la fange, a broyé notre noble étendard.
Ils veulent votre sang, il faut que votre tête
Du despotisme enfin leur rive la conquête;
Il faut que de ces murs ne sortent plus de voix
Qui les fassent pâlir jusque sur le pavois.
Néanmoins, sourdement a murmuré l'envie,
Et je l'entends hurler, depuis que votre vie
Sous l'acier menaçant voit son dernier matin.
Et lui-même, Danton, tremblant pour son destin,
Comprenant que sur lui s'amasse la tempête,

A voulu de la hache éloigner votre tête.
En vain le Cordelier opposa ses remparts
Pour enchaîner le vol des coursiers montagnards.
La Gironde est broyée et, lancé dans l'espace,
Le char, comme un torrent, sur des cadavres passe.
Eh bien, je veux moi-même, effroyable démon,
Aiguillonner son vol, assis sur le timon!
Fracassant les rochers, brisant des faisceaux d'armes,
Qu'il verse au flot de sang, qu'il sombre au flot de larmes
Que sa course effrénée a, sous son pas de fer,
Fait jaillir sur le sol, sombre fleuve d'enfer;
Cordeliers! Jacobins! Périssez dans l'orage
Que fit longtemps sur nous bouillonner votre rage.
Oui! je veux aiguiser le fer des ennemis;
Avant peu dans la mort je veux qu'ils soient vomis.
Et comme cet Hébreu s'écrasant sous le temple,
Dussé-je aussi périr, que la moisson soit ample.
— J'applaudis à tes vœux et je bénis la mort
Si mon sang fait fleurir ton magnanime effort.
J'ai fait ce qu'il fallait pour sauver la patrie;
Que faut-il maintenant? tomber sous leur furie?
Je meurs!... Puissent un jour, du fond de leurs tombeaux,
Nos mânes tressaillir sous le sang des bourreaux. —
Et quand Vergniaud se tut, comme aux grandes journées,
Tout le chœur s'écria: — Buvons aux destinées
Du peuple qu'on abuse, au triomphe des bons,
A la liberté sainte, à la France buvons!
Mourons, mourons heureux! et puisses-tu, Nicole,
Faire pleurer les loups! — Reprenant la parole,
— Amis, disait Vergniaud, il est vrai, j'applaudis
Au plan qui doit un jour faucher quelques bandits!
Mais notre république est néanmoins perdue.
Quand l'âme de Chabot, sur le sol épandue,
Et celle de Danton vengeront notre mort,
Victimes à leur tour sous le puissant effort
De ce lion cruel qu'on nomme Robespierre,
Vous serez écrasés aux coups de son tonnerre;
Au lieu de trois tribuns gorgés de notre sang,
Un tigre dictateurr rongera votre flanc.
— Ami, reprit Nicole, ou l'erreur à mon âme

A fait briller au loin une trompeuse flamme,
Ou j'ose m'assurer que la mort de Chabot,
De Danton, de Ronsin, de Fabre, de Hérault
Sera suivie alors de mille autres encore.
Ce n'est jamais en vain qu'un dictateur arbore,
Guidé par la fureur, un tragique drapeau;
Aveuglé sur sa marche, il use le bourreau.
Tout regard qui respire est digne de la tombe,
Que celui qui sourit, sous la hache succombe;
Le silence et les pleurs seront rébellion;
Il leur faudra périr sous la dent du lion.
Et je te le demande, est-il donc supposable
Que Dieu laisse régner cet homme épouvantable?
A son tour devancé, débordé par les siens,
Le monstre tombera garotté de liens;
Ou les hommes de cœur, en secouant leur chaîne,
Feront à son oreille enfin grincer la haine,
Et le bien jaillissant de l'excès de nos maux,
Sur le volcan éteint floriront nos travaux;
Tel sur un sol en feux, aux champs de Campanie,
Bacchus a fait germer son fécondant génie.
Ah! je vous vengerai, j'en jure votre sein
Qui palpite déjà sous l'acier jacobin!
Comment? Dieu seul le sait, mais je sens en mon âme
Capable d'embraser l'univers, une flamme
Qui, croyez-en ma haine, ira s'agrandissant,
Comme aux forêts un feu qui marche mugissant,
En un serpent sans fin s'agite et se démène,
Et bientôt en torrents dans les cieux se déchaîne.
Mais à quoi bon, amis, tant sonder l'avenir,
N'est-il donc pas un Dieu qui sait apesantir
Son invincible bras sur les fronts sanguinaires,
Et qui sait exalter les âmes débonnaires?
Quand son œil a parlé, les monstres, les tyrans,
Viennent lécher ses pieds les regards suppliants.
Au niveau de la brute, en vain ils se ravalent.
Le Seigneur a parlé, comme un songe ils s'exhalent;
Et pendant que leur âme étonne les enfers,
L'Eternel a brisé des hommes doux les fers.
Faisons notre devoir, ne sondons pas le reste,

Sachons vivre ou mourir, rien ne sera funeste. —
Nicole terminait, de chaleureux bravos
Firent gémir encor les nocturnes échos.
— J'admire ton courage, ami, reprit Mainvielle.
Mes esprits sont vaincus. A l'horrible mamelle,
J'espère, comme toi, que les tigres sanglants
Ne boiront pas toujours, ne boiront pas longtemps.
— Citoyens, dit Fauchet, je crois, comme Nicole,
Que le Seigneur un jour, de sa grande parole,
Confondra le méchant, relèvera le bon;
Le prophète l'a dit, le plus suave don
Que possède le juste, est la justice même;
Elle sera pour lui comme son diadême.
Quand le méchant gémit, son plus rude tourment,
Est la méchanceté qui lui sert d'aliment;
Et lorsque le Seigneur, de sa main redoutable,
Sauve le bon et tue un lion indomptable,
Le peuple chante l'un, mais nargue le second,
Car le cœur de la foule au bien toujours répond. —
Mais à peine Fauchet, de sa bouche plus pure,
Laissait tomber ces mots sous la noire voussure,
Que l'airain du donjon, sur le timbre infernal,
Vint redire aux héros que le moment fatal
Où leurs fronts s'abîmant sous la rouge colère,
Devraient abandonner cette vie éphémère,
Par l'acier montagnard au peuple dépecés,
Pour assouvir la faim des lions courroucés,
Approchait. Six longs coups répétés dans la brume,
Des cris sourds de la mort semblaient être l'écume.
Vergniaud, se relevant, dit alors: — Citoyens,
Quelques instants encore, et nos derniers liens,
Sur le pavé rougi, tombant avec nos têtes,
Nos esprits marcheront aux suprêmes conquêtes,
Là seulement existe et la fraternité,
La liberté si chère avec l'égalité.
Mais en vain ici-bas, ô mon vaillant Nicole,
Nous voudrions trouver cette triple auréole,
Dont rayonne le front des citoyens des cieux;
Elle brille un instant et s'enfuit à nos yeux;
Comme ces feux légers qui, pendant les nuits sombres,

Devançant notre marche, illuminent les ombres;
Ne les poursuivez pas, car sinistres flambeaux,
Ils vous délaisseraient au milieu des tombeaux.
Nicole, adieu! je meurs, tu restes dans la lutte,
Nos travaux sont finis; toi, venge notre chute.
Noble cœur à bientôt. — Et Nicole reprit:
— Adieu, vaillants guerriers: sur mon front de proscrit
Je jure de venger vos pleurs, votre souffrance;
La mort de tant de preux tombés pour notre France.
Je fuis avant le jour, adieu! — L'astre de mort
Du sein noir de la nuit s'arrache avec effort.
Dans un triste baiser, Vergniaud pressant Nicole:
— Adieu, mon fils, adieu, je monte au Capitole! —
Et le jeune héros, en lui serrant la main,
Dans l'ombre des piliers disparaissaient soudain.
A ce moment, l'écho mugissant sous la voûte,
Vint prendre les martyrs pour la suprême route:
Un geôlier, précédant le pasteur Emery,
Dit aux nobles héros: — Par ordre du jury;
Ceux de vous, citoyens, qui voudraient à ce prêtre
Confier leurs aveux, me le feront connaître.
Et Genlis et Fauchet, Le Hardy, Duchâtel,
Ont dévoilé leur âme au soldat de l'autel.
Et partout, dans Paris, le tambour et les cloches
Annoncent aux mortels que les heures sont proches;
Malgré l'obscurité noyant l'astre des jours,
La foule en murmurant s'élance des faubourgs.
Malgré les eaux du ciel qui, de ses cataractes,
Sillonnent en sifflant tous ces groupes compactes,
La multitude avance, en torrent, se grossit;
Bravant l'onde et le froid: peuple au cœur de granit.
Au sein d'un ciel blafard, le piédestal des crimes,
Etend ses bras rougis aux larmes des victimes,
Le sacrificateur, le farouche Sanson,
Des tigres infernaux, horrible nourrisson,
Agite dans les airs une hache écumante;
Son œil vertigineux dévoile son attente;
Plus d'une fois déjà par ses muscles crispés,
Les pavés de l'autel ont tressailli frappés,
Quand la rumeur au loin, volant de proche en proche,

Mugit à ce bourreau : le cortège s'approche !
Tel quand le vent gémit dans les sombres forêts,
Eole fait courber, chênes, pins et cyprès ;
Tels étaient ces bandits, honte de la nature,
Contemplant affaissés la lugubre voiture.
Qui dans ses flancs portait l'aigle des Girondins.
Tous les fronts de ce peuple aux sanguinaires mains,
S'inclinèrent vaincus devant le grand cortège,
Qui triomphant s'avance à l'autel sacrilège.
Et la noble Gironde, enveloppant Vergniaud,
Défiait du regard le fer de l'échafaud.
Et sa poitrine émue a jeté vers les astres,
Cet hymne qui mena nos gloires, nos désastres ;
Et le peuple entraîné répondait à son chant,.
De bourreaux, de martyrs, concert rude et touchant.
Cependant les héros, franchissant la barrière,
Pour la dernière fois ont foulé la poussière ;
Un silence profond s'est élancé des cieux ;
On l'entend dominer ce peuple furieux.
Et, seule, l'eau du ciel, glacée et monotone,
Gémit au gre des vents sur cette foule atone.
O Genlis ! le premier, escaladant la mort,
Tu franchis, souriant, les lagunes du port ;
C'est à toi qu'il est dû d'étrenner le rivage
Qui voit briser des loups la délirante rage.
Genlis était tombé ! le sort nomme Fauchet ;
Le prêtre sut mourir, sans honte, sans regret.
Expiant par ta mort une existence sombre,
O pasteur repentant ! tu vas grossir le nombre
Des hommes pardonnés, des élus du Seigneur.
Après toi, Duchâtel vient mourir en sa fleur.
Tendre épi consumé par l'astre sanguinaire,
Son cœur trouve l'ivresse aux plis de son suaire.
Au suprême moment où le beau Girondin,
Les yeux pâles, montait le sinistre gradin,
Un bouquet à ses pieds, du sein de l'immortelle,
Laisse rouler ces mots d'une amante fidèle :
« Votre amour m'était cher ; mais le chaste devoir
« Ami, nous défendait de jamais nous revoir.
« Vous tombez aujourd'hui : vers la mort je m'avance ;

« Votre sang le premier scelle notre alliance,
« Je vous suis, et demain, libre dans mes amours,
« Mon cœur se donne à vous aux éternels séjours ».
Le jeune Girondin succombe avec délice,
Savourant à longs traits le miel de son calice,
Telle une jeune épouse ignore l'avenir,
Mais au sein de l'époux souhaite de s'unir;
Son cœur naïf encore, au soir de l'hyménée,
Attend avec bonheur la fin de la journée.
Et vous, profond Brissot, à nos destins rêvant,
Vous subîtes la mort sans crainte, la bravant.
Tel on voit un lion que le chasseur menace
S'élancer au devant du plomb qui le terrasse;
Tel encor un guerrier, se riant du trépas, ,
Affronte les canons sans reculer d'un pas.
Comme ces fils légers que le vent de l'aurore
A sans peine rompus au soleil qui les dore,
Le souffle montagnard vous rejette au chaos,
Chers et nobles amis, Carra, Boyer, Ducos.
Qui de vous n'a pas vu, sous le cri des tempêtes,
Trois bouleaux se pencher, enchevêtrant leurs têtes?
L'éclair part et soudain, tous les trois fracassés,
Dans les bras de la mort se tiennent embrassés;
Ainsi les trois héros, gracieuses victimes,
Roulent, en s'embrassant, jusqu'au fond des abîmes;
Et dans la mort déjà leurs fronts sont descendus,
Que leurs baisers encore en haut sont entendus.
Faut-il vous oublier, Gardien, Viger, Mainvielle?
Non! car pour vous aussi la victoire fut belle!
Antiboul inondant le sein de Le Hardy,
N'a pas plus de dédain pour le peuple étourdi.
Gensonné précédant et Lacase, et Lasource,
Et Duprat et Fonfrède a terminé sa course.
Trop généreux martyr, dans le sein de Guadet,
Ton âme court, en hâte, assouvir ton souhait;
Et ton amitié pure, au céleste royaume,
A pressé dans ses bras cet illustre fantôme.
Quand Maximilien brisa votre parti,
A la voix du vautour. Guadet anéanti,
Fut d'abord destiné pour la sanglante lame:

Gensonné, tu veillais! Par une vaine trame,
Substituant ton front à celui du héros,
Tu vins gravir pour lui le pas des échafauds.
Dévoûment superflu! ton ami dans la tombe,
Désire, impatient, que son ami succombe!
Trois Girondins encore attendaient sur le sol
Que leur souffle brisé reprît aux cieux son vol;
C'est ainsi qu'en la main de la cruelle enfance,
L'oiseau cher à Vénus rêve sa délivrance;
Un réseau le retient, qu'un seul fil soit coupé
Et bientôt dans les airs, il s'enfuit échappé.
Je te nomme, Beauvais, c'est que l'honneur en l'âme,
Tu vins rouler bravant la sanguinaire lame.
Tel on voit sous le fer un sanglier bondir,
Menacer les chasseurs et les faire pâlir.
Noble héros, ton nom couronné par l'histoire,
A nos derniers neveux rappellera ta gloire.
Mais vous, lâche Boileau, traître à votre parti,
Votre timide nom doit être anéanti.
Comme dans un banquet le vin le plus suave,
Pour couronner l'agape a jailli de la cave,
Tel au peuple enivré, le beau sang de Vergniaud,
Comme dernier nectar, coulait sur l'échafaud;
Et vingt fronts girondins, gisant sur la poussière,
Vers les cieux étonnés élevaient leur prière.
Cependant un cadavre était encore entier.
Vainement à la mort tu voulus te fier!
O vaillant Valazé! laisse ton espérance;
Ils ont vaincu la mort, les vautours de la France.
Ton corps, par le bourreau, sur le chêne hissé,
Pour charmer le banquet doit être dépecé.
Le fer tombe, ô prodige! et la victime intacte,
Sous le fer émoussé frémit et se contracte;
Mais le cœur du bourreau, lui, ne s'émousse pas;
Il relève le fer et par trois fois son bras
Siffle, tombe, gémit sur la chair déchirée;
Et la foule se tord, haletante, effarée.
Le démon du carnage, en planant dans les airs,
Voit de son lieutenant les désespoirs amers;
Il s'abat sur le chêne, à son secours il vole:

— Tiens, dit-il, prends ce fer et sans trembler immole.
Aux forges de Vulcain il fut jadis frappé,
Aux vagues du Cocyte il fut par moi trempé.
Aucune âme jamais à son tranchant rebelle
N'émoussa de son fil une seule parcelle. —
Il dit, et disparaît. Le bourreau mugissant
Jette sur le cadavre un regard menaçant.
Et relevant en l'air cette lame funeste,
La fait étinceler dans un triomphal geste.
Cette fois, le bourreau, par un suprême effort,
Précipitant l'acier, décapita la mort.
L'on dit qu'à ce moment, vingt aigles de la nue,
S'élancèrent aux cieux, traversant l'étendue,
Que leur serre agitait vingt rameaux de laurier.
Que le chêne à leur cou s'enroulait en collier.
Et le peuple courbé sous tant de tyrannie,
Fuit voilant sa terreur et son ignominie.
Et sur Paris désert, le seul cri du tocsin,
Comme un cri de vautour, planait cri souverain.

CHANT NEUVIÈME

CHANT NEUVIÈME

LES JACOBINS

Dans son rouge sillon, le vaisseau populaire
Volait comme la foudre aux vœux du grand corsaire.
Alerte, timonier ! aveuglé par l'orgueil,
Ton navire bondit méprisant tout écueil,
Et déployant sa voile aux roulis des tempêtes,
Il passe souriant sur des monceaux de têtes.
Alerte timonier ! n'entends-tu pas le vent
Siffler avec fureur sur les flots au Levant ?
Un récif s'est levé menaçant ta carène.
Lui seul dresse le front dans la sanglante arène.
C'est Danton et les siens, debout sur le rocher ;
Il va broyer tes flancs, ô lugubre nocher ;
Le sang coulant à flot des pores de la France,
A soulevé sa chaire contre ton inclémence ;
Pourtant il se décide, et pâlissant d'effroi,
Le chef des Cordeliers sonne enfin le beffroi.
Cependant, à grands pas, ton navire s'approche.
Alerte ! il va toucher ! Ne vois-tu pas la roche ?
Tu trembles ! enchaînant le vol de ton vaisseau,
Tu veux tenter encor de voiler ton drapeau.
O Danton ! gémis-tu, laisse là nos querelles ;
La France était sauvée à la mort des rebelles ;
Ah ! pourquoi troubles-tu notre puissant accord ?
Ne crains-tu pas qu'un jour, au bruit de ce discord,
L'ennemi dans nos rangs faisant jouer ses mines,
Ne disperse en éclats nos sublimes doctrines ?
Laboureur vigilant, pour sauver la moisson,
Chasser la noire ivraie, éliminer le son,
J'ai livré l'assemblée au van de la patrie :

Est-ce ma faute à moi si l'ouragan la trie?
Le Cordelier répond : — Robespierre déjà
Je t'ai vingt fois appris que mon cœur se rangea,
Depuis ce rêve affeux, du côté des victimes,
Assez, assez de sang, abandonne tes crimes,
Abdique l'échafaud, et je suis ton ami.
J'aime mieux dans la tombe être à mon tour vomi
Que de faucher toujours, sans qu'on m'accorde grâce,
Au métier de bourreau ma main enfin se lasse. —
Despote Jacobin! tu mugis à Danton:
— Lâche! des Montagnards, indigne rejeton,
Tu le veux, tu mourras! il faut que ma carène
Dans le port populaire entre malgré ta haine. —
Néanmoins, ô nocher, tu trembles! ton orgueil
Craint de broyer ses flancs aux angles de l'écueil,
Et n'osant affronter ce rocher formidable,
Dans le rouge océan tu fais filer ton câble.
Aussitôt que le sang des héros girondins
S'épandait sur le sol de gradins en gradins,
Nicole vers Chabot, en dirigeant sa marche,
Tentait pour la patrie une extrême démarche.
— Citoyens, disait-il, les Girondins sont morts;
Ne crois pas néanmoins que meurent nos efforts.
— Eh bien! que te faut-il? — Ce qu'il me faut? Ecoute!
Près d'eux je pus entrer, c'est beau sans aucun doute;
Mais ce n'est pas assez. Tu chercheras Danton,
Il hésite déjà; tu mimeras Caton;
Il faut ouvertement qu'enfin il se déclare,
Nos instants sont comptés, du temps je suis avare;
Cours, vole, presse-toi; sache que dans mon sein
Je conserve toujours l'arrêt de ton destin.
— Je ne veux... non... jamais... J'ai pu près de sa tombe
T'accorder les adieux d'un parti qui succombe,
Mais je ne trahirai jamais notre pays,
Que Danton soit vendu, malheur! moi j'obéis.
— Chabot y songes-tu? Trouves-tu que ton crâne
Doive aussi caresser les parois de la manne?
— Mais je ne le veux pas! Mais c'est affreux cela!
Je suis bon citoyen; je mettrai le holà;
L'on ne te croira point. — Aussi ton écriture,

En place de ma voix, vengera notre injure.
Es-tu prêt ? — C'est horrible ! Ah ! songe, citoyen,
Qu'en parlant à Danton l'on saura l'entretien,
Et je serai perdu... — Vole auprès du grand homme,
Autrement, Cordelier, je te montrerai comme
On remet un tyran au fer du comité,
Mieux que moi tu connais toute son équité.
— Toi-même tu mourras ! — Je le sais, mais qu'impôrte !
Moi mourant, au tombeau la victoire j'emporte.
— Donne-moi ce billet et prends cent mille écus.
— Fûmes-nous donc jamais par vos trésors vaincus ?
— Nicole, souviens-toi qu'au même sein ta mère
Suça le même sang qu'avait sucé mon père.
— Chabot, que ferais-tu, si mon crâne ployé
Attendait frémissant que ta main l'eût broyé ?
— Sais tu que si je veux, je puis, en ce lieu même,
T'arracher ce billet par un effort suprême ?
— Non, citoyen ; d'abord je ne l'ai pas ici ;
Si j'étais arrêté, tu le serais aussi.
Ce soir, un ami sûr aux mains de Robespierre,
Lui fallût-il périr, livrerait ta poussière ;
Autrement ton valet, l'intrépide Brutus,
S'il voyait ce papier, crois-moi, te courrais sus.
Et je ne pense pas qu'il soit bon pour son maître
Qu'au fougueux démocrate il se fasse connaître ;
Mais c'est trop discourir, choisis de voir Danton,
Ou de trinquer ce soir au banquet de Pluton,
Enfin, veux-tu ? — J'irai puisque mon sort l'exige.
Et le moine s'enfuit les sens pleins de vertige.
Mais l'ami de Vergniaud, appelant son valet :
— Dumons, dit-il, je veux que ton pas soit discret,
Qu'en dérobant ton but, tu consultes la voie
Que pour mieux nous tromper, suit cet homme de proie.
S'il entre chez Danton tu resteras dehors
Attendant qu'il en sorte et le suivras alors ;
S'il dirigeait ses vœux vers un de la Montagne,
Que chez le Jacobin ton regard l'accompagne ;
Mais si son pied menteur volait au comité,
Pour revenir à moi, sois plein d'activité.
Cours, j'attends !... — Néanmoins, retournant dans son âme,

Le rôle où le plongeait sa passion infâme,
Le cœur, l'esprit troublés, Chabot se demandait
Des griffes de la mort comment il sortirait ?
Et maudissant l'amour et maudissant Nicole,
Il maudissait Isma qui fit son âme folle.
— Si je vais chez Danton, dit-il, je suis perdu,
Car déjà le bruit court que cet homme est vendu
Et ma tête, suivant la tête de ce traître,
Sur le rouge instrument se verrait apparaître.
Et moi je ne veux pas !... A d'autres à mourir ;
Que chacun ici-bas suive son bon plaisir.
Mais si je ne vais pas où ce fou m'expédie,
A la mort sûrement sa rage me dédie.
Oh ! mais j'y veux mettre ordre. Et toutefois, comment ? —
Dans ce morne penser plongé profondément,
Le fourbe capucin suivait toujours sa route.
Tout à coup il s'arrête, en lui-même il écoute :
— Oui, dit-il, c'est cela. Pardieu ! je suis sauvé !
Ah ! je n'y songeais pas, mon chemin est trouvé ;
C'est dans les grands périls qu'il faut beaucoup d'audace.
D'un seul coup de filet comme je les enlace.
Au comité je vole et j'accuse Danton ;
Moi, j'étais du complot pour en suivre le ton.
Le roi des Cordeliers tramait avec Nicole ;
Pour mieux le surveiller, j'engageais ma parole. —
Puis, détournant ses pas, il vole au comité.
Tout alors à Nicole en hâte est rapporté.
— Bien, reprit le héros, je connaissais ce lâche ;
Mais j'irai jusqu'au bout, j'accomplirai ma tâche. —
En achevant ces mots, il revet ses cheveux
De l'ignoble bonnet, du crime emblème affreux.
Dérobant de son corps la touchante auréole,
Il jette sur ses flancs l'infâme carmagnole !
Par deux rouges sabots chaussant l'égalité,
Il déguise sa chair sous leur rusticité.
S'adressant à Dumons : — Il faut qu'une main sûre
Du valet de Chabot tout à l'heure s'assure.
Pierre, écoute-moi. Tu retiendras Brutus ;
Tu feras retentir le bruit de ses vertus.
Il sera tout à toi. Je ne veux pas qu'il vienne ;

Dumons, tout est perdu s'il faut qu'il intervienne. —
A l'instant où Nicole entrait aux Jacobins,
Une foule compacte occupait les gradins.
Hommes, femmes, enfants, sanguinaires familles,
Dans cet enfer humain agitaient leurs guenilles!
Tous parlaient à la fois, et le cruel Montaut
Accordait la parole à qui hurlait plus haut.
C'est du fond de ce bouge, effrayante caverne,
Où gronde tout le vice échappé de l'Averne,
Qu'enflammés et brûlants, en de rouges creusets,
Pleuvent sur les mortels les infernaux décrets.
Tels aux cieux en fureur vous voyez les nuages,
Grondants et menaçants, se résoudre en orages.
Tels, dans cet antre affreux, les cris et les discours
En orage de sang se résolvent toujours.
Nicole à la tribune a jeté sa parole.
— Que fais-tu? dit Montaut; arrête, où je t'immole.
Qui donc es-tu, l'ami? d'où viens-tu? que veux-tu?
Ton cœur, pour la patrie, a-t-il quelque vertu?
— Qui je suis? comme toi, citoyen démocrate,
De faucher les tyrans, comme toi, je me flatte.
Qui je suis? le tonnerre: exempt d'ambition;
On m'appelle ici bas la Révolution.
Je traîne dans la fange et trônes et monarques,
Et je livre les grands au fer des noires Parques.
Lorsque sur un pays je me suis élancé,
L'herbe rit à ma voix, le chêne est fracassé! —
Des torrents de hourrahs, roulant de mille bouches,
Accueillent du héros ces paroles farouches.
Montaut reprend alors: — Conserve, citoyen,
Un droit qu'en ce moment tu remplis aussi bien.
— Ici donc, les amis, je veux tout à mon aise
Dérouler à vos yeux contre Danton ma thèse.
Danton, vous le savez, ne parla qu'à regret
Pour naguère obtenir un vigoureux décret.
Et quand, ainsi que moi, vous connaîtrez les trames
Des traîtres qui sur nous faisaient briller leurs lames,
Vous comprendrez pourquoi ce fier républicain
Evitait de frapper le parti Girondin.
M'y voici: Quand Vergniaud trahissait la patrie,

Chabot, Fabre, Danton, liguant leur tromperie,
Devaient aux fédérés, apportant leur soutien,
Etouffer le pays par cet affreux lien.
Mais je ne sais pourquoi, pour une bagatelle,
Soit que Danton eût craint le destin d'un rebelle,
Soit que son vaste orgueil ne fût alors froissé,
Tout à coup leur parti par lui fut délaissé.
Mais, que dis-je? mais, non... Ah! c'est moi qui m'abuse,
J'en ai la preuve en main, ce n'était qu'une ruse.
Pour dompter le pays, jouant un double jeu,
Le traître aux deux partis livrait un double enjeu:
Voulant par la Montagne écraser la Gironde,
Ou par le Girondin asservir tout le monde. —
A ces mots, de la salle, un cri vint retentir:
— Qui donc es-tu, l'ami? pour avoir su quérir
Ainsi tous les secrets des traîtres, des despotes?
— Qui je suis? je l'ai dit; toi, l'ami, tu radotes!
A moins que dans ces lieux, payé par les tyrans,
Tu ne sois commandé pour rendre transparens
Ces murs où notre voix planant pour la patrie,
Dévoile des impurs l'insigne fourberie
Et force les complots à s'entre-démasquer. —
L'ami de Danton veut, à ces mots, répliquer;
Mais il est entravé par un hourrah sonore.
Nicole peut enfin, le péril passé, clore:
— Comment j'ai pu me mettre au courant du complot,
Citoyens, le voici: le second de Chabot,
L'intrépide Brutus a saisi chez son maître
Un singulier contrat prouvant comme il est traître.
Avec les Girondins contre nous il tramait;
Ce n'est pas vainement que Brutus le blâmait.
Chabot, le Cordelier, dans un papier proclame
Qu'à protéger Nicole il engage son âme.
Je vous lis ce billet: « Membre du comité,
« Moi, Chabot, ici même ai mis en liberté
« Le vaillant Girondin, le citoyen Nicole,
« Qui sur les Montagnards fit tonner sa parole,
« Et jure sur mon âme, à toute heure, en tout lieu,
« De veiller à ses jours ainsi que j'étais Dieu ».
Il termine ces mots d'une voix formidable,

Et met, en descendant ce papier sur la table.
A la faveur du trouble, à la faveur des cris,
Sous lesquels ont tremblé les piliers du parvis,
Le héros s'échappait, quand, sortant de ce bouge,
Il aperçut Chabot coiffé du bonnet rouge.
Le fourbe Cordelier s'avançait à grands pas.
Son front, soudain frappé de sinistres éclats,
S'abaissa, foudroyé du feu de la tempête;
Le tourbillon jurant a bondi sur sa tête:
— Eh! l'ignoble frocard! à l'ami de Vergniaud
Tu vendais, pour de l'or, nos droits sur l'échafaud.
— Bien, mon frère quêteur! ton crâne dans la bourse,
A l'aurore viendra grossir notre ressource. —
Tels on voit dans les airs les enfants de Progné
Sur l'oiseau babillard aux larcins obstiné
Venger la triste fin de leurs progénitures.
C'est en vain qu'il veut fuir. Sous dix mille blessures
Il expire bientôt en exhalant un cri.
Ou tel, et mieux encore, égaré sous l'abri,
D'un essaim de frélons un coursier imbécile
Chassé, piqué, rongé, sur ses jambes vacille;
Il veut fuir et ne peut; dégouttant de sueur,
Il se roule et bondit sans calmer sa douleur.
Tel on voyait Chabot. La cohue enivrée
Fait courber sous ses cris son âme déchirée.
— Ah! le beau capucin! — Oh! l'affreux ignorant!
— Amis! que voulez-vous? Nicole est son parent!
— Mon parent! vous mentez!... — A ce cri, cet infâme,
Tous les feux de l'enfer, ressentit dans son âme.
Il se voit terrassé; mais, faisant un effort
Pour éloigner son cœur des ongles de la mort:
— Citoyens, gémit-il, on vous trompe! on vous trompe!
Il ne faut pas ainsi toujours qu'on vous corrompe!
Je viens du comité, j'ai dénoncé Danton.
— Tais-toi, fourbe, tais-toi, de partout, mugit-on.
Ecoute ce billet: — et comme le tonnerre,
Ce mot écrit par lui le précipite à terre;
Il veut parler encor, mais sa bouche se meut
Sans que son cœur brisé n'émette ce qu'il veut.
Tel un vautour blessé par un chasseur habile,

Jette un long cri, s'arrête, et tout à coup vacille;
Vainement de son aile il voudrait fendre l'air,
Il tourne sur lui-même et roule dans l'éther.
Tel on voyait Chabot foudroyé par Nicole.
Vainement de son cœur veut jaillir la parole;
Il se roule, il écume, il se dresse, et soudain
S'exhale un râle affreux de son ignoble sein.
L'ouragan de nouveau retentit sur sa tête:
— Allons, marche, frocard, et ne sois plus si bête! —
  Quand Robespierre apprit la révélation
Que le moine avait faite à la Convention,
Il tressaillit de joie; il vole à l'assemblée.
Par une rude attaque il éclate d'emblée:
— Le voilà! le voilà! ce zélé citoyen,
Cet homme vertueux ne rêvant que le bien,
Sous vos pas il semait, voilant le précipice,
Des fleurs dont il voulait orner le sacrifice.
Il jetait un bandeau de roses sur vos yeux.
Et vous menant aux fers, il vous montrait les cieux.
Mais, écoutez l'écho! Sur cette tête infâme,
Le peuple rugissant fait palpiter sa flamme.
Nobles représentants d'un valeureux pays,
Par vous ses droits sacrés seront certe obéis.
Hier, vos bras vengeurs faisant planer le glaive
Des lâches Girondins ont déchiré le rêve,
Et déjà dans vos rangs se dresse un dictateur,
Qui voudrait nous ployer sous son fer imposteur.
Écoutez-le partout, despote en espérance,
Soulever contre vous les fureurs de la France.
Allons, courbe ton front, déjà le sceptre en main,
Il attend ton hommage, ô peuple souverain.
Vous ne le voudrez pas, vous savez votre tâche,
Il faut que sous vos coups s'épouvante ce lâche.
Venez, traîtres, venez, nous ne vous craignons pas;
Vos crimes trembleront sous nos vertueux bras. —
Robespierre se tut. L'assemblée en délire
Livra le Cordelier à la hache du sbire.
C'est en vain que Danton fit retentir sa voix,
Elle venait mourir morne sur les parois.
Cette voix qui jadis fit mugir la tempête,

Eclata vainement pour défendre sa tête.
Il menace, il écume, il adjure, il rugit.
L'assemblée en silence, impassible sourit.
Tel on voit un pêcheur surpris par la marée
En hâte regagner la terre désirée ;
Vainement il s'élance. Un rebelle granit
Oppose un front d'airain à son pied interdit.
Les flots montent toujours. Il se trouble, il s'agite,
L'Océan courroucé lui ferme toute fuite.
Déjà la mort l'atteint ; il redouble d'ardeur ;
Les doigts ensanglantés, tout trempés de sueur,
Il presse le granit, il s'élance, il se hisse ;
Mais son corps énervé sur la surface glisse.
Vains efforts ! le flot monte, et bientôt l'Océan
Ne rejettera plus que les pleurs de l'autan.
Tel s'agitait Danton. Certe, on eût vu la pierre
Pleurer avant ces cœurs vendus à Robespierre.
Timonier Jacobin ! Te rangeant sous le vent,
Tu lanças ton navire et repris : « En avant. »
Sur l'Océan rougi les flancs de ta carène,
Ecrasent mille fronts sans assouvir ta haine.
Danton, Clootz, Julien, Kock, Camille, Chabot,
Et mille autres encor, Hébert, Fabre, Hérault,
Engloutis à leur tour sous le flot populaire,
Réjouirent ton cœur, pilote sanguinaire !
Comme cet astre en feu, sans cesse en fusion,
Promenant sur nos fronts la désolation,
Météore néfaste ! effrayante comète !
Les pleurs, les cris, le sang, la mort... rien ne t'arrête !
Si, malgré ton empire, une voix dans ton cœur
Te montre le silence autour de toi vengeur :
— Qu'importe ! mugis-tu dans ton âme en démence,
C'est encore régner, régnons sur le silence ! —
Nicole, cependant, s'applaudissait aussi :
Les tigres furieux se rongeaient sans merci.
Chaque jour sur le sol, mille têtes cruelles
De la farouche mort épouvantaient les ailes.
Robespierre et les siens, partout passant le fer,
Envoyaient par milliers leurs rivaux en enfer.
— Il est temps, il est temps, il faut finir le reste,

Il faut briser, enfin, ce dictateur funeste;
Il faut broyer le monstre, il faut qu'avec Danton
Il grossisse à son tour le cercle de Pluton.
Que faire? Les esprits atterrés sous sa verge,
Se sauvent en tremblant du flot qui les submerge.
Les quelques Girondins échappés à ses coups,
Dispersés, haletant dans les antres des loups,
Demandent à l'oubli de tromper sa mémoire,
Maudissant dans le cœur leur dangereuse gloire.
Seul, Isnard, au Midi, tient encor le drapeau,
Et préserve Lyon des rêves du bourreau;
Mais cerné par Dubois qui mène la tempête,
De l'acier montagnard défendra-t-il sa tête?
Etouffer le forban comme autrefois Marat?
— Non, disait le héros; non, car un attentat,
En détruisant le chef, jetterait sur l'idole
De martyre et de gloire une vaste auréole;
Et de notre parti les étendards souillés
De leur vieille vertu se verraient dépouillés.
— Mais que faire? que faire? A chaque jour, la France
Menace de sombrer sous cet homme en démence. —
A ce moment, Dumons, apparaissant soudain,
Dit: — Maître, écoute-moi, j'en ai l'espoir certain:
Les tigres, les lions, disparaissant dans l'ombre,
Eclairciront enfin notre atmosphère sombre.
— Eh quoi! reprit Nicole, aurais-tu, cher Dumons,
Trouvé quelque moyen de venger nos affronts;
Parle. — Voici: Non loin, dans une rue étroite,
Il existe une femme, on la dit fort adroite.
On la nomme Théos. Cette femme prétend
Qu'elle est mère de Dieu... — Que signifie? — Attend,,
Robespierre est son fils, c'est elle qui l'affirme.
Robespierre, dit-on, hautement le confirme.
Le fait est que souvent, au quartier Saint-Marcel,
Auprès de la sorcière on voit le loup cruel.
— Je t'ai compris! Hélas! que peut cette rouée,
Pour rendre aux citoyens la vertu bafouée?
Ne vois-tu pas, ami, que puisque le lion
Sait asservir le charme à son ambition,
Nous perdrions le temps en prenant cette route?

— Je ne le pense pas ; mon vaillant maître, écoute.
Elle hait Robespierre. — Eh ! comment le sais-tu ?
— Elle doit le haïr, il rit de sa vertu !
Citoyen, interroge à ton tour la sorcière ;
A son stupide flux ne mets pas de barrière ;
Surtout, je la connais, emporte beaucoup d'or ;
Elle te livrera, crois-moi, plus d'un trésor. —
Nicole était pensif ; dans le fond de son âme,
De son ami crédule il riait de la flamme.
Bien souvent de Théos il avait entendu
Publier le savoir en tout lieu répandu.
Dans les astres il sait que naguère les mages,
Lisaient de l'avenir les splendides images :
— Mais ces temps sont bien loin, je ne suppose pas
Que mon pays jamais se sauve par ce bras.
Dans ces grands mouvements que peut une prêtresse ?
Sa science va-t-elle au delà de l'adresse ?
Que pourra m'enseigner cette habile Théos ? —
Le désespoir au cœur, néanmoins le héros,
Ecoutant, dans ses chairs, la voix qui le dirige
Lui crier : « Girondin, consulte le prodige,
« Vole chez la Théos, la fille de Satan
« Te livre, à son insu, la tête du tyran ».
Dit : — Ne négligeons rien, nous serons sans reproche.
Et bientôt de Théos il agitait la cloche (1).
Une vieille courbée, au poids de cent hivers,
Fit craquer sous son pied un bois rongé des vers.
Et la porte glissant sur la sombre penture,
A Nicole dévoile une horrible figure,
— Citoyenne Théos, dit Nicole ? — C'est moi.
Eh ! eh ! en ricanant fit la vieille à part soi ;

---

(1) Catherine Théot ou Théos — mon père a adopté cette dernière ortographe — habitait au n° 9 actuel de la rue de Blainville, qui s'appelait rue Contrescarpe avant 1865.

La maison est restée à peu près intacte et ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai visité il y a quelques années l'appartement et la pièce même où s'est passée la scène tragique et vraiment épique que l'on va lire.

Dans le n° du *Temps* du 8 mai 1901, M. G. Lenôtre a consacré un article à Catherine Théos et s'est naturellement bien gardé de citer mon père.

C'est plutôt une façon fantaisiste d'écrire l'histoire. P. V.

Tu fais erreur, enfant, ta bouche est trop mignonne,
Et moi je suis trop laide et déjà l'on grisonne.
C'est en bas qu'il fallait... — Non, reprit le héros,
Je ne viens pas d'amour rechercher les propos.
— Eh ! eh ! que veux-tu donc ? beau, bien fait, à ton âge,
Que peut-on désirer de faire de plus sage ?
— Catherine Théos, à tes charmes puissants
Mon esprit vient ployer ses vœux obéissants.
— Pardonne, dit Théos ! ah ! vois-tu, la jeunesse
Méprise maintenant si souvent la vieillesse,
Que sur ton noble but mon cœur s'était mépris.
Entre donc, assieds-toi là-bas, sur ce débris.
Voyons ta main, enfant. — Mais non, reprit Nicole,
Ce n'est pas... — Donne, donne. — Ah ! cette femme est folle
Murmurait le héros ; réfléchissant soudain,
Il plaça vingt écus dans sa rugueuse main.
La main se replia. — Mais la voix : — Donne, donne.
— Encor, disait Nicole. Allons, Dieu me pardonne,
Ce stupide Dumons m'a dans ce guet-apens,
Fait venir ce matin, pour rire à mes dépens. —
Toutefois, dans la main roide et toujours ouverte,
Il mit cinquante écus. La vieille reprit : — certe,
En recevant l'argent, c'est ta main que je veux,
Nicole dut enfin se soumettre à ses vœux.
Par Satan, quelle main ! c'est la main d'un grand homme ;
J'en vis comme cela jadis du temps de Rome ;
Mais, sais-tu bien, enfant, qu'un terrible destin
Jaillit en traits de sang du fond de cette main.
Tu mourras, jeune preux, sous un acier tragique,
Tes membres pâliront sur la place publique.
— J'en dirais bien autant, murmurait le héros.
— Tu ris de ma parole, avait repris Théos.
— Moi ? moi ?... je ne dis rien. — C'est vrai, mais dans ton [âme
Je lis comme au papier le penser qui s'y trame.
— Quoi ! dit Nicole ému ! ton magique savoir,
Peut lire dans la main, comme dans un miroir ?
— Enfant ! je fais bien plus ; je fais gémir les ombres
Et mon regard profond lit dans les sphères sombres.
Tu ris de mon pouvoir ! fille de Lucifer,

A ma voix les démons jaillissent de l'enfer!
— Ah! je voudrais le voir! — Mais en ton sein la crainte
Ne tûra-t-elle pas ton cœur dans son étreinte?
— Tu recules. — Non pas! viens donc en ce boudoir,
C'est-là que je recèle, enfant tout mon pouvoir.
Assieds-toi là, devant cette glace magique. —
La Sibylle, aussitôt, d'un chant cabalistique
Entrecoupé de mots étranges, inconnus,
Invoquait à grands cris tous les êtres cornus.
Elle arrêta son chant, et marchant à la glace,
D'un mouvement fébrile, imprimant sa surface;
Elle la fit tourner ainsi quelques instants,
Puis, immobile enfin, elle cria: « J'attends! »
Et la glace, toujours tournant sur elle-même,
Un cri sourd, échappé de cet affreux système,
Fit retentir ces mots: « Me voilà! me voilà! »
La salle en ce moment de soufre se voila:
— Qui? demanda Théos. — Moi, le roi de la tombe,
Qui nargue l'Eternel et jamais ne succombe.
Le puissant Lucifer. Femme que me veux-tu?
— Je veux, roi de la mort, éprouver ta vertu?
— Parle, je suis pressé, mon petit Robespierre,
Certes, ne permet pas que je reste en arrière.
— Evoque les damnés, anime ce miroir,
Fais gémir les sanglots, hurler le désespoir,
— Regardez! — Aussitôt l'œil troublé de Nicole,
Vit un homme mal fait, sous une carmagnole,
Ses yeux pleuraient du sang, une faux à la main,
Chaque fois qu'il frappait il fauchait un humain,
Ses larmes à torrents inondaient sa poitrine,
Et sa faux gémissant refauchait une échine.
— Quoi! s'écria Nicole, oh! Marat! c'est Marat!
— Oui, reprit de l'enfer l'horrible potentat,
Pendant l'éternité Marat fauchant des crânes,
Pleurera sur le sort qu'il fait subir aux mânes,
Car Marat aujourd'hui, dans le fond de son sein,
Sent éclater son cœur lorsque frappe sa main,
Et celui que je nargue a voulu que les âmes,
Subissent des vertus les éternelles flammes.
— Mais ceux, dit le héros, qui tombent sous ses coups?

— Ce sont ceux que le monstre a séduits parmi vous!
Décapités toujours, ils revivent sans cesse,
Pour retomber encor sous la faux vengeresse.
Regarde cette image, un poignard à la main,
C'est Corday, son bras frappe et disparaît soudain;
Le monstre a vu le fer de la rude héroïne.
Il le voit déchirer sa cruelle poitrine.
Et le sang qu'il a bu, faisant gronder ses flots,
Enveloppe son sein d'un torrent de sanglots;
De larmes, de remords, son âme environnée,
A travers les douleurs est à jamais traînée. —
Marat était passé qu'un corps majestueux
Effaçait en tremblant les larmes de ses yeux.
A son épaule nue, un manteau de despote,
Incolore, en lambeaux, maculé de sang, flotte,
Un diadème en tête, un sceptre dans la main,
Il donnait à sa marche un maintien de Romain;
Une immonde cohue et l'enserre et lui jette
Du sang et de la fange au front qu'elle soufflète.
— Danton, dit le héros? — Oui, reprit le démon,
Il veut encor régner sur un peuple sans nom,
Son sceptre est de roseau, sa pourpre est un suaire,
Le peuple qui le suit, un peuple imaginaire,
Et la vertu brûlante, enflammant son orgueil,
Arrache malgré lui des larmes de son œil.
— Quel est, dit le héros, cette femme couchée?
— C'est Lamballe, mourant, par le peuple hachée.
Un millier de martyrs, à la voix de Danton,
Ainsi qu'elle, ravis aux murs de leur prison,
Poignardés, fusillés, étranglés, broyés, roulent
Aux pieds de cent bandits qui, ricanant, les foulent.
Ces images toujours, aux yeux du Cordelier,
Mourront et renaîtront pour le terrifier!
Mais entends-tu ces cris? c'est Mirabeau qui passe,
A trahir les partis sa poitrine se lasse.
Celui-là, c'est Fargeau, votant la mort d'un roi,
Sous les pleurs de son âme il palpite d'effroi,
Et dans ses flancs broyés la vengance s'agite,
Il la voit et gémit! il sait qu'il le mérite,
Il voit un bras levé, c'est le bras de Pâris,

Et lui-même en tremblant, l'appelle de ses cris,
Lui présente le sein, et frémissant, murmure :
— Frappe, frappe ce cœur, apaise ma torture. —
Mais le sang a coulé vainement de sa chair,
Et la mort lui glapit avec un rire amer :
« L'âme qui dans ces lieux à ma verge est échue,
« Du bonheur de m'atteindre est à jamais déchue ».
— Quelle est cette grande ombre ? — Eh ! c'est un d'Orléans.
— Quelle fureur le guide ? — Il trahit ses parens,
Une hache à la main, le cœur plein d'énergie,
Il sape en rugissant une grande effigie,
Mais lui croit sur Bourbon agitant son acier,
Immoler à sa rage un royal nautonier :
Pendant l'éternité, frappant, frappant sans cesse,
Son âme pleurera son infernale ivresse.
Adorateur du beau, chérissant la vertu,
De la robe du mal, son cœur est revêtu.
— Oh ! quel est donc cet homme à l'orbite d'hyène ?
— C'est Hébert, poursuivi par le père Duchêne,
Monstre qu'il engendra, qu'il vomit de son sein,
Que Paris entendit comme un sombre tocsin.
De longues dents de fer lui sortent de la bouche,
L'on devine sa faim à son regard farouche,
Sa tête est de vautour et mille bras rougis,
Sont de griffes d'acier, pour déchirer, munis.
Quand Hébert à son tour tomba sous la tempête,
De son horrible fils il devint la conquête,
Et ce monstre hideux, que moi-même jamais
Je n'avais soupçonné dans mon profond palais,
A suivi jusqu'ici, son ingénieux père.
Et sa voix mugissant, toujours le désespère.
Il lui redit sans cesse et ses cris et les pleurs,
Et son rire infernal et les noires douleurs !
Et le monstre affamé se jette sur sa proie,
Renaissant aussitôt sous la dent qui la broie !
Pendant l'éternité, le père avec le fils,
Par ces jeux charmeront les infernaux parvis.
Mais, vois cet autre encor se dérobant dans l'ombre.
— Oh ! quel regard sournois, quelle démarche sombre,
Chabot ! — Le Cordelier, hypocrite toujours,

A tromper les démons voit consumer ses jours,
Comme aux autres damnés, son propre stratagème,
Lui dévore le sein et le trompe lui-même;
Le vice mugissant l'épouvante d'horreur,
Cependant pour le vice il palpite d'ardeur;
Sans cesse bafoué, son front problématique,
Trame dans les enfers quelque complot inique.
Vois cette belle enfant, toujours il la séduit,
Il la presse en ses bras, elle meurt et s'enfuit.
— C'est Isma! c'est Isma! s'est écrié Nicole,
Vers cet ange chéri, l'ami de Vergniaud vole,
Mais sa main, rencontrant le magique cristal,
Entrave dans son cours le miroir infernal.
— Arrête! enfant! arrête! avait dit la prêtresse,
Apaise ton ardeur, apaise ton ivresse.
Ton geste sacrilège, en touchant le miroir,
A chassé le démon dans son royaume noir.
— Je veux revoir Isma! — Tu voudrais l'impossible,
Je ne puis à tes yeux rendre un ange visible.
— Cependant, tout à l'heure, au bras de ce bandit?
— Tu ne vis qu'une image. Il nous est interdit
D'évoquer, ici-bas, les habitants célestes,
Nos droits s'étendent seuls sur les sphères funestes,
En vain déjà Satan essaya de franchir
Les remparts éternels, il ne put réussir.
Un monstre en fusion en défend les approches,
C'est un feu si subtil, qu'il dévore les roches.
Lui-même, Lucifer, de crimes affamé,
Aux cercles infernaux, retourna consumé;
Et le monstre sur nous, promenant sa colère,
En brûlant les esprits, enflamme l'atmosphère.
C'est par lui que tout âme arrachée à la mort,
Doit passer pour entrer dans le céleste port.
La vertu radieuse, en volant s'illumine,
Le vice dans ses feux, rencontre sa ruine;
Haletant, dévoré, lancé dans les enfers,
La vertu ceint ses flancs et lui forge des fers.
Mais ceux qui parmi vous, ont commis quelque crime,
Reniant toutefois le maître de l'abîme,
Entreront dans le port, lorsque purifiés,

Leurs esprits dans ce feu seront torréfiés.
— Puisque, dit le héros, tu n'as aucune prise
Sur l'âme dans le ciel solidement assise,
Pourrais-tu m'évoquer celles qui dans ces feux
Retrouvent des vertus le germe radieux.
— Oui, bien que le démon n'aime pas ce message,
Car trop souvent déjà les flammes dans leur rage,
Ont, dévorant son front sous d'horribles baisers,
Rejeté ses esprits aux sphères embrasés.
Cependant, qui veux-tu ? — Montre-moi la Gironde. —
La pythonisse agite encor la glace ronde,
S'écriant par trois fois : — Satan ! Satan ! Satan !
Et la chambre s'emplit d'un souffle de volcan.
— Me voilà ! me voilà ! Que veux-tu donc encore ?
— Où sont les Girondins ? — Un : le Seigneur adore ;
C'est Duchâtel. Un autre est au funeste lieu ;
Le reste attend là haut dans la sphère de feu.
— Montre-moi, dit Théos, ceux qui souffrent dans l'astre.
— Jamais ! hurla Satan, crois-tu que le désastre,
Qui naguère étreignit mon esprit courroucé,
Quand j'évoquai Bourbon, déjà soit effacé ?
— Je le veux, dit Théos, Satan, par les abîmes,
Des profonds Jacobins, évoque les victimes. —
Alors, un cri navré, remuant le héros,
Fit vingt fois à l'entour palpiter les échos,
Et la glace tournant, lui montra gémissantes,
Les âmes des martyrs vers le ciel suppliantes,
Ils pleuraient. Cependant les rayons éternels
Jetaient une auréole à ces fronts immortels,
Espérance, riant, apaisait leurs alarmes,
Leur montrait l'Eternel pour prix de tant de larmes.
Charité, de ses pleurs rafraîchissait leur sein ;
Et Foi les soutenait une palme à la main.
Nicole a reconnu Vergniaud, Beauvais, Lasource,
Et cent autres héros moissonnés dans leur course,
Sur le sein de Fonfrède, épanchant ses douleurs,
Ducos de son ami sait essuyer les pleurs.
Dans un globe de feu, le jeune et beau Mainvielle
A la voix de son Dieu gémit d'être rebelle.
Duperret s'applaudit d'avoir, par le martyr,

Mérité le pardon d'un tardif repentir.
Viger, Gardien, Brissot, Duprat, Buzot, Lacase
Gémissent sous les feux de leur sein qui s'embrase.
Les esprits terrassés sous la splendeur des cieux
Carra voit, en pleurant, ses rêves orgueilleux
S'anéantir ainsi que nous voyons la brume
Fondre sous les rayons que le soleil allume.
Dans l'ombre Valazé, déplore l'attentat
Qui ravit à son front les gloires du combat.
N'osant lever les yeux, Guadet verse des larmes
Sur son orgueil altier, cause de tant d'alarmes
Barbaroux, Pétion, Antiboul, Gensonné
De pleurs et de sanglots le geste sillonné,
Dirigent vers le ciel leur âme confiante,
Adjurant le Seigneur d'abréger leur attente.
Fauchet et Le Hardy, Genlis sur leurs genoux
Calment de l'Eternel, par des chants, le courroux;
Et déjà du Très-Haut la gloire leur pardonne,
Et sur leur front plus pur dépose une couronne.
— Mais je n'aperçois pas le timide Boileau.
— Il a trouvé l'enfer à travers son tombeau,
Répondit un accent échappé de la glace.
— Quoi! Vergniaud je t'entends! fixés à cette place,
Mes bras loin de ton sein ne peuvent que gémir.
— Ne pleure pas, ami, nous pourrons affermir,
Avant qu'il soit longtemps, notre ancienne tendresse:
Le fer à te frapper enflamme sa paresse.
Ne le fuis pas! il faut, pour sauver le pays,
Que les vœux éternels soient par nous obéis.
Robespierre se meurt; l'enfant de la sorcière,
Aux abîmes rendra son atroce poussière.
Mais il importe encor que ta solide main
Conduise du pays le chancelant destin.
Tu chercheras Brutus, le sombre patriote,
Tu lui diras ceci: « Robespierre complote;
Recevant des trésors de la main des Bourbons,
A ses vœux personnels il fait servir ces dons.
Et promettant le sceptre au fils des rois de France,
Montrant aux citoyens l'empire en espérance,
Il élève pour lui, sur les crânes broyés,

Un trône dont les pieds sont dans le sang noyés.
Engendré du démon et de cette sorcière,
Les enfers conjurés soutiennent Robespierre ;
Mais son heure est marquée, et déjà sur son front
Je vois l'acier vengeur effacer notre affront ».
Si Brutus hésitant, doutait de ta parole,
Que Brutus avec toi près de Junius vole ;
Le banquier des Bourbons, tremblant pour l'échafaud,
Satisfera Brutus, ami, plus qu'il ne faut.
Quand le peuple ameuté dévoilera la trame,
Qu'aux derniers Girondins ta main alors proclame :
Que rendus à Paris, ils se tiennent tous prêts
A saisir du destin les éternels arrêts.
Cependant ne crois pas que notre république
Plonge des pieds puissants aux flots d'un peuple inique.
Non, ce gouvernement, d'essence trop parfait,
Pour un peuple énervé, Nicole, n'est pas fait.
Les vices triomphants, échappés de la rue,
Toujours sur le pays mèneront la charrue ;
Et la vertu muette, au fer de l'assassin,
Tremblante, livrera son trop timide sein.
Ah ! ma noble patrie ! oh ! puissent les années,
Plus heureuses un jour, enfin t'être données !
O combats ! ô douleurs ! tu rougiras les flots
Du sang de tes enfants, du sang de tes héros !
Puisses-tu quelque jour de bataille et de gloire
Ne pas être broyée aux flancs de la victoire !
Vois-tu ces mille mains des sauvages du Don
Promener dans tes champs leur âpre tourbillon ?
Farouches étrangers, tremblez sur votre proie,
L'entendez-vous rugir sous le pied qui la broie ?
Tremble ! tremble Sarmate ! au fond de tes déserts.
Les bras de nos guerriers te riveront des fers.
Et tout l'Euxin en feu, sur tes voiles noyées,
En frémissant verra tes aigles foudroyées
Croate ambitieux, des milliers de héros
Sur tes cadres rompus vengeront nos sanglots.
Les champs bouleversés de la noble Italie
Les verront de l'Europe écraser la folie !
Et le pâle insulaire, au cri de notre airain,

Du fond de ses châteaux tremble pour son destin ;
Déchiré de remords, il attend que l'orage,
Maître des océans, vienne dompter sa rage.
O ma noble patrie ! après vingt rois déchus,
Les termes du bonheur te seront-ils échus ?
Et quelques ambitieux, armant sa monarchie,
Ne fera-t-il mugir les feux de l'anarchie,
Comme un gouffre béant prêt à tout engloutir,
Si tu défends les droits qu'il veut anéantir ?
Puisse un âge suivant, grand, fortuné, paisible,
Aux troubles de ces jours ne pas être accessible,
Et quelque prince, enfin, ami des libertés,
Rappeler en ton cœur tes vœux épouvantés ! —
Nicole était ému, dans le fond de son âme,
Il sentait bouillonner une enivrante flamme ;
Et chaque mot tombant des lèvres du héros
Arrachait à son cœur un torrent de sanglots.
Toutefois, maîtrisant sa fougue, sa tristesse,
Il dit : — O noble ami ! pardonne à ma faiblesse,
Je ne puis sans trembler songer à l'avenir
Que l'Eternel réserve à ce peuple martyr.
— Je comprends ta douleur ; mais les divins oracles,
Ont voulu que la France, à travers les obstacles,
Purifiant l'esprit des âges précédents,
Mérite par ses pleurs des jours moins discordants ;
Telle est de l'Eternel la grande théorie,
Torréfier nos cœurs par leur propre furie.
Vole, jeune héros, affronte ton destin ;
Je me sens entraîné, j'entrevois le déclin
Du pouvoir que Satan imprime à notre marche.
Il me faut te quitter pour retourner dans l'arche. —
Nicole était pensif ; cependant à Vergniaud,
De nouveau s'adressant : — Ami, dit-il, un mot,
Avant que d'obéir à l'ordre qui t'appelle,
Eclaircis un penser à mon esprit rebelle :
Je ne puis m'expliquer que vous, nobles martyrs,
Vous soyez enchaînés aux sphères des soupirs.
— Ami, dit le héros, les yeux noyés de larmes,
Lorsque Bourbon tomba sous de sanglantes armes,
Nous, lâches Girondins, sans rougir, sans remord,

Mentant à nos désirs, nous votâmes sa mort. —
A ces mots, le héros, abandonnant la glace,
Dans le lointain brumeux subitement s'efface.
— Eh bien ! reprit Théos, tes esprits satisfaits
De ma puissance encor nîront-ils les effets ?
— Non, dit Nicole ; Femme à Satan enchaînée,
Mon âme par ton charme est toute fascinée.
— Que t'a raconté l'âme en ce long entretien ?
— N'as-tu pas écouté ? — Je n'entends pas le bien.
Que disait-elle ? — Quoi ? que ton esprit habile
Peut chasser Lucifer de ce cercle mobile. —
Aussitôt le démon, jetant un cri strident,
Le cristal s'arrêta, comme lui répondant.
Mais Nicole reprit : — Veux-tu m'expliquer, femme,
Ces mots que dans la glace a fait entendre l'âme :
« L'enfant de la sorcière et l'enfant du démon ?... »
— Ecoute ! dit Théos, mon père fut Ammon,
L'antique Jupiter qui, du royaume sombre,
Voulant de ses sujets multiplier le nombre,
Vint corrompre ici-bas les enfants du Seigneur.
Ma mère est la Débauche et de Satan la sœur.
Fruit de telles amours, j'ai le droit, tous les âges,
De mes ans décrépits d'effacer les outrages.
Mes antiques attraints me sont alors rendus ;
Mes jours coulent plus doux, en amours épandus.
Pendant le dernier temps que ma vieille jeunesse
Ramena dans mes sens la nocturne faiblesse,
Mon père, le grand roi, par sa fille séduit,
Donna de notre flamme un illustre produit,
Et l'enfant grandissant, tout jeune, Robespierre,
Nous promettait déjà d'épouvanter la terre.
Ah ! l'ombre t'a parlé de l'enfant du démon ;
Et moi qui l'ai laissé terminer son sermon,
Espérant que plus tard ta bouche babillarde...
Enfant ! n'y reviens plus... Je me tiendrais en garde. —
La fille de Satan, bondissant à ces mots,
Lance un affreux blasphème et chasse le héros.
Cependant les seins nus, émergeant la démence,
Le crâne échevelé, les deux filles de France,
Ecrasant de leur pied les os sanglants des morts,

Faisaient sur l'échafaud éclater leurs discords.
Egalité disait : — Tu m'as juré naguère
D'éloigner, ô ma sœur ! les miens de ta colère,
Quand moi je promettais d'épargner mon courroux
Au front des Jacobins courbés à tes genoux.
Empruntant toutes deux de folles courtisanes
Méricourt et Maillard les séduisants organes,
Nous vîmes Robespierre, enfin humilié,
Abaisser son orgueil, à tes charmes lié ;
Le Cordelier Marat poignardé par l'infâme,
Et Chabot, après lui, m'abandonne leur âme.
Nos esprits alliés par l'effroi des mortels
Se virent encensés sur un millier d'autels !
Qu'as-tu fait, ô ma sœur ! de l'antique promesse ?
Tu l'as sacrifiée à ta sauvage ivresse !
Tes vœux, fous de débauche et de sang, et d'horreurs,
N'ont pas su maîtriser le cours de tes fureurs.
Non ! tous les miens sont là, sous ton acier perfide,
Egorgés pour nourrir ta rage fratricide.
Pourquoi m'as-tu ravi ceux qui, chaque matin,
A mon âme charmée offraient l'encens divin ?
Dis... Parle donc... Pourquoi ?... Tu ne peux... Ton silence
M'apprend... — Rompant ces mots dits avec véhémence,
La rude Liberté reprit avec dédain :
— Est-ce ma faute, à moi, si ton profond dessein
N'a pu dans ses réseaux enlacer mes fidelles ?
Puisqu'à tes faibles lois tu les a vus rebelles,
Faisons comme eux, brisons des liens odieux,
Fabriquons librement nos lois, nos droits, nos Dieux. —
Frémissant à ces mots, Egalité s'écrie :
— N'était-ce pas assez d'assouvir ta furie,
Sans venir bafouer le cri de mes douleurs ?
J'ai voulu partager avec toi les honneurs,
Tu me trahis ; niant ta parole sacrée,
Ton rire vient narguer une sœur éplorée.
Fabriquons librement, dis-tu, nos lois, nos Dieux !
Est-ce donc pour cela que les tiens furieux
Au pied de ce gibet dévorent mes fidèles ?
Faut-il suivre, dis-moi, ces lugubres modèles ?
Ah ! ah ! tu veux la guerre !.. Eh bien ! oui, tu l'auras !.. —

A ces mots enflammés, elle brandit ses bras,
S'élance d'un seul bond, comme un feu d'incendie,
Enlève dans ses mains, de ce coup étourdie,
Et prise à l'imprévu, la rude Liberté,
L'étreint, la tort, la broie avec vélocité.
Tel on voit sous le vent d'une meule rapide,
Le grain rouler broyé, prêt pour la dent avide.
Telle était Liberté dans les bras de sa sœur,
Qui, l'élevant en l'air, malgré sa pesanteur,
La rejette sans vie et, comme une panthère,
Ivre de sang humain, fait mugir sa colère :
— Eh bien ! tu l'as voulu, tu t'es fait ton destin ;
A mon tour de régner. Allons ! chante, mon sein !
Eclate d'allégresse, à toi l'encens de l'homme.
Que pour toi soit Paris ce que fut pour Dieu Rome. —
En achevant ces mots, la sômbre Egalité
Disparaît dans la nue avec agilité.
Mais aussitôt le roi de l'infernal empire
Apprend que Liberté, sans se défendre, expire.
Il mande auprès de lui son plus aimé sujet,
Celui qui suit ses pas dans tout sombre projet ;
Esprit qu'on voit partout, plongeant dans les extrêmes,
Le mal, le laid, le faux, le vrai, le bien eux-mêmes,
La noire Intolérance. A ce lugubre esprit,
Lucifer, en courroux espose son dépit.
— O fille bien aimée ! enfant de mon essence !
Je réclame ton bras, ministre de vengeance,
Tu sais que mon empire agrandi par tes soins,
Se voyait chaque jour d'autres pays adjoints.
Le Français, trop longtemps, rebelle à mes oracles,
M'avait du grand tyran livré les tabernacles,
Quand les filles de France, aux ordres de leur roi,
S'envolèrent des cieux pour éteindre ma loi.
D'abord surpris, bientôt je reconnus sans peine,
Qu'avec quelque travail j'assouvirais ma haine.
Egalité montrait un front ambitieux,
Ecrasant à ses pieds l'ordre émané des cieux
Liberté, moins farouche, était aussi perverse
Et voulait s'emparer du navire qui verse ;
Mais Fraternité seule opposait à mes coups,

Lorsque je la sondais, un céleste courroux.
Prenant Egalité surtout sous mon égide,
J'exaltai des deux sœurs l'ambition perfide,
Je leur montrai toujours leur sœur Fraternité
Comme entravant leur joie et leur cupidité.
Près d'elle tu partis, ô belle Intolérance!
Et bientôt dans leur cœur enflammant la démence,
Nous vîmes s'élever l'Incendie et la Mort;
Bref, par vos soins, hier, couronnant mon effort,
Fraternité roulait sous les coups des furies,
Me délivrant et d'elle, et de ses fourberies.
J'aimais Egalité. Je vis dans son ardeur
Je ne sais quoi d'affreux qui charmait mon humeur.
J'avais de grands projets. A ma voix élevée,
Elle trouvait enfin la puissance rêvée.
Et pour bien cimenter notre éternel lien,
Je la mettais au bras de Maximilien;
Mais l'ingrate se rit de moi, de ma puissance;
Couvrant mon front royal d'une imprudente offense,
Elle m'a bafoué. — J'ai juré les enfers
Que je saurais punir un esprit si pervers.
J'ai retourné mon bras. J'ai suscité contre elle
De sa cruelle sœur, la colère et le zèle.
Bientôt les Cordeliers ont payé de leur front,
Dans le charnier humain, son imprudent affront.
Mais écoute, ô ma fille! et jure avec mon âme
D'étouffer ce matin les complots de l'infâme.
Egalité voyant ses amis étendus,
Et ses vœux, pour jamais, par sa sœur confondus,
Sur elle s'est ruée, et de sa main vorace,
Lui déchira le col, la poitrine et la face.
Puis, la broyant enfin entre ses bras jaloux,
L'a rejetée inerte et morte sous ses coups.
O ma fille! je veux que cette forcenée,
A travers les douleurs, soit par ta main traînée.
Après, en récompense à ton sein affamé,
Je livre des mortels le troupeau désarmé.
Que tes adorateurs assouvissent ta joie,
Des Jacobins vainqueurs je t'accorde la proie.
Je n'en excepte qu'un: c'est Maximilien,

Il m'est cher entre tous, par un sacré lien,
Je veux qu'il règne un jour sur ce vaste domaine;
Mais je lègue à tes coups toute la race humaine.
— O père! tu le sais, reprit en rugissant
L'affreux démon, je suis toujours obéissant,
Aux ordres émanés de ta vertu suprême;
Pour te plaire, j'ai su combattre le ciel même;
Mais as-tu bien songé que l'objet de tes vœux
Est d'ôter à la vie un habitant des cieux?
Que nous pouvons armer, les uns contre les autres,
De la terre ou du ciel les farouches apôtres;
Mais qu'il est interdit, pour jamais à nos bras,
D'étouffer sous leurs coups ces esprits scélérats.
— Je le sais, noble fille, aussi prête l'oreille
A ce que ma fureur en ce moment conseille.
Ecoute-moi donc bien, tu sais qu'il est écrit
Dans le livre éternel, qu'un jour un grand esprit,
Par sa faute tombé, dans un habile piège,
Restera suspendu tant que le sacrilège,
Reniant son orgueil, ne crîra pas: « Seigneur,
Mon esprit confondu rejette son erreur ».
Mais, mieux que moi, tu sais que nulle âme tombée,
Au despote éternel ne s'est jamais courbée.
Eh bien! prends cette chaîne: elle est d'or et de feu,
Sans peine elle obéit et se plie à ton vœu;
Hâte-toi, prends par là... suis bien par cette route;
J'aperçois l'imprudente, elle avance, elle écoute;
Tu l'appelles ma sœur, l'embrasses et redis
Combien de la revoir en ton cœur t'applaudis;
Elle rit à tes vœux... quel est le cœur de roche,
Qui d'un si doux accueil repousserait l'approche?
Va! hâte-toi... la chaîne à son cou s'enroulant,
Fait balancer aux cieux cet esprit turbulent. —
S'échappant à ces mots, la noire Intolérance,
Dans les airs étonnés, comme un vautour s'élance.
Tel un globe enflammé, dans sa rapidité,
Paraît un trait de feu coupant l'immensité.
Tel paraît ce démon, il resplendit encore,
Aux enfers, que déjà, comme une blanche aurore,
Il apparaît aux pieds de la farouche sœur;

Il enlace son cou : — Pardonne à mon ardeur,
Belle fille de France. O sache enfin la joie
Que ta vue en mon âme, en ce moment déploie ;
Je n'ai jamais compris que nos jours, entraînés,
L'un à l'autre ne soient à jamais enchaînés. —
Il termine, et voilant dans son regard sa haine,
Par un baiser trompeur, la séduit et l'enchaîne.
Et lançant dans les airs le lien jusqu'aux cieux.
Il achève en hurlant son œuvre audacieux.
Tel on voit, dans la nuit, l'orbe d'une comète
S'agiter et bondir comme un fougueux athlète.
Telle on voyait au ciel la fière Egalité
Agiter son courroux par les vents emporté.
Néanmoins, vers Paris, comme un astre rapide,
Intolérance accourt, et cet esprit fétide,
Remuant des humains les plus sombres pensers,
Reçoit, en mugissant, leurs parfums empressés.

CHANT DIXIÈME

CHANT DIXIEME

DERNIERS SOUPIRS DE LA GIRONDE

Cependant Lucifer triomphant des trois anges.
Se hâte de voler au sein de ses phalanges,
Il mande auprès de lui le démon de l'erreur,
Celui des voluptés, celui de la langueur.
— Ecoutez, mes enfants, dit le roi de l'abîme,
J'exige qu'aujourd'hui votre fureur s'anime,
Trois anges du tyran disputaient à mes lois
L'empire dont nos coups nous avaient fait les rois;
Deux furent étouffés par des mains fraternelles,
L'autre, à jamais s'agite aux voûtes éternelles.
Mon fils allait régner, mais il est un humain,
Qui croit le faire choir sous l'effort de sa main.
Que l'homme est insensé! Ver sorti de la fange,
Il ose m'attaquer, défier ma phalange!
Quand l'univers entier se courbe sous mon bras,
Un vaniteux mortel entraverait mes pas!
Il faut le détromper. Ecoutez ma parole,
Que toute votre ardeur s'acharne sur Nicole
Hier, quand de Théos le miroir, à ma voix,
Au Girondin montra la femme qu'autrefois
Il aimait, l'imprudent me donna l'assurance,
Que par quelque détour j'obtiendrais ma vengeance;
Allons, ma belle Erreur, anime ton talent,
Fais jaillir un fantôme au premier ressemblant.
Que le regard d'Isma brûle dans sa prunelle,
Que Nicole à sa vue et soupire et chancelle,
Toi, chaude Volupté, donne-lui tes soupirs,
Sur sa bouche allanguie embrase les désirs,
Que l'amour effréné, les transports et ta flamme,

Dans ses yeux enivrés fassent bondir son âme;
Mais toi, douce Langueur, que tes moelleux accents,
Ton calme, tes refus, tes charmes languissants,
Tes propos séducteurs, qui trompent la sagesse,
Epanchent à son front la grâce enchanteresse:
Enchaînez ce mortel par vos chants les plus doux.
Que bientôt à vos pieds se rivent ses genoux!
— O père, dit Erreur, toujours je fus fidelle.
Quand jadis dans les cieux éclata la querelle,
Qui devait nous sauver des chaînes du tyran,
C'est moi qui fis gonfler les voix de l'ouragan;
C'est moi qui fascinai le regard des phalanges,
C'est moi qui séduisis une foule d'archanges,
C'est moi qui t'amenai tes plus fermes appuis.
Quand plus tard les Hébreux, par le tyran conduits,
Aux sables du désert suivaient une nuée,
Une fausse vapeur dans l'air insinuée
Par moi, vint enlever au peuple du tyran
D'innombrables soldats qu'engloutit l'Océan.
Quand son Christ des humains fut devenu pilote,
C'est moi, c'est toujours moi qui fascinai sa flotte,
Qui trompai les mortels dévoués à ses lois,
Qui jetai dans les airs des millions de voix,
Qui du milieu des flots fis naître des sirènes,
Jetant sur les mortels leurs gracieuses chaînes:
Arius, Mahomet, Helvétius, Calvin,
Voltaire, Spinosa, Zwingle, Luther, Socin,
Enflammés par mon souffle, entraînèrent la foule,
Comme des flots nombreux emportés par la houle.
Mais, vois, tous les Français, n'est-ce pas à mes cris,
Par mes soins dirigés, de mes songes nourris,
Que depuis de longs jours ils te livrent leur âme?
Ai-je dans aucun temps mérité quelque blâme?
Père! pourquoi veux-tu qu'un autre ait avec moi,
La gloire de courber un mortel sous ta loi?
J'ai trompé l'univers, j'ai même trompé Rome,
Faut-il donc être trois pour tromper un seul homme?
— O fille, répondit le tyran des humains,
J'aime à voir cette ardeur, ces glorieux dédains,
Dans une enfant sortie un jour de mon essence,

Je sais ton dévoûment et ton obéissance.
Tu trompas les tyrans, tu trompas les mortels,
Tu dressas contre Dieu des millions d'autels,
Mais toujours, chère enfant, quelque autre satellite,
Aidait à tes travaux sans nuire à ton mérite.
Envie, Orgueil, Amour, Fanatisme, Fureur,
De dompter les humains eurent aussi l'honneur.
Celui qu'il faut courber est un esprit robuste,
Une âme qui connaît et méprise l'injuste.
Bien que vous soyez trois, il faudra déployer
Un plan supérieur si l'on veut le broyer.
Allez, enfants, allez, l'un à l'autre propices,
Pour les rendre plus sûrs, liez vos artifices. —
Le démon de l'erreur, à ces mots en grondant,
Comme un nuage d'or s'enfuit vers l'Occident;
Suivi de ses deux sœurs, il plane sur la ville
Et couvre la cité de sa vapeur mobile,
Mais bientôt condensé sous un aspect humain,
Il appelle à regret ses deux sœurs dans son sein.
  L'astre à qui nous devons la vie et la lumière,
De ses ardeurs à peine embrasait sa carrière,
Que l'ami de Vergniaud, par un songe abusé,
Se réveillait soudain, l'esprit, le cœur brisé.
Erreur, dans le sommeil, lui montrait une amante,
Que son cœur ulcéré perdit dans la tourmente;
Elle était dans ses bras, il écoutait son sein
Soupirer et bondir sous son ardente main.
Agité, poursuivi, suant, il se réveille,
— Isma, mon doux amour! O bonheur! ô merveille!
Isma! ma chère Isma! quoi mon esprit troublé,
Te revoit, te saisit... Ah! mon cœur a tremblé.
Quoi! serait-il possible?... au tombeau descendue,
A la mort pour toujours, hélas! elle est rendue.
Ah! si tu n'es qu'un songe? ah! pourquoi m'abuser?
Pourquoi venir ainsi du cercueil me briser?
Eloigne tes regards: ils brûlent ma paupière,
Isma, viens sur mon cœur... mais non, vaine ombre, arrière!
Et le fantôme dit: — Nicole, cher héros,
Tu ne t'abuses pas, mon œil n'était pas clos;
Quand mon sein, dévasté sous une main sauvage,

A tes yeux étonnés dévoila le ravage
Qu'infligeait à mes flancs un délire cruel,
Tu supposas ma vie éteinte dans le ciel.
Dieu ne le voulut pas. Quand ton âme navrée
De mon dernier soupir se croyant assurée,
S'éloignait tout en pleurs, et jetait des sanglots,
Mes esprits revenus écoutaient les échos,
Aux flammes de l'amour je vois ma destinée,
Je vois toute ma vie aux soucis condamnée;
Comme je contemplais ton buste gracieux!
Comme de ton aspect j'assouvissais mes yeux!
Tout à coup enflammé, vers toi mon cœur s'élance;
Mais accablé soudain, il s'affaise en silence.
Je ne suis plus à moi. Dérobons ce transport;
J'ai vendu pour Nicole, hier au soir, mon sort.
Voilons à ce héros, qui gémit sur ma perte,
Que la route des pleurs de nouveau m'est ouverte;
Ne noyons pas sa vie en des flots de regrets;
Les tourments sont moins lourds lorsqu'ils sont bien complets,
Etouffons loin de lui, comme loin de la couche,
De cet homme maudit qui fascina ma bouche,
Les flammes d'un amour qui serait criminel,
Jusqu'à ce que sa main ait broyé le cruel.
Ton bras, ces jours passés, Nicole, sous la hache
A brisé, pour jamais cette odieuse attache.
Je suis à moi. Je viens, fidèle en mes amours,
Te chérir, t'adorer, t'abandonner mes jours. —
Le fantôme se tait. Sur sa bouche fermée,
La volupté répand les grâces d'Idumée,
Et la douce Langueur, s'épanchant sur ses yeux,
Appelle les désirs par ses ris gracieux.
Nicole est étonné, son cœur craint et soupire;
Soudain, comme un torrent, s'échappe son délire.
— Heureux! heureux! celui qui vous entend parler,
Qui peut vous avoir vue et ne pas se troubler?
Ce sont vos ris surtout qui font penser mon âme,
Sitôt que je vous vois, mon cœur tremble et s'enflamme.
La parole me fuit; je perds le mouvement;
Une sueur glacée, un sombre abattement,
Les feux les plus subtils... Je suis heureux; je souffre.

Des nuages épais me dérobent le gouffre ;
Il semble que la vie, entrant à flots pressés,
Précipite mon cœur en des vœux insensés :
Je voudrais sur ton sein, dans mon ardeur fébrile,
Trouver, mort ou vivant, un éternel asile.
Qui que tu sois, femme, ange, ou fille des démons,
Viens ! ô viens sur mon cœur ; loin de la foule aimons. —
Il dit, et de son œil il dévore la femme,
La grâce de ses yeux, le souris de son âme ;
Le fantôme s'approche, et par un long regard
Perce le Girondin d'un invincible dard ;
Et bientôt de l'amour, assouvissant la joie,
Dans un délire faux l'infortuné se noie.
Soudain tout s'engloutit, lit, meubles et parquets ;
Les deux amants ont vu s'agiter des bosquets ;
Le cytise odorant, la glycine amoureuse
Promène, en longs festons, sa grappe vaporeuse ;
Le bignone écarlate étend ses bras noueux,
Et la rose l'embrasse en replis tortueux ;
L'on dirait deux amants confondant leurs pensées.
Là, ce sont des gazons, des ondes cadencées.
Les myrtes, les lauriers, les cèdres, les fusains,
Se groupent dans les prés en gracieux gradins.
Puis, autour des gazons, l'on admirait encore,
Tout ce que produisit une amoureuse Flore :
La verveine, l'œillet, l'orgueilleux dahlia,
L'aloès, le cactus, l'humble camélia ;
Mais partout répandue et fraîchement éclose ;
En bosquets, en festons, l'on admire la rose :
La rose qui naquit d'un soupir de Vénus,
Et qui jette en nos seins des charmes inconnus.
Puis, au milieu des fleurs, les fruits les plus suaves
Se courbent, sous la main, en dociles esclaves ;
La prune parfumée étend ses grains de jais,
La cerise se penche en régimes épais,
La pêche, le raisin et l'orange dorée
Balancent dans les airs leur grâce colorée.
Là, sur un tamarix, un bruyant rossignol,
Fait pleuvoir ses chansons en perles sur le sol ;
La fauvette dorée en gammes cadencées,

Elance jusqu'aux cieux ses ardeurs oppressées ;
Tout cause, tout gazouille en ces charmants bosquets ;
Tout s'entretient d'amour, fruits, oiseaux et bouquets.
Le raisin à la pêche a dit comment liées,
Leurs âmes s'unissaient en larmes enviées.
Fauvettes, rossignols, cygnes dans les roseaux,
Charment, par leurs chansons, les prés et les coteaux.
Mais il faut écouter le gracieux langage
Que la fleur à la rose, au sein de ce bocage,
Pour charmer ses vertus, toujours fait retentir ;
Chacun veut un baiser, être heureux et mourir.
Non ! quel que soit le chant des lèvres de nos femmes,
Il n'atteindra jamais aux gracieuses gammes
Que du sein des pistils l'amour sait moduler.
Pleurs, ris, accords, refrains, tout sert à vous troubler.
Partout l'amour sourit, sur le gazon, sur l'onde,
Partout il fait bondir sa famille féconde ;
Il chante dans les fleurs, il chante dans les airs,
Tout palpite, tout rit, à ses gracieux airs.
Jamais dans ces bosquets le souffle de Borée
N'a fait frémir la fleur par sa voix abhorrée.
Seul le zéphir se mêle aux chansons de l'amour,
Charmant, dans les buissons, le monarque du jour.
Nicole et sa compagne, énervés par ces charmes,
Mêlent dans leurs baisers leurs enivrantes larmes.
— Vois, disait le fantôme, ô comme tout jouit !
Comme à tant de beautés le regard s'éblouit !
Aimons ! n'oublions pas que bientôt nos années,
Dans l'abîme sans fond, seront abandonnées.
Aimons ! aimons aussi ! tandis qu'il en est temps,
Par nos jeux, nos amours, charmons tous nos instans. —
Et l'âme du héros, dans l'ivresse engloutie,
Oubliait ses devoirs, au spectre assujettie.
  Dans un lieu retiré, sous des myrtes en fleurs,
A l'ombre des rochers, dont les noires couleurs
Se réflètent aux flots d'une onde murmurante,
Le Girondin soupire aux pieds de son amante.
L'amour qui, partout chante, irrite leurs plaisirs,
Et quand ils sont comblés, raniment les désirs ;
Mais, cependant Nicole, englouti dans sa joie,

Sent d'un remords rongeur son âme être la proie,
Il comprend qu'un pouvoir, dominant sa raison,
Lui fit de ces jardins une molle prison.
Mais, au vœu de l'Erreur, cette noire pensée,
Par une autre plus douce en hâte est remplacée.
Le fantôme disait : — quoi ! ton front soucieux,
Quand tout chante et tout rit, sera silencieux !
Quelle âme en ces berceaux resterait affligée ?
Aurais-tu des regrets ? Ne suis-je pas vengée ?
Loin des crimes de l'homme, en ce jardin béni,
Laisse-toi, mon Nicole, au délice infini
Entraîner doucement, ainsi que l'hirondelle
Fuyant les noirs frimas, à l'Orient fidelle. —
  Le héros souriant, pressait contre son cœur
Le démon étonné d'éprouver tant d'ardeur.
Cependant, bien des fois, les désirs de Nicole,
Au delà de ces champs menaient son âme folle,
Son cœur, illuminé par un éclair lointain,
Concevait un instant l'horreur de son destin.
Telle, après la tempête, une troupe égarée,
Dans une sombre nuit par la foudre éclairée,
Découvre tout à coup les ravages des eaux,
Les ondes dévastant les plaines, les coteaux ;
Il veut fuir. Mais comment ? Un jour que le fantôme,
Etait par le sommeil accablé sous un dôme
Formé pour le repos de tamarins fleuris,
Il résolut de fuir ces charmes à tout prix ;
Il contemple l'enfant, il soupire, il l'embrasse,
Dans un sentier de fleurs en pleurant il s'efface.
Soudain, par un détour, il est au bord de l'eau ;
Il avance, et partout, comme un vaste réseau,
L'onde en plis tortueux enveloppe cette île.
Il chancelle, il frémit, son courage est stérile ;
Il s'épuise en efforts, et bientôt harassé,
Il s'assied sur le sol, palpitant, terrassé.
L'onde est large, et jamais nulles forces humaines,
Ne pourraient traverser ces énervantes plaines ;
Et de tous les côtés de lugubres rochers
Opposent leur granit aux imprudents nochers.
Nicole gémissait : soudain à son oreille

Un cri de son amante, en sursaut le réveille :
— Dans le bosquet d'amour, endormie un instant,
Sous un songe affaissé, mon sein tout palpitant,
Pour la dernière fois, croyait presser ton âme.
Je m'éveille et ma voix en tous lieux te réclame.
Hélas ! Dieu des amants ! mon esprit éclairé,
N'était donc pas en vain par le songe atterré ?
Je te nomme tout haut ! Nicole ! mon Nicole !
Seul l'écho gémissant répond à ma parole ;
Mes jambes, sous mon corps fléchissent un moment
O Nicole ! ô ma vie ! apaise mon tourment !
Viens ! ô viens ranimer une amante fidelle !
Mon Nicole ! réponds à la voix qui t'appelle !
La force me revient ! je m'élance en tous lieux !
Dans la grotte, les prés, les bois mélodieux !
Longtemps je vole en vain. Par l'amour entraînée,
Jusques aux bords des eaux, je vole fascinée.
Enfin, je t'aperçois ; j'ai vu ton front penché ;
Je devine en ton cœur l'espoir en vain caché.
Tu me fuis, doux amour, quand ma brûlante flamme,
Pour découvrir tes pas a consumé mon âme.
Ah ! tu ne m'aimes plus ! tu veux m'abandonner !
Moi qui te chéris tant ; j'ai voulu t'enchaîner
Par des liens de fleurs à la joie éternelle,
Et tu punis ainsi ma flamme trop fidelle.
J'en mourrai ! Vois mon front accablé de douleur !
Si tu me délaissais, l'immuable pâleur
Qui glace les tombeaux de son froid diadème,
Mourant, inanimé, le glacerait de même !
Tu fuis ! Que t'ai-je fait ? Sur ce granit lointain,
Faut-il te voir broyer et déchirer ton sein ?
Si jamais tu m'aimas, oh ! si je te fus chère !
Abandonne un projet qui trop me désespère.
Hélas ! voilà bien l'homme, il jure des serments ;
Il veut, entre nos bras, d'immuables moments ;
Sitôt qu'à notre voix sa flamme est assouvie,
Il jette aux grés des vents nos hontes, notre vie.
Ah ! si ce n'est pour moi, que ce soit pour tes jours ;
Le bonheur est ici ; mais loin de ces séjours,
C'est la mort, les tourments qui briseront ta tête.

Ne franchis pas ces bords, oh! mon Nicole, arrête! —
Elle dit et les pleurs jaillissent de ses yeux,
Et Nicole pâlit; ces mots délicieux
Allument dans sa veine une enivrante flamme.
— O fille des amours! que tu sois ange ou femme!
Ta voix voluptueuse enchaîne mes pensers.
Quand je suis près de toi, tous mes esprits bercés
Aux ineffables chants de ta bouche divine
Adorent le démon qui soudain les fascine.
Ma poitrine est en feu, mon esprit terrassé.
Dans mes veines mon sang à ta vue est glacé.
Te fuir! dis-tu, te fuir! quand ces ondes troublées,
N'enchaîneraient mon sort à ces douces vallées,
Pourrais-je m'échapper à l'organe puissant
Qui me fait palpiter sous son moelleux accent.
Non, tu n'es point Isma! tu n'es qu'un beau délire,
Un rêve des démons, quelque songe de lyre.
Je ne sais, je t'ignore et cependant mon sein
Quand il presse le tien jouit de son larcin.
Je suis heureux, je souffre, et mon âme en détresse,
Aux larmes du bonheur déplore son ivresse.
Fuis! songe trompeur, fuis!... mais non, viens près de moi
Qu'en tes bras adorés j'enivre mon effroi —
  Pendant un mois entier, dévoré par sa flamme,
Nicole en ces jardins assoupissait son âme,
Et déjà le devoir, à son cœur éperdu,
S'effaçait au lointain par l'ombre confondu,
Ainsi que ces vaisseaux, s'abîmant dans la brume,
Et qu'à peine un éclair sous la tempête allume;
Ou telle qu'une lampe, au fond des souterrains,
Jette, à l'ombre des murs, des rayons incertains.
  Pendant que le héros, au bras de la folie,
Promène en ces bosquets sa pensée amollie,
Robespierre partout a triomphé des siens.
Vainement à Bordeaux, chéris des citoyens,
Roland et Condorcet ameutent la vengeance,
Elle ne répond pas à leur sombre espérance,
Il leur faut dans la mort éteindre tous leur maux.
  Lorsque Roland partit, fuyant les échafauds,
De nombreux Girondins suivirent sa fortune;

Tous ils avaient juré d'étouffer la tribune,
D'où la foudre venait exterminer leur sort.
Guadet et Barbaroux unissant leur effort,
Devaient sur l'échafaud lancer la Normandie,
Pendant qu'Isnard, Louvet, allumant l'incendie,
De Marseille à Lyon, dans un cercle de feu,
Etreindraient à Paris le sanguinaire vœu;
Mais l'ardent Barbaroux aux plaines de la Dive,
Avait conduit sa troupe, à lutter trop hâtive,
Et l'échafaud partout, répondant à ses cris,
La mort avait broyé les Girondins surpris.
Lorsque Roland connut la funeste nouvelle,
Il comprit qu'au malheur, la Gironde fidelle
Tomberait à Bordeaux sous Maximilien,
Et bientôt il dut fuir aux cris de Tallien,
D'Isabeau, de Ronsin, de l'infâme Valette,
Portant dans ces pays une terreur muette.
En ces jours d'infamie, il était dangereux,
D'asseoir à son foyer ces hommes valeureux,
Qui, soldats de l'honneur, luttaient avec courage
Pour détourner au loin les flammes, le carnage.
Il existait pourtant des âmes sans effroi,
Qui bravaient de Paris la désastreuse loi;
Tel, aux flancs escarpés de la rude Neustrie,
Un pêcheur, méprisant la rage, la furie
D'une indocile mer, a planté son giron,
Qui ne fut jamais sourd au cri de l'aviron,
Jetant sous la rafale un long pleur de détresse.
Roland et Condorcet portèrent leur tristesse.
Chez un de ces héros qui narguaient les tyrans.
Mais la hache connaît la route aussi des champs.
Là, les deux Girondins, veillés par ces familles,
Se seraient dérobés à l'ombre des charmilles,
Si le cœur de Roland, troublé par ses remords,
N'eût trop souvent trompé ces généreux efforts;
Cent fois le Girondin vaincu par sa pensée,
S'envolait à Bordeaux, l'âme tout oppressée.
De la noble Roland, enchaînée à Paris,
Il épiait le sort chaque jour aux écrits.
Un jour, ô jour terrible! il apprit que la hache

Devait le lendemain briser l'unique attache
Qui retenait encor son âme parmi nous.
Au bruit de la nouvelle il tremble. Ses genoux
S'affaissent : un cri sourd jaillit de sa poitrine.
Son souffle est arrêté. Soudain son front s'incline.
Mais, secouant son cœur par un suprême effort,
Il bondit sur ses pieds comme un puissant ressort,
S'enfuit dans la campagne, et navré de souffrance,
Au fond de sa retraite emporte sa démence ;
Mais il était trop tard. Vus par un espion
Son trouble, son effroi, sa vaste émotion,
L'ont bientôt fait noter en traître à la patrie ;
Suivi, cerné, traqué jusqu'en sa métairie,
Il vit enfin la mort signer ses derniers jours ;
Les sbires jacobins étaient aux alentours,
On entendait leurs cris, fuir était impossible.
Condorcet souriant, le regard impassible,
Dit à Roland : — Ami, veux-tu, que délivré,
Notre esprit nargue enfin un tyran abhorré ?
Cette bague contient une essence divine,
Qui du fer montagnard sauve notre poitrine. —
Muet comme un tombeau, Roland tendit la main,
Prit l'essence de mort que le froid Girondin
Lui donnait sans pâlir, après l'avoir goûtée.
Et Condorcet reprit : — Ta mine est éventée,
Stupide Tallien, pouvais-tu supposer
Que nous attendrions que l'on vînt nous briser ? —
Et, Roland ajouta : — Marie, ô noble femme,
Puisque les Jacobins ont arraché ton âme
Pour la précipiter au fer de l'échafaud,
Il ne me reste plus qu'à te joindre là haut,
Réclamer le pardon de ma noire folie.
Adieu ! ma destinée, ô femme, est accomplie ! —
Lorsque, serrant leur chaîne à l'encontre des murs,
Les sbires montagnards se croyant déjà sûrs
De dévorer leur proie, eurent franchi l'enceinte,
Ils trouvèrent deux fronts montrant encor l'empreinte
Du doigt toujours fumant de leur reine : la mort !
Les monstres furieux, dans un sombre transport,
Entrent, volent, sondant toute obscure retraite,

Et bientôt, exaltés, pour venger leur défaite,
Ils enchaînent vieillard, épouse, père, enfants,
Et, soldats d'échafauds, retournent triomphants.
Tels on voit des chasseurs à l'âme sanguinaire,
S'élancer sur les pics, comptant saisir dans l'aire,
Pour triompher au soir l'aigle majestueux;
Ils marchent à pas sourds. Soudain impétueux,
Le mousquet en avant, ils bondissent ensemble;
Leur regard est ému, d'espoir leur âme tremble;
Sombre déception... L'aigle était disparu.
Tout à coup en sondant, soudain leur œil a vu
Au plus profond de l'antre un faisceau d'étincelles,
Qu'un noir essaim d'aiglons lancent de leurs prunelles;
Et l'esprit courroucé, les chasseurs, de leurs fers,
Massacrent en jurant, les fils du roi des airs.
Toutefois, Tallien a senti dans son âme,
Comme un éclair qui luit dans le ciel et l'enflamme,
L'amour brûler son cœur et ravir ses esprits.
Le vieillard où Roland avait été surpris
Possédait une enfant dont le divin sourire,
Avait sur le bandit imprimé son empire,
La belle Fontenay, fleur de dix-huit printemps,
Avait du Montagnard dominé tous les sens.
Comme un lion dompté par son regard de flamme,
Le bandit apaisa les fureurs de son âme.
Il devint malléable; et bientôt à la voix
De l'enfant, il promit de tourner ses exploits
Contre le dictateur, qui sur la capitale
Promenait rugissant son pied de cannibale.
Pour signaler bientôt ses nouvelles amours
Aux Girondins tombés il jurait son secours.
Tel on voit sous les feux de l'ardente fournaise,
L'airain bouillant couler dans un moule de glaise,
Se plier au contour du fragile mortier,
Lui soumettre en grondant, son esprit meurtrier.
La belle enfant disait: — Citoyen, votre route,
Ne mit-elle jamais dans votre âme le doute?
Croyez-vous dans le sang consolider vos lois?
Espérez-vous ainsi faire oublier les rois?
Vous est-il plus permis de couronner la hache,

Qu'aux rois d'éterniser une abaissante attache ?
Non, c'est par la douceur que le droit établi,
Peut, sur nos fronts vaincus, faire germer l'oubli ;
Il était des mortels comprenant ces pensées,
Ils sont anéantis ; vos armes insensées
Les ont précipités aux flancs des échafauds.
Vous avez tout perdu ; votre immuable faux,
Dans leur sein a fauché leur généreuse idée,
Que reste-t-il ? un tigre ! une meute bridée !
Tallien, croyez-vous sauver notre pays ?
Vous êtes l'instrument du tigre de Paris,
Quand son pied triomphant écrasera nos têtes,
Quand son bras sur Paris fixera ses conquêtes,
Vous, il vous brisera, misérable instrument,
Qui pourriez rappeler son avilissement. —
Tallien répondait : — Aux lueurs de ton âme,
Je vois la vérité, je découvre la trame
Que Maximilien jette autour de nos pas.
L'amour m'a délivré ; j'espère que mon bras
Sauvera la Gironde en sauvant la patrie,
J'espère que jamais, du tigre la furie,
N'élèvera sur nous un trône ensanglanté ;
Il est temps que son vœu soit enfin arrêté. —
  Cependant, dirigé par diverses fortunes,
Isnard, dans le Midi, convoquait les communes,
De Marseille à Lyon, le héros girondin,
Avait contre Paris fait gronder le tocsin,
Les champs s'étaient levés ; partout organisée
La Gironde espérait que, bientôt, écrasée,
La Terreur aux abois, rendrait à son parti
L'honneur que les complots avait anéanti,
Lorsque soudain le bruit retentit dans la France,
Qu'Evreux, Paris, Bordeaux, perdaient leur espérance,
Que Barbaroux, Guadet, Brissot, Vergniaud, Roland,
Avaient sur l'échafaud porté leur front sanglant.
Quand Barbaroux marchait du fond de la Neustrie,
Si le Midi lancé, pour sauver la patrie,
Contre Paris en feux eût été préparé ;
Si Roland à Bordeaux, plus prompt eût arboré
Le drapeau girondin contre la capitale,

A Paris délivré du tyran cannibale,
Que de pleurs, que de sang l'on aurait épargnés ;
Mais du prompt Barbaroux, les élans indignés,
Ne furent pas suivis de la lente Gironde,
Et Maximilien faucha tout à la ronde.
Isnard, dans le Midi, restait seul aux combats,
Tel sur les océans, vous voyez un trois-mâts
Lutter sans nul espoir au milieu des ruines,
Dont le plomb meurtrier, vomi des coulevrines,
A couvert en grondant, les vagues d'alentours,
S'il combat, ce n'est plus pour défendre ses jours ;
Pour son front invaincu que la gloire abandonne,
De l'honneur en mourant il veut une couronne.
Tel on voyait Isnard combattant à Lyon.
Cependant contre lui la Révolution
A commandé Dubois et ses mille cohortes,
Et Lyon est sommé d'abandonner ses portes.
Isnard a rassemblé les flots des citoyens,
Il leur dit : — Le pays, sous les Parisiens,
Courbe son noble front dans le sang, dans la fange,
De honte, de fureur, quel horrible mélange !
La mort règne partout. Barbaroux dans Evreux,
Roland dans la Gironde, ont en un jour affreux,
Livré leur sainte cause à la hache sanglante,
Vergniaud et nos amis tombés dans la tourmente,
Ont laissé le champ libre à Maximilien,
Nicole a disparu, comment ? on n'en sait rien.
Lâchement ? impossible ! il est tombé sans doute,
Dans l'ombre, sous un fer qui devina sa route ;
Nous seuls restons debout. Voulez-vous à Dubois,
Livrer pour l'échafaud notre dernier pavois ?
Ou bien préférez-vous, engloutis sous ses pierres,
Mourir en embrassant nos pleurantes bannières ? —
A ces mots, entraîné, tout le peuple a mugi :
— Mourons ! mourons ! Plutôt qu'à notre front rougi,
L'insatiable fer n'imprime son stigmate.
Que Dieu protège un jour notre patrie ingrate ! —
La réponse du peuple est redite à Dubois,
Les guerriers ont hurlé : — Que la ville aux abois,
Avant qu'il soit demain s'écroule sous nos haches ! —

Et partout dans le camp promenant leurs panaches,
Les chefs parisiens exaltaient les ardeurs,
Embrasant les soldats de leurs sombres fureurs.
Et bientôt le canon, des Brotteaux à Fourvière,
Fait sur les Girondins retentir son tonnerre.
Le plomb, le fer, le feu, vomi sur les remparts,
Va, grondant promener la mort de toutes parts,
Les boulets enflammés, en rouges étincelles,
Pleuvent sur les palais, les quais, les citadelles,
Font sauter en éclats des monuments entiers,
Propagent l'incendie aux plus lointains quartiers.
Que de feu ! que de plomb ! que de cris ! quels désastres !
L'on dirait que Lyon, sous une grêle d'astres,
Englouti, va crouler au sein d'un lac de feu ;
Tel autrefois marqué par la fureur de Dieu,
Sodome succomba sous des torrents de laves.
Tel apparut Lyon sous son peuple de braves.
C'est en vain que la mort a touché de son doigt
Mille guerriers tombés au sein de leur exploit ;
L'ardeur des citoyens, par le danger grandie,
Devenait chaque jour de plus en plus hardie ;
Isnard, Cussy, Louvet, à la tête des leurs,
N'auraient pas eu besoin d'exalter les ardeurs.
Avec ses cavaliers, Précy dans la campagne,
Promenait la terreur jusque sur la montagne.
Un soir, que tous les feux semblaient s'être endormis,
Rassemblant ses guerriers dans la plaine vomis,
Précy, comme un éclair, au faubourg Irénée,
Sur les Jacobins, las d'une rude journée,
S'élance ; en un moment, la mort vole partout ;
Avant que les soldats, en armes, soient debout,
Mille sont massacrés, aux cris des cimeterres.
Le héros girondin a cloué cent tonnerres.
O noirs tubes de bronze, hier à votre voix,
Nos murs, tout palpitant, s'écroulaient à la fois ;
Aujourd'hui, chauds encor, le fût dans la poussière,
L'enfant affronte en vain votre inerte cratère.
Tel on voit un tyran. Le matin dans la mort,
Sur un mouvement d'œil il plonge sans effort,
Tremblantes à sa voix, mille têtes courbées ;

Que sous un fer au soir, ses forces dérobées,
Ne laissent qu'une masse inerte et sans terreur,
Chacun le frappera de son talon moqueur.
Cependant réveillé par mille cris d'alarmes,
Dubois a fait ranger ses guerriers sous les armes;
Il sonne les combats. — Devant ces flots compacts,
Précy fait reculer ses cavaliers intacts!
Ils rentrent en bon ordre et partout dans la ville,
Le flambeau de victoire aux monuments vacille.
Chacun conte sa joie; on se croit délivré.
La Montagne bientôt aura désemparé.
Trop vaine illusion! lorsque la renommée
Vint redire à Paris que la mort sur l'armée,
Bondissant de Lyon, avait courbé son bras;
On ordonne à Couthon de mener les combats.
Dubois, né dans les camps, aimait l'art de Bellonne,
Il voulait des combats que la règle couronne.
Couthon, monstre difforme, avait pris en horreur
Ce qui n'affectait pas un désordre vengeur.
Partout, aux alentours, il fait lever en masse,
Paysans, ouvriers, par la sombre menace;
Dans les villes, les champs, chacun sous les drapeaux,
Délaissant le travail, l'atelier, les troupeaux,
Doit pour l'œuvre de mort se munir de la hache;
L'échafaud est promis à quiconque se cache.
Quand il eut dans le camp cent vingt mille guerriers,
Le Jacobin menant cet essaim d'éperviers,
Ordonna sur Lyon une attaque suprême.
Le canon retentit. Des rocs que Polyphême
N'aurait pu remuer, de ses muscles puissants,
Ecrasent, aux faubourgs, les héros mugissants;
Les soldats de Couthon, en masses condensées,
Marchent sur les remparts; et partout fracassées,
Les fascines tombant aux chocs impétueux,
Vont plonger le désordre aux faubourgs tortueux.
Avez-vous vu parfois, sous le vent des tempêtes,
Les torrents s'élancer, bondir du haut des crêtes,
Entraîner, dans leur vol, guérets, rochers, buissons;
Arracher les forêts, dévaster les moissons;
Engloutir les troupeaux; jusqu'au sein des villages,

Promener en grondant leurs terribles ravages ?
Tels on vit sur Lyon, comme mille ouragans,
Se ruer du Jacobin les cent mille artisans.
En vain, Isnard, Louvet, soutiennent leurs cohortes,
En vain, le cœur en feu, Précy s'élance aux portes.
L'Océan dans ses flots engloutit leur valeur ;
Ils frappent, et leurs coups, grandis par la fureur,
Font rouler à leurs pieds des cohortes entières ;
Le feu, le plomb croisé, les bombes meurtrières,
La foudre qui résonne, et le fer et les rocs,
Et les cris des mourants, et les horribles chocs,
Et le sang répandu, le tocsin, la fumée,
Enveloppent jurant, et l'une et l'autre armée ;
Isnard est en tous lieux ; on dirait que son bras,
Pour frapper les bandits, ne sera jamais las.
Qui pourrait donc citer les héros qui succombent ?
Dix mille sont vainqueurs et dix mille autres tombent.
Ceux-ci, pleins de fureur, font bondir un rocher,
Qui, sous ses vastes flancs, sur le sol vient joncher,
Un essaim de soldats qui sème au loin broyée
Sa chair aux flots de sang, complètement noyée.
Plus loin la foudre éclate, et mille bataillons,
Vont, dans les airs brûlants, parsemer leurs haillons.
Là ce sont des guerriers qui tombent sous la hache ;
Ici des cavaliers, sous la foudre qui crache,
S'élancent, vont tomber aux bouches des airains !
Ravissent en mourant la vie à mille humains.
Que de sang ! que de mort ! que de cris ! quelle guerre !
Que diront nos enfants, apprenant que naguère,
Leurs ancêtres entre eux, comme des loups cruels,
Se sont rongé les chairs, pour assouvir leurs fiels.
Mais la rage surtout, dans le faubourg de Vaise,
Pour dompter les humains, embrase sa fournaise,
Assiégés, assiégeants, rugissent de fureur.
Un redoutable fort annihile l'ardeur
Des soldats jacobins que Kellermann enflamme.
Dans le fort girondin, Jourdan tient l'oriflamme.
A sa voix les soldats deviennent des héros.
Les bras sont délassés, les sabres sont dispos.
Il embrase les cœurs au feu de sa parole :

— Amis, sachons mourir; montons au Capitole.
Tous les guerriers ont dit: — mourons, mourons!... — En [vain
Kellermann fait gronder son désastreux airain.
Le granit est broyé, les toits enflammés roulent
L'un sur l'autre, les murs avec fracas s'écroulent.
Les héros de Jourdan, le fer dans les deux bras,
Précipitent aux feux des milliers de soldats.
Kellermann étonné, ranime ses phalanges,
Il donne un blâme aux uns, à ceux-ci des louanges.
Cependant il hésite. Un monceau de guerriers
Au pied de ces remparts, meurent sacrifiés.
Comment franchir le fort? Le tourner? impossible:
A droite la rivière. Un roc inaccessible
A gauche, sur le fort, protège son rempart.
Rien dans ce bastion n'est l'enfant du hasard.
— Allons, soldats! dit-il, allons! nos baïonnettes
Nous rendront maître enfin, de ce nid de chouettes,
Quoi! des soldats français reculeraient toujours!
En avant! en avant! chassons tous ces vautours! —
Qui de vous n'a pas vu l'Océan plein de rage,
Bondir, voler, tomber, hurlant sur le rivage?
Les flots les plus lointains, empressés d'accourir,
Sur le dos des premiers trop lents à parvenir,
Passent et vont rouler tout fumant sur le sable.
Telle est de Kellermann la cohorte indomptable.
La baïonnette en main comme autant de béliers,
Ils volent en avant sans faire de quartiers.
Une trombe qui passe aurait moins de puissance;
Ils ont gravi le fort. Soudain Jourdan s'avance:
— Girondins! mugit-il, quoi! vous reculerez!
Combattons-nous des dieux? Non! soyez rassurés,
Ces hommes sont mortels, et pas plus que nos lames,
Leur bondissant acier ne possède de flammes. —
Il dit et s'élançant suivi de cent héros,
Parmi les Jacobins il porte le chaos;
Ils frappent. Sous leurs coups, les lignes éventrées,
Dans des torrents de feu roulent désespérées.
Que de sang! que de cris! que de feux! quel courroux!
La mort en ricanant, triomphe à tous les coups;

Les clairons, les tambours, les hurlements, la foudre,
Le salpêtre, l'airain, les tonnerres, la poudre,
Les mille bataillons, les élans des héros...
Quels transports! quel fracas! quels volcans! quel chaos!
Montagnards, Girondins, luttent, frappent, rugissent,
Ceux-ci roulent aux feux, d'autres dans le sang glissent.
En vain, morts, éventrés, les soldats de Jourdan,
S'abîment, emportés aux flammes du volcan,
Affamés de combats, d'autres comblent les vides,
Aux festins, les gourmets ne sont pas plus avides.
Le combat recommence, et grands comme des dieux,
Les Girondins tonnant se font audacieux,
Ils frappent. Chaque coup s'abattant sur les crânes,
Les jette en rugissant dans l'empire des mânes.
Roulant en avalanche, ils sèment la terreur,
Les rouges n'osent plus soutenir leur fureur,
Tout cède à leur courroux. — Non, jamais les tempêtes
N'ont balayé les pics roulant au long des crêtes,
Comme ces Girondins, du haut de leurs remparts,
Lancent en rugissant, les cadres montagnards;
Ils volent sur leurs pas, jurant, tonnant, ils frappent,
Ils poursuivent au loin ceux qui, tremblants, s'échappent
Qui bientôt culbutés, brûlés, percés, broyés,
Vont cacher dans leur camp leurs lambeaux foudroyés.
La Gironde salue enfin ses oriflammes,
Dont les nobles débris planent au sein des flammes.
Cependant à Couthon, un des guerriers vaincus,
Redit comment les siens avaient été reçus.
Le Montagnard rugit. Le conseil se rassemble,
Kellermann est mandé, chacun de rage tremble:
Javoque, Oudot, Huguet, Maure, Pinet, Fréron,
Et dirigeant en chef, le féroce Couthon,
Couthon, monstre sans âme, aux entrailles de pierre,
Le Séide bancal du cruel Robespierre.
— Quoi! dit le Montagnard, un essaim d'éperviers,
Sont-ils donc une digue à vingt mille guerriers?
Serais-tu traître aussi? Veux-tu nous faire accroire,
Que le soldat français trahi par la victoire,
Devrait à la défaite être ainsi résigné?
Souviens-toi de Justine. — A ces mots indigné,

Kellermann répondit : — Eh bien ! prends cette lame,
Et par tes propres mains viens commander la flamme.
Il me faut des soldats et non pas des bandits ;
Nous verrons, citoyen, ton courage. Interdits,
Il laisse disputer les chefs de la Montagne,
Mais bientôt le conseil à Vaise l'accompagne.
Là, Javoques s'écrie : — Amis, rassurez-vous,
Ce Mole entre nos mains, calmant notre courroux,
Bientôt nous livrera de la ville l'entrée. —
A ce discours, croyant sa vengeance assurée,
Kellermann répondit : — Prends le commandement.
Nous verrons, citoyen, avec bonheur comment
Tu sauras triompher de cette résistance. —
Le Jacobin reprend : — Soldats, que l'assurance
Rentre dans vos esprits, et je jure qu'au soir,
Des derniers Girondins s'écroulera l'espoir.
Donnez-moi cent guerriers, trente barils de poudre,
Et bientôt nous verrons l'obstacle se dissoudre. —
Il dit, et gravissant le rocher dont les flancs,
Jusqu'au sein de l'éther défiaient les autans,
Il choisit une masse immense qui surplombe
Comme un oiseau de proie au-dessus d'une tombe.
Javoques fait creuser à son pied un canal,
Vaste, large, profond comme un antre infernal ;
La poudre en un instant à son ordre s'entasse,
Tous les conduits sont pleins jusqu'au dernier espace,
L'on a muré l'essor par un amas de rocs
Cimentés fortement pour résister aux chocs ;
Et, redoutable enfant de la poudre enflammée,
Une ligne de soufre est jusqu'au bas semée.
Toutefois, dans le fort, les soldats de Jourdan,
Réparent les débris du terrible ouragan :
Ils éteignent les feux, relèvent les toitures,
Etanchent des mourants les livides blessures.
Prévenu par Jourdan, Isnard a détaché
Un essaim de soldats qui n'ont jamais bronché.
Des guerriers girondins c'est la troupe choisie ;
Jamais aucun danger au feu ne l'a saisie.
Lejeune la commande. Elle entre dans le fort.
Chacun à son aspect exalte son transport.

— Vivent les Girondins! vive la République!
Sachons mourir, à bas la chambre despotique! —
Tout à coup, comme un cri jeté par l'ouragan,
Comme les sombres voix qui sortent d'un volcan,
De l'hymne de la mort, effrayante préface,
Un cri vint retentir. L'épouvantable masse
Au milieu des éclairs, des feux, des tourbillons,
Roule comme la foudre au sein des bataillons.
Le ciel est englouti sous des flots de fumée
Qui voile en ses réseaux et l'une et l'autre armée.
Un lugubre silence a succédé soudain.
Et lui-même Couthon sent palpiter son sein.
Mais bientôt, par les vents emportés, les nuages,
Aux regards effarés, découvrent les ravages
Que le poids de la roche a faits en s'abattant.
Le fort est fracassé. Plus un seul combattant.
De l'honneur girondin, formidable hétacombe,
Tous gisent étouffés comme aux flancs d'une tombe.
— En avant! dit Couthon,désormais, général,
La victoire devra suivre notre signal. —
Kellermann obéit, il sait qui le commande;
Il doit faire oublier; il ranime sa bande.
— En avant! en avant! — et bientôt dans Lyon,
Il sème devant lui la désolation.
En vain Isnard, Précy, que la fureur enflamme,
Veulent défendre encor leur dernière oriflamme;
En vain chaque maison, convertie en rempart,
Oppose résistance au drapeau montagnard:
Il faut céder enfin; bientôt toute la ville,
Sous les coups des guerriers tremble, pleure, vacille.
  Le lendemain, Paris, apprenait que Lyon
Avait cessé de vivre à la voix de Couthon,
Qu'Isnard, Précy, Louvet, chassés dans les campagnes,
Réclamaient un abri des antres des montagnes.

CHANT ONZIÈME

CHANT ONZIEME

LES COMPLOTS

Le démon triomphant voit son fils délivré
De tout obstacle enfin sous ses pas engendré.
L'un et l'autre parti, pleurant sur leur bannière,
Gisent ensanglantés, le front dans la poussière.
Pour achever ses vœux, mandant Fatalité,
Il lui tint ce discours : — Que ta fidélité,
Pour couronner mon fils, soit, ma sœur, sans limite :
Au moment d'aborder, il a peur, il hésite.
Il hésite, et pourquoi ? Sous mes coups, Girondins,
Cordeliers ont trouvé le prix de leurs desseins :
Vergniaud, Danton, Guadet, sont tombés sous la hache ;
Isnard, comme Louvet, dans les ombres se cache,
Roland m'a prévenu ; Nicole est enchaîné,
Aux genoux de l'Erreur, son esprit dominé,
Ne peut à mes travaux mettre d'autres obstacles.
Les trois célestes sœurs font taire leurs oracles.
Qu'a-t-il à redouter ? tu le rassureras,
Qu'il sache que la terre est soumise à son bras,
Et notre gloire encor, dans les cieux imposée,
Fera pâlir leur Dieu jusqu'en son élysée. —
Il dit... par un baiser congédiant sa sœur,
Il savoure à longs traits l'espoir de sa noirceur.
Et le morne démon, s'envolant sur la terre,
A bientôt aperçu, caressant Robespierre,
La fille du plaisir, la folle Méricourt.
Depuis que Liberté n'embrasait plus l'amour
De l'enfant du bonheur elle était affaissée ;
Son âme avait perdu cette ardente pensée,

Qui relançait au feu son redoutable amant ;
Comme lui, ses esprits tremblaient à tout moment.
— Crois-moi, s'écriait-elle, oui ! je vois sur ta tête,
Cette tête adorée, un poignard qui s'apprête
A plonger dans la mort le plus grand des héros.
Je t'en conjure, ami, laisse tout ce chaos ;
N'es-tu pas assez grand ? ton front ivre de gloire,
Espère-t-il encore augmenter dans l'histoire ?
Tous les partis sont là, morts, fauchés à tes pieds.
Que voudrais-tu de plus ? Songe aux chênes altiers.
Quand leur faîte isolé domine aux cieux, superbe,
Ils appellent la foudre où dort doucement l'herbe.
Que ferais-tu d'un trône entouré d'ennemis ?
Ton pied trouvera-t-il toujours des fronts soumis ?
Abandonne plutôt ce pays à lui-même ;
Rends-lui sa liberté. Songe quel diadème
L'histoire enthousiaste, à ton nom glorieux,
Un jour déposerait si, moins audacieux,
Tu consentais à temps à t'effacer dans l'ombre.
Non ! non ! jamais Solon, Caton, Brutus le sombre
N'auraient, autant que toi, mérité d'un pays. —
Le despote déjà, par lui-même indécis,
Ecoutant ce discours, ne savait plus que faire ;
Tout à coup Méricourt sent un feu téméraire
S'emparer de son âme et gronder en son sein,
Et comme apercevant l'affaissement soudain
Où sa tiède parole a plongé Robespierre,
Elle frappe du pied, jette un cri de panthère ;
Elle sent le démon qui pénètre son cœur,
Enflammer tout son sang d'une morne fureur,
Embraser son cerveau d'une sanglante ivresse
Jeter en ses esprits des songes de tigresse :
— Que je suis faible et folle ! et tu n'as pas pitié
Des stupides terreurs que ma lâche amitié
Pour entraver ton vol sous ta marche fait naître ?
Et ton pied ne vient point broyer ce front de traître ?
Je ne te connais plus. Va ne m'écoute pas ;
Quoi ! la peur de la mort enchaînerait tes pas.
Quoi ! les partis vaincus attendent que ta tête
Daigne se couronner, et c'est moi qui t'arrête !

Ah! Maximilien! pourquoi tremblerais-tu?
Qui donc n'est pas courbé sous ta grande vertu?
N'as-tu pas terrassé tous les partis avides?
N'as-tu pas délivré la France des perfides?
Sous ton pied valeureux, Guadet, Danton, Vergniaud
Trouvent de leurs calculs le prix sur l'échafaud.
Nicole a disparu. Roland, sa digne épouse,
Sont tombés sous les coups de la hache jalouse.
Isnard, comme Louvet, succombant à Lyon,
A laissé le champ libre à ton ambition.
Qui crains-tu donc encor? Les traîtres et la Chambre?
On mitraille les uns, et l'autre, on la démembre.
La hache de Fouquier, le canon d'Henriot
Sont là pour étouffer tout espoir de complot.
De Paris à Lyon, de Nantes à Marseille,
Jamais pour les partis l'échafaud ne sommeille.
Nantes, Bordeaux, Lyon, Paris, Marseille, Caen,
Domptés comme les flots du terrible Océan
Sous les rayons de feu du soleil de la ligne,
N'osent plus contre toi dresser le moindre signe.
Et tu trembles!... — C'est là, Méricourt, justement,
Ce qui fait en tout lieu, mon effroi, mon tourment.
Je le sais, à mes pieds, la France est enchaînée;
Depuis longtemps son souffle est à ma destinée
Rivé comme un boulet au talon du forçat.
Avancer, c'est du sang, un éternel combat.
Oui! c'est le trône au bout; mais peut-être la tombe.
Qui donc m'épargnera si jamais je succombe?
Je ne le vois que trop: mon pied par la terreur
Domine les pensers, mais engendre l'horreur.
Oui! je suis maître enfin. Et néanmoins je tremble.
Malgré moi je comprends que cette horreur rassemble
Sous mes pas, sur mon front, au loin, partout ici,
Un terrible ouragan qui, vengeur, sans merci,
Aux éclats de la foudre, écrasera ma tête.
Quoi! je reculerais, je fuirais la tempête!
Quand l'œuvre s'accomplit, me faut-il donc enfin
Briser le diadème étendu sous ma main?
Mais c'est la mort aussi. Reculer! le pourrais-je?
Si je fuis le pouvoir, ici, qui me protège?

Partout ne vois-tu pas les partis se dresser,
Sur mon crâne vaincu, du tombeau s'élancer,
Comme autant de démons et me demander compte
Des flots de sang versé dont moi-même j'ai honte?
Avancer, reculer, partout je vois la mort
Assise en mon chemin et me fermant le port.
Comme je comprends bien tes doutes et tes craintes,
Ton hésitation, tes paroles contraintes!
Moi-même, Méricourt, j'hésite, et cependant,
Lancé comme un boulet par le salpêtre ardent,
Sans atteindre le but, dans cette rude joûte,
Dépend-il donc de moi d'interrompre ma route?
Non, non, quoi qu'il arrive, au trône il faut marcher.
Malheur à qui voudrait me faire trébucher!
Les morts ne parlent plus; les vivants, dans la tombe,
S'il le fallait encore, iraient en hécatombe,
S'offrir, pour assurer la marche du destin.
Le sort en est jeté; je serai souverain! —
 Dans la gloire des cieux, Fraternité soupire;
Elle voit son héros noyé dans le délire;
Soudain elle interroge en un regard soumis,
Celui par qui le bien, le mal (1), tout est permis;

---

(1) Afin que l'on n'interprête pas en mauvaise part sa pensée, l'auteur va l'expliquer. L'auteur a mis le mot *mal* parce que dans nos langues humaines, il n'y en a pas d'autre pour exprimer ce qui est défendu par Dieu. Mais le mal en lui-même n'existe pas pour l'homme en dehors des rapports de l'homme à Dieu. Autrement dit : le mal est la désobéissance aux ordres de Dieu. Par conséquent, tout ce que nous appelons *mal* devient un acte très licite, du moment que Dieu nous le permet, et même quelquefois quand cet acte est fortement contraire au commandement général de la Providence, il devient un acte de haute vertu, car il faut une grande foi pour désobéir aux ordres que Dieu a gravés dans notre cœur. Ainsi Dieu nous a défendu le meurtre. Mais que dans un cas donné il nous ordonne de tuer, non seulement il n'y aura plus crime en tuant, mais dans certains cas, si la personne à tuer nous est chère, il y aura vertu. Voilà pourquoi Judith ne fut pas coupable en tuant Holopherne, et Abraham fut un grand saint en s'appretant à tuer son fils tant aimé. Voilà pourquoi les Juifs étaient des saints en exterminant les Amalécites, et pourquoi de nos jours encore, les soldats ne sont pas criminels en tuant des adversaires qui ne leur ont rien fait. C'est parce que Dieu permet encore de nos jours la guerre, mais que dans un temps donné, il juge à propos de la défendre, il sera aussi criminel de tuer un soldat sur le champ de bataille, que de l'assassiner dans son lit ou sur une grande route. Voilà pourquoi encore de nos jours, le clergé catholique est sublime dans son vœu de chasteté ; car il lui faut une grande vertu et une grande foi pour rester pur, en violant l'ordre naturel que Dieu a écrit dans le cœur humain avec une telle puis-

Et de suite éclairée, elle franchit la sphère.
Son aile, en un moment, s'abaisse sur la terre.
Pour ramener Nicole, empruntant de Vergniaud
La forme et l'apparence, elle vole, et bientôt,

sance, qu'il n'y a pas, en dehors de la foi catholique, un homme sur mille qui puisse lui résister. « Et est le vœu de la virginité, le plus noble de tous les vœux, comme estant le plus aspre : *Diaboli virtus in lumbis est*, dict saint Jérosme. » En effet, le tigre qui mange des animaux, est-il plus coupable et plus cruel que le bœuf qui ne mange que des végétaux ? non, car c'est la loi que Dieu lui a tracée, et il n'a pas même la liberté d'en sortir ; les animaux qui se mangent entre eux (le rat, par exemple), sont-ils plus cruels et plus coupables que les agneaux ? non, car ils suivent l'ordre de de Dieu. L'homme ne devient donc coupable que parce que Dieu, tout en lui laissant la possibilité de manger ses semblables ou de les tuer, lui a cependant formellement interdit de le faire. Le tigre ne tue pas le tigre. Est-il vertueux pour cela ? non. Il ne sait et ne peut faire qu'une chose, suivre l'instinct que Dieu a gravé d'une manière immuable dans sa race. Il n'a pas la possibilité de désobéir. L'homme qui tue un homme est coupable, parce que Dieu lui a défendu de le faire. L'homme, qui ne tue pas est vertueux, parce que Dieu lui a laissé la possibilité de le faire. Il en est de même pour toutes les autres défenses de Dieu. Ainsi aujourd'hui l'adultère est une faute, parce que Dieu nous l'interdit. Chez les Juifs, on pouvait avoir dix femmes, et les premiers hommes pouvaient, sans crime, être incestueux. Le pieux Abel dut nécessairement l'être. De ceci on peut tirer une conclusion, c'est que la religion, c'est-à-dire l'obéissance à Dieu, ne change pas, tandis que la morale varie selon que la volonté de Dieu juge à propos de varier, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'à l'opposé de ce qu'ont avancé certains philosophes, ces défenses de Dieu ne sont pas arbitraires, elles sont toutes dans l'intérêt de l'homme, dans l'intérêt de sa conservation sur le globe. Aussi, toutes les lois juives, qui ne sont qu'un sublime commentaire du Décalogue, sont-elles toutes conçues dans ce sens jusque dans les plus petits détails. Ainsi il était permis de se marier entre beaux-frères et belles-sœurs. Tandis que cela était interdit chez les Romains qui n'avaient conscience que de la pudeur sans en connaître le principe. Mais Moïse, législateur inspiré, ne devait interdire que ce qui nuisait réellement à la beauté et à la conservation de la race humaine. Telle est encore la défense de manger du porc, nourriture malsaine pour nous, peuples du Nord, mais bien autrement dangereuse pour les peuples de l'Orient, où elle entraîne, sans compter la lèpre, une foule d'autres maladies. Au reste, l'Église moderne est entrée elle-même dans de semblables détails en prescrivant aux peuples catholiques de manger une fois ou deux par semaine du poisson et des légumes (nourriture qui renferme de l'iode en quantité considérable, surtout le poisson ; et dans les poissons, la raie et la morue, ce pain du peuple, sont-ils ceux qui en renferment le plus) Aussi, depuis l'oubli de ces ordres de Dieu, les maladies lymphatiques ont-elles fait d'immenses ravages chez les chrétiens. Il est à remarquer que Moïse, qui avait interdit aux Juifs une multitude d'animaux terrestres, avait permis l'usage de tous poissons sans aucune exception, ce qui est conforme aux principes, puisque la chair de poisson, outre une grande quantité d'iode, renferme encore du phosphore, corps nécessaire à la formation des os, et qui porte l'homme à la multiplication. Une chose véritablement frappante, c'est que la science moderne, dans ses plus surprenantes découvertes, ne fait que nous révéler la sagesse des prescriptions

Au Girondin surpris elle tient ce langage :
— Quoi ! Nicole, c'est toi qui foule ce rivage
Que jamais nul mortel ne vit impunément !
Qui donc aurait pu croire à ton abaissement ?

---

de l'Eglise *ante* ou *post Christum*. Ainsi nos pères de familles, esprits forts, qui de par Voltaire rougiraient de donner le vendredi de l'iode et du phosphore sous forme de poisson à leur famille, parce que depuis 4.000 ans ce sont ces ignorants de prêtres qui le leur prescrivent, obéissent ponctuellement aujourd'hui à leurs savants docteurs qui font, sous forme d'huile de morue, de raie, de squamme, etc., boire chaque matin à leurs malheureux enfants une quantité considérable de cet iode et de ce phosphore. Seulement l'Église préservait et prévenait (ignoremment, nous l'accordons si l'on veut, ce qui prouverait d'autant plus sa divinité. Et sa façon d'administrer ces médicaments générateurs, était plus aimable). La science, elle, elle répare... et tue quelquefois. Nos aveugles pères n'étaient pas si sots que nos journalistes le proclament tous les matins du haut de leurs savants tréteaux. Tel était encore l'ordre de faire reposer la terre tous les sept ans, ordre protecteur qui prévenait les famines et forçait les peuples à la prévoyance. Chez nous, qui avons méconnu ces grandes lois de la nature, la nature n'en a pas pour cela perdu ses droits, la terre se repose, bien malgré nous, à des périodes à peu près fixes ; mais comme ce repos n'est pas prévu, il nous trouve dénués de toute avance,et des famines épouvantables s'ensuivent. Si Dieu a modifié certaines lois préservatrices de l'espèce humaine, ce ne sont que celles qui sont contraires à la conservation de l'homme. Telles sont l'inceste et l'adultère : ils étaient permis, ou plutôt ils n'existaient pas dans les commencements, car il fallait multiplier les hommes. Ils sont défendus aujourd'hui, parce que l'accroissement des hommes n'est plus le but essentiel. indispensable de l'humanité, et que l'inceste entraîne l'abâtardissement des races ; et l'adultère, des querelles, des meurtres et, par une route détournée, l'abâtardissement aussi, car si l'adultère devient commun, rien n'empêche que les adultérins ne s'unissent aux sœurs légitimes ou adultérines, et les fils aux mères et les filles aux pères. Ainsi, l'on pourra conclure de là, que plus la désobéissance à Dieu affecte la vie ou la conservation de l'homme, plus la faute est grande, d'où l'on ne sera plus étonné de voir l'anathème jeté sur l'assassinat, ce meurtre proprement dit, et sur le sodomisme, cet autre meurtre détourné ; et alors nous comprendrons la colère du déluge et l'embrasement de la pentapole sodomienne. Nous comprendrons la malédiction de Cham, et nous admirerons ce grand exemple de Loth, offrant ses filles vierges aux infâmes habitants de sa ville. L'inceste de ces filles s'effaçant devant cette grande loi de Dieu : le peuplement de la terre, et devant cet immense crime de tout un peuple déniant l'ordre de Dieu : l'union des sexes différents. Donc, en résumé, tout ce que nous appelons *mal*, n'est mal que par rapport à l'ordre de Dieu. Que Dieu nous permette ou nous ordonne de le faire, ce mal deviendra un acte licite, ou même un acte de haute vertu. Donc encore, il n'y a qu'un péché qui renferme tous les autres : la désobéissance à Dieu, c'est-à-dire l'orgueil ; comme il n'y a qu'une vertu : l'obéissance à Dieu, c'est-à-dire l'humilité *(a)*.

(a) Il convient de tenir compte de l'époque ; mais remplacez le mot Dieu, par celui de Pan et il n'y a rien à retrancher dans cette note qui avait beaucoup frappé Emile Deschamps et les écrivains du temps. C'était un acheminement vers l'inévitable évolution de la science moderne et j'ai déjà dit comment cette évolution était complète en 1885, vingt-cinq ans plus tard, lors de la mort prématurée de mon père. P. V.

Tous les nôtres tombés attendaient que ton âme
Avant peu les vengeât en étranglant l'infâme,
Et tu coules tes jours sur le sein d'un démon.
Tu devais, disais-tu, t'emparer du timon,
Du char où Robespierre, effroyable vampire,
Ecrase les débris, les os de cet empire.
Tu devais, disais-tu, dans ton vol effréné,
Broyer, sur les tombeaux, ce tigre forcené;
Et ton âme engourdie, au bras de ce fantôme,
Te ferait un héros parmi ceux de Sodome.
Attends-tu que Louvet, la Réveillère, Isnard,
Foulent, ensanglantés, l'échafaud montagnard?
Que Maximilien, cet enfant de l'abîme,
Ait son trône assuré, dans Paris par ton crime?
Quand tous seront tombés, où seront nos appuis?
Allons! que par ton bras ces charmes soient détruits!
Allons! qu'à son niveau, ta sagesse remonte.
— Ami, reprit Nicole, écrasé par la honte,
Si toutefois ce nom peut m'être encor donné.
Ah! je fus par le ciel un jour abandonné.
Dans un songe surpris, je crus revoir la femme
Où j'avais déposé l'avenir de mon âme.
Je fus séduit par elle et je ne sais comment,
Dans l'ivresse englouti, je tombai lourdement.
Et depuis de longs jours, je veux briser la chaîne
Qui me rive au délire et malgré moi m'entraîne;
J'ai vainement cherché quelque issue à ces lieux.
Je suis maudit du ciel, à moi-même odieux.
Tu voudrais, Girondin, qu'à ces prisons j'échappe.
Je suis prêt. — Viens alors; prends ce poignard et frappe!
— Que dis-tu? — Le sommeil à ma voix est tombé
Sur le front de celui par qui tu fus courbé.
Ce poignard est magique, en frappant sa poitrine,
Tu détruis d'un seul coup la loi qui te fascine.
Le fantôme endormi sous ces magnolias,
Présente justement le sein gauche à ton bras.
Viens vite! profitons du moment qu'il sommeille,
Courage! hâtons-nous! craignons qu'il se réveille.
— Quoi! s'écria Nicole, y songes-tu, Vergniaud?
Moi, broyer cet enfant comme un fer d'échafaud!

Jamais, ami, jamais! moi, tuer mon amante,
Mon Isma, mes amours de mon crime innocente.
— Insensé! je l'ai dit ce monstre est un démon
Qui pour te mieux dompter, a pris notre limon.
Ton Isma, dans le ciel, déplore ton délire,
Et ne reconnaît plus le héros dont la lyre,
Enchaînait les lions par ses nerveux accents,
Courbait les léopards sous ses muscles puissants,
En l'homme efféminé qui, noyé dans ses vices,
Pour l'amour d'un démon, se rit de nos supplices.
Viens, sous ces tulipiers. Regarde l'horizon,
Reflétant ses horreurs, jusque dans ta prison.
— Que vois-je? dit Nicole, ô mon Dieu! que de larmes
Que de sang répandu! que de pleurs! que d'alarmes! —
Fraternité reprit: — Vois en bas, à tes piés,
Ces hommes, ces enfants, l'un à l'autre liés.
A la voix des démons, engloutis dans la Loire,
Leur mort fera pâlir des siècles la mémoire.
Vois ces mères pleurant, ces lugubres vaisseaux,
Ces hommes massacrés, ces gémissantes eaux;
Vois ces cadavres nus accolés à ces femmes;
A l'appel de Carrier, ils roulent sous les lames.
Dieu! quels rugissements! des troupeaux de lions
Ont-ils donc parmi nous jeté leurs bataillons?
Des cavernes d'Afrique a-t-on vu les panthères
A l'odeur du carnage aborder à ces terres?
Non! ce sont des humains! la voix de Rossignol,
Promène, rugissant, la terreur sur le sol:
La faim, le fer, la flamme, écrasent la Vendée,
L'eau, par le sang grossie, est partout débordée;
Les villes sont en feu, les habitants broyés,
Les enfants, les vieillards, aux flots de sang noyés.
Que d'horreurs! quels débris! que de feux! quel carnage!
Mais écoute là-bas ces cris sur le rivage,
Dix mille Vendéens, livrés à Quiberon,
Elancent dans la mort leur dernier escadron,
Sombreuil! pour les sauver, c'est en vain que tu pries,
Silence! il faut du sang à boire à nos furies.
Mais regarde au Midi, Couthon, tigre bancal,
Range les citoyens devant son arsenal.

Les canons sont gorgés. Feu! la mitraille éclate,
Le silence revient sur la fange écarlate;
Vingt générations, à l'ordre des tyrans,
Dans le sein de la mort ont roulé leurs torrens.
Le peuple est englouti, les murailles rasées;
Les palais abattus, les maisons embrasées,
Et la trace du sang seule indique l'endroit
Où la grande cité succomba pour le droit.
Vois ce dernier logis. Dirigés par Javoques,
Trois bandits enfantés par ces rudes époques,
En ont pris pour leurs jeux les mornes habitants;
Vois ce vieillard pleurer les membres palpitants;
Pourquoi par les démons fut-il lié sans armes?
Comme il vous défendrait, ô filles, dont les charmes
Sont enchaînés sans voile aux regards des maudits!
Comme il vous ravirait aux bras de ces bandits!
Vois-le, comme il se tord. Vois ces vierges liées,
Luttant, pleurant, priant; mais en vain suppliées,
Les panthères, grand Dieu! calmeraient leur fureur
Ecoute, enfant, écoute! aux feux de l'impudeur,
Ils n'ont pas vu glisser le vieillard de sa chaîne,
Suivons-le! que veut-il? Oublîrait-il sa haine?
Une torche à la main, il vole en un réduit,
La vengeance l'y chasse et l'amour le conduit,
Il a levé le bras. Vois ce baril de poudre,
Feu! tout vole en éclat sous le cri de la foudre.
Père, bandits, enfants, fureur, virginité,
Tout roule, confondu, jusqu'en l'éternité.
Que ton œil effaré, délaisse cette plaine;
Considère Paris, ne tremble pas, la haine,
Comme un vaste linceul enveloppe ces murs.
Eux-mêmes les tombeaux n'offrent plus d'abris sûrs.
Amar, Billot, Saint-Just, l'horrible Robespierre,
Font planer sur Paris leurs rêves de panthère;
Jour et nuit l'échafaud précipitant l'acier,
Confond sœur, mère, enfants, amis, dans le charnier.
Le vertueux Roland s'est délivré lui-même,
Réclamant son épouse au monarque suprême;
Epouse infortunée, à l'acier jacobin,
Comme un mâle héros, tu présentes le sein;
Sa rage ne faiblit devant aucune tête,

Gloire, beauté, douceur, grâce, rien ne l'arrête.
Ah ! malheureux Lebrun, en vain dans un grenier,
Tu dérobes tes jours aux sbires de Fouquier ;
La hache infatigable a su trouver ta route.
Dupré meurt en riant, et vous, Rabaud, sans doute,
Votre âme s'est brisée en contemplant la mort
Qui terrasse la femme unie à votre sort.
Pétion et Gorsas, Condorcet et Clavières,
Le fer ou le poison disperse vos poussières.
Ami ! déjà la mort a promené son bras,
Et le silence est fait tout autour de nos pas.
Tiens ! contemple ce char, il porte le génie,
Roucher, Jacques, Chénier, chantant leur agonie,
Diront à nos neveux que lui-même Apollon
De ce champ de la mort a foulé le sillon,
Que sa voix qui charmait tant de monstres naguère,
Se mourut impuissante, au cri de Robespierre.
Trembles-tu donc encor ? faudra-t-il te montrer,
Les monstres en tous lieux prêts à tout dévorer ?
Lorsque les tiens s'en vont, broyés dans les tempêtes,
Tu chanterais l'amour en éternelles fêtes !
Lorsque le sang à flots inonde le pays,
Les ordres de ton Dieu seraient désobéis !
Tu rirais de nos pleurs ! ivresses insensées,
Quoi ! vous insulterez à nos larmes versées.
Non ! non ! prends ce poignard ! écrase des amours,
Qui livrent à l'opprobre et ton nom et tes jours... —
Mais Nicole, à ces mots, d'attention redouble,
— O mon Dieu, gémit-il, mon regard est-il trouble ?
Mais j'aperçois, tremblant au pied des échafauds,
Le front déjà ployé sous leur sinistre faux,
Mon père !... Scélérats, arrêtez ! c'est mon père !
— Ami, reprend Vergniaud, il est trop tard, la terre
Sur ce corps, pour jamais, a reconquis ses droits.
— Hélas, dit le héros, leurs lugubres exploits,
Devaient-ils donc frapper un vieillard sans défense ?
— Ami, c'est à toi seul, à ton incontinence,
Qu'il faut attribuer ce rude châtiment,
Depuis un mois entier, plongé profondément,
Dans l'oubli de nos droits, tu savoures l'ivresse,

Sans entendre partout nos appels de détresse.
Heureux, pour ton honneur, que le bruit a couru,
Qu'aux flancs d'une prison, tout à coup disparu,
Ton front n'attendait plus que son tour de la hache.
Ne pouvant supposer la misérable attache
Qui retient enchaîné son fils à ces séjours,
Pour te sauver, ton père, avait risqué ses jours.
Malgré le poids des ans, volant plein de courage,
L'insensé, croyait-il, à son nom que la rage
De Maximilien, s'enfuirait aux enfers?
Il te voulut sauver, il n'obtint que des fers. —
Terminant ce discours, Fraternité s'élance,
Elle entraîne Nicole. En tremblant il s'avance;
Elle met en ses mains le magique poignard;
Il le prend, le repousse, et soudain l'œil hagard,
Il le lève... Il frémit. Il s'étonne... Il soupire.
— Hélas! moi te tuer?... Ah! quel est mon délire!
Que tu sois une femme, un fantôme, un démon,
Qu'importe! je t'adore... — Appelle ta raison,
Reprend Fraternité, sache que la patrie,
Ta gloire, l'Eternel, veulent que ta furie,
Pour expier la faute, expire sous ta main.
— Allons! dit le héros, puisque ainsi le destin
Exige que mon bras brise ma propre joie,
Frappons ce doux enfant comme un oiseau de proie.
Ah! ma gloire l'exige... Ah! le courage est beau,
Jeter, quand il sommeille, un enfant au tombeau! —
Et des pleurs, à torrents, dévoilent ses alarmes,
Fraternité les voit, elle en verse des larmes,
Et le héros ému, rejette le poignard,
Qui, roulant sur le sol, lance un éclair blafard;
Les regards abattus, il écoute en silence
Le sein du beau démon palpiter sans défense,
Et des torrents de pleurs s'échappent de ses yeux;
Telles, après l'orage, aux coteaux sourcilleux,
Deux fontaines, depuis de longs étés taries,
Roulent en frémissant sur l'herbe des prairies.
Mais le temps emporté par ses muscles d'acier
Fuit à travers l'azur comme un fougueux coursier;
L'ange craint qu'à ces pleurs, s'éveille le fantôme,

Ou qu'un démon parti de l'infernal royaume,
Traversant ces bosquets, ne dévoile aux enfers,
Le destin qu'il prépare à l'un de ces pervers;
Soudain se transformant, l'ange appelle Nicole:
— Girondin, lui dit-il, écoute ma parole,
Je ne voulais te voir qu'au jour où les combats,
Briseraient les tyrans dans leurs derniers éclats.
A la voix du Seigneur, parcourant la contrée,
Je viens ravir ton âme à l'ivresse livrée.
Je suis Fraternité qui garde ton honneur;
Par l'ordre du Très-Haut, étouffe ta fureur.
Assez, et trop longtemps, ton cœur dans l'infamie,
A livré ses vertus à cette ignoble amie,
Obéis l'Eternel, sache que souvent prompt,
Son tonnerre foudroie un indocile front. —
Elle dit: le héros courbé sous la tempête,
Relève le poignard, et détournant la tête,
Frappe. Soudain un cri fait trembler les échos,
Fleurs, femme, oiseaux, bosquets, tout retombe au chaos;
Et Nicole, surpris, écoute son délire,
S'éteindre dans son cœur, comme on voit un navire
Qui, sous un ciel serein éclaté dans les airs,
Illumine les cieux par des torrents d'éclairs
Que n'a point enfantés la vengeance divine,
Et soudain disparaît en sa propre ruine.
Tel, après une orgie où le sang a coulé,
Le convive au matin, se réveille troublé ,
Rassemblant ses pensers, cherche dans sa mémoire,
Des chants, des pleurs, des cris à refaire l'histoire.
Vains travaux! ce ne sont que murmures confus,
Discours enchevêtrés, mots, souvenir diffus,
Et bientôt, fatigués du labeur qui les ronge,
Ses esprits confondus ont supposé qu'un songe,
Empruntait au matin l'aspect des vérités.
Tel était le héros! ses esprits contractés,
Se fatiguaient en vain à renouer la chaîne
Qui le tenait rivé dans le joyeux domaine.
Vœux, travaux superflus! Il ne voyait que fleurs,
S'élevant, se perdant et retombant en pleurs.
Alors tout se brouillait ainsi que ces atomes

Que nos yeux enfantins prennent pour des fantômes.
Cependant, de son cœur, un souvenir profond,
Des ordres de Vergniaud vint le frapper au front.
— Quoi ! dit-il, j'ai tardé de bien longues journées
A briser des tyrans les sanglantes menées.
Il appelle Dumons. Que vingt hommes, par toi,
Soient rassemblés de suite et viennent avec moi.
Je me rends chez Brutus. Vous, suivez en arrière ;
Un par un, de façon à ne donner carrière
Aux passants soupçonneux à nul rapprochement
Qui pourrait entraver notre affranchissement.
Je monte chez Brutus. Vous, restez dans la rue.
Si j'ai besoin de vous, qu'à l'instant l'on se rue.
Sorti de sa demeure, on va près du banquier ;
Brutus ignore tout ; mais il faut l'épier.
Alerte ! suivez-moi ! cependant, sur la route,
Plus d'un rouge pourraient nous jeter dans le doute.
La foudre n'est pas loin lorsque l'éclair a lui !
S'il faisait un seul signe ; on s'élance sur lui.
Et si le sort l'exige, il faudra que nos armes,
Encore cette fois nous sauvent des alarmes. —
Il dit, court chez Brutus. Le Montagnard, surpris
A l'aspect du héros, fait entendre deux cris.
— Quoi ! c'est toi, Girondin ! Je croyais que la France,
Depuis un mois entier, flattait son espérance,
Que ton bras enchaîné ne la troublerait plus.
Chacun se l'était dit. Moi-même je le crus.
— Eh bien ! tu t'abusais. Non ! mon âme troublée,
Pleurait sur la patrie à toute heure immolée.
J'aimais les Girondins ; j'espérais que leurs bras,
S'opposant avec force, aux vœux des scélérats,
Sauveraient des douleurs les flancs de la patrie.
N'en parlons plus. Tombés, en un jour de furie,
Ils ont laissé l'Etat aux rênes des tyrans,
Et le sang du pays s'échappe par torrens.
Vous n'avez pas de cœur ! le sanglant Robespierre,
Sur les riches, d'abord, promenant sa colère,
A jeté sur le sol des hommes influents...
— Quoi ! c'était son devoir ! ces hommes remuants
N'ont trouvé que le prix de leurs calculs sordides.

Robespierre a frappé justement ces perfides
Qui voulaient renverser nos institutions;
L'acte est bien excusé par ses intentions.
— En es-tu convaincu? crois-tu que Robespierre
En frappant les partis ne voit pas en arrière?
— Que supposes-tu donc? Ah! s'il nous trahissait!
Non! non! tu mens! tu prends tes vœux pour un forfait.
— J'ai des preuves en mains: si ton cœur le désire,
Je te mène au banquier qui nourrit le vampire.
— Son nom?— C'est Junius!— Tu dis?— Que les Bourbons
Dans les mains de cet homme ont confié leurs bons;
Que dans la caisse ouverte, en puisant à brassée,
Robespierre alimente une faim insensée.
Cependant ne crois pas qu'il travaille pour eux;
Il trompe tout le monde et prépare ses vœux.
Avant qu'il soit longtemps, tu verras la patrie
Se courber sous le joug d'une autre dynastie.
— Jamais! jamais! Allons auprès de Junius.
Si tes discours sont vrais, qu'il redoute Brutus. —
L'on descend; à deux pas, un Jacobin avance.
— Scévola, dit Brutus, pourquoi donc, sans défense,
Avec ce Girondin m'avez-vous délaissé.
Mes cris jusques à vous n'auraient-ils pas percé?
— Pardonne, Citoyen, tes cris jusqu'à notre âme
Vinrent à ton secours commander notre lame.
Comme nous avancions, cet autre Girondin,
Que tu peux voir là-bas, une épée à la main,
S'est élancé sur... — Certe, avez-vous peur d'un homme.
— Mais cent autres là-bas font une rude somme.
— Va-t'en, c'est bien; suis-nous avec tous nos amis
L'œil au guet. A vos mains, notre sort est commis.
Si Nicole se tait, gardez la défensive;
Autrement, au combat que la main soit active. —
Brutus avait fini; Gironde, Jacobins,
S'avançaient l'œil au guet, épiant leurs voisins.
Tels deux fleuves sortis de côtes opposées,
Roulent au même lit leurs ondes divisées.
Longtemps l'œil étonné contemple des couleurs
Qui, sans se mélanger, reflètent des lueurs
Que le même coteau n'avait pas enfantées.

C'est ainsi que marchaient ces troupes tourmentées,
Sur un signe, soudain, mal compris de Brutus,
En un moment sa troupe eût volé comme un flux ;
Mais Dumons, à son tour, au cri que fit le traître,
S'élança, bondissant, au secours de son maître.
Bientôt le sang coula. Tels on vit deux lions,
D'une même lionne ils étaient champions ;
Ils suivaient leur maîtresse enflammés de colères,
La rage et les désirs grondaient en leurs artères,
Et leurs rugissements faisaient trembler les bois.
Tout à coup l'un s'arrête et tout fuit à sa voix ;
L'autre rugit plus haut. Il bondit, il s'élance ;
Si son choc est puissant, rude est la résistance.
Le sang coule. Les bois, les airs, les monts, les prés
Rejettent frémissants les hurlement navrés,
Que les rois des forêts, animés par la rage,
Lancent avec fureur au milieu du carnage.
Tels étaient enflammés ces guerriers ennemis ;
Mais les rouges soldats furent bientôt soumis.
Nicole triomphait. A sa voix la victoire
Aussitôt convainquit qu'il était illusoire
Le penser dont Brutus avait nourri son sein.
Le vainqueur s'écria : — Tu le vois, le destin
Plus propice une fois, m'abandonne ta vie ;
Mais je n'ai pas besoin qu'elle te soit ravie ;
Aux nuages laissez sommeiller les éclairs.
Remettez au fourreau vos inutiles fers.
Allons chez Junius ! rapide, le temps vole,
Et demain le tyran serait au Capitole. —
Le héros avait dit. Comme du haut des monts,
Deux torrents furieux roulent, rois vagabonds,
Au sein des prés fleuris, leurs ondes apaisées ;
Ainsi, sur le chemin, les troupes opposées,
De nouveau s'avançaient, abandonnant leurs morts.
Junius, ce jour-là, pour tromper les rapports,
Donnait aux citoyens, au courant de la rue,
Un somptueux festin, où la foule accourue
En attendant qu'un jour elle vit le banquier
Apporter, pour ses jeux, le front à son acier,
S'enivrait de Bordeaux, savourait le champagne,

Noyait dans le Xérès ses vertus de Montagne ;
Dévorait en chantant, veaux, filets et moutons,
Se gorgeait de porto, de faisans et de thons.
Partout dans ce banquet, l'égalité parfaite,
Comme un soleil de feu, sur les fronts se projette.
Dans les rangs, Junius charme les citoyens,
De noyer les soupçons, il connaît les moyens.
Tel on voit un renard, maître en supercherie,
Déployer ses talents à tromper la furie
De la meute longtemps par lui mise en défaut.
Tel, Junius charmait les loups de l'échafaud.
Il prodiguait les noms les plus patriotiques.
Robespierre, Saint-Just, les hommes énergiques
Etaient ceux qui, surtout, possédaient son amour.
— Mes amis, disait-il, quand donc viendra le jour
Où sainte guillotine aura pour diadème
Tous les accapareurs, tout suspect, tout front blême ? —
Les convives criaient : — A mort tous les ventrus !
Vivent les Jacobins et vive Junius ! —
Ce fut dans le transport de cette duperie,
Ainsi que deux lions dans une bergerie,
Que Nicole et Brutus, entrant dans le festin,
S'adressèrent ensemble à ce faux Jacobin :
— Abandonne un moment ce banquet populaire,
A ton front dévoué nous portons le salaire,
Que, trop reconnaissants, t'ont voté les Bourbons,
Laisse une heure tout seuls chanter ces vagaonds ;
Nous avons à parler d'affaires sérieuses,
Monte à ton cabinet. — Ces voix impérieuses
Donnèrent le frisson au banquier Jacobin,
Comme un renard surpris chargé de son butin.
Toutefois, s'efforçant de faire contenance,
Il dirigea chez lui les hérauts en silence.
— Bien ! s'écria Brutus, en mettant les verrous,
Il faut attention, quand on est chez les loups.
— Que veux-tu dire, ami ? — Que le roi Robespierre,
A trouvé dans ta caisse une vaste carrière,
Pour élever un trône où demain, bien assis,
Il foulera du pied nos crânes raccourcis.
— Je vous jure. — Tais-toi ! — Par ces mots, atterrée,

L'âme de Junius, de souci dévorée,
Abandonna bientôt tout espoir de salut;
Et soudain affaissé, comme un coursier au but,
Il tomba sur le sol, la face apoplectique.
— Tout va bien, dit Brutus! et sa main despotique,
Secouant le banquier: — allons, reviens à toi,
Quand tu verras le fer, quel sera ton effroi?
Si tu trembles déjà rien qu'à notre parole.
Allons, qu'on se dépêche! — Ouvre-nous, dit Nicole,
Les meubles où nos yeux trouveront le complot. —
Le banquier obéit sans prononcer un mot.
Quand Brutus eut en main le titre où Robespierre
Etait par les Bourbons nommé leur mandataire,
S'adressant au banquier: — Ce témoin me suffit. —
Et prenant par le cou Junius interdit,
D'un poignard acéré lui perçant la poitrine:
— Telle est, à qui trahit, la prime qu'on destine. —
Il dit, accompagné du héros girondin,
Il eut bientôt revu les tables du festin,
Où tous les siens assis, aidaient la populace
A nettoyer des plats l'opulente surface.
Telle on voit une meute, en chasse au fond des bois,
Après avoir dompté le gibier aux abois,
La rage dans les yeux, par l'ardeur enivrée,
Se jeter en grondant autour de la curée.
A cet aspect, Brutus est saisi de fureur:
— Vils pourceaux! valets! chiens! n'avez-vous pas horreur
De vous gorger ainsi de mets d'aristocrate? —
Et prenant dans ses mains une pesante jatte,
Il l'expédie au front de ses faubouriens.
Mais ivres, presque tous, ils perdent leurs maintiens,
En voulant éviter la terrible avalanche,
Que sur eux en jurant le Montagnard épanche.
Tel on voit un chasseur, à l'aspect du gibier
Dévoré par les chiens au millieu du hallier,
Eclatant de colère, enfanter le carnage,
Sur sa meute attérée aux éclats de sa rage,
Tels on voit les bandits, sous les coups de Brutus,
Les uns ivres de vins, d'autres gonflés de jus,
Comme un flot tourmenté se rouler dans la poudre,

Pour éviter les feux de la terrible foudre ;
Deux gisent sur le sol, le crâne fracassé,
Ils expirent soudain sous le vase lancé.
D'autres faubouriens, faisant ramper leur lèvre,
Dans le sang chaud encor, vont étancher leur fièvre.
Tel on voit un chacal dévorer ses petits,
Et dans sa propre chair, calmer ses appétits.
Telles, foulant le sol, on voyait ces panthères,
Sucer de leurs amis les fumantes artères.
Nicole, avec horreur, détourne ses regards,
Entraînant ses guerriers loin de ces léopards.
Heureux de s'échapper ainsi de ce tumulte,
En hâte, avec les siens, le héros se consulte.
— Il est temps, leur dit-il, de chasser des coquins
Qui se gorgent de sang lorsqu'ils n'ont pas de vins.
Il est temps d'éveiller pour délivrer le monde,
Dans le pays entier, les vœux de la Gironde.
Dans Aoste est Isnard, la Rivière à Thonon ;
Louvet, plus près de nous, se voile à Châtillon.
Dumons vous instruira ; que tous, par la victoire,
Achèvent du tyran la désastreuse histoire ;
Qu'ils sachent que dans peu, Faubourg et Jacobins,
Du pouvoir usurpé descendront les gradins.
Qu'il faut que réunis, aux flancs des catacombes,
Nous mettions fin pourtant à ce règne des tombes.
Soyez prudents!.. — Et tous, comme on voit les corbeaux,
Rassembler, en criant, aux sommets des coteaux,
La veille d'un combat, leurs troupes dispersées,
Volent dans le pays, dérobant leurs pensées,
Réunir leurs amis, leur apprendre le jour
Qui devra mettre fin au règne du vautour.
Isnard est averti. L'on trouve la Rivière,
Un héraut s'est rendu près de la Réveillère.
Louvet jure à son tour d'étouffer le bourreau.
Tous jurent de briser le terrible niveau.
Au moment où Nicole allait quitter la rue,
Tallien, l'observant, lui ferma toute issue.
Le héros indécis, son épée à la main,
Levait déjà son bras pour se faire un chemin ;
Quand Tallien lui dit : — Ecoute... — Mais... — Silence !

Depuis un mois mon cœur respire la vengeance.
Je suis des vôtres, bien qu'aux rangs des montagnards.
Je marche sourdement épiant les hasards;
Tu peux compter sur moi, sache que Robespierre
S'apprête à nous broyer aux coups de son tonnerre.
— C'est votre faute. — Apprends que depuis longtemps las
De sonner à son vœu le sanguinaire glas
Le Marais, attéré, n'attend qu'une étincelle,
Pour braver du lion l'odieuse tutelle.
— Mais par quoi, Tallien, ton esprit convaincu,
A-t-il, pour le tyran, cessé d'avoir vécu?
— Qui ne sait de l'amour les éternels miracles?
Ignores-tu comment il lève les obstaces?
J'ai juré de sauver le parti girondin.
— Je te crois. Cependant, le tigre jacobin,
S'il sait qu'il est trompé ne te fera point grâce.
— Je ne l'ignore pas; mais ma poitrine est lasse
D'envoyer les humains sans cesse à l'échafaud.
Pour expier le sang, je mourrai s'il le faut.
— Sois prudent. Un ami qu'enflamme la patrie
Ira te dire un jour de la grande tûrie,
Comment nous espérons enchaîner le torrent. —
Et Nicole, à ces mots, disparut en courant.
Cependant, sur la nue, au travers de l'espace,
Un cri vient émouvoir Fraternité qui passe;
Elle écoute, et soudain, ce cri mêlé de pleurs,
Rappelle à son esprit ses anciennes douleurs.
Elle approche. Et dans l'air, par l'orage battue,
Elle aperçoit la chaîne où sa sœur éperdue,
Jette des cris navrés au pied de l'Eternel.
Egalité l'a vue. — Ecoute mon appel,
O sœur! que trop longtemps mon âme pervertie
Fit gémir sous les coups d'une main abrutie.
Ah! je fus bien coupable, et si jamais ton cœur
Enfantait contre moi l'ombre de ma fureur;
Si ce cœur, nourrissant contre moi la vengeance,
Faisait en ma poitrine expirer l'espérance;
Mon cri loin du Très-Haut, par le vent emporté,
Me laisserait ici durant l'éternité.
Je t'en supplie, ô sœur! apaise ta colère,

Rappelle-toi qu'un jour à ton sein je fus chère.
Ne me repousse pas. — Fraternité reprit :
— Non ! jamais, ô ma sœur ! contre toi mon esprit
Ne fit, dans ta souffrance, aucun souhait farouche.
Sans cesse, au roi des rois, mes yeux, mes pleurs, ma bouche
Ont prié, pour qu'un jour, les foudres éternels
Te laissassent revoir les palais immortels.
Mais tu le sais, ma sœur, dans la fange tombée,
Ton âme fut longtemps par le crime englobée ;
Et tu le sais encor, lorsqu'un rebelle esprit
Veut lutter contre Dieu, bientôt il est proscrit,
Tant que le repentir n'humiliant son âme
Ne lui fait dire à Dieu : — Je ne suis qu'un infâme
Qui, tenant tout de toi, crus que mon propre bras
Pourrait, en te niant, régner sur tes Etats.
Dieu ne m'écouta point ! — De larmes sillonnée,
Egalité reprend : — Serais-je pardonnée,
Chère sœur, moi qui fus si coupable envers Dieu ?
— Ton repentir suffit. Je vais, selon ton vœu,
Réclamer du Seigneur le pardon de tes fautes.
Je l'espère bientôt, parmi tous les saints hôtes,
Tu viendras apporter, aux pieds de l'Eternel,
Les sincères regrets d'un esprit criminel.
Déjà, depuis longtemps, par ta main étranglée,
Ta sœur a dans la mort été désaveuglée. —
A ces mots s'envolant, comme un foyer d'éclairs,
Fraternité soudain illumine les airs,
Et les astres chantaient aux cieux sa bienvenue.
Les soleils s'animaient d'une ivresse inconnue.
Ce jour-là sur la terre un délice soudain,
De joie et de bonheur fit bondir chaque sein ;
L'on crut de la terreur entrevoir l'agonie ;
L'on crut des Girondins voir planer le génie ;
Et les astres chantaient : — Qui donc a tout produit ?
Jéhovah ! Jéhovah ! celui par qui tout luit !
Qui jeta les soleils au travers des abîmes ?
Qui suspendit aux cieux ces firmaments sublimes ?
Jéhovah ! Jéhovah ! Qui fit mugir les vents ?
Qui balança dans l'air ces univers vivants ?
Qui fit bondir au ciel, au travers de l'espace,

Rapides comme un songe, ou quelque éclair qui passe,
Tous ces astres en feu, redoutés des humains,
Et dont Dieu seul connaît la course et les destins?
Jéhovah! Savez-vous quand grondent les tempêtes
Dont les cris font trembler les plus solides têtes,
Qui gonfle la fureur des éclairs, des autans?
Qui fait rugir les flots, bondir les océans?
Jéhovah! Jéhovah! Qui créa ces archanges,
Chantant de l'Eternel la grandeur, les louanges?
Jéhovah! Jéhovah! Qui créa les mortels
Pour remplacer aux cieux des anges criminels?
Jéhovah! Jéhovah! Qui condamne leur vie
A couler son matin à la honte asservie,
Pour qu'ils sachent un jour dans le céleste lieu,
Que l'immensité règne entre un mortel et Dieu?
Jéhovah! Pour dompter, humilier l'infâme,
Qui fit, comme un lion, triompher une femme?
Jéhovah! Jéhovah! Qui vous a tous frappés,
Quand menés par vos rois, dans la honte campés,
Vous vous êtes vautrés aux fanges de l'orgie?
Jéhovah! Qui vous donne en ce jour l'énergie
De briser l'échafaud, de briser vos tyrans,
De jeter la terreur aux flots des océans?
Jéhovah! Jéhovah! Qui dit à la tempête,
Comme dit un mortel à son coursier: Arrête!
Jéhovah! Le Seigneur aima l'immensité;
Par l'éternel amour l'abîme fut dompté.
Mondes, espaces, vie, âme, reconnaissance,
Splendeur et majesté, vastitude, puissance,
Archanges et soleils, trônes, astres, éclairs,
Dominations, vents, étoiles, univers,
Jaillirent en un jour du sein de l'Immuable.
A la voix du Seigneur le néant fut palpable!
Dieu vit son œuvre et dit: — Tout est bien, adorez!
Et les vents, les soleils, les astres altérés
De bonheur et d'amour se courbent en silence,
Et l'Eternel aima les fils de son essence.
Mais, ô crime! ô douleur! toi qui fus enfanté,
Archange ambitieux, par ton éternité,
Tu rêvas pour ton front un autre diadème

Que celui qu'y plaça la volonté suprême.
Ecoutez, ô mortels! écoutez! c'est par lui
Que vous avez la vie et l'éternel appui!
L'orgueilleux Lucifer, le premier des archanges,
Ameuta contre Dieu d'innombrables phalanges.
Lui, qui n'était qu'un astre émané de son Dieu,
Rêva que l'Eternel croulerait à son vœu.
Vœu, désir insensé! Dieu pouvait, d'un seul signe,
Précipiter au feu ce satellite indigne;
Il ne le voulut pas. L'orgueil de Lucifer
Eût été satisfait que l'éternel éclair,
Enflammé de courroux, éclatât sur son âme,
Dieu commanda Michel : — Que ta vertu s'enflamme;
Je t'ai fait le second; qu'à ta voix ton aîné,
Aux gouffres du néant soit de suite enchaîné,
Qu'aux feux de son orgueil s'embrasent les abîmes;
Que le chaos gémisse aux larmes de ses crimes.
Roulant de ciel en ciel, qu'un océan de pleurs
Enfante autour de lui des linceuls de douleurs. —
Alors Dieu soupira : — Je veux combler les vides,
Que dans les cieux troublés, par des calculs perfides,
Ont laissés en tombant ces astres orgueilleux;
Qu'un être faible, en pleurs, dépendant, malheureux,
Abîmé sous la main du criminel archange,
En triomphant de lui, le remplace et me venge.
Plus l'homme sera bas, plus l'orgueil du démon.
Quand il sera dompté par un faible limon,
Subira de tourments. Allons! sors de l'abîme,
Mortel, et venge-moi d'un mémorable crime. —
Hommes, ne tremblez plus; punissant vos erreurs,
L'Eternel a permis que toutes les fureurs
Qui hurlent aux enfers s'abattent sur vos têtes;
Mais votre repentir enchaîne les tempêtes.
A la voix du Seigneur, les démons sont domptés,
L'allégresse renaît au sein de vos cités.
Mortels, rassurez-vous, aux antres de la terre
Un enfant va plonger l'horrible Robespierre.
Plus l'instrument qui frappe est fragile et petit,
Plus l'orgueil de Satan honteux s'anéantit;
Plus le nom du Seigneur, couronnant la victoire,

Triomphe et resplendit au milieu de sa gloire. —
Ainsi chantaient dans l'air, les chœurs harmonieux,
Leurs hymnes ravissaient et la terre et les cieux,
Enivrés par ces chants. Fraternité s'avance,
Portant, avec ardeur, dans la grande balance,
Les pleurs, le repentir de celle qui tomba,
Et la porte des cieux pour elle se courba.

CHANT DOUZIÈME

CHANT DOUZIEME

LE RÉVEIL

Au sein du grand Faubourg, il est un club immense,
C'est-là, que les flancs nus, rugit Intolérance.
Parmi les Jacobins, et même au Comité,
Par des lambeaux encor ravis à Liberté,
On dérobe aux humains, de l'affreuse déesse,
Et les rudes appas et la sauvage ivresse.
Intolérance, ici, présente à ces pervers,
Des charmes monstrueux moulés dans les enfers,
Sous les traits éhontés de l'horrible Justine,
Un collier de cœurs morts gémit sur sa poitrine;
Sa coiffure scalpée aux crânes des humains,
Laisse égoutter le sang de son front jusqu'aux seins.
Une tourbe effrénée et l'entoure et l'adore;
De ses yeux humblement, un regard elle implore;
Mais le monstre n'accorde une entière faveur,
Qu'aux mortels pénétrés de toute son horreur,
De ceux-là seulement, qui l'âme ensanglantée,
Font craquer sous sa dent la chair épouvantée,
Par son hideux amour elle assouvit le sein;
Pour posséder ses flancs, il faut être assassin.
C'est là que Brutus règne et gouverne en despote;
Du monstre il est aussi le plus cher sans-culotte;
Chaque matin, vingt fronts à ses livides bras,
Sont livrés par Brutus aux pris de ses appas.
— Déesse, sois propice, a dit le démagogue,
J'ai ce matin enflé pour toi mon catalogue.
Et vous qui, citoyens, venez pour m'écouter,
Sachez que Robespierre est un traître à dompter.

Déjà depuis longtemps je surveillais cet homme,
Je savais que pour nous, jamais un gentilhomme
Ne pourrait franchement, secouant les abus,
Rejeter ses esprits de vieillerie imbus.
Je ne me trompais pas, marquis de Robespierre,
Tu bâtissais un trône et nous étions ta pierre.
Junius prodiguait les trésors des Bourbons,
Et pour vendre les tiens, tous moyens étaient bons.
Despote jacobin, tu domptais la Gironde,
Cordeliers et Faubourg, pour que ton règne immonde,
Enchaînât la patrie à ton talon vainqueur;
Et quand frappa Corday, tu l'applaudis du cœur;
Si toutefois ton bras ne guida pas lui-même,
Tant contre ton pays ta fureur est extrême,
Le poignard insensé qui devait nous ravir
Celui qui pour nous tous n'eût jamais qu'un soupir;
Mais on ne trompe pas en vain les démocrates,
Nous vengerons nos dieux, nos droits et nos pénates.
Qu'as-tu fait de Ronsin, de Momoro, d'Hébert?
L'échafaud les a vus et leur club est désert;
Mais la vengeance gronde et sa main enflammée,
S'appesantit déjà sur ton front de pygmée.
Robespierre! malheur! tu nous a tous trahis,
Mais la hache tombant sur tes membres haïs,
Viendra du peuple enfin sonner la délivrance.
Junius a déjà payé son impudence,
J'ai tué de ma main ce banquier scélérat,
Trafiquant du pays avec le renégat.
Citoyens! écoutez le Girondin Nicole
Nîant loyalement sa jeunesse frivole,
M'a, le remords au front, pour sauver le pays,
Découvert ce matin que nous étions trahis.
Au reste, ses erreurs étaient d'une grande âme,
Brûlant pour les petits d'une sincère flamme.
Si mon frère est tombé sous le choc de sa main,
C'est que mon frère avait entravé son destin.
De ce parent impur, vile âme corrompue,
L'existence coulait par le vice repue;
Et moi, je n'entre pas dans ces débats obscurs,
Qu'enfantèrent toujours les délires impurs.

J'eus vengé Cicéron mourant pour la patrie,
Mais je sais oublier une vertu tarie.
Laissons-là les erreurs du jeune citoyen,
Défenseurs du pays, apprenez qu'on fait bien
De ne pas repousser les offres de tels hommes,
A notre juste poids sachant ce que nous sommes. —
A ces mots, une voix interrompit Brutus:
— Mais ce franc démocrate et ce nouveu Gracchus,
Du moine cordelier n'eût-il pas la parole,
Qu'il saurait le ravir à notre sainte idole?
— C'est vrai, reprend Brutus, mais sache, citoyen,
Que lui-même, Nicole, a rompu le lien
Qui l'enchaînait captif à ce Cordelier traître,
Que c'est lui dans le temps, qui nous a fait connaître,
Pour sauver le pays, que Chabot et Danton,
De la souche des rois se portaient rejeton.
Citoyen! je l'ai dit: c'est un franc patriote,
Quand Brutus a parlé, verrai-je un sans-culotte,
Etre plus soupçonneux que lui, son président? —
Tous ces mille bandits, par des cris répondant,
Firent trembler les murs sous leur hourrah sonore.
Les monstres s'étaient tus, qu'ils résonnaient encore,
Et l'écho redisait: — Oui, mort aux Jacobins,
Du peuple il faut sauver pour jamais les destins.
Dressons les échafauds sur nos places publiques,
Pour y faire danser ces héros monarchiques. —
La déesse du lieu, mêlant sa rude voix,
L'on eût dit les enfers mugissant à la fois:
— Un baiser aux héros, qui montés sur vingt têtes,
De mon sein affamé calmeront les tempêtes. —
Un grondement soudain retentit dans les airs,
Et la salle trembla sous un torrent d'éclairs.
Aussitôt qu'au dehors la cohue écoulée,
Aux flots des citoyens, fangeuse fut mêlée,
Son président, resté près de quelques amis,
Reprenant la parole — Ah! qu'il me soit permis,
Citoyens, entre nous de dévoiler mon âme,
D'abord, Fabricius, contre toi, je réclame,
Tu faillis tout à l'heure, en rompant mon discours,
Du beau règne du peuple entraver l'heureux cours.

Certes, pas plus que toi je ne suis ici dupe,
Jamais pour les petits un bourgeois ne s'occupe;
Mais la foule ignorante, ami, ne comprend pas
Ce qu'on peut obtenir de pareils scélérats.
Nicole nous livrait l'infâme Robespierre,
Fallait-il, l'arrêtant, briser notre carrière?
Ecoute bien ceci: Vergniaud fut par Danton,
Adressé pour le peuple au banquet de Pluton.
Danton et tous les siens, à la voix de Nicole,
Vengeant les Girondins, perdait son auréole,
Et Robespierre aidant, son front sur l'échafaud
Délivrait la patrie en soldant son écot.
Robespierre, à son tour, sur la rude machine,
Va pour le bien du peuple abaisser son échine.
Qui le conduit? Nicole: Il veut des Girondins
Venger le souvenir aux frais des Jacobins.
Je surveille Nicole, aussitôt que la tombe
Aura, sur le parti, qui maintenant succombe,
Refermé pour jamais le granit éternel,
Je clôrai les destins de ce fou criminel;
Et de notre patrie, à toujours délivrée,
Dans le port du bonheur nous salûrons l'entrée;
Lorsque nous combattrons, nous aurons Henriot,
Ou du moins ses guerriers: Barrère, Amar, Billaud.
Les premiers dirigeant leur valeureuse armée,
Sur la Convention vivement désarmée,
Enchaînant du tyran les vœux ambitieux;
Aux seconds livreront des instants précieux.
Ceux-ci, dans l'assemblée, assiégeant la tribune,
Sauront du Jacobin asservir la fortune.
Quand par nous le tyran, sera mis hors la loi,
Le véritable peuple enfin sera roi.
C'est alors qu'il faudra bien surveiller Nicole;
C'est alors qu'il faudra que l'un de nous l'immole. —
Toutefois, dirigés par d'opposés désirs,
Les derniers Girondins suspendent leurs soupirs.
De leur pieds de proscrits foulant les os des tombes;
Ils jurent la vengeance aux flancs des catacombes.
Là nul regard, perçant les ombres de la mort,
N'ameutera contre eux des rouges le transport.

Louvet retrouve Isnard; Lanjuinais, Larivière;
Servan contre son sein presse La Réveillère,
Et vingt autres héros s'étonnent de revoir
Un ami dont la tombe était le seul espoir.
— Derniers des Girondins, pardonnez, dit Nicole,
De vous faire en ces lieux entendre ma parole;
Mais quand le despotisme a, de rage gorgé,
Promené la terreur sur le sol ravagé,
La liberté fuyant l'oreille du vulgaire,
Doit dérober sa voix pour être salutaire.
L'âme du grand Vergniaud, qui plane autour de nous,
Palpite de bonheur de nous voir ici tous.
O ma chère patrie! ô ma vaillante France!
Tu devras conquérir enfin ta délivrance;
Puisque tu peux encor compter sur des héros,
Qui, sans craindre la mort, bravant les rouges flots,
Sont en hâte accourus aux cliquetis des armes,
Répondant fièrement à mon sourd cri d'alarmes.
Valeureux Girondins, écoutez! je redis
De l'aigle foudroyé les derniers vœux émis:
« Que ta voix, cher Nicole, affrontant la mitraille,
« Rassemble nos amis au jour de la bataille;
« Les Cordeliers tombant, sous les coups jacobins,
« Laisseront ces bourreaux au dernier des gradins.
« La plèbe la plus vile, ameutant sa furie,
« Dans le sang répandu, submergeant la patrie,
« Espèrera, brisant enfin le dernier mors,
« Entraîner le pays au gouffre sans remords.
« L'échafaud étonné, sous cette tête altière,
« A son tour entendra s'écrouler Robespierre.
« C'est alors, Girondins, que sortant du tombeau,
« Il faudra de l'honneur rallumer le flambeau,
« Apaiser l'incendie, éteindre la discorde,
« De nos bancs dévastés, chasser la rouge horde;
« Et déjà sur nos pas, la noble liberté
« S'élance, glorieuse, au sein de la cité.
« Le pays affaissé, sous le poids de la honte,
« Au niveau de sa gloire, avec éclat remonte;
« Et le cœur fatigué de flotter dans le sang,
« Parmi les nations il recouvre son rang ».

Tels sont, vaillants amis, de l'illustre victime,
Les pensers clairvoyants sur la chute du crime.
Maintenant, écoutez! le moment est venu
D'affronter les récifs de l'obscur inconnu.
Au sein du grand Faubourg, le club des Sans-Culotte
A su, depuis hier, que le tyran complote;
Il s'apprête à marcher. Brutus armant son bras,
Sur la Convention, lançant les scélérats,
Enivré par l'espoir, se croyant déjà maître,
Compte bien dans la mort plonger le rouge traître.
Il veut aussi régner. Il espère à son gré
Faire choir la patrie encore d'un degré.
Amis! nous serons-là, lorsque l'effroi dans l'âme,
Le tigre tombera sous le fil de sa lame,
Comme l'a dit Vergniaud, sortis du monument!
Amis! nous serons-là pour saisir le moment. —
A ce noble discours, un hourrah énergique
Interrompit des morts le repos léthargique.
De piliers en piliers, sous les mornes parvis,
Les échos répétaient un million de cris,
Vingt générations, du fond du mausolée,
Redisaient à l'envie: — délivrons l'Assemblée! —
A ce cri de la mort, une profonde horreur,
A glacé des héros la magnanime ardeur.
Mais, Isnard, le premier, reprenant la parole.
— Girondins, a-t-il dit, écoutez de Nicole,
Nos pères applaudir aux courageux discours,
Et de notre vengance acclamer l'heureux cours.
Nos bras sont désarmés! que les os de nos pères,
Pour frapper leurs bourreaux jaillissent de ces pierres!
Par la haine trempés, ils sauront dans nos mains.
Comme une arme d'acier, percer les assassins:
Mânes, qui réveillez les échos de ces voûtes,
Nous jurons sur vos os de venger nos déroutes! —
Et chaque Girondin: — Vous qui nous écoutez,
Moi, je le jure aussi, nous serons indomptés! —
Et ce cri de l'honneur, jusqu'au faible murmure,
Courut de voûte en voûte: — Aussi, moi, je le jure! —
Mais, Nicole reprit: — Amis! quand le tocsin,
Lancera dans les airs sa grande voix d'airain,

Que vos pas empressés, quittant cette retraite,
Volent du monstre enfin assurer la défaite,
Une troupe est pour nous prête à tout renverser;
Aux guerriers de Brutus aidant à menacer,
Ses flots seront muets, ses vagues endormies,
Jusqu'à l'heure propice, où, dans ses infamies,
Les sbires du Faubourg, étouffant le tyran,
Sonneront le réveil à l'éternel cadran.
Tallien est pour nous, il doit à la tribune,
De Maximilien foudroyer la fortune.
Jusque-là dans ses rangs, dérobant aux regards,
Aussi bien qu'aux soupçons du roi des Montagnards,
Les aspirations de sa nouvelle route,
Il ne laisse sur lui s'éveiller aucun doute;
Et d'Anglas au fauteuil, mènera le débat,
Afin de nous livrer les honneurs du combat.
L'assemblée en partie est sourdement instruite,
Elle attend que la tourbe à nos vœux soit réduite.
Que nos bras soient vainqueurs, les bravos salûront
Nos balles foudroyant le despotique front!
Nous nous lançons alors, vous ouvrant une route;
Vous gravissez vos bancs, achevez sa déroute!
Tous les ambitieux enfin domptés par vous,
De la France vengée, attendent le courroux. —
Et dans mille hourahs, de voûte en voûte encore,
L'âme de ces tombeaux roule sa voix sonore.
Tout à coup apparaît aux yeux des Girondins
Une ombre vacillante aux feux des souterrains.
Tous les cœurs sont émus, les âmes sont glacées;
D'une profonde horreur les langues enlacées;
Nicole parmi tous, seul n'avait pas faibli;
Son œil a reconnu, debout, le front pali,
Cet ange qui, naguère, avait sauvé sa gloire,
Qui, sur le fol amour lui donna la victoire;
Cette Fraternité, dont autrefois le sein
S'offrait tout dévasté sous l'ongle du destin.
Affable est son regard; sa marche gracieuse;
Et son âme apparaît maintenant radieuse.
Un doux abattement à son front épandu,
Relève de ses traits le charme enfin rendu.

Tel un voile de brume au lever de l'aurore,
S'étend sur la nature et l'embellit encore.
L'ange des Girondins marche vers le héros,
Sa voix mélodieuse a modulé ces mots:
— Aux vœux des assassins, dans la fange tombée,
Chacune de nos sœurs par l'orgie englobée,
Vendait aux plus offrants ses flancs incestueux,
Pour elles j'implorai ton secours généreux,
Les monstres sont broyés, et nos sœurs repentantes,
Dans un âge plus pur renaissent innocentes.
Liberté, dans la mort, trouva le châtiment
Que sur elle attira son avilissement,
La sombre Egalité, dans les airs suspendue,
Y restait à jamais, si son âme éperdue,
N'avait près du Très-Haut jeté son repentir:
Aux pleurs du désespoir je courus la ravir.
Toutes deux ont payé le tribut que leur âme
Devait à l'Eternel pour leur conduite infâme.
Il ne nous reste plus qu'à tromper les enfers,
En brisant des héros et l'opprobre et les fers.
Quand des lèvres d'Isma, pour être plus fertile,
Ma voix guidait ton cœur, toujours il fut docile,
Ton pied sut écraser du cri du sang vainqueur,
Les soupirs de l'amour qui caressait ton cœur.
Par le doigt de l'enfant, je montrai la patrie,
Et tu sus dominer ton âme endolorie.
Lorsque sur l'échafaud, empruntant des humains,
La vile servitude et les mornes destins,
Mon front faible et courbé, réclamait assistance,
Le feu de ton regard soutint ma défaillance.
Mon sein, tout maculé des ongles des bandits,
Criait à ton regard, de chasser les maudits,
Ton regard valeureux, a bondi de colère,
Et maintenant mon sein, libre de pleurs, espère.
Quand, plus tard un démon te tenait enchaîné,
Quand par le fol amour il t'avait fasciné,
Quand, oublié des tiens, oublié de ta gloire,
Tu foulais à tes pieds ta vie et ta mémoire,
Je te dis: « Girondin, il faut armer ton bras,
« Pour venger tes vertus, il faut que le trépas

« Rejette ce démon aux flammes éternelles ».
Et ton bras a frappé cet enfant des rebelles.
Ma mère ensanglantée, expirant sous leurs coups,
Voyait ses flancs rongés par un torrent de loups.
Mes larmes ont gémi : « Mon frère, cher Nicole,
« Venge ta mère, abats l'insatiable idole ».
Et ma mère chérie, appuyée à ton bras,
A relevé la tête et chassé le trépas.
Jeune héros, courage ! encore une journée,
Et la Terreur enfin roulera détrônée.
Vous, apôtres des lois, que vos pas valeureux,
Soutiennent du héros les destins généreux. —
Et l'enfant de la France, achevant sa parole,
Sourit aux Girondins, et gracieux, s'envole.
Mais, d'un autre côté, le tyran près des siens,
Se préparait alors à rompre ses liens.
Aux Jacobins armés il dévoilait ses trames ;
— Il est temps, citoyens, de secouer nos âmes,
Trop de moments, déjà, plongés dans le sommeil,
Nous ont vus languissants éloigner le réveil ;
Il est temps de parler, il est temps que la France
Arrache ses esprits à la molle indolence,
Nous, hommes vertueux, nous vrais représentants,
La verrons-nous toujours aux mains des intrigants ?
On tremble, nous dit-on ; je le crois, on conspire !
Redoutant nos vertus, il leur faut les détruire.
Les vices déchaînés, déjà levant le front,
Menacent d'écraser ces vertus sous leur plomb.
Amis, prévenons-les. Je marche à l'Assemblée,
Rejeter au néant cette fange troublée.
Les guerriers d'Henriot, accompagnant mes pas,
De ma voix soutiendront les vigoureux éclats. —
Mille cris, à ces mots, comme un coup de tonnerre,
Acclament en grondant les vœux de Robespierre.
— Jurez, dit le tyran, qu'enfin évanoui,
Le crime jettera sa dernière flamme... — Oui !
Oui ! — dirent rugissant les bouches exaltées.
— Bien ; mais si, je suppose, aux trames concertées
L'on devait s'opposer, l'on devait mettre un frein,
Il faudrait concentrer le pouvoir dans la main,

Pour sauver le pays, de quelque homme énergique ;
Mais où trouver cet homme en la chambre apathique ?
Où sont les fronts puissants ? tous vendus aux Bourbons,
Ont livré leur honneur pour de scandaleux bons.
Où trouver un bras fort ? les chambres énervées
Ont nommé nos débats d'ennuyeuses corvées.
Quel est le cœur d'airain, quel est le front prudent
Qui, marchant sans pâlir, du complot impudent,
Au peuple épouvanté dévoilera les trames,
Et saura de son pied écraser les infâmes ?
— Toi ! toi ! reprend la foule. — Amis, mon faible bras
N'accepterait ce poids que pour guider vos pas
Au chemin du bonheur et de la délivrance,
Sauvons ! sauvons le peuple ! affranchissons la France.
Ah ! s'il m'est imposé de vous guider un jour,
Il faudra que mon front soit couronné d'amour ;
Que la fraternité règne dans cet empire ;
Qu'à jamais la misère en notre France expire.
Oui ! vous avez raison, il faut se dévouer ;
Quand c'est pour la vertu, qui pourrait échouer ?
En avant ! en avant ! marchons à l'Assemblée !
— Oui ! oui ! dirent les cris, qu'elle roule accablée. —
Cependant, la cité, tremblant dès le matin,
Frémissait sous les coups d'un effaré tocsin.
Du mugissant Faubourg une troupe s'élance :
Le fer vole en avant, la fureur le devance ;
Brutus, l'œil embrasé, mène ses bataillons,
Secouant dans les airs leurs sinistres haillons.
La foudre, bondissant, possède moins d'alarmes
Que ces bandits chargés de sanguinaires armes,
Et leur voix enflammée, aux feux de thermidor,
Etouffe de l'airain le formidable essor.
Toutefois, dans ces flots, la troupe de Nicole,
Séparée et perdue à la vengeance vole.
Tel au sein des troupeaux un lion s'est mêlé,
Les moutons, de terreur, à sa vue ont bêlé ;
Mais il se fait petit, et bientôt abusée,
La foule, autour de lui, broute l'herbe embrasée ;
Mais lui dans sa poitrine enflammant sa fureur,
Médite des projets de verser la terreur !

Tel était le héros voilant son espérance :
Il agite en son cœur des projets de vengeance.
Tout à coup, en jurant : — A la Convention ! —
La tourbe fait mugir la révolution.
La Chambre était alors en trois camps divisée.
Les Jacobins : sous eux, la France était brisée ;
Mais déjà, de sa bouche, un murmure d'horreur
A fait, depuis longtemps, vaciller la terreur.
Saint-Just, Collot, Couthon, le fourbe Robespierre,
Conduisent de ce camp la flamme meurtrière.
Puis venait le Faubourg. Il siège sans pourpoints.
Carrier, Amard, Billaud, à Brutus se sont joints
Pour terrasser le monstre et régner à sa place.
Ce sont les enragés, rois de la populace.
Entre ces deux partis, Barrère, homme prudent,
A prémuni sa voix contre tout accident.
Souvent, avec les uns, il chante le despote ;
D'autres fois, au Faubourg, il fait le sans-culotte.
Nos pères ont conté qu'un jour les Girondins,
Après avoir trompé les rigueurs des destins,
Ont trouvé ce héros, que la terreur domine,
A chanter leurs vertus, fatiguant sa poitrine ;
Puis, enfin, le Marais voit dans ses rangs Féraud,
D'Anglas, Dubois, Sieyès attaquer l'échafaud.
La crainte de la mort leur donne du courage.
Tel au milieu des bois, poursuivi par la rage
Des chiens et des chasseurs, au suprême moment,
On voit un cerf lassé combattre vaillamment ;
Longtemps il avait fui, croyant que sa vitesse,
Des meutes en courroux tromperait la souplesse,
Mais, au dernier instant, las, trempé de sueur,
Comme un lion terrible, il brave le chasseur.
Les molosses blessés font retentir leur plainte,
Et la meute effarée a palpité de crainte.
Tel était le Marais, par la peur enhardi,
A l'aspect de la mort son courage a grandi ;
Il a su que la veille, à la voix de Nicole,
La Gironde a juré de renverser l'idole.
Tallien prévenu circule dans son banc,
Lui fait jurer la fin de ce règne du sang.

Tallien qui, jadis, fut un fier sans-culotte,
Tout bas, contre le sang avec ardeur complote ;
Le parfum d'une vierge, exhalé dans son cœur,
Du cruel montagnard a calmé la fureur,
Comme au souffle embaumé de la molle Ionie,
L'amour fait palpiter la rude Pannonie.
Et déjà son courroux embrase tous les fronts,
Et déjà le Marais veut venger ses affronts.
D'Anglas, de ce parti le plus ferme courage,
Au vœu de Tallien doit diriger l'orage ;
Il montait au fauteuil, appelé par le choix
Du Marais, du Faubourg réunissant leurs voix
Lorsque soudain Billaud, attaquant Robespierre,
Sur le front du tyran fait gronder le tonnerre.
— Citoyen, a-t-il dit, j'arrive du dehors,
Les sbires d'Henriot menacent nos abords.
Il faut enfin montrer à tous ce que nous sommes !
Serons-nous donc toujours ainsi jouets des hommes ?
Depuis six mois bientôt, un factieux tyran
Gonfle, pour nous noyer, les flots de l'Océan ;
Traître, conspirateur, il a jeté le masque,
Espérant le pays vaincu dans la bourrasque ;
Il promet aux Bourbons un trône bien assis,
Sur les lambeaux sanglants de nos rangs éclaircis ;
Ou triomphant pour lui de notre République,
Il tresse une couronne à son front despotique. —
A ces terribles mots un hourrah retentit :
— Nous saurons tous mourir en bravant le maudit ! —
Mais cependant Amar s'élance à la tribune :
— Soyons fermes ! pour nous se tourne la fortune.
Je reviens de la place, où le traître Henriot,
Séïde du tyran, déroulait le complot.
Sur le peuple ameuté, pour le réduire en poudre,
Il lançait, rugissant, les éclats de sa foudre.
Je cours aux canonniers : « Soldats ! que faites-vous ?
Voulez-vous donc broyer la France sous vos coups ? »
Ces guerriers étonnés se livrent à la foule,
Et le traître, voyant que son pouvoir s'écroule,
Pour garantir ses jours disparaît dans les flots.
Courage, citoyens ! du peuple, les héros,

Soldats de Liberté, protègent cette enceinte;
Achevez le tyran dans une rude étreinte!
Ce matin, Robespierre a dit que ses canons,
Dans le temple des lois broîraient jusqu'à vos noms,
Devancez-le! Sachez qu'il faut avant une heure
Que le tyran vaincu, brisé sous nos coups, meure,
Ou que nous, nos enfants, nos femmes, égorgés,
Nous soyons dans la tombe, hommes lâches, plongés. —
Préparé pour l'attaque et non pour la défense,
Robespierre a compris que s'éteint sa puissance,
Ce sont des Montagnards qui sapent son pouvoir;
Il s'appuyait sur eux! que devient son espoir?
Soudain, se roidissant, il vole à la tribune:
— Est-ce à vous, mugit-il, d'attaquer ma fortune?
Vous qui fûtes vainqueurs, quand redoublait ses coups,
Vous qui voulez ma mort, que me reprochez-vous?
De venger la vertu? d'avoir puni le crime?
Je mérite bien plus, et l'honneur et l'estime!
Voyez autour de vous, que disent les pervers?
Que mon cœur est un monstre étonnant l'univers,
Parce que sans pâlir, aux flancs de la Gironde,
J'ai pour le bien de tous vingt fois plongé la sonde;
Je serais donc un dieu, digne d'être adoré,
Si leur prêtant mon bras, avec eux conjuré,
J'avais, traître à mon cœur, au sang de la patrie,
A s'abreuver aidé leur rage et leur furie.
Que me reprochez-vous? de vouloir asservir
Pour un sceptre déchu, du pays l'avenir?
Je ne montrerai pas combien sont ridicules
Des accusations qui vous font si crédules.
Si j'avais le pouvoir de fabriquer des rois,
Croyez-vous que jamais j'abandonne mes droits?
Croyez-vous que sachant tresser une couronne,
A tout autre qu'à moi ma trahison la donne?
Que me reprochez-vous? d'être un affreux tyran?
Chacun de vous alors serait donc courtisan?
L'on vous verrait ramper pour obtenir des places,
Et vos fronts suppliants adoreraient mes traces.
Je vous gorgerais d'or, et partout vos poignards,
Sans redouter les lois siffleraient aux hasards.

Vous me frappez, croyant délivrer la patrie,
Moi, je plains votre erreur, car je vois la furie
Des hommes des Bourbons mugir derrière vous.
Ce n'est pas moi qui meurt en tombant sous vos coups,
Mais c'est la liberté, mais c'est la République,
Voyez-vous dans les airs le drapeau monarchique
Déployer la terreur sur tous nos monuments ?
Ce sont pour me frapper, ah ! d'étranges moments ? —
Un instant le despote embrassa la victoire ;
Les députés, émus par son charme oratoire,
Redisaient à l'envi : « Nous sommes abusés,
Follement ces héros par nous sont accusés ».
Tel au fond des déserts, un immense reptile,
De son puissant regard, sans effort, annihile
Les secrètes vertus d'un bataillon de loups !
En vain ils veulent fuir et détourner les coups,
Le tyran du désert leur darde sa prunelle,
Chaque monstre vaincu sur lui tourne et chancelle ;
Telle était l'Assemblée, aux charmes de la voix
Qui sur elle dardait ses mouvements adroits ;
Et déjà des Bourbons le drapeau despotique,
Sur son front effaré déployait la panique.
Cependant Tallien, par un suprême effort,
Brise le charme et dit : — Il faut rompre le sort.
Citoyens ! il est temps de déchirer le voile,
Il est temps de chasser les ombres de l'étoile,
Qui dérobe ses traits pour les rendre plus sûrs.
Hier des Jacobins j'ai vu trembler les murs
Sous les cyniques vœux de ce faux patriote ;
Hier j'ai vu former une armée au despote,
J'ai vu mugir la voix de ce nouveau Cromwell,
J'ai vu dix mille cris répondre à son appel ;
Et j'ai pris ce poignard en jurant dans mon âme,
Que le sein du tyran s'ouvrirait sous ma lame,
Si la Convention refusait un décret
Qui sût de son délire entraver le projet. —
Et le sombre orateur, à la Chambre effarée,
Agitait dans les airs une lame acérée.
Puis s'écriait encor : — Cet homme que voilà,
Est pour vous dévorer nouveau Catilina,

Un essaim de Verrès l'entoure et le protège;
Il veut tout engloutir aux flots de son cortège;
Et quand un jour, du sang, de la chair assouvi,
Il règnera, vainqueur de ce peuple asservi,
Tous ces hommes vendus, trônant sur nos dépouilles,
Feront ruer partout leurs sanglantes patrouilles.
Valeureux défenseurs d'un pays opprimé,
Ah! que le vice enfin soit par vous désarmé.
Décrétez contre lui, votez que la séance,
Pour dompter le tyran, gouverne en permanence. —
Un terrible tumulte accueille ce discours,
Vainement le lion veut défendre ses jours,
Le peuple, redoutant de cette voix le charme,
Etouffe sa parole en un sourd cri d'alarme.
Vainement il s'agite, il écume: un volcan
Gronde, tremble, mugit plus haut que le tyran.
Néanmoins le scrutin est ouvert. L'Assemblée,
Sur les vœux du despote enfin désaveuglée,
Dans le gouffre de l'urne a jeté son arrêt.
Le monstre, palpitant, de rage se repaît.
Que rejettera l'urne? Il comprend dans son âme,
Tout ce qu'un nom de plus peut exhaler de flamme.
Enfin, l'urne a parlé! que vomit-elle? — Mort!
Au monstre qui longtemps a traîné notre sort
Au fer de l'assassin, à la honte des rues,
Aux fanges des ruisseaux de notre sang repues. —
A ces mots Robespierre arrachant de son sein
Un instrument de mort, le brandit dans sa main:
— Lâches, qui me tuez, vous n'aurez pas la joie,
De voir sur l'échafaud palpiter votre proie. —
A ce cri, remués jusqu'en leurs fondements,
Les enfers ont lancé de sourds rugissements.
— Sauvez! sauvez mon fils! a mugi le vampire
Qui fait ployer sous lui le gémissant empire.
Quoi! j'aurais secoué vainement l'univers,
J'aurais sur lui vomi les soldats des enfers,
J'aurais tourné, dompté la colère des anges,
J'aurais de l'ennemi terrassé les phalanges;
Quoi! j'aurais corrompu les messagers des cieux,
Je les aurais rendus l'un à l'autre odieux,

J'aurais fait tomber l'un sous la hache de l'autre,
J'aurais fait celui-ci de mes vices l'apôtre ;
Celui-là, par mes soins aux astres enchaîné,
Dans la honte aurait vu le combat terminé ;
Et lorsque seul enfin, maître de tout l'espace,
Je m'apprête à placer un enfant de ma race
Pour régner à jamais sur les troupeaux humains,
Il briserait mon œuvre avec ses propres mains.
Non ! non ! je l'ai ravi, dans sa route incertaine,
A de plus grands périls que cette terreur vaine. —
Il dit, et s'élançant, il traverse les airs,
Et les airs ont frémi sous le roi des enfers,
Comme une onde que fend une lame rougie,
Ou comme un temple saint aux échos de l'orgie.
Rapide comme un astre en son vol éthéré,
Il a vu le tyran, de terreur enivré,
Lever le bras... il court... soudain glacé... sa vue
A rencontré dans l'air, s'échappant de la nue,
L'ange de l'Eternel qui, le fer à la main,
A bondi sur ses pas, et d'une voix d'airain :
— Disparais au plus tôt dans l'infernal empire,
Et sache qu'aujourd'hui ton despotisme expire.
Du crime, l'enfant meurt ; l'Eternel l'a voulu ;
Forge-lui des sanglots, son temps est révolu.
Que ta rage ravisse à cette âme cruelle,
Enfant de ton essence, une larme éternelle. —
Il dit, et le démon, l'esprit stupéfié,
Par l'ordre du Seigneur était pétrifié ;
Incrusté dans l'azur, il vit rouler à terre,
Sous l'acier palpitant, le front de Robespierre.
Le tyran chancelait, et vingt fois les échos,
Redisaient de son cœur les suprêmes sanglots,
Quand soudain au dehors, un immense tumulte,
Contre les députés fait jurer son insulte ;
Les voix, les cris, la foudre ont grondé dans les airs
La coupole a tremblé sous le feu des éclairs,
Le tocsin, le canon retentit. L'Assemblée,
Frémissant de colère, un instant est troublée.
D'Anglas, son président, dit, en levant la main :
— Citoyens ! résistons au parti jacobin,

Qu'à jamais les tyrans sachent qu'à notre poste,
Nous saurons au pays mourir en holocauste. —
Et les représentants s'écrièrent : — Mourons !
Mourir ou nous venger : oui, tous nous le jurons ! —
Tombant avec fracas, une porte brisée,
A jeté sous leurs yeux la cohue embrasée.
Brutus est en tête ; il cherche le tyran ;
La Montagne s'écrie : — Aux flammes du volcan,
Pour sauver notre France il s'est plongé lui-même. —
Surpris, Brutus hésite. A ce moment suprême,
Il ne sait sur quel sein bondiront ses fureurs.
Comme un lion tombé parmi les laboureurs,
Il s'arrête un moment. Sa rage se modère,
Pour ne pas s'égarer aux feux de sa colère ;
Soudain sa route est prise ; il vole au président :
— Mort aux traîtres ! dit-il. La tourbe répondant :
— Mort ! mort ! aux scélérats !... Et cent foudres levées
Sur le front de Boissy qui, fier, les a bravées,
Vont détruire d'un coup tout le gouvernement.
Un député bondit à ce fatal moment :
C'est Féraud. Pour sauver l'opprobre à l'Assemblée,
Pour arracher son chef à la foule aveuglée,
Il défend de son corps le président couvert ;
Telle on voit la gazelle, aux sables du désert,
Couvrir de sa poitrine, insensible aux alarmes,
Ses faons pour les ravir à la rage des armes.
Tel apparut Féraud couvrant Boissy d'Anglas ;
Mais le peuple mugit et lance le trépas.
La mort vole et Féraud, la tête ensanglantée,
Se tord et meurt au sein d'une tourbe exaltée.
Et Brutus enlevant cette tête du tronc,
La présente à Boissy : — Tiens, tyran, baise donc
Ce front qui vient pour toi d'achever sa carrière. —
D'Anglas, silencieux, le détourne en arrière.
L'assembée impassible attendait que le sort
Sur chacun à son tour vînt promener la mort.
La révolte régnait !... opposée à la foule,
Soudain, comme un tonnerre, une porte s'écroule ;
L'océan montagnard recule en mugissant
Sous le fer enflammé d'un ennemi puissant.

Tel un ours était vu dans une bergerie,
Dix victimes, déjà, roulaient sous sa furie,
Quand soudain un lion, bondissant du dehors,
Est venu rugissant entraver ses efforts.
C'est Nicole et les siens ; il porte la vengeance ;
De la fortune enfin il dompte l'inconstance.
Lorsqu'à la voix d'Amar, Henriot s'écroula,
Aux ordres du héros, son airain s'ébranla,
En hâte sur l'émeute il a tourné la foudre
Et forcé la tempête au loin à se résoudre.
Le visage noirci, les habits déchirés,
Il s'élance en avant. Les rouges enivrés
Par le sang répandu, jettent des cris de rage.
Le tumulte grandit. Les éclairs, le carnage,
Les femmes gémissant, les membres écrasés,
Le sifflement du plomb, les coups, les feux croisés,
Le râle des mourants, l'atmosphère enflammée,
Les cris, les pleurs, le fer, la rage, la fumée,
Le salpêtre, le sang, la stupeur, les bravos,
Le soufre, les tambours font tonner les échos.
On eût cru les enfers foudroyant l'assemblée.
Bientôt Brutus recule, et la tourbe accablée
Sous les coups de Nicole a laissé libre enfin,
La Chambre de briser Faubourg et Jacobin.
Cependant le tumulte en grondant se disperse,
Ce n'est plus qu'un orage au loin qui se déverse ;
Comme après l'ouragan, la nature en repos,
Ecoute avec bonheur le soupir des échos,
Ainsi l'on écoutait les cris sourds de l'orage
Se mourant au lointain et dispersant sa rage.
Mais, bientôt l'assemblée a revu les soldats
Qui pour la délivrer, se rirent du trépas.
Nicole, précédant Isnard, la Réveillère,
Et tous les Girondins, dit : — Enfin le cratère
Dévorant du lion les sbires corrompus,
Vous pourrez, Citoyens, sans être interrompus,
Diriger du pays la marche triomphale,
Qu'entrava si longtemps un lugubre intervalle.
Le héros avait dit : — Amis, reprend Isnard,
Quand la France, aux abois, pleura notre étendard,

La terreur, en grondant, de son voile funèbre,
Enveloppa ce temps qui deviendra célèbre,
Le dernier des lions, là, près de vous brisé,
Délivre le pays, par son pied écrasé.
Gloire vous soit rendue, à vous, dont le courage,
Du plus grand des tyrans sut étouffer la rage. —
Il dit, et les bravos, en s'échappant des seins,
Acclament du pays les plus heureux destins.
Barrère, à la tribune, enflammant son génie,
De Couthon, de Saint-Just, prépare l'agonie,
Et pour les Girondins séduisant les bravos,
Fait brûler un encens nouvellement éclos.
— Citoyens, dit Boissy, j'approuve de Barrère,
Contre les Jacobins, la parole sévère.
On pourrait, à bon droit, peut-être s'étonner
De la jeune ferveur qu'il met à détrôner
Un parti que son front adorait en silence;
Mais ne sondons pas trop sa tardive vaillance;
C'est du sein du fumier que les plus riches fleurs
Font miroiter, parfois, la grâce et les couleurs;
Ne voyez donc pas l'homme, écoutez la sagesse
Qu'aujourd'hui dans sa bouche enfante la détresse.
Frappons les Jacobins! que Saint-Just et Couthon,
De la mort, en tombant, entravent la moisson!
Exaltez un héros dont le bras énergique
Vient de vous délivrer d'une tourbe anarchique.
Dans nos fastes publics que ces faits soient inscrits,
Et qu'enfin, dans nos rangs, reviennent les proscrits. —
L'Assemblée a voté, pour vengeance dernière,
Que Saint-Just et Couthon, le mourant Robespierre,
Sous l'acier de la loi finiraient leur destin.
Qu'Isnard et les proscrits rentreraient dans son sein
Que pour glorifier sa mémoire, Nicole
De sauveur du pays obtenait l'auréole.
Mais lorsque le héros, le cœur heureux et fier
D'avoir à sa patrie un moment été cher,
Entouré de vingt bras, sortait de l'Assemblée,
Brutus apparaissait les sens, l'âme troublée,
Et levant un poignard dérobé dans son sein:
— Traître! s'écria-t-il, tu mourras de ma main. —

Et le héros tombant sous cette arme enivrée :
— Il est trop tard, Brutus, la France est délivrée —
A ces mots un grand bruit a retenti dans l'air.
Une lueur, au loin, embrase tout l'éther.
Le sol tremble et gémit, les flocons d'un nuage
Se déroulent grondant comme dans un orage.
Le héros accablé lève des yeux mourants ;
Il ne peut soutenir des flammes les torrents ;
Dans son âme une voix néanmoins est entrée.
Nicole reconnaît cette voix vénérée.
— Viens avec nous, ami ! disait le Girondin ;
Nos malheurs sont rompus sous le choc de ta main.
Aux sphères des soupirs, nos âmes enchaînées,
Devaient dans les douleurs être longtemps traînées,
Condamnés à gémir, par le maître des rois,
Pour avoir faiblement défendu tous nos droits,
Pour avoir dans la tombe, au jour de la démence,
Abandonné le fils des monarques de France,
Pour avoir, quand le feu faisait explosion,
Livré notre Gironde à la dissension ;
Celui qui, d'un regard, anima les abîmes,
A voulu pour venger des torrents de victimes,
Qu'enchaînés aux fureurs du plus grand des tyrans,
Nos jours fussent captifs de ses jours délirants.
Seule sa mort devait, nous rendant à nous-mêmes,
Délivrer notre front des colères suprêmes.
Robespierre en tombant nous ouvre l'Eternel.
Nous volons, pour jamais, au royaume immortel.
Jeune héros, suis-nous ; ton âme sans reproche,
A travers les soupirs, sans craindre leur approche,
Peut avec nous planer dans l'âme du Très-Haut. —
Au Girondin mourant, ainsi parla Vergniaud (1).
Et le vent dissipant les foudres, les orages,
Le peuple troublé voit, dominant les nuages,
Une vaste auréole au plus haut de l'éther,
Lancer au loin des feux comme un rapide éclair.

---

(1) Ladevèze mourut le 15 Nivôse an II ; est-ce le même que Nicole de Ladevèze ?

Dans un nuage d'or, émergeant mille flammes,
France offre une couronne aux magnanimes âmes.
Radieuse, à ses pieds, comme un soleil levant,
Fraternité leur montre, ouvertes sous le vent,
Des palais éternels, les portes éthérées.
Plus bas, le front voilé, de remords déchirées,
Deux femmes ébranlant les airs de longs sanglots,
Par leurs regrets navrés font gémir les échos!

FIN

LES GIRONDINS

POËME EN DOUZE CHANTS

Troisième Édition

Chez C. Vanier, Libraire-Éditeur, 19, Rue Lamartine,
et chez l'auteur, boulevard du Mont-Parnasse, 130,
où à Vernueil-sur-Seine (Seine-&-Oise).

Lorsqu'on a la prétention de n'être d'aucune coterie littéraire ou politique, on doit s'attendre au dédain des partis et des écoles. Chacun soutient les siens. Certes l'auteur des *Girondins,* frondant tout le monde, ayant adopté un genre qui ne fut pas plus de mode du temps d'Homère, du Dante, de Milton, du Camoëns, que de nos jours, ne s'étayant d'aucun éditeur, vivant dans une retraite absolue, ne se faisant patroner du plus petit académicien ; — ayant la prétention d'être catholique et démocrate tout à la fois, deux termes d'une équation qui semblent s'exclure, méritait parfaitement que la presse politique et littéraire, ainsi que celle qui appartient aux éditeurs, fissent un silence absolu autour de son œuvre. — Comment expliquer alors l'immense succès de son œuvre, et l'accueil si flatteur qui l'a acclamé non-seulement en France, mais même à l'étranger ? Comment comprendre ces lettres enthousiastes — plus de deux cents ! —, que des littérateurs de toutes les écoles lui ont adressées ? Evidemment on ne pourra y arriver qu'en reconnaissant, avec la majorité des critiques, que son livre est un de ces livres tout à fait hors ligne, qui défie l'indifférence et fait parler même les ennemis. Dire que son poëme n'a pas été attaqué, ce serait mentir, — et c'est même là sa plus grande gloire ; — car l'on attaque une œuvre avec d'autant plus d'acharnement, qu'elle est grande et remarquable, — et si M. Vibert a eu des détracteurs, il a cela de commun avec les plus beaux génies de toutes les époques ; — aussi ne pouvons-nous que l'en féliciter. — Mais si des esprits envieux de son mérite ont cherché, bien inutilement, à le saper, une foule de littérateurs se sont levés pour le défendre, et, afin de prouver ce que nous avançons, nous donnons quelques extraits pris au hasard des nombrenx articles que cet ouvrage a mérités.

Parmi les lettres dont nous venons de parler, nous n'en reproduirons qu'une, parce qu'elle a été, du consentement de son auteur, déjà reproduite par la *Presse* (1).

C. Vanier.

Voici d'abord la lettre d'Emile Des Champs à l'auteur des *Girondins :*

Monsieur. Je n'ai voulu vous dire : merci, qu'en pouvant vous crier : Bravo ! Voilà pourquoi vous n'entendez parler de moi qu'aujourd'hui. Et puis, c'est hélas ! du fond de mon lit, comme de mon cœur que je vous écris ces quelques lignes. Je suis souffrant depuis quelque temps, et un ami, très poète, vient de me faire la lecture de vos *Girondins !*

J'aimerais davantage M. Achille Millien, si je le pouvais, puisque c'est à lui que je dois cette bonne fortune.

Votre préface remue plus d'idées philosophiques, littéraires, morales, politiques et religieuses que des volumes entiers, avec un style d'une verve et d'un colori bien rare. On peut ne point partager toutes vos opinions, il est impossible d'en avoir deux sur la hauteur de vos vues, la franche sincérité de vos doctrines, et la magie de votre plume. — Et quelle grande et belle note *sur le mal*, vers la fin du volume. C'est un traité complet et parfait.

Quant au poème, vous avez su donner l'intérêt du drame et du roman à cette grande et terrible histoire, en la portant tout à la fois à la puissance poétique. — On ne peut pas quitter vos *Girondins*, une fois qu'on a fait connaissance avec eux, ceci est tout un panégyrique du livre ! Un volume de vers qu'on dévore tout d'un trait d'abord, et qu'on savoure ensuite dans chacune de ses parties ! — Cela tient à l'habileté de la composition, à l'éclat du style et au charme pittoresque de la versification, qui dénote à la fois un grand art et un grand naturel ! Ce double mérite qu'on trouve si peu réuni !

Quelques défaillances,quelques irrégularités de prosodie et de vers, se rencontrent çà et là, c'est inévitable dans un poème de si longue haleine et qui semble écrit tout d'inspiration.

---

(1) J'ai cru devoir laisser dans l'édition du cinquantenaire ces notes de l'éditeur C. Vannier, parues dans la troisième édition des *Girondins*, à la place même où le lecteur les retrouve dans le présent volume.

J'aurais pu y ajouter de nombreux articles ; mais je n'ai point voulu y changer un mot, pensant qu'il valait mieux leur laisser leur physionomie primitive.

P. V.

Vous devez cependant revoir ces quelques passages avec sévérité dans l'intérêt de votre gloire et pour le parfait plaisir de vos lecteurs (1).

Toujours est-il, Monsieur, qu'il y a longtemps qu'aucune poésie ne m'a aussi ému, aussi électrisé ! Merci donc et bravo ! Mais pardonnez à l'écriture, au style de cette lettre; le lit est en mauvais pupitre.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes plus vives et plus cordiales sympathies (2).

Emile DESCHAMPS.
Versailles, 8 février 1863.

A L'AUTEUR D'EDMOND REILLE
Après une nouvelle lecture des *Girondins*

Comme le miel de l'Hymette
Tes vers harmonieux sont doux ;
Et de ton chef-d'œuvre, poète,
Virgile deviendrait jaloux.

Jamais héros plus que Nicole,
L'âme du lecteur ne charma,
Calmant d'une tendre parole
Les frayeurs de la jeune Isma.

Jamais d'homme plus magnanime
Que l'avocat — martyr, Vergniaud ;
Jamais se vautrant dans le crime
On ne nous peindra mieux Chabot.

Tu rappelles Dante et Shakspeare
Dans ton livre plein de fraîcheur,
Et lorsque je puis te relire
C'est toujours un nouveau bonheur !

---

(1) Mon père avait effectué ces corrections avec un soin jaloux dans deux exemplaires des *Girondins* que j'ai là, sous les yeux, et que j'ai naturellement, pour me conformer à ce que je savais être son désir, faire figurer dans la présente édition du Cinquantenaire.
P. V.

(2) Cette lettre est restée inédite jusqu'à la mort du regretté poète, mais depuis cette époque, un grand nombre de journaux l'ont reproduite. C'est ce qui explique pourquoi l'éditeur l'avait signalée, sans la publier dans les premières éditions des *Girondins*.
P. V.

Voilà pourquoi voulant connaître
Tes traits, ô trouvère inspiré,
Je demande aujourd'hui, cher maître,
Ton portrait longtemps désiré.

H. LEVIEIL.

Mantes, 15 novembre 1863.

Le Droit commercial

. . . .

Des hommes de lettres dont le goût ne peut être mis en doute ont apprécié la composition de M. Vibert, et ils ont écrit à leur jeune émule pour le féliciter et l'encourager.

Cet acte les honore autant que M. Vibert, et nous nous plaisons à citer entre autres : Emile Deschamps, Mistral, Blanchemain, le comte Daru, etc. Le titre de l'ouvrage dit assez le sujet traité par M. Vibert. La prose nous a donné plusieurs histoires de la Gironde, mais on n'avait pas encore tenté de décrire dans un poëme cet émouvant épisode de notre grande révolution. M. Vibert l'a entrepris, et son ouvrage a su conquérir un grand nombre de suffrages. La critique en a rendu un compte favorable, elle s'est accordée à louer notamment le chant de Charlotte Corday, le portrait de Marat, le siège de Lyon, les discours de Vergniaud — avis à nos confrères — Nous citerons, comme renfermant des beautés de premier ordre, une invocation à Jéhovah, inspirée de la Bible, et que nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur.

. . . .

DUMAS (1),
Avocat à la Cour impériale.

26 avril 1864.

Le Propagateur du Nord

. . . .

Après les premiers chapitres où l'intérêt languit, l'intrigue n'étant pas selon nous suffisamment liée, l'auteur s'empare bientôt du lecteur, quand, emporté par l'intérêt du drame et de l'histoire, il nous raconte les scènes les plus émouvantes de la Révolution, dans des passages où éclatent parfois des beautés du premier ordre.

. . . .

(1) Par un curieux hasard, plus tard M. Dumas est mort juge de paix du canton de Limay, près Mantes-la-Jolie. P. V.

Mais voici les jardins d'Armide pour reposer l'esprit de ces scènes d'horreur. Nicole, le héros du poëme, celui qui devra, au prix de sa vie, délivrer la France du régime de la terreur, un moment séduit par le démon de la volupté, s'endort dans les plaisirs d'une île enchanteresse, décrite par le poëte avec un charme d'expression qui fait un heureux contraste avec l'horreur des scènes précédentes.

Enfin, le héros sort de sa torpeur, il se met à la tête du peuple insurgé contre le Comité de salut public ; mais, au milieu de son triomphe, il tombe frappé d'un poignard aux pieds de Robespierre, que l'on conduit à l'échafaud.

Ces citations, malgré quelques taches que le lecteur aura pu remarquer, justifîraient, au besoin, le jugement que nous avons porté sur l'œuvre de M. Vibert. Nous souhaitons qu'elles donnent au lecteur l'envie de juger par lui-même un poëme dont les récits horribles et touchants, et indépendamment de toute opinion, intéresseraient par eux-mêmes, le jeune écrivain n'eût-il pas trouvé le moyen de les colorer du prestige d'un incontestable talent.

Ch. de Saint-Alban.

Lille, 7 mars 1862.

Le Nouvelliste de Rouen

. . . .

. . . . C'est du moins ce que l'on peut conclure du douzième chant des *Girondins*, lequel est à lui seul tout un poëme.

Il nous reste à parler du style de l'ouvrage. Nous le trouvons coloré sans être dur, hardi sans témérité, sage sans être froid. En comparant le talent de M. Vibert aux genres qu'ont produits diverses écoles de peinture, nous pourrions dire : on reconnaît dans ses *Girondins* non pas la brosse excentrique de Callot, mais le pinceau élégant et poétique de Paul Delaroche ; non pas le crayon sec et glacial de David. mais la palette de Rubens. Et n'est-ce pas beaucoup faire pour la république des lettres que de triompher, dans un ouvrage de dix-mille vers, des difficultés d'un sujet rebattu, quoique toujours palpitant ; d'y soutenir avec honneur un début qui laisse entrevoir le courage et l'importance de l'entreprise ; d'ajouter au récit des plus grandes scènes de l'histoire moderne des allégories, des comparaisons d'une véritable richesse ?

. . . .

S.-L. Perrin.

Rouen, 24 juin 1861.

Journal de Honfleur

. . . . . D'ailleurs, il nous serait réellement impossible de citer tout ce qu'il y a de beau, d'intéressant, de dramatique et de grandiose dans cet ouvrage. Il s'y trouve entre autres de nombreux passages qui ne seraient certainement pas désavoués par Victor Hugo ; d'autres ont beaucoup d'analogie avec l'*Enfer* du Dante. L'épisode de la jeune et belle Isma de Narbonne est une admirable création qui rappelle vaguement *la Jeune Captive* d'André Chénier. Enfin le poëme tout entier est rempli d'un merveilleux dans le genre de celui que l'on remarque dans *la Henriade*. La scène qui se passe chez la sorcière Théos est émouvante et largement conçue à la façon de Shakespeare. Du reste l'intérêt ne faiblit pas un seul instant et quand on a commencé le livre on ne peut le quitter, on le dévore d'un bout à l'autre, on suit le héros à travers les flots de sang, les massacres, le choc des épées, la mitraille et les échafauds ; on se livre avec lui aux combats acharnés que se livrent la Gironde, la Montagne et le Faubourg ; on prend part à ses tourments, à ses amours, à ses espérances tant de fois déçues, et lorsque tout haletant on arrive à la fin du volume, on s'étonne d'avoir pu lire, en si peu de temps, trois cents pages qui ne contiennent pas moins de dix-mille deux cents vers !...

. . . .

Baron de VILLE-D'AVRAY (1).

11 mars 1862.

La Fauvette du Nord

. . . .

En résumé, Monsieur, votre poëme, charpenté à la manière antique, et pensé avec une profondeur remarquable, est écrit avec une pureté de style qui rappelle les beaux jours de notre littérature. Que la hardiesse et la grandeur du plan s'harmonisent bien avec la grâce et la délicatesse des détails ! Comme l'expression saisit heureusement au vol la pensée, pour en faire ressortir toute la beauté ! Votre imagination, Monsieur, est féconde comme l'écrin d'une fée : il en jaillit des images fortes et saisissantes, des métaphores vigou-

---

(1) Le Baron de Ville-d'Avray, petit-fils de l'un des trois valets de chambre qui accompagnèrent Louis XVI à l'échafaud, est mort à Honfleur où il s'était retiré, jeune encore après avoir été gravement blessé, étant officier de marine. P. V.

reuses et grandioses. — Sous votre pinceau, d'une richesse à faire envie, il éclot des peintures d'une vérité frappante. Votre poésie, énergiquement mouvementée, déroule avec éclat la pompe de ses chants, et le lecteur arrive au terme avec regret et la tentation de recommencer le voyage pour revoir encore les fleurs charmantes dont la route est semée.

. . . .

Henri-Léon Lizot.

1er mai 1862, Roubaix.

La Marche

. . . .

Son poëme, qui a trois cents pages, est écrit avec verve et facilité, et malgré notre présomption, nous sommes arrivés à la dernière ligne, convaincu, nous l'avouons avec plaisir, que la poésie n'est pas morte en France, et que l'on peut encore intéresser le lecteur en traitant avec autant de talent un sujet qui paraissait cependant se prêter si peu à la poésie.

A. Poty.

1er mai, 1862, Guéret.

La Publicité de Toulouse

. . . .

Que signaler dans ce poëme ? Idées saines, droiture de vues, amour de la religion et de la patrie s'y rencontrent à chaque pas. Un enthousiasme naturel traduit les débats orageux, les colèree vivaces, les luttes sanglantes de cette étrange époque où parfois le vice, singeant la vertu, sapait son trône, et s'asseyait impudemment à sa place ; où le mal, terrassant le bien, régnait, souverain redouté, au milieu des scandales et des débauches. Au contraire, une sensibilité exquise dépeint les hésitations d'une âme aimante, les soupirs qu'on arrête mais qu'on ne peut étouffer, les larmes de tendresse, l'ivresse céleste dans laquelle un cœur épris est submergé. Ce contraste était nécessaire. L'auteur l'a senti, il en a tiré un excellent parti.

. . . .

Œuvre gigantesque exécutée avec bonheur par une main habile, voilà en deux mots mon opinion sur les *Girondins*.

L. Ariste (1).

22 mai 1862, Toulouse.

---

(1) Louis Ariste est aujourd'hui rédacteur en chef du *Midi Républicain* et bibliothécaire de la ville de Toulouse ; il est l'auteur d'une *histoire* classique de la ville de Toulouse. P. V.

Journal des Arts

. . . .

Le chant consacré à Charlotte Corday et quelques autres passages de ce poëme nous semblent remarquables, d'autant plus que l'entraînement de la poésie n'y altère pas la vérité et l'impartialité de l'histoire. Certes, dans les dix à onze mille vers de cette épopée, il y en a bien par-ci par-là quelques-uns de reprochables; mais, en général, la versification est facile, elle s'élève souvent à la hauteur des personnages, à celle des orateurs éloquents, des violences qui éclatent, des scènes qui s'agitent; le vers est pur, la rime est riche, l'expression est colorée.

. . . .

Guyot de Fère.

10 avril 1861.

La France littéraire

. . . .

C'est un des caractères de l'épopée de prendre les hommes tels qu'ils se présentent à l'époque à laquelle ils appartiennent. Puis l'auteur a voulu censurer l'égoïsme, les sottes passions de la bourgeoisie ambitieuse ou inintelligente; ensuite, s'il se prononce pour la monarchie ou pouvoir fort, il veut à la base les libertés compatibles avec le bien. Du reste, il a la franchise de sa foi, puisqu'il dit « que ce qui dans le poëme pourrait être en contradiction avec les voies tracées par l'Eglise est désapprouvé par lui. » Voilà une déclaration sans ambiguité.

Le poëme a une action dont Nicole, un publiciste patriote, est le personnage. Ce personnage, en partie fictif, conserve au sujet son unité, et en fait trouver le fil à travers les douze chants du volume. Le rôle important de tant de héros révolutionnaires nuit nécessairement à l'effet du héros sensé principal; mais il s'agit d'un poëme historique, où le merveilleux n'intervient pas, où, par conséquent, on s'attend à trouver des peintures vraies et les événements tels qu'ils se sont passés.

Isma, qui aime Nicole et qui en est aimée; Isma, fille d'une royaliste, pour sauver sa mère, jetée dans un cachot, accomplit le plus pieux dévoûment, et sa vertu menacée triomphe de mille dangers et de mille obstacles.

Tableaux de la prison, événements des Cordeliers, peinture des Montagnards, acte de générosité, épisode de Charlotte Corday, tumulte sanglant de la guerre civile, mœurs des Girondins, des Jacobins,

des factions diverses qui s'agitent, l'auteur les décrit avec des couleurs propres à chaque tableau.

. . . .

Adrien Peladan (1).

8 mars 1862, Lyon.

Publicateur de Louviers

. . . .

Après M. de Lamartine, quand même, qui a chanté en prose immortelle les gloires et la chute de la Gironde, il était téméraire d'aborder un tel sujet.

M. Vibert a eu cette hardiesse; envisageant les faits, les hommes, les jugeant à son point de vue, il a su faire un livre plein d'aperçus neufs et de brillantes originalités, et où le style n'est en rien inférieur à l'action. L'héroïque dévoûment de Charlotte Corday, la mort de Marat, les derniers adieux de Vergniaud sont des morceaux écrits avec verve et coloris, où se dénonce un vrai feu poétique, et qui compensent amplement les négligences d'autre part.

Nous recommandons donc la lecture des *Girondins*, dont la préface humouristique et rabelaisienne, écrite avec une causticité renouvelée de Montaigne, vaut à elle seule plus qu'un long poëme.

. . . .

Al. Boué de Villiers.

Evreux, 2 septembre 1862.

Tribune Lyrique

. . . .

Littérairement, le poëme des *Girondins* paraît sevré de ces éclatantes beautés de style que nous présenterait Delille, par exemple; mais quelle netteté de diction, quelle facilité de versification, quelle vérité d'aperçus : ce n'est plus le langage ampoulé des héros antiques que M. Th. Vibert prête à ses héros. C'est l'éloquence du penseur vrai et croyant; sans perdre de vue l'unité d'action dans la diversité des épisodes, l'auteur soutient l'intérêt de l'épopée; il a évité la boursoufflure; il a préféré à la pompe du vide, le majestueux du simple : c'est le caractère de ce qui est grand, M. Th. Vibert l'a compris je l'en félicite... malgré sa préface.

Trimégiste.

16 avril 1862, Mâcon.

---

(1) Adrien Péladan, médecin à Nîmes, était le père du sâr Joséphine Péladan. P. V.

Mémorial de Bar-sur-Aube

. . . .

En somme, l'ouvrage de M. Vibert offre aux lecteurs sérieux plus d'un passage agréable et utile. Comme les Romains de Corneille, ses Girondins sont plus grands que nature. L'auteur est vraiment poëte. On sent, à la manière dont il traite l'amour et le patriotisme, qu'il ne feint pas l'enthousiasme, qu'il a dû connaître par lui-même les feux sacrés de ces nobles passions, et qu'il se trouve à l'aise pour les exprimer.

JARDEAUX-RAY, professeur.

(Mémorial de Bar-sur-Aube.)

Mercredi, 5 décembre 1860.

Courrier du Centre

. . . .

M. Théodore Vibert a énergiquement saisi et admirablement rendu ces contrastes émouvants que présente la révolution, et qui se prêtent si bien aux développements de la poésie. Un des chants de son poëme est consacré à Charlotte Corday, et ce chant est, à notre avis, le plus beau de tous. Le poëte cependant semble avoir voulu conserver ici la sereine impartialité de l'historien; nous n'oserions lui en faire un blâme.

. . . .

M. Vibert, qui vient de poétiser ainsi par l'accent et le rhythme une des plus sanglantes époques de notre histoire, a bien mérité de la patrie et des lettres. Jeter un voile de fleurs sur la surface d'un abîme, et faire apparaître les anges des cieux à côté des noirs démons de l'enfer, c'est attester et glorifier une fois de plus cette lutte du bien et du mal, dont la terre et le cœur humain sont l'éternel théâtre depuis l'origine des choses et dont le dénoùment ne s'accomplira qu'à l'heure où finira, par le jugement de Dieu, le drame de l'humanité.

S. SAINT-PROSPER.

Limoges, 3 décembre 1860.

Ange gardien

. . . .

Depuis longtemps Paris, en deux camps partagé,
Dans un rude combat se trouvait engagé.
Le sinistre tocsin, sombre voix de bataille,
Répondait par volée au cri de la mitraille.
Vainement les guerriers auprès de Pétion
Veulent.........

Et l'on en pourrait beaucoup citer d'aussi beaux ; je voulais seulement prouver à l'auteur que j'avais lu l'ouvrage avant d'en parler, et c'est avec une convictiou fondée sur l'expérience que je viens vous dire : Procurez-vous les *Girondins* si vous voulez lire un bon livre, droit dans ses principes, ferme dans ses opinions, toujours moral et religieux dans ses inteutions.

Quant à la forme de l'ouvrage, s'il m'est arrivé d'en indiquer quelques imperfections, c'est à cause de leur rareté, et que les beautés réelles et nombreuses au milieu desquelles elles surgissent les signalent, par la grande loi du contraste, plus vivement à notre attention. Je terminerai en assurant à l'auteur que ses vers éveilleront un écho sympathique dans toutes les âmes qui, comme la sienne, nourissent de généreux sentiments, mais qui n'ont pas comme lui une voix pour les exprimer.

. . . .

René de MARICOURT (1).

9 janvier 1861.

Revue Britannique

. . . .

Voici pour eux une nouvelle apothéose, un jeune poëte les prend pour héros d'une épopée en douze chants. M. Th. Vibert, auteur de cet *opus magnum*, est doué d'une véritable verve, son vers a du mouvement et de la vie, il dispose d'une grande richesse d'image.

. . . .

Amédée PICHOT.

1er mai 1860.

Courrier du Canada

. . . .

La nouvelle œuvre de M. Vibert met le sceau à sa réputation comme écrivain et comme penseur. Il nous est impossible, et il y aurait à cela témérité, après une simple lecture, vingt fois interrompue par les exigences du journalisme et du professorat, de vouloir porter un jugement complet sur les *Girondis*, poëme grandiose, véritable *opus magnum* à la manière des anciens.

. . . .

---

(1) René de Maricourt était également le petit-fils d'un des trois valets de chambre qui accompagnaient Louis XVI à l'échafaud.
P. V.

En attendant, et dès à présent qu'il nous soit permis de dire que ce qui nous frappe tout d'abord dans les *Girondins*, c'est la hardiesse et la grandeur du plan, les ressources d'une imagination brillante et féconde, l'éclat d'une poésie pleine de vie et d'entrain, nourrie de fortes images, de métaphores hardies, de comparaisons aussi neuves que justes. Que de mâles pensées. de peintures vraies, d'observations judicieuses dans nombre de vers frappés à l'antique. . .

Aubry.
Professeur en droit à l'Université
de Québec (Canada).

26 octobre 1860.

Le Pilote

. . . .

Mais ce n'st point comme œuvre politique que nous voulons considérer le livre de M. Vibert ; nous lui trouvons un mérite littéraire peu ordinaire, de l'érudition, et ce sont ces qualités qui lui donnent une place dans notre estime.

Les *Girondins*, de M. Vibert, auront une place marquée dans les bibliothèques.

. . . .

F. Lefils.

23 décembre 1862.

Revue des bons livres

. . . .

La religion doit-elle cesser, à partir d'aujourd'hui, d'être la plus grande source de poésie ? Ce qui était vrai pour les poëtes de l'antiquité, cesse-t-il de l'être maintenant, parceque Boileau, qui ne connaissait pas le *Paradis Perdu* et qui n'aimait pas la *Jérusalem délivrée*, a émis un paradoxe, ou parce que Voltaire nous a dotés de sa *Henriade?* Mais Voltaire, lui, la raillerie faite homme, pouvait-il chanter dignement les dieux de sa patrie.

M. Vibert a choisi pour son poëme un épisode de notre grande révolution. Dans le récit des événements, il trouve des accents dignes des hommes qu'il met en scène, mais lorsqu'il fait intervenir Dieu, le ciel, le châtiment et les récompenses personnifiés, plus que partout ailleurs il est poëte. J'aime le voir, nouveau Dante, précipiter après la vie, dans un supplice qu'il nous décrit, des hommes qui ont épouvanté la terre par leurs vices et par leurs crimes.

. . . .

En résumé, M. Vibert est un poëte qui a suivi les bonnes traditions. Sa muse n'est ni folle ni échevelée, ni licencieuse comme tant d'autres, qui de nos jours, semble prendre à tâche d'enlaidir le beau, de couronner le réalisme, de prostituer la vertu ; elle est française et chrétienne. Son vers est coulant, aisé, trop aisé peut-être, ce qui amène quelques négligences ; mais elles sont vite oubliées en face des belles tirades qui fourmillent dans les *Girondins*.

A.

1863.

Revue indépendante

. . . .

L'œuvre de M. Vibert, quoique composé d'hémistiches, mérite d'être placée, comme étude sur les Girondins, à côté de tous les travaux dont ils ont été l'objet. Les luttes de ces hommes contre celui que M. Vibert n'hésite pas à nommer l'infâme Robespierre, offraient des motifs dramatiques d'un haut intérêt, et M. Vibert n'a point manqué de les mettre à profit en reproduisant les scènes émou vantes dont la Convention fût le théâtre. Il faut voir comme il rend les rugissements de Danton et de Robespierre.

Paul.

15 novembre 1863.

Le Parisien

. . . .

Cette œuvre gigantesque, qui signale chez son auteur une fécondité surprenante est un assemblage de douze diamants fins, admirablement ciselés, et portant l'empreinte d'une main habile, d'une imagination ardente, d'un feu poétique bien rare en cette cynique époque.

. . . .

Passerieu.

La Muse gauloise

. . . .

Un poëme épique, qu'on lit et qu'on relit, voilà ce qu'a offert au public l'auteur d'*Edmond Reille*, M. Vibert. Je me défiais beaucoup de ses *Girondins* en douze chants ; j'avais tort. J'ai entre les mains une lettre d'un écrivain illustre qui a porté sur le livre de M. Vibert, un jugement que je dois reproduire ici :

« J'ai lu ce volume avec un intérêt et une émotion extrêmes.....
« La préface et les notes remuent une infinité d'idées sur toutes
« choses, avec une verve entraînante... Il y a certainement des défail-
« lances et des irrégularités de prosodie, mais le souffle est énerhique,
« le colaris brûlant, et tout le drame saisissant. »

. . . .

Ach. MILLIEN (1).

1er septembre 1863.

Le Bas-Breton

. . . .

Nous avons été entraîné si aveuglément dans le cœur de l'ouvrage, que nous ne nous sommes plus arrêté que sur le point final.....

Nous sommes persuadé qu'un simple extrait du beau livre de M. Vibert suffira pour donner à nos lecteurs une juste appréciation de cet ouvrage et de la magistrale facture des vers qu'il renferme.

. . . .

De semblables morceaux, il faut le dire hautement, ne sont rien moins que *sublimes.*

. . . .

. . . .

Paul CHARVET.

31 décembre 1862.

L'Indicateur des Landes

7 septembre 1862.

. . . .

Les scènes que peint M. Vibert sont grandioses pour la plupart, et éclairées du jour qui leur convient le mieux; le coloris est vif, les images brillantes et appropriées au sujet ; il est même certains vers que Corneille se fût empressé de signer des deux mains : parmi ceux-ci, nous citerons en première ligne le portrait de Marat, et la scène où la danseuse Maillard, placée sur l'autel du Dieu trois fois pur, est adorée par les montagnards sous le nom de la déesse de la Raison. La description des batailles est toujours réussie ; le vers

---

(1) Achilles Millien, le grand poète agreste du Nivernais, habite Beaumont-la-Ferrière dans la Nièvre et est l'un des rares écrivains survivants de cette époque. P. V.

court ou plutôt se précipite avec l'impétuosité de la mitraille, renversant et broyant tout sur son passage.

. . . .

Théophile BLANCHARD, avocat.

Journal de Falaise

. . . .

Un chant est également consacré à Charlotte Corday...
Ce chant est, à mon avis, le plus beau et le plus méritant.
Le fond de ce livre est entièrement irréprochable quant à la morale.

. . . .

Descriptions coloriées d'une main de maître, au milieu desquelles le lecteur se complaît et qui témoignent de l'âme vraiment poétique de l'auteur; diction facile, conception brillante. . . . . connaissance approfondie du sujet, telles sont les principales beautés qui décorent la gigantesque épopée de M. Vibert.

A. de BÈZE.

Indicateur de l'Hérault

. . . .

C'est un poëme sans prétention, écrit comme il est pensé, fidèle aux traditions historiques, logique dans ses développements; ainsi pour vous double profit, plaisir et instruction.

. . . .

Paul VITRY.

12 décembre 1862.

La Meuse

. . . .

L'auteur versifie avec une grande facilité : Est-ce un reproche? est-ce un éloge? Peut-être bien tous les deux. Mais on ne saurait lui contester des qualités magistrales, beaucoup de verve, un vif coloris, un style mouvementé et surtout l'accent du cœur.

. . . .

G. DELALANCE.

14 février 1863.

Courrier de la Gironde

. . . .

Nous y trouvons en effet de la facilité, de la chaleur, du patriotisme; les bons vers dominent de beaucoup les médiocres.

. . . .

A. Bourgoin.

Octobre 1862, Bordeaux.

L'Avenir de la Corse

. . . .

Mais nous voulons nous appesantir davantage sur le poëme des *Girondins*, œuvre colossale et qui restera certainement comme un des monuments de ce siècle. — La France n'avait pas en ce moment de poëme épique; il s'est trouvé dans le barreau français un jeune avocat qui, honteux de l'infériorité de sa patrie, a voulu combler cette lacune de notre littérature. — Nous sommes heureux de le féliciter du beau succès qui a accueilli sa tentative. Au reste, l'ouvrage le mérite à tous les titres; richesse de la rime, sobriété d'expression, ampleur des descriptions, imagination variée, profondeur de pensées, enchaînement de la trame, intérêt soutenu, lutte passionnée, vraie et saisissante, à la chambre, sur la place publique, aussi bien que sur le champ de bataille, tout concourt à faire de ce livre un de ces rares ouvrages qui commandent l'estime et l'admiration de la postérité.

. . . .

A. Arrighï,
Docteur en droit, avocat à la Cour impériale.

15 juin 1864.

Journal de Pont-Au-demer

. . . .

M. Théodore Vibert est donc un poète, et un vrai poète. Ses vers sont frappés de main de maître, et il y a dans son poème des *Girondins* des passages d'une mâle éloquence et des portraits burinés à la Tacite. — M. Théodore Vibert n'est pas seulement un poète, c'est encore un philosophe, un penseur, et nous connaissons de lui un ouvrage en prose : *Edmond Reille*. La prose de M. Vibert est en tout digne de ses vers, c'est-à-dire comme eux correcte, élégante, harmonieuse.

Alexandre Massé.

19 juin, 1864.

Courrier des Deux-Charentes

. . . .

Tous ceux qui aiment à se tenir au courant des œuvres remarquables qui sont appelées à prendre place dans le mouvement littéraire du XIXe siècle, devront sans nul doute lire et posséder cet ouvrage fécond en pensées nobles et originales, remarquable par le style et la haute inspiration. En sortant de la lecture d'une pareille œuvre on se sent disposé moins que jamais à croire que la poèsie se meurt en France; on pense au contraire que le feu sacré se conserve toujours dans l'âme de quelques poètes d'élite, parmi lesquels on doit certainement placer M. Th. Vibert, avocat à la Cour impériale de Paris.

. . . .

FOULC,
Professeur et littérateur.

15 octobre 1864.

Constitutionelle Zeitung

Dresden, 6 juni 1863.

. . . .

Der Dichter Théodore Vibert, dessen Werkeingehend zu beurtheilen uns leider der mangelnde Raum und die Rückſicht auf vaterlandische Schopfungen verbietet, hat mitten unter diese historischen Figuren eine Figur seiner Erfindung gestelit, die, indem sie einen erschütternden Roman des Herzens durchmacht, sozu sagenden rothen Faden für das ganze Poem abgiebt. Ein patriotischer Publicist, Nicole mit Namen, den Girondisten befreundet und mit glühender Siebe zu Isma, der Tochter eines Royalisten, hingezogen, macht alle grosren Ereignisse und Katastrophen iener Epoche mit durch und giebt da durch dem Dichter Gelegenheit, glanzende und oft tief ergreifende historiche Tableaux vor uns zu entrollen. Die verse, in denen das geschieht, sind Keck hingeworsen, manchmal zerhackt und Schleppend, manchmal aber auch schwungvoll und von hinreiszendem feuer. Die einzelnen Gestalten und Ereignisse treten scharf und dratisch vor den Leser hin, so namentlich von den Ersteren Charlotte Corday und der durch ste bewirkte Tod Marat's.

. . . .

FEODOR WEHL.

Un grand nombre d'autres journaux ont rendu compte des *Girondins*, nous citons entre autres : l'*Ami des livres*, le *Courrier de Paris*, le *Grillon*, la *Sentinelle du Jura*, la *Presse*, le *Messager*, l'*Ami de la Religion*, le *Courrier du Nord*, le *Figaro-programme*, le *Nord*, la *Critique française*, la *Bibliographie catholique*, le *Journal de Saint-Quentin*, l'*Echo du Quercy*, l'*Alliance des lettres*, l'*Europe littéraire*, etc., etc.

OUVRAGES DE THÉODORE VIBERT

POÉSIES

Les Girondins, poème national en douze chants, 3e édition .... 1 vol.
Les quatre morts, poème, 7e édition .... 1 vol.
Rimes d'un vrai libre-penseur, poésies diverses .... 1 vol.
Martura, poème .... 1 vol.
Les Quarante, sonnets .... 1 vol.
Le Peuple, poème .... 1 vol.
Rimes plébéïennes, poésies diverses .... 1 vol.

ROMANS

Edmond Reille .... 2 vol.
Le Conseiller Renaud .... 1 vol.

HISTOIRE UNIVERSELLE

I. — **Le Droit Divin de la Démocratie** .... 1 vol.
II. — **La Race sémitique,** 3e édition .... 1 vol.

POUR PARAITRE :

III. — **La race chamitique** .... 1 vol.
IV. — **Les Races primitives de l'Amérique** (notes inachevées) .... 1 vol.

OUVRAGES DE PAUL VIBERT

POÉSIES

Sonnets Parisiens, 3e édition .... 1 vol.

Sonnets Parisiens (traduction en sonnets italiens) .... 1 vol.

POLÉMIQUE

Arsène Thévenot, sa vie, ses œuvres......... 1 vol.

Affaire Sardou, mémoire à la presse .... 1 vol.

THÉATRE

L'Affairé, traduction de L. HOLBERG, par A. FLINCH et PAUL VIBERT................................ 1 vol.

ROMANS

Le Péché de la baronne, idylles normandes.. 1 vol.

Pour lire en Automobile, nouvelles fantastiques................................ 1 vol.

Pour lire en Bateau-mouche, nouvelles surprenantes .... 1 vol.

Pour lire en Ballon, nouvelles sentimentales. 1 vol.

Pour lire en Traîneau, nouvelles entraînantes .... 1 vol.

ÉCONOMIE POLITIQUE

La Concurrence Étrangère, industries parisiennes. — Politique coloniale. — Vins et Alcools. — Musées commerciaux, etc., — Thèmes de Conférences........................... 1 vol.

L'Extinction du Paupérisme.............. 1 vol.

Les Panoramas Géographiques à l'Exposition universelle de Paris de 1889. — Niagara. — La Baie de Rio-de-Janeiro. — Le Pétrole. — Les Transatlantiques. — Jérusalem. — Le Monde Antédiluvien. — Édition illustrée................ 1 vol.

Le Musée Commercial, Universel, Colonial et Métropolitain de Paris et l'Exposition universelle..................................... 1 vol.

L'Électricité à la porte des Gens du Monde, ouvrage de vulgarisation............ 1 vol.

Mon Berceau, histoire anecdotique des curiosités ignorées du 1er arrondissement de Paris .... 1 vol.

Situation Économique de l'Amérique Centrale, plaquette........................... 1 vol.

La Répubiique d'Haïti, son présent, son avenir économique, édition illustrée.............. 1 vol.

Exploration aux Antilles, par PAUL VIBERT, chargé de missions économiques aux Antilles (Extrait du *Bulletin de la Société normande de Géographie*, 3e classe cahier de 1895), plaquette. 1 vol.

Les Industries Nationales. — Celles qui naissent ou grandissent. — Celles qui meurent ou se transforment.......................... 1 vol.

Conférence sur les transports en commun dans Paris, plaquette...................... 1 vol.

Les Transports par Terre et par Mer, documents pour servir à l'histoire de la Troisième République.......................... 2 vol.

Silhouettes Contemporaines, les hommes de mon temps .... 1 vol.

Causeries Agricoles. — Vins et Alcools. — Les Cultures en montagne. — Exemples de la Savoie. — Conseils pratiques .... 1 vol.

La Colonisation pratique et comparée, (deux années de cours libres à la Sorbonne) :

Les Colonies Françaises, colonisation pratique.................................... 1 vol.

Les Colonies Étrangères, colonisation comparée.................................... 1 vol.

La Philosophie de la Colonisation. — Les questions brûlantes. — Exemples d'hier et d'aujourd'hui .... 2 vol.

Le Rachat de l'Ouest. — Les crimes de l'Etatisme.................................... 1 vol.

HISTOIRE

La nouvelle France Catholique. — Le Canada catholique. — Une page d'histoire contemporaine dans le Nouveau-Monde.

BROCHURES DE PROPAGANDE SOCIALE

Les Grands Monopoles Industriels (Brochure) .... 1 vol.

L'Alliance Franco-Russe (Brochure) .... 1 vol.

L'Avenir de la Race Latine (Brochure) .... 1 vol.

Une Science morte (Brochure) .... 1 vol.

La Dépopulation de la France (Brochure). 1 vol.

L'Évolution de l'idée de Patrie (Brochure). 1 vol.

Le Privilège catholique des Pompes Funèbres (Brochure) .... 1 vol.

L'Allemagne Tentaculaire .... 1 vol.
Le Pape et l'Empereur .... 1 vol.
Au Pays du Caoutchouc .... 1 vol.
Paris Port de Mer .... 1 vol.
Question Arménienne. — Castro et le Vénézuéla. — La Domination cléricale à Saint-Pierre et Miquelon .... 1 vol.

COLLECTION COMPLÈTE

DES

NOUVELLES PHILOSOPHIQUES

DE

Paul VIBERT

(Théodore-Vibert fils)

Pour lire en Automobile, nouvelles fantastiques.. 1 vol.

Pour lire en Bateau-Mouche, nouvelles surprenantes.. 1 vol.

Pour lire en Ballon, nouvelles sentimentales.. 1 vol.

Pour lire en Traîneau, nouvelles entraînantes 1 vol.

POUR PARAITRE :

Pour lire en Sous-Marin, nouvelles enivrantes.. 1 vol.

Pour lire en Palanquin, nouvelles émouvantes.. 1 vol.

De Paris aux Baléares, *de Paris à Palma, par Barcelone.— Trois mois aux Pyrénées,* nouvelles colorées.. 1 vol.

TABLE DES MATIÈRES

L'Imprimerie d'Hardricourt. — Albert Maréchaux. — 3963